



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



156.a.24





LE
CABINET
DES FÉES.

II
CE VOLUME CONTIENT
LE PRINCE DES AGUES-MACHINES & le PRINCE
INVISIBLE, par Madame l'Evêque.
LES FÉERIES NOUVELLES, par M. le Comte de CAYLUS.

LE CABINET

DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME VINGT-QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1931

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

LIBRARY

LIBRARY

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

LIBRARY



LE PRINCE

DES

AIGUES MARINES.

L'ISLE des sauvages retentissoit de cris de joie ; & les rochers affreux dont cette île est entourée , répondoient au bruit des instrumens de guerre ; & aux clameurs de ces barbares. La mer , qui venoit se briser avec violence contre les rochers , mêloit ses mugissemens à tous ces cris , & en augmentoit encore l'horreur. Ces monstres , qui se faisoient un plaisir d'égorger tous les malheureux que la fureur des vents forçoit à relâcher dans leur île , étoient assemblés pour se choisir un roi. Déjà des flots de sang humain avoient coulé sur les autels de leurs dieux ; le rivage en étoit abreuvé ; & les corps de ces victimes infortunées , entassés sur un bûcher , alloient être bientôt réduits en cendres ; déjà ces sauvages commençoient à dan-

Tome XXIV.

A

fer autour de ce bûcher, quand ils apperçurent les débris d'un navire. Les mâts brisés, les bancs fracassés, les cordages épars, & les voiles déchirées flottoient au gré des vagues ; ils apperçurent aussi plus loin plusieurs malheureux qui s'efforçoient de gagner à la nage le bord de leur île. L'espoir d'un salut prochain ranimoit leurs forces, qu'une longue fatigue & des efforts redoublés avoient presque épuisées. Hélas ! ils couroient à la mort en abordant à ce rivage funeste, & le sort qui paroïssoit les arracher aux flots, & les vouloir sauver, leur préparoit, en les pouffant sur ces bords, à une mort mille fois plus cruelle.

A peine eurent-ils gagné la côte, que ces sauvages se saisirent d'eux, les enchaînèrent & les traînèrent aux pieds de leurs autels. Là, ils furent égorgés, & leur sang tout fumant encore, fut mis dans des coupes que ces barbares vidèrent en l'honneur de leurs dieux. Ils ne réservèrent qu'un seul de ces étrangers, dont la beauté, les graces & la jeunesse auroient attendri tout autre que ce peuple féroce, nourri dans le sang & dans le carnage. Sa taille, au-dessus de la médiocre, étoit noble, sans contrainte ; de longs cheveux du plus beau blond du monde, flottoient à grosses boucles sur ses épaules ; son front ouvert reluisoit d'une douce majesté ; ses yeux étoient noirs, & brilloient d'un feu perçant, & ce je ne sai quoi,

plus séduisant encore que la beauté, le rendoit le plus aimable des mortels. Il fut destiné par ces barbares, à servir de nourriture au roi, que le sort alloit leur donner.

La manière d'élire un roi n'étoit pas moins cruelle que le reste de leurs mœurs. On choisissoit six des plus considérables & des plus renommés par leur barbarie, & celui de ces six qui perçoit d'un coup de flèche le cœur de la veuve ou de la plus proche parente du défunt roi, étoit celui qui devoit être élu. Déjà ils avoient attaché leur reine à un rocher, & cinq de ces barbares l'avoient frappée de leurs flèches dans les cuisses & dans les bras, quand le sixième s'avancant dans la carrière tendit son arc; le trait fendit les airs, & alla percer de part en part le cœur de cette princesse malheureuse. L'on entendit aussi-tôt mille cris confus. Tout ce peuple se prosterna aux pieds du nouveau roi, & on le porta comme en triomphe, autour de l'île. Les femmes & les filles, les cheveux épars, & un poignard à la main, marchoient les premières. Leur chant ressembloit aux cris des Baccantes furieuses. Les vieillards courbés sous le poids de leurs crimes, plus encore que sous celui des ans, les suivoient d'un pas lent, & le roi entouré de la jeunesse de cette île, fermoit cette marche. Cet étranger qu'ils avoient réservé, saisi d'horreur, suivoit, les yeux baissés, cette pompe

funebre. Deux sauvages le tenoient enchaîné, & le menaient comme une jeune victime qu'on conduit à l'autel.

Après avoir fait tout le tour de l'île, ce peuple enfin s'arrêta au milieu d'une forêt. C'étoit le lieu destiné pour leurs festins. Mille bêtes sauvages étoient étendues sur le gazon, & de grands vases pleins de sang étoient rangés de distance en distance. Le vin le plus exquis, le nectar même leur eût paru moins doux que ce breuvage. Le nouveau roi fut mis sur un trône couvert de peaux de lion, & déjà pour commencer la fête, il s'étoit saisi de cet étranger, & le poignard à la main, il étoit prêt à l'égorger, quand soudain le poignard tomba, & le roi même fut renversé mort aux pieds de cet inconnu. Tout ce peuple surpris, porta avidement les yeux sur cet étranger; mais tous ces barbares éprouvèrent le même sort, & tombèrent nageant dans le sang, qui couloit des vases qu'ils avoient renversés en expirant.

L'on ne peut exprimer quel fut l'étonnement de ce jeune étranger à la vue de tout ce peuple, qu'une main divine & invisible paroissoit avoir exterminé dans un moment. Ces barbares étoient étendus par terre, les horreurs de la mort étoient peintes sur leurs visages; leurs yeux tournés vers le ciel, paroissoient accuser les dieux de leur



Il étoit prêt à se lever, quand soudain le painard
tomba, et le Roi même fut renversé mort aux pieds
de cet inconnu.

J. Mouton del.

E. De Ghent sculp.

trépas ; leurs bouches ouvertes sembloient blasphémer contre eux , & leurs bras , que le froid de la mort avoit glacés , & tenoit élevés , sembloient les menacer encore. Cet inconnu s'arma promptement des dépouilles du roi , & passant au milieu de ces cadavres , s'enfonça dans la forêt. Il gagna une roche , d'où sortoit une source d'eau qui , tombant de rochers en rochers , augmentoit encore par son bruit l'horreur de ces déserts. Ce fut là où cet étranger , réfléchissant à ses malheurs , s'abandonna tout entier à sa douleur. Il ne put penser , sans frémir , à tout ce qu'il avoit souffert depuis qu'il étoit parti de l'île brillante. C'étoit une île où régnoit le roi son père. Des rochers de cristal & d'émeraudes en entouraient les bords ; les collines étoient semées de pierres précieuses ; les arbres étoient chargés de fruits couleur de rubis , & les superbes tours de diamans , qui fermoient les portes de la ville capitale , éblouissoient les yeux. Il y avoit une année entière qu'il en étoit parti , & qu'il alloit errant sur les mers. Tout ce qui lui étoit arrivé se peignit dans ce moment à son esprit. Il ne pût retenir ses larmes en pensant qu'il étoit peut-être pour jamais séparé de son père. Il se souvint alors que le roi en partant , lui avoit remis une boîte qu'il lui avoit ordonné de n'ouvrir qu'un an après son départ. L'année étant finie , le prince

l'ouvrit , & y trouva un papier qu'il lut avec empressement. Il étoit écrit de la main du roi , & c'étoit en ces termes que ce père malheureux l'instruisoit de la source de ses infortunes.

Je voudrois en vain , mon cher fils , te cacher les malheurs qui te menacent. Les dieux me sont témoins de tout ce que j'ai fait pour calmer leur courroux ; mais la fée Noirjabarbe , ennemie de cette île , te condamna au plus affreux supplice , au moment de ta naissance. Que ne t'arrachait-elle la vie ! j'aurois été plus heureux , & ç'eût été pour toi une moindre peine. Cette cruelle fée arriva dans mon empire , au moment que les autres fées venoient de te faire don de tout ce qui peut rendre un prince accompli. Elles avoient voulu par ces dons , ôter tout moyen à la fée Noirjabarbe de te nuire. Mais que n'imaginent point la cruauté & la barbarie pour se venger ? La fée ne pouvant t'ôter tous les dons qu'on t'avoit faits , voulut te rendre l'horreur de l'univers , & te condamna à tuer dans l'instant tous ceux qui te regarderoient , si-tôt que tu aurois atteint l'âge de vingt ans. Juge de ma douleur quand elle eut prononcé ces terribles paroles. Je fis ce que je pus pour la fléchir , mais ce fut inutilement ; elle me défendit même de le découvrir à personne qu'à toi , & avant ta vingtième année , espérant que moi-même & tout mon peuple périroit en te regardant , &

que tu en serois le bourreau. Hélas ! je lui offris ma vie ; elle fut insensible à mes larmes , & s'en-vola au milieu d'un noir tourbillon de flâme de bitume & de poix. Tu fais les soins que j'ai pris de ton enfance ; tu fais les pleurs que tu m'as coûtés , prix funeste de ma tendresse. Je ne te verrai plus , déjà tu as fait la triste épreuve des malheurs où la fée Noïrjabelle t'a condamné. Cherche un désert , mon fils , où tu puisses épargner les mortels en te cachant pour jamais à leurs yeux , & songes-y quelquefois à ton père.

A peine ce prince , qui se nommoit le prince des Aigues marines , eut achevé de lire , que ses yeux se couvrirent de larmes. Ah dieux ! s'écria-t-il , ai-je mérité un supplice si cruel ; quels lieux assez déserts trouverai-je sur la terre , pour me cacher aux yeux des mortels ! Heureux encore dans mes malheurs , que le sort m'ait poussé sur ce rivage barbare , & que ces monstres soient les premières victimes que je me sois immolé. Ce malheureux prince se leva alors , & sortit de la forêt. Il se trouva à une des portes de la ville de ces sauvages , bâtie dans un valon entouré de hautes montagnes toutes couvertes de bois. Un torrent qui se précipitoit du haut des rochers avec un bruit horrible , séparoit cette ville en deux. Les maisons en étoient fort basses , & toutes teintes de sang , & presque couvertes de

corps morts & de membres épars. L'air de cette île a la propriété de conserver les corps, & ils ne s'y corrompent jamais. Ce prince eut horreur d'un lieu si affreux, Il en sortit, & se consola un peu de ses malheurs, en pensant qu'il avoit purgé la nature de monstres si cruels; il résolut de rester dans cette île, & d'y vivre des fruits que la terre produisoit.

Il choisit pour sa demeure, une grotte taillée dans le roc, d'où l'on découvroit la mer. L'horreur de se voir seul sur ces bords inconnus, étoient un peu adoucie par la nécessité où il étoit réduit de vivre éloigné des mortels. La peine cruelle que la fée Noirjabarbe lui avoit imposée en naissant, le bannissoit pour jamais du commerce des hommes. Il en venoit de faire la triste expérience, & sa solitude lui paroissoit moins affreuse quand il songeoit que du moins sa vue ne seroit fatale à personne. Il se fût consolé de ses malheurs par les plaisirs d'une vie douce & tranquille, si l'amour ne se fût pas joint pour l'accabler, avec la cruelle Noirjabarbe. Mais il aimoit; dévoré en secret d'un feu cuisant, il soupiroit nuit & jour, & pour surcroît de maux, il ne savoit pas même le nom de la personne qu'il aimoit. Il n'en avoit que le portrait. Occupé sans cesse du plaisir de le considérer, il augmentoit encore à chaque instant, & ses feux & ses regrets. J'aime, s'écrioit-

DES AIGUES MARINES. 9

il , l'amour a éguisé sur moi ce qu'il y a de plus violent dans son empire. Je ne connois point ce que j'aime , & je ne puis jamais espérer de le voir qu'il ne lui en coûte la vie. Ma vue , fatale à tous les mortels , feroit périr ce que j'adore si je le voyois. O dieux ! à quel supplice horrible m'avez-vous condamné ? Telles étoient les cruelles réflexions de ce malheureux prince. Souvent il alloit se promener dans une île plantée d'orangers , qui joignoit presque celle qu'il habitoit. Un jour il s'y endormit , & ne se réveilla qu'au bruit & aux éclats du tonnerre. Déjà la mer commençoit à enfler ses flots , un vent de terre s'élevoit sur la côte , & tout annonçoit une tempête prochaine.

Le prince des Aigues marines crut cependant pouvoir encore regagner son île. Il remonta dans sa barque , & il étoit prêt à y aborder , quand un coup de vent le repoussa en pleine mer. La tempête augmenta tout d'un coup , & la barque du prince , qui n'étoit faite que d'un tronc d'arbre creusé , fut bien-tôt portée à l'autre extrémité de la mer. Il attendoit avec tranquillité la mort , qu'il croyoit ne pouvoir éviter , quand sa barque donna contre un rocher & se brisa. Il nagea quelque temps ; mais la nuit qui survint , le jeta dans de nouveaux dangers. Il ne voyoit plus à se conduire ; il craignoit de s'éloigner du rivage , en croyant s'en approcher. Il nageoit

cependant toujours , & étoit prêt à succomber , ses forces étant épuisées , lorsqu'il sentit un anneau de fer qui étoit attaché à une tour ; il le saisit ; il s'y tenoit suspendu , résolu d'attendre que l'aurore , en ramenant le jour , lui découvrit le plus prochain rivage. Il se plaignoit , en soupirant du destin qui le persécutoit , avec tant de cruauté , quand il entendit une voix qui lui dit : Malheureux étranger , que la mer & les vents ont poussé sur ces bords , cesse de te plaindre du sort. Hélas ! que ne peux-tu finir mes malheurs , comme je vais finir les tiens en te sauvant la vie ! saisis cette corde , les dieux n'ont point encore ordonné ta mort. Le prince des Aigues marines hésita quelque temps. Il se reprochoit d'exposer à la mort , une personne qui lui vouloit sauver la vie ; mais ses forces étoient tellement affoiblies , qu'il falloit se résoudre à périr , ne pouvant plus résister. La nuit qui régnoit l'enhardit ; il saisit la corde , monta dans la tour , & se trouva dans une chambre , où il ne put rien distinguer , tant l'obscurité y étoit grande. Il avoit résolu de se rejeter à la mer si-tôt qu'il verroit l'aurore reparoître , & de se sauver dans l'île la plus prochaine , ne voulant pas faire périr une personne qui venoit de le tirer d'un danger si pressant. Que ne vous dois-je point , dit-il à celle qui venoit de lui sauver la

vie , & comment puis-je jamais reconnoître le bienfait que je viens de recevoir de vous ? Mais que pourroit pour vous un prince malheureux que le destin persécute ? Votre pitié , en me sauvant la vie , va peut-être m'engager dans de nouveaux malheurs , dont le trépas m'eût délivré . Ne laissez pas cependant ignorer quels sont les climats où les flots de la mer m'ont porté . C'est proche de l'île de la Nuit , où règne le roi mon père , répondit cette personne . Cette tour s'appelle la tour ténébreuse ; elle a été bâtie par la main d'une fée . Jamais les rayons du soleil , ni la douce clarté de la lune ne l'éclaire ; une éternelle obscurité l'environne , & les objets les plus proches ne s'y peuvent distinguer . Ce discours consola le prince des Aigues marines . Il ne craignoit plus que sa vue pût causer la mort à cette princesse , puisqu'on ne devoit mourir qu'en le regardant . Les ténèbres profondes & éternelles qui entouraient cette tour le rassuroient . Mais quels climats vous ont donné la naissance , continua cette princesse , & comment la tempête vous a-t-elle jeté sur ce rivage ? ne me refusez pas le récit de vos aventures . Après quelques soupirs , que le souvenir de ses malheurs arracha au prince des Aigues marines , il commença ainsi son histoire .

Je suis né dans l'île brillante , & mon père ,

qui y régnoit depuis très-long-temps , voyoit avec douleur la stérilité de la reine ma mère. Enfin , elle devint grosse. Plusieurs fées assistèrent à ma naissance , & me firent don de toutes les vertus qu'un prince pouvoit souhaiter. Mon père , pour les mieux honorer , leur avoit fait préparer un festin magnifique dans une des salles de son palais. Déjà on étoit prêt à commencer la fête , quand soudain l'air s'obscurcit. Une noire vapeur se répandit dans la sale du festin , & mon père se sentit enlever par une main invisible. Toutes les autres fées reconnurent bien que c'étoit la fée Noirjabarbe qui lui avoit joué ce tour ; mais elles n'avoient aucun pouvoir sur elle. Elles plainquirent seulement mon père , connoissant la cruauté de cette fée. Mon père revint quelque temps après , mais si affligé & si abbatu , qu'il n'étoit plus reconnoissable. Les fées eurent beau le presser de leur apprendre ce que la fée Noirjabarbe lui avoit dit , il n'osoit ni ne pouvoit parler ; la douleur l'avoit saisi , & lui arrachoit un torrent de larmes. La fée Noirjabarbe lui avoit défendu , sous peine des plus affreux malheurs , de révéler à d'autres qu'à moi ce qu'elle venoit de lui dire.

Mon père me fit élever avec tout le soin possible ; mais ce qui fait le plaisir des autres pères , l'accabloit de douleur. Il me voyoit avec chagrin augmenter en âge. Plus je paroissais répondre à

l'éducation qu'il me donnoit, plus il me plaignoit, & plus je lui coûtois de larmes. Enfin, j'étois déjà dans ma dix-neuvième année, quand mon père m'emmena un jour au bord de la mer. Il gardoit un profond silence; je le suivois en tremblant: il ne m'avoit jamais paru si fort accablé. Il s'arrêta au bord d'un bois, & m'embrassant tendrement: Fuyez mon fils, me dit-il, fuyez cette terre malheureuse où vous avez reçu le jour. Le temps est venu qu'il faut nous séparer. J'ai caché votre départ à tout mon peuple; il s'y seroit peut-être opposé, & peut-être eût-il péri en voulant vous sauver. Partez donc, mon fils, vous trouverez de l'autre côté de ce bois un vaisseau que j'ai fait équiper exprès. Je me cache même aux gens que je vous ai donnés pour vous accompagner; ma douleur leur feroit peut-être soupçonner quelque chose. Hâtez-vous de partir, & laissez-vous conduire aux vents. Sur-tout, mon fils, me dit-il, n'ouvrez cette boîte qu'un an après que vous serez parti de ce rivage funeste. Il disoit tout cela me tenant embrassé, & me baignant de ses larmes. J'étois si saisi, qu'à peine eus-je la force de me jeter à son col. Qu'ai-je à craindre, m'écriai-je? peut-il m'en coûter plus que la vie? Non, mon père, s'il faut que je meure, laissez-moi mourir du moins en vous embrassant. Fuyez, me répondit-il, & sensible aux prières d'un père, étoit-

gnez-vous de ce séjour. Il s'échappa alors de moi ; & s'enfonça dans la forêt. Je demeurai immobile , & il me fut impossible de faire un pas pour le suivre. Je revins à moi quelques momens après ; mais je cherchai vainement dans la forêt ; je n'y trouvai point mon père. J'aperçus le vaisseau qu'il m'avoit fait préparer. On n'attendoit plus que moi. Il avoit fait croire à ceux qui m'accompagnoient , que j'allois aux îles bienheureuses , qui n'étoient pas fort éloignées de l'île Brillante. Je m'embarquai donc après avoir prié les dieux de conserver les jours de mon père. Nous avions pris la route de ces îles , quand soudain le vent tourna & nous poussa dans une île où il fallut relâcher. Nous débarquâmes pour radoubier notre vaisseau que la tempête avoit un peu endommagé. Je m'avançai dans cette île , qui paroissoit un séjour enchanté. Nuls rochers n'en défendoient le rivage ; une côte unie , & où on respiroit un air doux & agréable , l'entouroit ; des allées d'orangers plantées de toutes parts , conduisoient à la ville , qu'on appercevoit du bord de la mer ; de larges canaux entrecoupoient ces allées , & des plates bandes d'anemones , de jonquilles , de renoncules & de tulipes , bordoient ces canaux. Un abord si charmant me donna de la curiosité. Je m'avançai davantage , & j'aperçus venir de loin , vers moi , un homme dont l'habillement

me-surprit. Je le joignis. Une longue robe ouverte pardevant, & traînante jusqu'à terre, couvrait une veste de l'étoffe du monde la plus magnifique ; de larges manches entouroient ses bras ; sa tête étoit couverte d'un bonnet orné de pierres ; il tenoit un livre d'une main, & de l'autre une baguette d'or. Il s'arrêta en me voyant, & après m'avoir considéré quelque temps, il me parla ainû. Jeune étranger que la tempête a jeté sur ces bords, suis-moi, & profite des momens que tu as à rester dans cette île. Je me sentis à ces paroles, comme entraîné malgré moi. Je le suivis. Il tourna du côté de la ville, qu'on apercevoit au bout de l'allée. En marchant, il m'entreteint de leurs coutumes & de leur manière de vivre. Cette île, me dit-il, où tout ce qu'il y a de plus rare dans la nature est rassemblé, est l'île de la Magie blanche. Le nombre des habitans est fixé. Il n'y a point de jalousie entre nous ; notre pouvoir est égal ; nous vivons tous amis, parce que l'envie ni l'intérêt ne nous troublent point ; nous sommes tous de même âge, & nous mourons tous le même jour. Nous ne gardons point ici nos femmes, & nous n'en avons jamais qu'un fils. A l'âge de vingt-cinq ans nous nous marions tous aux princesses qui nous plaisent le plus dans l'univers. Des génies, à qui nous commandons, nous en apportent les portraits, & chacun choisit

la sienne. Elles accouchent toutes le même jour d'un fils, qu'elles gardent avec elles jusqu'à l'âge de vingt cinq ans : car alors , comme nous en avons cinquante , & que cet âge n'est plus propre aux plaisirs , c'est celui où nous mourons tous. Nous faisons revenir dans cette île nos femmes & nos fils , auxquels nous remettons nos livres & nos baguettes , & nous nous enfermons dans nos tombeaux avec nos femmes , que la tendresse qu'elles ont pour nous , entraîne avec nous dans le noir empire. C'est aujourd'hui que nous devons tous mourir ; bientôt ce ciel , ce soleil , ce jour , disparaîtront à mes yeux ; je serai plongé dans une nuit éternelle , & pour jamais je cesserai d'être. Nous avions joint la ville , quand il acheva de me parler. Elle étoit toute bâtie de marbre , & d'une architecture magnifique. Il me la fit traverser , & me mena ensuite sur le haut d'un rocher , d'où j'aperçus toute l'île. Là , après m'avoir embrassé ; je veux , me dit-il , vous découvrir , par le moyen de mon art , une partie de ce qui vous doit arriver. Heureux si cela pouvoit vous préserver des malheurs qui vous menacent. Alors il fit un cercle avec sa baguette , & me fit mettre au milieu ; il ouvrit son livre , & leva par trois fois sa baguette ; à la dernière , je vis une vapeur noire s'élever autour de moi. A mesure qu'elle augmentoit , je cessois de voir ;

le

le ciel se cacha à mes yeux , la terre disparut ; & quand cette vapeur se fut dissipée , je fus surpris de ne plus voir ni le magicien qui m'accompagnoit , ni le rocher sur lequel j'étois , ni l'île , ni rien de tout ce que j'avois remarqué auparavant ; & je me trouvai dans un vaisseau battu de la tempête ; & après avoir lutté quelques temps contre les flots , j'allai échouer contre un rocher. Je fus enfoncé au fond de la mer. Là , je vis des monstres horribles qui disparurent à ma vue , & qui laissèrent entre mes bras une princesse d'une beauté sans égale. La peur avoit effacé les traits de son beau teint , & ses yeux soutenoient à peine la lumière ; mais sa couleur lui revint aussi-tôt qu'elle m'eut envisagé. Je n'ai jamais rien vu de si beau. Il me sembloit qu'elle me remercioit de lui avoir rendu la vie ; mais elle me fut dans l'instant enlevée par un monstre d'une figure épouvantable. Je voulus l'arracher de ses griffes , quand tout disparut à mes yeux. La vapeur qui m'avoit d'abord entouré , se dissipant insensiblement , je me trouvai sur le même rocher avec le magicien. Je regrettois de n'avoir pas été plus long-temps séduit. L'idée agréable qui m'étoit restée de cette charmante princesse , occupoit tout mon esprit. J'aurois voulu que cet enchantement eût toujours duré. L'amour s'étoit déjà glissé dans mon cœur. Je chérissais le trait qui depuis a fait

mes plus sensibles malheurs. Je restai immobile. Je cherchois à me retracer ces traits charmans que je venois de voir s'évanouir. Hélas ! l'amour les avoit déjà peints au fond de mon ame. Je demandai au magicien , pour toute grace , de me dire si cette princesse si aimable , étoit une illusion , ou s'il étoit possible que les dieux eussent fait une mortelle qui devoit leur ravir les honneurs qui ne sont dûs qu'à la divinité ; il me répondit en ces termes :

L'objet qui dans ton cœur allume un feu nouveau ,
Et dont le seul portrait vient de former les chaînes ,
Règne au bord des humides plaines ,
Mais tu ne la verras qu'an pied de ton tombeau.

Les dieux prolongeront - ils long - temps ma vie , m'écriai-je ? que n'en tranchent-ils le cours , puisque mon ombre errante doit jouir du plaisir de voir un objet si charmant ! Que me sert-il de vivre , s'il faut que ce soit à condition de ne jamais voir ce que j'adore ? L'amour naissant m'avoit si fort troublé , que je ne m'appergus pas que le magicien m'avoit déjà quitté , & s'avançoit vers un bois , où je le suivis. C'étoit une forêt de mirthes , dont l'odeur douce & charmante s'élevoit jusqu'aux cieus. Toutes les allées étoient de même largeur , & répondoient toutes les unes dans les autres. Entre chaque mirthe étoit un

tombeau de marbre noir, orné de statues de marbre blanc, d'une magnificence superbe. C'est ici, me dit le magicien, la sépulture de tous nos ancêtres. Il y a autant de tombeaux dans chaque allée, que nous sommes de personnes ; ainsi chaque génération se compte par allée & par rang de tombeaux. Je parcourus les allées où étoient enterrés les premiers magiciens. Le silence profond qui régnoit dans ce bois, des mirthes que le moindre zéphir n'agitoit jamais, ces tombeaux tous rangés à égale distance, inspiroient une sainte horreur. Nous arrivâmes à une allée où les tombes étoient découvertes. J'en demandai la raison au magicien, qui me dit que c'étoient celles qui étoient destinées pour eux, & que dans peu j'allois voir renouveler toute l'île. Aussi-tôt j'entendis un bruit horrible ; le ciel se couvrit de ténèbres, le tonnerre gronda dans les airs, la terre trembla sous mes pieds ; mais tout cela s'apaisant insensiblement, & le jour revenant peu-à-peu, je vis l'air couvert d'une infinité de chars qui descendoient dans l'allée où j'étois. Je vis sortir de chacun une princesse qui tenoit par la main un jeune homme. Toutes s'avancèrent au-devant des magiciens qui étoient tous assis sur le bord de leurs tombes. Ils s'embrassèrent, & après avoir remis leurs livres & leurs baguettes entre les mains de leurs fils, (car ces princesses étoient leurs épouses) chacun

entra dans sa tombe avec sa femme, & un moment après, tous leurs tombeaux se fermèrent. Le fils du magicien qui m'avoit pris sous sa protection, s'avança alors au-devant de moi, & me dit qu'il ne m'étoit plus permis de demeurer dans cette île; que les yeux profanes ne pouvoient voir les mystères qu'ils alloient célébrer pour les ombres de leurs pères, & qu'il falloit que je partisse. Il m'embrassa, & me donna en me quittant le portrait de cette princesse que j'avois vue au fond de la mer. J'y reconnus les mêmes traits que j'y avois remarqués, & ma blessure se r'ouvrit à cette vue fatale. Charmé d'un gage si précieux, je regagnai le bord de la mer, tenant les yeux attachés sur ce portrait charmant qu'on venoit de me donner. Je me rembarquai, toujours occupé du plaisir de l'admirer; je ne pouvois me lasser de le considérer; je le baisois mille & mille fois par jour; chaque instant augmentoit encore mes desirs; j'étois résolu de parcourir toutes les cours de l'univers pour tâcher d'en trouver l'original. Il y avoit déjà huit jours que nous voguions, quand une nouvelle tempête nous fit errer long-temps dans l'espace immense des mers. Notre vaisseau battu des flots coula à fond, & nous tâchâmes de gagner à la nage, une île que nous apperçûmes de loin; mais, ô dieux! qu'il eût mieux valu mille fois que la mer nous eût engloutis, que d'aborder

à ce rivage funeste. Tous mes compagnons y furent égorgés par des sauvages qui habitoient ces côtes. Je vis leur sang mis dans des coupes , pour servir de breuvage à ces barbares. Moi-même je fus réservé pour servir de pâture à leur infâme roi. Déjà tout ce peuple étoit assemblé au milieu d'une forêt, lieu destiné pour leurs festins ; déjà le roi , le bras levé & armé d'un poignard , m'alloit égorger , quand tout soudainement il tomba mort à mes pieds. Ces sauvages regardèrent avec étonnement ce prodige ; mais ils éprouvèrent tous la même peine. Je les vis expirer dans l'instant. Je m'armai en diligence , craignant qu'il n'en survînt d'autres , & je m'enfonçai dans la forêt. Ce fut là où , réfléchissant à tous mes malheurs , je me ressouvins de la boîte que mon père m'avoit recommandé de n'ouvrir qu'un an après mon départ. J'avois compté chaque jour , & l'année venant de finir , je la pris & l'ouvris.

La princesse de l'île de la Nuit , entendant un bruit de trompettes , de fifres & de tambours interrompit alors le prince des Aigues marines. Sensible à vos malheurs , lui dit-elle , j'attendois avec impatience la suite de vos aventures ; mais le roi mon père , dont j'entends la barque qui fend les flots , me force à remettre un entretien si doux. Entrez prince dans ce cabinet , & laissez-moi me flatter que si-tôt que le roi sera parti , vous ne me

refuserez pas le détail d'une vie à laquelle la pitié me rend sensible. La princesse s'avança sur l'esplanade de la tour ténébreuse, au-devant de son père. Venez ma fille, lui dit-il, vos malheurs sont finis. Les dieux que je consultois tous les jours, m'ont enfin déclaré qu'il n'y a plus rien à craindre pour vous; venez, embrassez un père qui attend ce moment depuis si long-temps. La princesse descendit alors de cette tour ténébreuse, & entra dans la barque de son père. Ils s'embrassèrent tendrement, mais sans se voir, car une éternelle obscurité entourait cette tour. L'on tourna aussitôt du côté de l'île, au bruit des instrumens & des acclamations du peuple qui bordait le rivage, & qui faisoit retentir les airs de ses cris & de ses chants. La princesse auroit bien souhaité pouvoir rester encore, afin d'apprendre le reste des aventures du prince des Aigues marines; mais il n'y avoit pas moyen de se découvrir à son père; car l'oracle l'avoit menacée des plus terribles malheurs, si elle recevoit jamais dans sa tour aucune personne. Elle aborda à l'île de la Nuit; ses yeux virent pour la première fois la lumière; de grands vases de bronze, remplis d'une liqueur qui brûloit toujours sans se consommer, éclairaient le rivage de cette île; ils étoient posés sur de hautes colonnes du plus beau marbre, mises de distance en distance, & qui entouraient toute l'île. Sana

ces feux , une obscurité éternelle y régneroit. La princesse débarqua , & fut conduite à la ville capitale par une allée de sapins , dont les branches étoient toutes chargées de ces mêmes lampions qui ne s'éteignoient jamais. Elle arriva à la porte , qui étoit éclairée de la même manière , & entra dans le palais du roi son père. Il étoit de la plus belle architecture du monde. Des pots à feu ornoient & éclairaient le toit de ce palais , qui étoient entièrement illuminés. Tous les jardins l'étoient aussi , & l'étoient toujours. On fit monter la princesse sur une terrasse qui étoit au-dessus du palais. On découvroit de là toute l'île. L'art d'une fée , protectrice de ce royaume , avoit par ces lampions corrigé le défaut de la nature , qui avoit refusé le soleil à cette île.

La princesse fut étonnée de voir une ville si grande & bâtie si magnifiquement. On distinguoit les hautes murailles dont elle étoit entourée par le moyen de ces lampions. Chaque arbre de la campagne étoit éclairé de même , & les colines & les forêts paroissoient des astres brillans , dont la lumière douce se laissoit supporter aux yeux. Ce spectacle étonna la princesse ; mais son cœur étoit encore plus troublé que ses yeux. L'idée du prince des Aigues marines lui revenoit sans cesse dans l'esprit. Elle étoit au désespoir de n'avoir pu savoir le reste de ses aventures.

Quoi qu'elle n'eût pu le voir, elle ne faisoit pas que de s'intéresser déjà pour lui. Elle pensoit qu'un prince, à qui les fées avoient fait don de toutes les qualités qui pouvoient le rendre accompli, devoit être un prince bien aimable. Elle eût bien souhaité le voir. Hélas ! sans doute cette envie eût bien diminué si elle eût su le péril qu'il y avoit à le voir, & qu'il lui en auroit coûté la vie. Elle ne savoit comment se dérober de son père pour retourner à sa tour ténébreuse ; & de plus, de quoi lui auroit servi ce voyage ? Il étoit absolument défendu de porter la moindre lumière au-dehors de l'île. Ainsi, elle n'auroit fait qu'entretenir le prince des Aigues marines ; cependant, ce prince se représentoit toujours à elle. Se promenant un jour dans une grande forêt qui étoit au bout des jardins de son père, elle rêvoit à tout ce que le prince des Aigues marines lui avoit raconté ; & comme elle avoit été condamnée par une fée, à passer sa vie seule dans la tour ténébreuse, jusqu'à ce qu'un monstre qui vivoit de sa vue, la vînt délivrer ; elle s'imagina que ce prince pourroit être son libérateur. Son père, qui consultoit chaque jour les dieux, pour savoir le temps où les malheurs de sa fille devoient finir, ne comprenoit point, non plus qu'elle, ce que la fée avoit prétendu dire par ce monstre, qui vivoit de sa seule vue ; mais enfin, l'oracle ré-

pondit que ce temps étoit arrivé. C'est ce qui l'allarmoit étrangement. Quoi ! disoit-elle , ce prince que je me figure si aimable , est donc ce monstre dont je suis menacée ? Pourquoi souhaitai-je de le voir ? Puis-je douter que ce n'en soit un , après ce que l'oracle vient de dire ? C'est ainsi qu'elle s'entretenoit elle-même ; & déjà elle avoit perdu l'envie de retourner à la tour ténébreuse , quand elle se trouva à la porte d'un temple. C'étoit celui de Morphée , à qui il étoit consacré. Un magnifique portique conduisoit à un vestibule tout de marbre & de porphyre. De-là , on entroit dans le temple. Des parfums les plus doux brûloient incessamment devant la statue de ce dieu , qui paroissoit dans le fond couché , & s'appuyant la tête sur un bras. Des lits de gazons , semés des plus belles fleurs , invitoient au repos ; des pavots , seuls présens qu'on offroit à ce dieu , couvroient une table qui étoit au milieu du temple. Il suffisoit de lui en offrir , pour sentir dans le moment couler dans ses veines , une langueur à laquelle il n'étoit pas possible de résister. On cédoit insensiblement au sommeil qui se répandoit sur les paupières , & alors , ce qu'on desiroit le plus de savoir , se peignoit en songe. La princesse présenta des pavots à Morphée ; & dans l'instant , sentant ses genoux se dérober sous elle , elle se coucha sur un lit de gazon semé de violettes , &

s'endormit en souhaitant de voir le prince des Aigues marines.

A peine le sommeil eut fermé ses yeux, que le dieu des songes prenant la figure du prince des Aigues marines, se présenta à elle. La surprise de voir ce prince, si différent du monstre qu'elle s'étoit imaginé, la réveilla dans l'instant. O dieux ! s'écria-t-elle, se peut-il qu'un mortel soit plus aimable qu'on ne nous peint les dieux ? Elle croyoit encore rêver. Elle cherchoit ce prince dans le temple ; mais ce n'étoit qu'une ombre légère que le moindre vent & la moindre agitation dissipe. Elle étoit au désespoir que ce songe eût passé avec tant de vitesse. Elle offrit de nouveaux pavots à Morphée. Ses regards languissans attachés fixement sur sa statue, le prioient de lui rendre un sommeil si doux ; mais cette faveur ne s'accordoit qu'une fois. Ce fut en vain que son cœur se flatta de l'obtenir. Morphée, insensible à ses prières, s'endormit même en les écoutant. Elle sortit de ce temple, brûlant de l'envie de revoir ce prince. L'amour étoit déjà entré dans son cœur. Elle n'étoit plus maîtresse d'elle ; elle ne songeoit plus qu'au prince des Aigues marines ; elle ne suivoit plus dans la forêt de route certaine ; pleine de l'idée charmante qu'elle portoit dans son cœur, elle laissoit au hasard, à conduire ses pas. Elle se trouva, sans y penser, au

bord de la mer, & dans le même lieu où elle avoit laissé la barque qui l'avoit ramenée de la tour ténébreuse. Son premier mouvement fut de s'embarquer pour aller engager le prince des Aigues marines, à venir à la cour du roi son père. Elle entra donc dans cette barque, & suivant un cable qui, du rivage, étoit attaché à la tour ténébreuse, elle arriva au pied de cette tour. Elle entendit la voix du prince des Aigues marines qui faisoit retentir les rochers de ces chants :

O mer ! dont les tranquilles flots
Viennent, en gémissant, mourir sur ce rivage,
Le moindre vent, le moindre orage
Suffit pour troubler ton repos.
Au milieu des éclairs & du bruit du tonnerre,
Tout à coup tes flots furieux
Semblent vouloir ouvrir la terre,
Et tantôt inonder les cieux.



Ainsi lorsque moins on y pense,
L'amour vient de nos cœurs troubler la douce paix.
Le cruel, d'un seul de ses traits,
En bannir l'heureuse innocence.
Mais tes mugissemens, qui font trembler les airs,
La fureur dont le vent s'agite,
O mer ! font des portraits légers
Des troubles que l'amour excite.

Quel mal vous a donc fait l'amour, prince,

répondit la princesse de l'île de la Nuit, & que me reste-t-il à apprendre des aventures de votre vie ? Je viens ici pour en entendre la suite ; parlez-donc ; les vents en silence n'agitent plus les airs ; & la mer calme & tranquille semble vouloir , comme moi , écouter vos malheurs. Le prince des Aigues marines fut charmé du retour de la princesse de l'île de la Nuit ; car je ne fais qu'un fond de son cœur ; lui suggéroit qu'elle étoit cette même princesse que le magicien lui avoit fait voir , & dont l'idée ne l'avoit pas quitté un seul moment. Il continua donc ainsi son histoire.

J'étois sur un rocher affreux , quand j'ouvris en tremblant la boîte que mon père m'avoit donnée. J'y trouvai un papier où je lus ces cruelles paroles que mon père y avoit écrites de sa main. Le prince des Aigues marines répéta alors à la princesse tout ce qu'il y avoit dans la lettre que son père lui avoit écrite ; il lui découvrit que la fée Noirjabarbe , pour se venger de son père , l'avoit impitoyablement condamné à tuer tous ceux qui le regarderoient. Je ne puis , continuait-il , vous exprimer ce qui se passa en moi , quand j'eus achevé de lire ce papier. Mon premier mouvement fut de me précipiter du rocher où j'étois , au fond des abîmes. Mais hélas ! pour surcroît de malheurs , une main invisible me retint ; & je sentis que j'étois condamné à vivre.

Je ne m'étonnai plus que ces sauvages eussent expiré en me voyant ; je remerciai même les dieux d'avoir permis que ma vue purgeât la terre de monstres si inhumains. Je parcourus toute l'île que je trouvai remplie d'horreur. Je choisis pour ma demeure , une grotte taillée dans le roc. Là , je vivois des bêtes que je tuois à la chasse ; je pêchois à la ligne ; je me promenois le long de la mer ; je n'avois de momens de plaisir , que ceux que je passois à regarder ce portrait , que j'aimois encore de plus en plus. Je ne le quittois ni la nuit ni le jour. Quand je dormois , je le tenois dans mes bras , & je ne me réveillais que pour le regarder encore. J'allois quelquefois dans une île voisine qui étoit plantée d'orangers. Je m'y endormis un jour , & une tempête s'étant élevée pendant mon sommeil , j'eus l'imprudence de vouloir regagner mon île. Les vents qui augmentèrent tout d'un coup , me poussèrent en pleine mer ; & après en avoir été long tems le jouet , je fus poussé contre cette tour d'où vous m'avez tiré.

Ah prince ! s'écria la princesse de l'île de la Nuit , je ne puis donc jamais vous voir sans qu'il m'en coûte la vie ? Je donnerois la mienne pour vous voir un moment , lui répondit le prince. L'idée charmante de l'objet que j'ai vu au fond de la mer , est gravé dans mon cœur , avec des

traits que le temps ne pourra jamais effacer. Je l'aime, & je ne sais quoi me dit en secret, que vous êtes cette aimable princesse. O dieux ! à quels malheurs suis-je condamné ? J'aime, & je ne puis voir ce que j'aime, sans lui donner la mort. Vous n'êtes pas le seul à plaindre dans l'univers, répliqua la princesse, & ne point connoître ce qu'on aime n'approche pas du supplice de le connoître, & de l'aimer sans pouvoir le voir. Ces paroles furent une énigme pour le prince des Aigues marines. Il ne pouvoit pénétrer dans le cœur de la princesse, & ces mots qui lui étoient échappés, lui parurent avoir été dits au hasard. Il la supplia de vouloir lui raconter pourquoi elle avoit passé sa vie dans cette tour. La princesse lui dit qu'une fée, protectrice de l'île de son père, avoit été appelée au moment de sa naissance, & qu'ayant prévu qu'elle étoit menacée d'affreux malheurs, elle l'avoit condamnée à demeurer dans cette tour, jusqu'à ce qu'un monstre qui tuoit de sa vue, vînt l'en délivrer. La princesse de l'île de la Nuit n'eut garde de dire au prince, la curiosité qui l'avoit fait aller au temple de Morphée ; & craignant même que l'amour ne trahît à la fin le secret de son cœur, elle regagna son île.

La princesse découvrit au roi son père, ce que la fée avoit voulu dire par un monstre qui tuoit de sa vue ; & lui raconta l'histoire du prince des

Aigues marines. Le roi attendri des malheurs de ce prince infortuné , lui fit porter dans la tour ténébreuse , tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Il alloit quelquefois l'entretenir lui-même avec sa fille , & l'un & l'autre tâchoient d'adoucir la rigueur de sa prison. Mais hélas ! en essayant de lui rendre le repos , la princesse de l'île de la nuit perdoit le sien. Elle aimoit avec une violence qu'elle ne pouvoit plus retenir ; elle se cachoit au fond des bois , pour le pouvoir dire aux échos ; ses paroles étoient entrecoupées , & n'avoient quelquefois aucun sens ; ses yeux étoient pleins d'un feu sombre ; son teint n'avoit plus cet éclat vif & brillant ; sa beauté étoit presque effacée ; à peine y pouvoit-on reconnoître la princesse de l'île de la Nuit. Enfin , elle ne put plus résister. Il fallut avouer à son vainqueur qu'elle l'aimoit. Elle s'embarqua pour la tour ténébreuse. Son cœur trembloit à mesure qu'elle en approchoit. Elle n'y fut pas si tôt arrivée , qu'elle appela le prince des Aigues marines. Ce prince , qui avoit accoutumé de répondre au moindre signal , ne paroissant point , la princesse commença à frémir. Elle l'appela plusieurs fois , mais ce fut inutilement. Comme on ne pouvoit monter dans la tour sans échelle , elle retourna dans l'île ; & ayant commandé à une de ses esclaves d'en apporter une , elle retourna dans la tour , y monta

elle-même, parce qu'elle en connoissoit jusqu'au moindre détour. Hélas ! elle ne chercha pas longtemps. A peine fut-elle montée sur l'esplanade, qu'elle sentit quelque chose à ses pieds. Elle se baissa, & trouva un corps sans mouvement, & plus froid que le marbre. Elle ne douta point que ce ne fût le prince des Aigues marines. O dieux ! mon amant est mort, s'écria-t-elle. Un torrent de larmes sortit aussi-tôt de ses yeux, & ses soupirs lui ôtèrent entièrement la parole. Il fallut cependant s'arracher d'auprès de ce cadavre, qu'elle fit emporter par l'esclave, & lui fit élever un tombeau magnifique au milieu d'un bois de ciprés qui donnoit sur le bord de la mer. Elle fit construire un bûcher de bois de cèdre, où ce corps fut consumé. Elle-même en ramassa les cendres, qu'elle mit dans une urne faite d'une seule émeraude, & l'urne fut enfermée dans le tombeau. La tombe étoit de marbre noir ; quatre statues de bronze en ornoient les quatre coins ; & sur le devant étoient gravé en lettres d'or :

Ici git le malheureux Prince des Aigues marines.

Prince qu'une fée ennemie

Condamna pour jamais au plus affreux tourment,

A qui te voyoit un moment

La lumière des cieux étoit soudain ravie,

Mais pour te voir, cher amant,

Hélas ! je donnerois ma vie.

C'étoit

C'étoit aux piés de ce tombeau que la princesse de l'île de la Nuit passoit tous les momens qu'elle pouvoit dérober aux hommages de sa cour. Elle ne craignoit plus d'avouer l'amour qu'elle avoit pour le prince des Aigues marines ; elle en entretenoit les ruisseaux & les fontaines ; ses soupirs & ses regrets troubloient le silence des bois. Elle croyoit que ce prince n'étoit plus. Larmes inutiles , soupirs superflus ! Ce prince vivoit encore. Des pirates, qui savoient que le roi de l'île de la Nuit avoit enfermé la princesse sa fille dans une tour au milieu de la mer , attirés par l'espérance d'une rançon considérable , étoient venus pour l'enlever ; mais au lieu de cette princesse, ils avoient trouvé le prince des Aigues marines, qui, malgré sa résistance, fut contraint de céder aux efforts & au nombre de ces barbares. Il avoit étranglé le premier qui avoit osé l'attaquer ; mais s'étant tous jetés sur lui , ils le saisirent & l'attachèrent au mât de leur navire , & firent voile aussi-tôt. C'est ainsi qu'il fut contraint de quitter ces lieux , où il avoit le plaisir d'entretenir souvent sa princesse.

Ces pirates ne furent pas long-temps sans être punis de leur témérité ; car à peine eurent-ils passé cette zone obscure qui entouroit l'île de la Nuit, qu'aux premiers rayons du soleil , ils tombèrent sous morts en appercevant le prince des Aigues

marines. Ce prince n'en étoit pas cependant moins à plaindre. Il étoit lié au mât du navire, & sûr de périr de faim, ne pouvant être secouru d'aucun mortel, puisque celui qui l'auroit apperçu, devoit mourir en le voyant. Les vents & les flots conduisoient à leur gré son vaisseau. Enfin, il donna contre un banc de sable où il échoua. Un rocher affreux s'élevoit sur ce banc, & portoit son front jusqu'aux cieux. Là, il attendoit la mort, qu'il croyoit ne pouvoir plus éviter. Le souvenir de la princesse de l'île de la Nuit l'occupoit toujours malgré les horreurs du trépas qu'il sentoit approcher de moment en moment. Déjà sa langueur extrême lui avoit ôté la lumière ; il ne voyoit plus ; & sa foiblesse augmentant toujours, il resta sans aucun mouvement. Son évanouissement fut long ; il en revint cependant. Mais quelle fut sa surprise quand il se trouva à son réveil, dans une prairie ! Il étoit encore si foible, qu'il n'eût pas la force de se lever. Il cherchoit en vain à pénétrer comment il avoit pu se trouver dans ces lieux, quand il vit venir à lui une personne qui portoit une corbeille pleine de fruits. Elle s'approcha de lui, & lui parla ainsi : Tâchez, prince malheureux, de prolonger des jours que les dieux protègent malgré la cruauté de la fée Noirjabarbe. A ce funeste nom, le prince des Aigues marines pensa retomber dans sa foiblesse ;

mais cette inconnue continuant de lui parler ; je suis fée , lui dit-elle , & je fais ma demeure dans ce rocher , proche duquel votre vaisseau échoua. Je vous aperçus du haut de ce rocher , où je me promettois ce jour là ; & ayant eu pitié de l'état où vous étiez , je vous en retirai pour vous conduire dans ces lieux. Mon art de fée m'apprend tous vos malheurs. Je fais vos plus secrètes pensées. Je sais que vous aimez une princesse dont le sort vous interdit la vue ; de crainte de lui donner la mort ; mais je fais aussi qu'il viendra un jour où vos malheurs finiront.

Cette espérance acheva de ranimer les forces du prince des Aignes marines. Il se leva , & se jeta aux genoux de sa libératrice. Levez-vous , prince , lui dit la fée ; vous ne pouvez rester ici plus d'un jour , & j'ai bien des choses à vous y faire voir. Aussi-tôt ils gagnèrent ensemble un grand bois qui bordoit la ptairie , & qui les conduisit à une porte d'airain d'une épaisseur prodigieuse. A mesure que le prince des Aignes marines s'avançoit , il entendoit des cris & des hurlemens horribles. Quand il fut à cette porte d'airain , il y lut cette inscription.

LE PALAIS VENGEUR DE L'AMOUR.

La fée toucha de sa baguette cette porte , qui s'ouvrit d'elle-même. Le prince entra dans un

large espace tout fermé de grilles de fer, & tout entouré de fontaines plus claires que le cristal. Là, un nombre infini de princes & de princesses, qui paroissent regarder attentivement dans ces eaux, pouffoient des cris épouvantables, & ne pouvoient cependant s'arracher d'auprès de ces fontaines, qui sembloient être la source de leurs maux.

Le prince des Aigues marines en demanda la raison à la fée. C'est ici, lui répondit-elle, où l'amour punit les amans. Les infidèles voyent sans cesse, dans ces fontaines, le nouvel objet de leurs amours dans les bras d'un autre; sans cesse ils leur paroissent heureux, & toujours insulter à leurs malheurs. Le regret qu'elles ont d'avoir quitté leurs amans, avec qui elles vivoient dans un bonheur qu'un amour réciproque augmente, & dont on peut s'assurer, & le désespoir de se voir méprisées par ces mêmes amans; pour qui elles ont tout quitté, fait & fera éternellement leur supplice. Les jaloux y voyent incessamment tout ce qui peut augmenter leur jalousie. Les inconstans cessent de l'être; mais ils se voyent eux-mêmes indignement trahis. Enfin, chaque amant y trouve une peine proportionnée à ses crimes, ces peines seront éternelles.

Parmi ce grand nombre de malheureux, le prince des Aigues marines remarqua une prin-

cette qui paroissoit plus affligée que toutes les autres. Elle s'arrachoit les cheveux , qui étoient du plus beau blond du monde ; elle meurtrissoit ses joues , qu'une couleur plus vive que n'est la rose au matin coloroit ; elle frappoit son sein , qui auroit fait honte à la blancheur de l'albâtre , & à la dureté du marbre ; enfin , sa douleur étoit si grande , que le prince pria la fée de lui dire quelle étoit cette princesse. C'est la princesse de l'île des Grâces , répondit la fée. Elle aimoit un prince , qu'elle avoit engagé dans ses chaînes par ses attraits & ses faux sermens. Ses regards séduisans & ses discours flatteurs avoient allumé dans le cœur de ce prince la plus violente passion. Il s'étoit abandonné tout entier à ce poison funeste. Charmé de ses nouvelles amours , il passoit tous les momens dans les bras de cette princesse. Ils vivoient alors contens , parce qu'ils s'aimoient d'une tendresse égale ; mais dans le temps qu'elle juroit à ce prince une fidélité sincère & éternelle , dans le tems que de si tendres sermens augmentoient encore l'amour de ce prince infortuné , la perfide écouta un autre amant , & lui donna son cœur. Les larmes , les plaintes , les soupirs , les reproches , le désespoir , & enfin , la tendresse de ce prince n'ayant pu la regagner , il en mourut de douleur après avoir fait graver sur son tombeau ces vers pour une marque éternelle.

de sa tendresse , & de la perfidie de la princesse :

Tout me trahit , ma princesse infidelle ,
Malgré tous ses sermens , me change en moins d'un jour
Dieux ! à quel choix me réduit-elle ?
De perdre , hélas ! la vie ou mon amour.



Ah ! c'en est fait , sa perfidie éclate ,
Le tems change son cœur sans changer ses appas ;
Mais j'aime encore assez l'ingrate ,
Pour m'en venger par un noble trépas.

Ce prince en mourant , laissa à l'amour le soin
de le venger ; & ce dieu redoutable , touché de
ses malheurs , livra cette princesse à la plus sen-
sible douleur.

Le prince des Aigues marines ne laissa pas de
plaindre la princesse de l'île des Grâces , car elle
étoit belle , & il ne lui manquoit qu'un cœur fi-
delle pour être digne de l'amour des dieux mêmes.
Je ne crains point tous ces tourmens , dit le
prince à la fée qui le conduisoit , puisque j'ai-
merai jusqu'au tombeau la princesse de l'île de
la Nuit. Il sortit alors de ce lieu terrible. La fée
le reconduisit sur le rocher , proche duquel son
navire avoit échoué. C'est à moi , lui dit-elle ,
que l'amour a confié le soin de récompenser les
amans fidèles , & de punir les inconstans. Je ne
puis vous affranchir de la peine où la fée Noir-

Jabarbe vous a condamné ; mais cette baguette que je vous donne , saura vous délivrer de bien des malheurs où vous succomberiez sans elle. Elle a le pouvoir d'assoupir ceux qui en sont touchés. Vous n'avez qu'à la tourner trois fois , & le sommeil aussi-tôt , attentif à vos ordres , fermera les yeux de ceux que vous voudrez endormir ; & la retournant à contre sens , il fuira de leurs paupières avec autant de promptitude qu'il s'en sera emparé. Par ce moyen votre vue , si fatale au reste des hommes , cessera de l'être quand vous le voudrez , puisqu'ils ne doivent périr qu'en vous regardant. Mais ce n'est pas tout ; ce vaisseau , sur lequel vous avez échoué , soumis à vos ordres , vous conduira toujours où vous lui commanderez d'aller. Partez prince , & fidèle à l'amour , souvenez-vous que ce dieu n'abandonne jamais les cœurs vraiment attachés à son empire.

Comme le prince des Aigues marines étoit occupé que de la princesse de l'île de la Nuit , il commanda à son vaisseau de le remener dans la tour ténébreuse , où malgré l'horreur des ténèbres éternelles qui l'environnent , il avoit du moins le plaisir d'entretenir la princesse. Il aborda à cette tour , & se jetant aussi-tôt à la mer , il gagna à la nage une forêt qui donnoit sur le rivage de l'île de la Nuit. Il se glissa de buisson en buisson , jusques dans un endroit où il aperçut

un tombeau , sur lequel il lut cette inscription :

Ici git le malheureux Prince des Aigues Marines.

Il ne favoit que penser de ce qu'il voyoit , & il étoit plongé dans une profonde rêverie , quand un bruit qu'il entendit, l'obligea à se cacher dans un endroit d'où il ne pouvoit être aperçu de personne. Ce bruit augmentoit à mesure que le char sur lequel étoit assise la princesse même, approchoit. Il la reconnut pour la même personne dont il avoit le portrait. Elle mit pied à terre & s'approchant de ce tombeau , elle l'embrassa de ses beaux bras , & le baigna de ses larmes.

Le prince des Aigues marines attribua à son absence l'idée qu'on s'étoit formée de sa mort. Caché dans l'endroit le plus épais de la forêt , il observoit la princesse de l'île de la Nuit. Sa joie étoit extrême , de voir qu'elle ressembloit jusques dans le moindre trait , au modèle qu'il en portoit. Il se ressouvint alors de ce que le magicien lui avoit dit , qu'il ne verroit la princesse dont il avoit le portrait , qu'au pied du tombeau qu'elle lui auroit dressé. Non - seulement il la voyoit , mais il étoit persuadé d'en être aimé. Il ne fut jamais si sensible à la peine à laquelle la fée Noirjabarbe l'avoit condamné. Il se seroit volontiers jetté aux genoux de sa princesse , si le péril affreux où il l'auroit exposée , ne l'en avoit em-

pêché. Il osoit à peine soupirer. Il craignoit que le moindre bruit ne l'obligeât à tourner la tête. Quelle situation pour un amant ! voir ce qu'il aimoit, trouver ce qu'il cherchoit depuis un si long-temps , & trembler de crainte d'en être aperçu ; quel supplice ! Il ne savoit comment lui annoncer son retour. D'ailleurs , la douleur de la princesse augmentoit encore la sienne. Il la voyoit fondante en larmes , & ne pouvant s'arracher d'auprès de son tombeau. Il se souvint alors de la baguette enchantée que la fée lui avoit donnée. Il ne manqua pas une si belle occasion de s'en servir pour assoupir la princesse , & profitant de ce moment , il écrivit ces vers au bas du tombeau.

Toujours fidelle , & toujours malheureuse ;
 Mon ombre vient encore partager vos douleurs.
 Allez à la Tour ténébreuse ,
 J'y mettrai fin à vos malheurs.

Le prince des Aigues marines, charmé du plaisir de voir la princesse qu'il adoroit , en contemplant les appas ; mais son cœur trembloit , parce qu'il ne se tenoit pas encore tout-à-fait assuré de la vertu de sa baguette. C'est pourquoi il s'arracha d'auprès de sa princesse , après l'avoir tirée de son enchantement ; & regagnant aussi-tôt le bord de la mer , il retourna dans la tour ténébreuse , agité des plus vifs tourmens de l'amour.

A peine l'aurore avoit commencé d'éclairer le reste de l'univers , que la princesse de l'île de la Nuit sortit de son palais , & se rendit au tombeau supposé du prince des Aigues marines. Elle y lut ce qu'il y avoit écrit. Son cœur s'émut de joie en pensant qu'elle entretiendrait encore son cher amant ; & pleine d'impatience , elle vola avec vitesse au bord de la mer , s'embarqua , & arriva au pied de la tour ténébreuse. Le prince des Aigues marines entendoit avec joie le bruit que faisoit cette barque en fendant les eaux , & qui s'approchoit de lui de plus en plus. A son arrivée ils s'entretenrent long-temps ensemble. La princesse de l'île de la Nuit , qui croyoit parler à une ombre , ne craignit point de lui laisser voir le fond de son cœur. Elle lui découvrit toute sa tendresse , & lui fit connaître à découvert la douleur extrême qu'elle avoit de sa mort.

Le prince des Aigues marines ne put dissimuler plus long-temps. Il lui conta ses aventures , comment il avoit été enlevé de la tour ténébreuse par des pirates , aux efforts & à la multitude desquels il avoit été obligé de céder , après avoir tué celui dont elle avoit honoré le cadavre d'un si magnifique tombeau. Il lui raconta le risque qu'il avoit couru de périr de faim pendant qu'il étoit lié au mât de son navire , & comment une fée l'avoit tiré de cet état si dangereux. Il n'en fut

encore que plus cher à la princesse de l'île de la Nuit. C'étoit pour elle qu'il avoit couru tant de dangers. Pouvoit-elle les moins payer que par toute la tendresse dont son cœur étoit capable ? Aussi se jurèrent-ils , en se séparant , une fidélité éternelle. La princesse s'arracha à la fin de ce séjour , & retourna dans son palais , charmée d'avoir recouvré son amant. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne revînt à la tour ténébreuse. Ils étoient l'un & l'autre aussi heureux qu'on le peut être. Ils s'aimoient d'une tendresse égale. Ils passaient les jours à s'entretenir ensemble. L'espérance que la fée avoit donnée au prince des Aigues marines , que ses malheurs finiroient un jour , adoucissoit le chagrin cruel de ne point voir ce qu'il aimoit. Sa tendresse , celle de la princesse de l'île de la Nuit lui tenoit lieu de tout ; mais le destin , trop jaloux du bonheur des hommes , ne put les laisser plus long temps heureux , & il leur réservoir encore de plus affreux malheurs.

Un jour que la princesse de l'île de la Nuit s'étoit embarquée sur cette petite barque dont elle se servoit pour aller à la tour ténébreuse , la mer grossit en si peu de temps , que la princesse ne put regagner son île , ni aborder à la tour. Une vague qui donna contre sa barque la fit tourner. Elle poussa alors un cri horrible , qui

fut entendu du prince des Aigues marines, lequel ne doutant point que la princesse n'eût fait naufrage, se jeta aussi-tôt à la mer; mais il oublia sa baguette enchantée, parce que dans cet instant, son esprit ne fut occupé que du danger où se trouvoit l'unique objet de ses amours. Il nagea long-temps aux cris de la princesse que les flots & les vents pouffoient en pleine mer. Enfin ne l'entendant plus, il crut qu'elle étoit périée. Jugez de la douleur de ce malheureux amant. Il s'efforçoit de nager, & il étoit presque épuisé, quand il la vit revenir sur la mer, mais sans mouvement, & comme une personne morte. Il la saisit, & tâcha de gagner la plus proche des deux îles qu'il apperçut. Il trembloit qu'elle ne revînt de son évanouissement. Elle étoit perdue sans ressource si elle en étoit revenue; & pour surcroît de douleur, à peine l'eut-il jetée sur le rivage, qu'il fut obligé de s'en éloigner, parce qu'il craignoit qu'elle n'ouvrit les yeux. Il n'osoit la secourir lui-même. Elle eût péri s'il l'eût tirée de cet état; & du moins se flattoit-il que quelqu'un pourroit lui donner du secours. Il se retira donc dans une grotte qui donnoit sur le rivage, d'où il pouvoit tout voir sans être apperçu. A peine y fut-il entré, qu'il vit sortir d'un bois un géant d'une figure énorme qui, s'approchant du bord de la mer, apperçut la princesse de l'île de là

Nuit évanouie. Il la considéra quelque temps, & tirant aussi-tôt un cimetère qui pendoit à son côté, & la saisissant par ses longs cheveux qu'il entortilla autour de son bras ; il étoit prêt à lui trancher la tête, quand le cri que fit le prince des Aigues marines, qui s'avançoit vers le géant, arrêta son bras, & le força à tourner la tête ; mais si-tôt que le géant l'eût aperçu, il tomba mort.

Cette île étoit appelée l'île des géants, lieu terrible où il étoit absolument ordonné de massacrer tous ceux que le hasard où le naufrage y jetoient. Le prince des Aigues marines reprit alors la princesse, & se rejetant à la mer, il gagna une autre île qui n'étoit pas fort éloignée ; il la posa sur l'herbe qui couvroit le rivage, & se retira dans une forêt prochaine. A peine y fut-il, que le roi de cette île, qui se divertissoit à la chasse, fut conduit par le hasard, au même endroit où le prince des Aigues marines avoit laissé la princesse. Sa beauté, que son évanouissement n'avoit fait qu'altérer, le frappa. Il mit aussi-tôt pied à terre, appela ses gens, & fit dans l'instant transporter la princesse dans son palais. Le prince des Aigues marines la suivit long-temps des yeux, mais il n'osoit paroître. Il ne sortit de la forêt que lorsqu'il les eut entièrement perdus de vue. Il déplora son sort, d'être forcé de fuir ce qu'il aimoit,

avec autant de soin que les autres amans en prennent à chercher ce qu'ils aiment.

Sa vue étoit trop dangereuse pour lui permettre de rester long-temps dans cette île. Il regagna la tour ténébreuse , résolu d'y revenir avec sa baguette enchantée , & de délivrer sa princesse. A peine fut-il arrivé à son séjour ordinaire , qu'il s'éleva une tempête affreuse qui dura plusieurs jours , durant lesquels il lui fut absolument impossible de se remettre en mer. Enfin elle cessa , & il monta aussi-tôt dans le vaisseau que la fée lui avoit donné. Il lui commanda de voguer à l'île où il avoit laissé la princesse de l'île de la Nuit. Il y aborda , & tournant trois fois sa baguette , il endormit toute l'île. Alors s'avancant avec confiance , il parcourut tout le palais du roi sans trouver la princesse. Il vit ce roi qui paroissoit donner quelques ordres dans le moment qu'il l'avoit enchanté. Il descendit dans les jardins ; les traversa , & arriva à l'autre rivage de la mer , où il vit une tour. Il s'en approcha. Elle étoit entourée de grilles de fer. Une chambre fort obscure , & qui ne recevoit du jour que par une fenêtre basse qui étoit grillée , occupoit tout le bas de cette tour. Il y en avoit une pareille au-dessus , & le haut de la tour étoit destiné pour des gardes qui y veilleient jour & nuit. Le prince des Aigues marines s'en approcha ; il regarda par la

fenêtre cette chambre basse. O dieux ! quelle fut sa surprise , quand il vit la princesse ! Sa tête étoit négligemment appuyée sur son bras ; ses yeux étoient baignés de larmes , & elle paroissoit être plongée dans la plus affreuse douleur.

Un spectacle si sensible pour le prince des Aigues marines , pensa lui arracher la vie. Il ne savoit comment apprendre la raison pour laquelle la princesse étoit enfermée dans cette tour , parce qu'il n'osoit la réveiller. Il ne trouva donc point d'autre moyen de le savoir , que de s'enfermer dans la chambre qui étoit au-dessus de celle où étoit la princesse. Elle étoit toute ouverte. C'est aussi ce qu'il fit ; & alors retournant sa baguette à contre-sens , il réveilla seule la princesse de l'île de la Nuit , & l'appela. Quelle fut la joie de cette princesse quand elle entendit la voix de son amant ! Quel réveil , grands dieux ! Elle croyoit que c'étoit encore un songe. Elle courut cependant à la fenêtre de sa chambre , & elle reconnut bientôt que ce n'étoit point une illusion , & que le prince des Aigues marines étoit dans la même tour qu'elle. Elle ne pouvoit cependant comprendre comment il avoit pu trouver le moyen d'y entrer. Elle étoit prête à le lui demander , quand le prince des Aigues marines la prévint. Quel barbare , quel cœur assez inhumain peut retenir ma princesse dans cette horrible captivité , s'écria-

t-il ! Hélas ! j'ignore comment j'ai été poussée sur ces bords , répondit la princesse. J'allois pour vous voir à la tour ténébreuse , quand la tempête brisa ma barque. Je m'évanouis , & ne revins de mon évanouissement , que par les soins du roi qui règne dans cette île. Je me trouvai dans son palais , sans savoir comment j'y avois été transportée. Lui-même ne me put dire autre chose , sinon qu'il m'avoit trouvée sur le rivage. Le prince des Aigues marines raconta alors à la princesse , que c'étoit lui qui l'avoit sauvée , & du naufrage , & de la fureur du géant. Mais pourquoi cette prison , continua-t-il ? ma princesse est-elle criminelle ? Hélas ! s'écria-t-elle , tout mon crime est de vous trop aimer ; fidelle aux sermens que je vous ai faits de vous aimer jusqu'au tombeau , j'ai résisté aux sollicitations & aux menaces du roi de cette île , qui vouloit partager son empire avec moi , si je voulois répondre à son amour. Mais comme je n'ai point voulu y consentir , ce cruel a cru m'y forcer en m'ôtant pour jamais la liberté. Il m'a fait enfermer dans cette tour , qu'une fée a bâtie , & que lui seul a le pouvoir d'ouvrir. Ainsi , toutes les puissances de l'univers ne pourroient m'arracher d'entre les mains de ce barbare ; mais je ne crains plus rien , puisque je puis encore entretenir mon amant. Je ne crains que pour vous , répliqua le prince ,
quels

quels tourmens allez-vous souffrir, & comment vous tirer de ce séjour horrible ?

Les pleurs réciproques de ces deux amans finirent cet entretien ; & le prince des Aigues-marines ne voulant pas donner des soupçons au roi de cette île, le retira de son assoupissement. A peine en fut-il délivré, qu'il courut à la tour où étoit la princesse de l'île de la Nuit. Surpris du sommeil qui l'avoit fait, il connut bien qu'une puissance supérieure combattoit pour elle. Cependant, quand il la revit dans les mêmes lieux où il l'avoit laissée, ses soupçons se calmèrent. Le plaisir de revoir ce qu'il aimoit, lui ôta toute autre réflexion. Il la pressa de nouveau de répondre à ses desirs, & la menaça, en cas de refus, de la faire encore souffrir mille fois davantage.

Le prince des Aigues-marines entendoit tous ces emportemens. Combien de fois fut-il tenté de paroître, & de punir ce cruel, par la même des tourmens dont il menaçoit la princesse ? Mais que feroient-ils devenus l'un & l'autre ? La porte de cette tour ne pouvoit jamais s'ouvrir que par la volonté de ce roi. Il auroit fallu, en s'abandonnant à la vengeance, renoncer à la délivrance de la princesse. L'amour l'emporta donc sur le courroux, & il différa de se venger, jusqu'à ce qu'il eût retiré la princesse de l'esclavage où elle étoit.

Si-tôt que le roi l'eut quittée, le prince des Aigues marines endormit la garde, & prit des mesures avec la princesse de l'île de la Nuit, pour la sauver. Il sortit de cette tour, & retourna à la tour ténébreuse, où le père de la princesse, au désespoir de la perte de sa fille, s'étoit rendu pour s'en consoler avec le prince des Aigues marines. Ce fut dans ce temps-là qu'il instruisit le roi de tout ce qui lui étoit arrivé. Il lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour la délivrer, que de tâcher de surprendre le roi qui la retenoit captive, de l'emmener, & de le tenir dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût rendu la liberté à la princesse.

Le roi de l'île de la Nuit s'embarqua donc avec un petit nombre de gardes, sur le vaisseau enchanté du prince des Aigues marines, qui les conduisit à l'île où étoit la princesse. Le prince des Aigues marines, après s'être servi du pouvoir de la baguette, courut à la tour. Il appela la princesse de l'île de la Nuit; mais ce fut en vain, elle n'y étoit plus. Il alla au palais du roi, qu'il trouva désert. Il chercha par toute l'île, mais inutilement. Désespéré de l'enlèvement de la princesse, il regagna son vaisseau, où le roi de l'île de la Nuit & ses gardes étoient toujours assoupis. Il commanda à son navire de les mener où étoit la princesse de l'île de la Nuit. Le vaisseau fend les flots,

& s'arrête au bord d'une île qui ne paroïssoit qu'une forêt. Le prince des Aigues marines ne manqua pas de se servir de sa baguette. Il enchantâ tous les habitans de cette île , & s'avancant à grands pas vers la ville , qu'il apperçut au bout d'une allée qui traversoit la forêt , il arriva à une grande place , où il vit tout le peuple rassemblé autour d'un bûcher qu'on avoit élevé au milieu. Quel fut l'étonnement du prince , quand il vit que c'étoit sa princesse qui y étoit attachée , & que les flâmes l'alloient dévorer avec le roi qui avoit voulu l'épouser ? Combien de fois remercia-t-il les dieux de l'avoir conduit dans ce lieu assez à temps pour délivrer de la mort sa princesse. Il la délia , & ranimant aussitôt tous les habitans de cette île , il se montra à eux , & les fit tous périr pour punition de leur crime. Ces barbares avoient surpris le roi de l'île , qui retenoit la princesse , & les avoient emmenés l'un & l'autre. Si le prince des Aigues marines avoit tardé d'un moment , c'en étoit fait de la princesse de l'île de la Nuit. Il la reporta dans son vaisseau ; & après avoir débarqué le roi de l'île de la Nuit , & sa fille , il se retira dans la tour ténébreuse.

A peine le roi & la princesse furent sortis de leur assoupissement , qu'ils allèrent remercier le prince des Aigues marines. Tous les secours que la princesse avoit reçus de son amant , avoient

encore augmenté sa tendresse. Elle oublioit tout ce qu'elle avoit souffert, & tous les dangers qu'elle avoit essuyés, si-tôt qu'elle pouvoit entretenir un moment le prince des Aigues marines. Mais en amour on n'est pas heureux long-temps.

Proche de l'île de la Nuit étoit une autre île, où régnoit le fils de la fée Noirjabarbe. Il étoit encore mille fois plus méchant que sa mère. C'étoit un monstre. Il étoit nain; une bosse pardevant, & une autre par derrière, le rendoient encore plus difforme. Ses yeux étoient petits, enfoncés & bordés de rouge; son nez camus, laissoit voir jusqu'au fond de son cerveau; ses cheveux roux & plats, couvroient son front ridé, & plein de bosses & de cicatrices; sa bouche large n'avoit plus qu'un reste de dents pourries; ses lèvres pâles couvroient la moitié de son menton; ses jambes étoient torfes, & son cœur étoit encore mille fois plus horrible que sa figure. Un jour, en traversant les airs sur un char tiré par des dragons, il aperçut la princesse de l'île de la Nuit, qui se promenoit dans les jardins de son père. Il en devint amoureux, & alla dans l'instant la demander en mariage au roi. Ce père malheureux, qui craignoit la fureur & la vengeance d'un prince aussi méchant, sacrifia sa fille aux intérêts de son peuple. Il connoissoit la puissance du fils de la fée Noirjabarbe. Il savoit qu'il auroit fait périr

toute l'île, s'il lui avoit refusé sa fille. Cette princesse infortunée fut donc livrée à ce monstre qui l'emmena dans son palais. Jamais princesse ne fut plus à plaindre. Elle n'eut pas seulement le tems d'en avertir le prince son amant. Il fallut partir avec ce nouvel époux.

S'éloigner d'un amant, le perdre sans espoir.

Dicux ! que c'est une peine extrême !

J'en juge par le désespoir

Où je serois réduit moi-même,

Si je perdois tout ce que j'aime.

Celui de cette malheureuse princesse ne pouvoit s'exprimer. L'inquiétude du prince des Aigues marines n'étoit pas moindre. Il n'osoit soupçonner d'inconstance la princesse de l'île de la Nuit. Il ne savoit cependant que penser d'une si longue absence. Le trépas lui eût été cent fois plus doux que l'état cruel où il étoit réduit ; mais que n'eût-il point souffert s'il avoit su celui où étoit sa princesse ?

Elle étoit enfermée sous cent clefs, & gardée jour & nuit par son époux, dans un palais dont les murs étoient de bronze. Ce monstre ne la quittoit que pour aller dans un cabinet qui n'étoit pas loin de la chambre où il l'avoit mise. C'étoit dans ce cabinet, ou auprès de la princesse, qu'il passoit les jours & les nuits. Il n'y avoit aucune fenêtre dans ce palais. Il n'étoit éclairé que par

une simple lampe, à qui ce prince fée avoit donné le pouvoir de traverser elle seule les airs, & d'éclairer si-tôt qu'on le lui commanderoit.

La princesse de l'île de la Nuit passoit les jours entiers dans les larmes, & comme le prince des Aigues marines possédoit toujours son cœur, elle le plaignoit de l'inquiétude extrême où elle jugeoit bien qu'il étoit de son absence. Mais que pouvoit-elle faire pour l'en retirer ? Son cruel époux ne la quittoit jamais. A peine avoit-elle un seul moment de libre pour plaindre son malheur.

Une nuit que le prince fée paroissoit dormir plus fort qu'à l'ordinaire, la curiosité fit prendre à la princesse la résolution d'entrer dans ce cabinet, où son époux entroit si souvent, & de voir ce qu'il y avoit dedans. Pour cet effet, elle lui déroba la clef, & se levant sans bruit, commanda à la lampe de s'éclairer. Elle sortit de la chambre, ouvrit la porte du cabinet, où elle ne trouva rien autre chose qu'une simple table, sur laquelle étoit un livre, & tout autour un nombre infini de phioles. Elle s'approcha pour lire l'étiquette de quelques-unes. Dans la première, sur laquelle elle porta sa vue, étoit renfermée une eau dont une seule goutte versée sur les yeux endormoit pour cent ans. Elle se saisit aussi-tôt de cette phiole, & marchant sur la pointe des pieds,

& retenant même son haleine, elle s'approcha du lit de son mari. Elle ne s'amusa point à vouloir déboucher cette bouteille, les momens étant précieux ; mais elle la cassa toute entière sur le visage de ce monstre, & l'endormit par ce moyen, non-seulement pour cent ans, mais pour cent millions d'années. Maîtresse pour lors dans ce palais, elle retourna au cabinet ; elle ouvrit ce livre qui étoit sur la table ; elle y vit que toutes ces phioles renfermoient les sorts que la fée Noir-jabbarhe & son méchant fils avoient jetés sur la plupart des princes & des princesses de l'univers, & que tant qu'elles n'étoient point cassées, le charme durait toujours. Elle chercha celle de son amant ; elle la trouva ; s'en saisit ; & charmée de la pensée qu'elle alloit délivrer ce qu'elle aimoit, elle sortit du palais du prince fée, après avoir cassé toutes les phioles qui étoient dans le cabinet, hors une, dont elle se chargea encore. C'étoit une eau qui rendoit la vie, mais avec des mœurs douces & tranquilles.

Elle gagna le bord de la mer, & de-là se rendit à la tour ténébreuse. Elle n'osa pas retourner à l'île du roi son père, parce qu'elle craignoit sa colère. Son amour l'entraîna où étoit son amant.

Quelle fut la joie de ce malheureux prince, quand il entendit la voix de la princesse de l'île

de la Nuit ! Elle le fit descendre dans sa barque ; & après lui avoir raconté tout ce qui lui étoit arrivé , elle cassa la phiole où étoit enfermé le sort que la fée Noirjabarbe lui avoit jeté ; & laissant aux vents & aux flots à conduire leur barque , ils s'éloignoient insensiblement de la tour ténébreuse. Déjà ils commençoient à appercevoir les rayons du soleil , & charmés du plaisir de se voir , & enivrés pour ainsi dire de joie , ils ne songeoient pas à gouverner leur barque , quand elle donna contre un rocher , & s'ouvrit en deux. Le prince des Aigues marines saisit alors la princesse , & nageant d'une main , & la soutenant de l'autre , il aborda à un rivage qu'il reconnut pour l'île des sauvages , où il avoit été jeté une autre fois par la tempête. Ils la trouvèrent déserte. Il fit voir à la princesse tout ce peuple qui avoit péri en le regardant. Le prince des Aigues marines en eut pitié , & proposa à la princesse de l'île de la Nuit , de rendre la vie à tous ces malheureux , par le pouvoir de rendre la vie aux morts. La princesse y consentit volontiers. Ils en arrosèrent tous les corps , qui se ranimèrent aussi-tôt ; mais ils perdirent leur férocité naturelle , & reconnurent le prince & la princesse pour leurs légitimes souverains. Ainsi , cette île qui étoit ci-devant une île d'horreur , devint en peu de temps poliee , & fut nommée l'île Fortunée.

LE PRINCE

INVISIBLE,

HISTOIRE

UNE fée, dont le pouvoir s'étendoit sur les quatre élémens, eut quatre fils. Sa tendresse pour eux l'engagea à leur partager son empire. Elle donna à l'aîné celui du feu, comme le plus noble de tous les élémens. C'étoit un prince agissant, vif, & d'une imagination brillante. Elle fit son second fils souverain de la terre. Un fonds de sagesse & de prudence récompensoit le peu de vivacité qu'on voyoit en lui. Le troisième étoit d'une grandeur monstrueuse, barbare, sauvage, aussi la fée sa mère, pour cacher aux yeux des mortels tant de défauts, lui donna l'empire des mers. Le dernier de tous eut celui des airs. Il étoit d'une humeur inégale, un peu emporté, & se laissant aisément entraîner à ses passions.

Sa mère, qui l'aimoit tendrement, prévoyant que l'ampur le rendroit malheureux, l'éleva dans

une horreur pour les femmes, qu'elle voyoit avec plaisir augmenter avec l'âge. Elle ne l'entretint pendant sa première jeunesse, que d'histoires de princes dont l'amour seul avoit causé les malheurs. Elle lui dépeignoit ce dieu avec des couleurs si noires, que ce prince n'eut pas de peine à se laisser convaincre que sa flamme étoit le poison des cœurs. Craignez, mon fils, lui disoit-elle, craignez les douceurs flatteuses de l'amour; il ne séduit nos cœurs que pour les rendre malheureux; ses moindres plaisirs empoisonnent le reste de la vie; & si ses flèches acérées ne portent pas le trépas dans une âme, elles y portent du moins l'oisiveté & la mollesse, plus à craindre encore que la mort.

Tels étoient les conseils de cette sage mère, qui inspira en même temps au jeune prince une si forte inclination pour la chasse; qu'il y passoit les plus beaux jours de sa vie. Elle fit même planter pour lui une forêt d'une étendue prodigieuse, qu'elle peupla de tous les animaux qu'on trouve dans les quatre parties du monde. Elle lui éleva au milieu de cette forêt un palais d'une magnificence que rien ne pouvoit égaler; & les desirs de ce jeune prince eussent été satisfaits, s'ils eussent été bornés aux charmes d'une demeure délicieuse.

Le jeune prince s'occupa d'abord du plaisir de

faire la guerre aux habitans de cette forêt. Quelquefois montant un char attelé de quatre courriers qu'il conduisoit lui-même, il joignoit à la course, des cerfs qui fuyoient tremblans devant lui. Tantôt le pieu à la main, il se faisoit un plaisir de lutter contre un sanglier furieux, dont le poil hérissé, les yeux étincelans, & la gueule écumante, auroient épouvanté les plus hardis mortels. Il n'y avoit point de jours qu'il ne donnât des preuves de son adresse ou de sa force; & les louanges que lui donnoit sa mère, finissoient toujours par quelque plainte contre l'amour.

Mais elle eut beau lui parler mal de ce dieu, on ne peut forcer la nature. Le cœur de ce prince désapprouvoit en secret tous les discours que lui tenoit la fée; & quoique cette tendre mère, en le quittant pour quelques affaires qui la demandoient ailleurs, lui eût très-expressément recommandé de ne point sortir de son palais, parce qu'elle prévoyoit les malheurs qui lui en pourroient arriver, il ne put s'empêcher de lui désobéir.

Le prince abandonné à lui-même oublia bientôt les sages conseils de sa mère; & l'ennui le gagnant insensiblement, il se fit un jour transporter par les esprits aériens, dans la cour d'un prince de ses voisins. Ce fut dans l'île des Roses, climat heureux, où l'hiver n'étend point sa puis-

fance. Là , les gâsons sont toujours verts , les rosiers toujours fleuris parfument l'air d'une odeur charmante , & présentent sans cesse aux yeux, l'image riante du printems. Le premier coup-d'œil arrêta quelque tems le prince des génies. Cette mer spacieuse , dont les vagues venoient mourir sur le rivage , & se briser avec bruit contre les rochers , l'étonna ; les épis dorés qui couvroient la campagne , & les raisins dont les collines étoient chargées , firent autant d'objets dont la nouveauté le surprit.

Le roi de cette île avoit pour fille , une princesse d'une beauté sans égale. On la nommoit Rozalie. Le prince des génies ne l'eût pas plutôt vue , qu'il ne se souvint plus des malheurs qu'on lui avoit prédits. Il perdit en un moment cette horreur pour l'amour , qu'on lui avoit inspirée presque en naissant. Hélas ! il ne faut qu'un instant à ce dieu , pour renverser des projets de vingt années. Un prince comme lui ne soupira pas long-tems , sans songer aux moyens de se rendre heureux. Il n'en imagina point de plus court , que de faire enlever Rozalie dans son palais , par ses génies.

Quelle fut la douleur du roi , que la beauté & la sagesse de sa fille consoloient de n'avoir eu qu'elle ! Il en gémissoit nuit & jour ; sa perte lui étoit toujours présente ; il n'avoit plus d'autre

plaisir que de s'en entretenir avec un jeune prince qui étoit pour lors inconnu dans sa cour. Hélas ! il ne savoit pas l'intérêt secret que ce prince y prenoit. Il avoit vu Rozalie , & n'avoit pu résister à ses charmes.

Un jour que le roi paroïssoit encore plus affablé de douleur qu'à l'ordinaire , & qu'il se promenoit au bord de la mer , le long d'une côte escarpée de rochers , lieu où se dérobaient au tumulte & aux hommages importuns de sa cour , il venoit pleurer l'enlèvement de sa fille ; cet inconnu , de qui seul le roi avoit voulu être accompagné , rompit enfin le silence. Il est encore des remèdes à vos maux , dit-il au roi , & si vous voulez me promettre votre fille , mes soins & mon courage la ramèneront dans vos états. Vous ne cherchez qu'à flatter ma douleur , lui répondit le roi. J'ai vu ma fille enlevée dans les airs ; ses cris auroient attendri tout autre que le barbare qui me l'a ravie. Cette princesse infortunée languit dans un pays inconnu , & défend peut-être au reste des hommes ; je ne la verrai plus. Cependant , allez généreux étranger , ramenez Rozalie , & puissiez-vous à jamais être heureux dans cet empire , dont je vous fais dès-à-présent héritier.

Cet inconnu étoit fils du roi de l'île d'Or , dont une seule ville occupoit toute l'étendue. Une mer

toujours tranquille en battoit les murailles ; elles étoient revêtues de bas reliefs d'or qui représentoient la fable. On y voyoit la naissance de Jupiter , & les danses des Coribantes. On y voyoit la chute des Titans , enfans monstrueux de la terre. On y voyoit Daphné fuyant devant Apollon , les amours de Mars & de Vénus , ceux de son fils & de Psychée , l'enlèvement de Proserpine , & mille autres histoires que le sculpteur y avoit représentées avec soin. Le haut de ces murailles étoit orné d'orangers , de citroniers , & d'arbres verts qui formoient des allées agréables. Toutes les maisons étoient bâties d'une même symétrie , & toutes d'or ciselé. Les fenêtres fermées par de larges carreaux de cristal de roche enchâssés dans de l'or. Une balustrade de même métal terminoit le toit de chaque maison. Toutes les rues étoient pavées de lames d'or , & aboutissoient toutes à une grande place , au milieu de laquelle s'élevoit un temple , où on entroit par quatre portes différentes. Le frontispice étoit orné de colonnes & de statues d'or & d'argent , posées sur des piédestaux revêtus de bas reliefs , représentans les amours de la jeunesse & de Plutus. C'étoit aussi à ce dieu qu'étoit consacré ce temple , & c'étoit là qu'il rendoit ses oracles.

Le roi , au moment de la naissance de son fils

n'avoit pas manqué de consulter ce dieu sur le destin du jeune prince ; le ministre , interprète fidèle de ses arrêts , ayant consulté long-tems les victimes après un frémissement & un murmure effrayant , avoir dicté cet oracle :

Quels astres malheureux dominent aujourd'hui !

A ce prince naissant tout déclare la guerre.

Je vois les vents , l'onde & la terre

Qui se soulèvent contre lui.

Des fureurs d'un géant pour sauver une femme ,

Je le vois plongé dans les mers ;

Mais enfin je le vois dans un palais de flamme.

Malgré sous les efforts divers

De la terre en courroux , & de l'onde & des airs.

Une fée protectrice de l'île d'Or , étoit à la cour du roi , dans le tems que Plutus rendit cet oracle , & voulant donner à ce jeune prince une marque de son amitié & de sa protection , elle lui fit présent d'une pierre qui rendoit invisible , en la mettant dans la bouche ; mais on ne pouvoit parler tant qu'on la tenoit ; c'étoit la seule condition à laquelle étoit attachée la vertu de cette pierre. La fée crut que c'étoit un moyen pour délivrer le prince de tous les malheurs dont les arrêts du destin sembloient le menacer.

Si-tôt qu'il eut passé la première jeunesse , il eut envie de connoître si le reste de la terre répondoit à la magnificence des états du roi son

père. Il s'embarqua sous prétexte de visiter plusieurs îles qui dépendoient de l'île d'Or ; mais une tempête horrible ayant jeté son vaisseau sur des côtes inconnues , où des barbares massa-crèrent la plus grande partie de son équipage , & fit l'autre esclave. Il n'eût de ressource , pour échapper à leur barbarie , que de se servir de sa pierre , & de se rendre invisible. Avec cet artifice il passa au milieu d'eux , & gagna une forêt dans laquelle il marcha long-temps ; mais enfin , il arriva au bord de la mer , où il s'embarqua.

Il aborda dans l'île des Roses , & alla d'abord à la cour du père de Rozalie. Il n'eût pas plutôt vu la princesse qu'il en devint amoureux. Il y avoit déjà passé quelque mois à soupiter en secret pour elle , quand le prince des génies vint l'enlever.

Rozalie étoit une princesse accomplie. Ses graces surpassoient encore sa beauté , & les plus insensibles ne pouvoient la voir sans l'aimer.

Ses yeux vifs & brillans portoient l'amour dans l'ame ;
 Son teint étoit plus frais qu'une rose au matin ;
 D'un sourir gracieux & fin
 Elle embrasoit les cœurs de la plus vive flamme.
 Jamais rien de si beau ne parut sous les cieux ;
 Non , jamais Jupiter lui-même
 Ne fit rien de si gracieux ,
 Après l'aimable objet que j'aime.

Le prince de l'île d'Or ne put résister à tant de graces. Il l'aima dès le premier moment qu'il la vit , & jura de n'aimer jamais qu'elle. Il étoit inconsolable de son enlèvement ; il passoit les jours & les nuits dans les larmes & les soupirs. Hélas ! s'écrioit-il , mon aimable princesse , peut-être ne vous verrai-je de ma vie ? Captive dans un palais inconnu , que peut contre la puissance d'un demi-dieu , un mortel qui n'a pour lui que son amour ? Mais n'importe , que ne dois-je point tenter ? que ne peut pas un amour extrême ? Ce fut dans cette espérance qu'il quitta la cour de ce roi malheureux , à qui l'on venoit d'enlever la fille.

Il voyagea long-temps sans apprendre aucune nouvelle de la princesse ; & il y avoit déjà quelques jours qu'il marchoit dans une forêt si touffue & si obscure , qu'à peine voyoit-il à s'y conduire , quand il se trouva dans une large avenue de sapins , dont la tête touchoit aux cieux. Un tapis vert , émaillé des fleurs les plus belles , occupoit le milieu de cette allée ; l'espace d'un arbre à l'autre étoit orné de statues de marbre & de porphyre ; & le soleil , dont les rayons ne pouvoient percer le reste de la forêt , paroissoit , pour s'en venger , & éclairoit ces lieux d'une lumière plus pure & plus brillante.

Le prince invisible apperçut un palais au bou-

de cette allée. Il sentit dans son cœur, en le voyant, un transport secret, qui fut pour lui un présage que c'étoit le séjour de Rozalie. C'étoit la seule joie qu'il avoit ressentie depuis son enlèvement. Il arriva à la porte de ce palais, qui étoit faite d'une seule agate. Il passa trois cours, que de larges fossés d'une eau vive & pure entouraient. Le bord étoit revêtu d'une balustrade à hauteur d'appui, toute de diamans brillans, avec des tablettes de rubis. Les oiseaux les plus rares se promenoient sur le bord des canaux; d'autres étoient perchés sur la balustrade, & d'autres sur le toit du palais, qui étoit de cristal de roche, & d'une architecture magnifique. Un salin, orné de pilastres d'émeraudes cannelées, conduisoit à des jardins en terrasse qui donnoient sur des prairies à perte de vue. Des jets d'eau d'une hauteur prodigieuse embellissoient encore ce séjour enchanté, & des platebandes de fleurs les plus recherchées parfumoient l'air des plus délicieuses odeurs.

La magnificence de ces lieux, où la nature & l'art sembloient s'être épuisés, n'arrêta pas un moment le prince invisible. Il ne pensoit qu'à sa princesse; il ne cherchoit qu'elle; il ne la trouvoit point dans ce palais; quel charme pouvoit-il y avoir pour lui? En vain il avoit traversé les salles & les cabinets, en vain il en avoit déjà

parcouru presque tous les jardins, il ne lui restoit plus à voir qu'un bosquet. Il entra en tremblant, dans une allée bordée de statues de bronze; entre chaque statue étoit une nappe d'eau. Cette allée le conduisit à une salle d'orangers plus hauts & plus gros que nos plus grs. maronniers; aux coins de cette salle étoient quatre cabinets. Il ne trouva dans le premier, qu'un bassin de jaspe; du milieu sortoit une figure d'or, représentant le serpent Python qui, par la gueule, les yeux & les oreilles, sembloit vouloir encore obscurcir le soleil. Dans le second, au milieu d'un bassin d'émeraudes, l'on voyoit un Éole de bronze entouré de vents, qu'il venoit de déchaîner, inonder la terre d'un torrent de pluie. Dans le troisième s'élevoit, du centre d'un bassin de topaze, un rocher de marbre blanc, d'où sortoit une gerbe d'eau d'une grosseur prodigieuse. Au pied de ce rocher, l'on voyoit une Ariadne en pleurs; de ses yeux sortoient goutte à goutte des larmes qu'on auroit cru naturelles, si quelques soupirs les eussent accompagnées. Il ne lui restoit plus à voir qu'un cabinet, dont le bassin étoit de rubis, & les statues de marbre noir. C'étoit un Memnon, dont les soldats pleuroient la mort. Il étoit étendu au pied d'un trophée d'armes, d'où sortoient mille jets d'eau.

Quelles furent la surprise & la joie du prince

invisible , quand il y trouva Rozalie ! mais aussi qu'elles furent suivies d'un affreux désespoir , quand il y vit le prince des génies à ses genoux ! Me reprocherez - vous toujours un crime , lui disoit-il , dont l'amour est la cause ? Hélas ! vous me le pardonneriez bien aisément , si vous saviez ce que c'est que d'aimer. Non , lui répondit Rozalie , vous m'avez enlevée d'auprès de mon père. Toute la magnificence que vous étalez à mes yeux , tout votre pouvoir & tout votre amour ne sauroit jamais m'en consoler. Allez cruel , n'espérez désormais de moi que haine & que mépris. Elle se leva aussi tôt , & marchant à grands pas , elle se retira dans son appartement.

Le prince invisible la suivit , & craignant que la surprise de le voir ne le fit découvrir , il crut qu'il valoit mieux attendre à la nuit. La princesse la passa à se plaindre de sa captivité. C'est ce qui donna occasion au prince invisible d'écrire ces vers , qu'elle trouva à son réveil sur le bord de son lit :

Vous soupirez , belle princesse ,
Et captive dans ce séjour ,
L'on vous voit passer chaque jour
Dans la langueur & la tristesse ;
Mais du sombre ennui qui vous presse
Ne dites-vous rien à l'amour ?

La princesse ne douta pas un moment que ce ne fût le prince des génies qui eût écrit ces vers pour connoître ses sentimens , elle les garda cependant , & sentit un plaisir secret à les lire.

Le prince invisible n'en demeura pas là , & le prince des génies étant parti pour se retrouver avec ses frères chez la fée sa mère , qui les rassembloit tous les ans , il ne songea plus qu'aux moyens de délivrer Rozalie. Il ne voulut pas se découvrir si-tôt. Il voulut sonder le cœur de la princesse , & s'assurer de l'aversion qu'elle paroïsoit avoir pour le prince des génies.

Un jour que seule dans son cabinet , Rozalie rêvoit à ses malheurs , elle fût surprise de voir une plume sortir d'elle-même d'une écritoire qui étoit sur sa table , & écrire toute seule sur une feuille de papier blanc. Elle ne pouvoit voir la main qui la conduisoit , car c'étoit celle du prince invisible. Ce prodige l'étonna. Cependant , quand la plume eut cessé d'écrire , la curiosité l'entraînant , elle se leva pour lire cette écriture. Elle y trouva les vers suivans :

Esclave d'un prince jaloux ,

Dont l'amour n'est que trop à craindre ,

D'un sort affreux vous éprouvez les coups ;

Mais vous n'êtes pas seule à plaindre ,

Il est encore quelqu'un plus malheureux que vous.

Qui que vous soyez, répondit Rozalie, génie favorable, car je ne doute point que vous n'en soyez un, que mes chagrins rendent sensible aux maux que je souffre; qui que vous soyez; hélas! quel malheur pour vous rendre plus à plaindre que moi? La même plume traça à l'instant sur le même papier cette réponse :

Vous souffrez des maux rigoureux;

Mais pour moi, ma peine est extrême;

Votre sort est cruel; & le mien est affreux;

Vous n'aimez point, & je vous aime.

Vous m'aimez, s'écria la princesse, ah! puisse votre amour vous rendre encore cent fois plus malheureux; car sans doute vous êtes un sujet du prince qui me retient ici captive; peut-être êtes-vous ce prince lui-même. Oui, puisse à jamais l'amour me venger des maux que je souffre ici.

Le prince invisible fut charmé de voir l'éloignement que Rozalie avoit pour le prince des génies. C'est toujours un plaisir pour un amant malheureux, de voir son rival maltraité. Cependant, la princesse ne put s'empêcher de jeter quelques larmes. Hélas! dit-elle en soupirant, que ne savez-vous l'état déplorable où je suis! votre valeur vous feroit affronter tous les mal-

heurs pour m'en délivrer ; mais vous ignorez mes maux , & le plus grand de tous pour moi , est de ne vous point voir. Le prince Invisible frémit à ces mots. Il connut aux larmes de la belle Rozalie , qu'il avoit un rival aimé. Quelle fut sa douleur ! Aussi ce ne fut qu'en tremblant qu'il écrivit ce qui suit :

Confiez-vous à moi , princesse ,
Je jure par ce même amour ,
Dont l'aveu trop tendre vous blesse ;
De vous tirer de ce séjour.

Mais si la liberté pour vous a tant de charmes ;
Pour prix de mes soins généreux ,
Nommez-moi le mortel heureux
Qui coûte à vos yeux tant de larmes.

Que ne peut point sur nous le desir de la liberté ? Quelque risque qu'il y eût pour la princesse d'avouer qu'elle aimoit , cependant , après avoir combattu quelques tems , elle rompit le silence : Qu'exigez-vous de moi , dit-elle , & que ne devrois-je pas craindre d'une confiance pareille à celle que je vais vous faire ? Je prévois tous les malheurs qui m'en peuvent arriver ; mais vos sermens me rassurent , & je ne fais qu'au fond de mon cœur m'attache un aveu que je voudrois taire.

J'étois un jour dans les jardins de mon père ,

E iv

entourée d'une nombreuse cour , & occupée du plaisir d'en recevoir l'hommage, quand d'un bois qui bordoit un long canal , sur lequel je me promenois , sortit un jeune étranger , dont la grace & la beauté nous surprirent tous. Il nous parut étonné à la vue de nos chaloupes dorées , & ornées de banderoles de fleurs. Il s'arrêta , & nous suivit long-temps des yeux ; mais enfin je le perdis de vue , & je sentis en le perdant , une inquiétude que je ne connoissois pas encore. Je fus rêveuse tout le reste du jour , & ce ne fut que lorsque j'entrai dans l'appartement de mon père , que je sortis de ma rêverie. J'y trouvai ce même étranger. Je rougis en le voyant , & je ne pus écouter sans trouble le récit qu'il faisoit à mon père de ses aventures. Il ne voulut jamais se découvrir. Je le voyois chaque jour , & chaque jour je sentoís un nouveau plaisir à le voir. Je ne m'opposai point à cet amour naissant ; je trouvois cet inconnu digne de ma tendresse. Je crus remarquer dans ses regards , que je ne lui étois pas indifférente. Loin de m'en offenser , ma passion en augmenta par le plaisir de songer que j'étois aimée. Que je vivois heureuse ! Je voyois incessamment ce que j'aimois. Pourquoi faut-il qu'un prince barbare m'en ait séparée ? Rozalie ne put retenir ses larmes , & le prince Invisible ne put rester plus long-temps caché. Il ôta aussi-

tôt la pierre , & se jeta aux pieds de Rozalie.

Jugez de leurs transports secrets ,
Vous , jeunes cœurs , dont l'amour est le maître ,
C'est pour vous seuls que ces plaisirs sont faits ;
Il faut aimer pour les connoître.

Après s'être long-temps entretenus ensemble de leur tendresse , ils prirent des mesures pour sortir du palais du prince des génies ; mais la pierre qui rendoit invisible , ne pouvoit servir qu'à une seule personne ; & il falloit que le prince de l'île d'Or , pour sauver Rozalie , s'exposât à toute la fureur du prince des génies. Cependant il n'hésita pas. Laissez-moi , lui dit-il , laissez-moi , ma princesse , m'exposer seul au courroux du prince des génies , & fuyez de ces lieux pour jamais. Rozalie ne put s'y résoudre. Non , prince , lui répondit-elle , ce séjour ne me paroît plus affreux depuis que je peux vous y voir. Vous avez une fée qui vous protège , & qui revient à toutes les saisons de l'année à la cour du roi votre père. Voici le tems où elle doit s'y rendre. Partez , prince , partez , & tâchez d'obtenir d'elle une pierre pareille à la vôtre. Il nous sera facile après de nous sauver ensemble.

Le prince des génies étant de retour , le prince Invisible partit quelques jours après. Il ne pouvoit délivrer trop tôt Rozalie. Il se hâta de se

rendre à la cour du roi de l'île d'Or ; mais les détours de la forêt l'empêchant d'en sortir , il ne put arriver assez tôt , & la fée y avoit déjà passé. Sa douleur fut extrême. C'étoit trois mois entiers que Rozalie avoit encore à souffrir ; il en étoit inconsolable , & déjà même il avoit résolu de retourner au palais du prince des génies , pour y passer ces trois mois auprès de Rozalie , quand en traversant une allée qui donnoit sur le bord de la mer , où il devoit s'embarquer , il vit un chêne monstrueux s'entr'ouvrir , & du creux de cet arbre , sortir deux princes qui s'entretenoient ensemble. Comme ils n'appercevoient pas le prince Invisible , ils ne craignirent point de parler haut , se croyant seuls. Continuerez-vous toujours , disoit l'un , à vous tourmenter d'une passion que vous savez ne pouvoir jamais être heureuse , & n'avez-vous rien dans votre empire qui puisse vous en consoler ? Que me sert-il , répondit l'autre , d'être prince des Gnomes , & que ma mère soit souveraine des quatre éléments , puisque je ne puis jamais être aimé de la princesse Argentine ? Il te souvient du jour que nous nous promenions dans ses jardins , & que cachez derrière une palissade épaisse qui entourait une fontaine ornée de coquilles & de rocailles , dont l'onde formoit en ces lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal , nous vîmes Argen-

tiné, que la chaleur du jour obligeoit à venir chercher le frais dans ces bois que le soleil n'a jamais pu pénétrer, malgré ses ardeurs, l'haleine des zéphirs y conserve en tout temps une fraîcheur délicieuse ; elle s'assit sur un gazon émaillé de mille fleurs naissantes qui bordoient cette fontaine, & le brillant & le murmure de cette onde l'invitant à s'y baigner, tu la vis comme moi s'y plonger.

Son trouble paroissoit extrême ;
Honteuse de se voir, quoique seule en ces lieux ;
Toute nue exposée à la clarté des cieux ,

A peine, hélas ! sur elle-même

Osoit-elle porter les yeux.

De ses trésors cachés mon ame fut émue ;

De son sein quelle est la fraîcheur !

De ses bras quelle est la blancheur !

Non, Vénus même toute nue

Auroit mille fois moins d'appas,

Et je jugeai par ceux qu'elle offrit à ma vue

De tous ceux que je ne vis pas.

Depuis ce moment je n'ai pas cessé de penser à elle. Son image me suit nuit & jour. Je l'aime, & je suis certain, hélas ! qu'elle ne m'aimera jamais. Tu fais que j'ai dans mon palais les cabinets du tems ; que dans le premier, de grandes glaces nous représentent le passé ; que dans le second le présent se peint à nos yeux, & qu'on

découvrir l'avenir dans le troisième ; ce fut dans ce dernier que je courus si-tôt que j'eus quitté Argentine ; mais, hélas ! malgré toute ma tendresse , je ne vis que mépris & que rigueurs. Juge de mon amour & de mes malheurs , puisque malgré cette certitude je sens que je l'aimerai toujours.

Le prince de l'île d'Or , qui écoutoit leur conversation , fut ravi de savoir que le prince Gnome aimoit Argentine. C'étoit sa sœur , & il espéra de pouvoir obtenir par lui , du prince des génies , son frère , la liberté de la princesse de l'île des Roses. Il auroit bien voulu pouvoir aller dans les cabinets du tems ; mais Argentine ayant paru au bout de cette allée , le prince Gnome & son confident rentrèrent dans leur arbre , & retournèrent dans leur royaume.

Le prince Invisible remarqua l'arbre , & fit tout ce qu'il put pour l'ouvrir ; il lui fut impossible ; il fermoit par un secret qu'il ignoroit. Cependant , l'envie de savoir si Rozalie l'aimoit encore , & si elle l'aimeroit toujours , l'obligea à différer son départ de quelques jours. Il s'arrêta dans cette allée , se flattant que le prince Gnome y reviendrait. Il ne se trompa pas. Il le vit un jour ; & pendant qu'il s'entretenoit avec son confident , le prince invisible entra dans l'arbre qu'ils n'avoient point refermé , & descendit par un es-

talier d'ébène & d'ivoire , qui le conduisit à une porte de cuivre rouge ciselé , qu'il ouvrit. Il se trouva dans une galerie d'une longueur & d'une largeur surprenante. Elle étoit percée des deux côtés ; l'un donnoit sur des jardins délicieux , & l'autre sur un lac à perte de vue , tout revêtu de marbre , & entouré d'une forêt. Il s'avança dans cette galerie. Tous les meubles en étoient d'or & d'argent massif ; on y voyoit les plus beaux vases & les plus belles statues , & la corniche étoit ornée des porcelaines les plus rares. Au bout de cette galerie , il y avoit une porte d'argent travaillé , au-dessus de laquelle le prince Invisible lut cette inscription :

Ici de tous les tems est l'image fidelle ,
Ici tout se découvre aux regards curieux ;
Le présent s'y dépeint , le passé s'y rappelle ;
Et l'obscur avenir s'y dévoile à nos yeux.

Le prince Invisible tâcha vainement d'ouvrir cette porte ; ses efforts furent inutiles , elle fermoit par des secrets qu'on ne pouvoit découvrir ; le prince Gnome les savoit ; & ce ne fut qu'après les lui avoir vu ouvrir , que le prince Invisible entra dans le cabinet du passé. C'est là qu'il revit le canal où il avoit rencontré Rozalie la première fois ; il la vit enlever par le prince des génies ; il vit ce prince à ses genoux , dans le cabinet de la

statue de Memnon ; mais tout cela ne fit que lui renouveler de tristes souvenirs. Il ne put même retenir ses larmes , quand il vit tout ce que depuis son départ , le prince des génies avoit fait souffrir à Rozalie ; il la pressoit sans cesse ; ses menaces & son courroux paroissoient dépeints dans ses yeux ; il la retenoit de plus en plus captive ; elle n'avoit plus la liberté de sortir de son appartement. Cette princesse infortunée passoit les nuits & les jours dans les larmes.

Un état si cruel étoit trop sensible au prince Invisible. Il se couvrit les yeux pour s'abandonner tout entier à sa douleur ; il sortit même un moment de ce cabinet fatal ; mais l'amour l'y ramena malgré lui. Quelle fut sa surprise de voir , en y rentrant , Rozalie à une fenêtre qui dominoit sur une pièce d'eau magnifique , écrire une lettre au clair de la lune. Il trembla , il s'approcha de la glace , & lut ces vers :

Arrête ton cours , chère nuit ,
 Toi ! dont cet astre qui nous luit ,
 Vient de percer les voiles sombres ,
 Aye pitié de mes malheurs ;
 C'est à la faveur de tes ombres
 Que j'ose ici verser des pleurs.



Du moment qu'au sortir de l'onde ,
 Semant l'or de sa tresse blonde ,

Le soleil répandra le jour,
Rentrant dans mon triste esclavage,
Il faudra cacher mon amour
Aux yeux du jaloux qui m'outrage.



Quels tourmens me fait-il souffrir ?
Il m'ôte jusqu'au plaisir
De répandre en secret des larmes ;
Pendant qu'il n'est point de moments
Où pleine de crainte & d'alarmes
Je ne tremble pour mon amant.



Sous les loix d'un prince barbare,
Dont la cruauté me sépare
De ce que j'aime pour jamais ;
O dieux ! que ma peine est extrême ;
Je vois toujours ce que je hais,
Et je ne puis voir ce que j'aime.



Ah ! qui fut jamais sous ta loi,
Amour, plus à plaindre que moi ?
Et qui fut jamais plus fidelle ?
Que ton empire est rigoureux !
Hélas ! une chaîne si belle
Méritoit un sort plus heureux.



Et toi, digne objet de ma flamme,
Toi, cher prince, de qui mon ame

Ne veut jamais se désunir,
 Toi qui me coûtes tant d'alarmes,
 Pour marque de mon souvenir,
 Reçois mes soupirs & mes larmes.



Mais un rival trop odieux
 Va bientôt paroître en ces lieux ;
 De la nuit le jour prend la place.
 Quel est l'excès de mes malheurs ?
 Il faut le matin que j'efface
 Jusqu'à la trace de mes pleurs.

La lecture de ces vers attendrit le cœur du prince Invisible. Il plaignit le sort de Rozalie ; mais sa douleur fut extrême quand il vit entrer le prince des génies tout furieux dans l'appartement de la princesse. Il paroissoit la menacer de rendre encore sa captivité plus rude, si elle ne répondoit à ses desirs. Ses yeux enflammés de colère, sa démarche précipitée, son air sombre, son geste menaçant, marquoient sa barbarie & sa fureur.

Le prince Invisible ne put tenir contre un spectacle si cruel. Il sortit du cabinet du passé, & entra dans celui du présent. Ce fut là qu'il vit Rozalie assise sur le bord d'un canal. Elle tenoit à sa main ce qu'il lui avoit écrit pendant qu'il avoit été dans le palais du prince des génies. Elle paroissoit

trouvoit le lire avec plaisir , & ses regards tendres & passionnés marquoient son trouble & son amour.

Le prince Invisible auroit bien voulu entrer dans le cabinet de l'avenir ; mais le prince Gnome n'y entroit jamais. Il savoit qu'il n'y avoit vu que l'indifférence & les mépris d'Argentine. Il y étoit trop sensible pour chercher à s'en convaincre. Ce fut dans le cabinet du présent , où le prince Invisible passa le peu de tems qu'il y avoit jusqu'au retour de la fée qui le protégeoit. L'absence de Rozalie lui étoit moins rude ; il la voyoit sans cesse ; il la suivoit de moment en moment ; mais enfin , le tems arriva qu'il fallut s'arracher de ces lieux pour se trouver à l'arrivée de la fée.

Le prince Invisible sortit des cabinets du tems ; & se rendit à la cour du roi de l'île d'Or son père. Il demanda à la fée une pierre pareille à celle qu'il avoit reçue d'elle ci-devant. La fée qui l'aimoit la lui donna dans le moment. Il partit aussi-tôt pour aller délivrer la princesse. Il arriva au bord de la forêt qui entouroit le palais du prince des génies ; il la traversa sur les brisées qu'il y avoit faites la dernière fois , & il arriva enfin à la porte du palais. Il en parcourut tous les appartemens sans y trouver Rosalie ; il n'y eut point de cabinets dans les jardins où il n'alloit ; mais il chercha vainement , & il ne l'y

mouva point, & saisi d'une douleur sincère, il fut prêt mille fois à s'ôter la vie. Il attendit encore quelque tems ; mais rien ne s'offrant à sa vue, il sortit de ce lieu funeste, ne sachant où aller. Il se ressouvint des cabinets du tems, où il étoit sûr de voir ce qui étoit arrivé à Rozalie, & dans quel lieu elle pouvoit être ; il repasse la forêt, s'embarque, arrive à l'île d'Or. Arrivé au pied du chêne par lequel on descend au palais du prince Gnome, il descend l'escalier, ouvre la galerie & la porte du cabinet du passé. Quelle fut sa surprise, quand il vit que Rozalie avoit laissé tomber un de ces papiers qu'il lui avoit écrits pendant qu'il étoit dans le palais du prince des génies, & que le prince l'ayant ramassé, étoit entré dans une si furieuse colère, qu'il l'avoit dans l'instant enlevée dans un palais au-dessus d'une montagne qui passoit les nues. Il voulut voir ce que Rozalie faisoit dans le moment, & il entra dans le cabinet du présent. Il la vit dans une longue salle où le prince des génies avoit fait faire un rebranchement de cristal. On distinguoit au travers toutes les actions de la princesse, & le prince faisoit garder nuit & jour par des génies qui l'entouroient, & qui ne la quittoient jamais. Elle étoit éplorée, elle soupiroit sans cesse, & sa douleur paroissoit dans l'abattement de son

visage , & dans les larmes qui couloient de ses yeux.

On ne peut exprimer le désespoir du prince Invisible. Il se voyoit enlever sa princesse au moment qu'il étoit prêt de la délivrer ; il se reprochoit d'en avoir été la cause. Il ne savoit où trouver ce palais qu'elle habitoit , il étoit couvert des nues ; il ne connoissoit ni la montagne ni le pays dans lequel elle pouvoit être. Cependant il sortit du palais du prince Gnome , résolu de parcourir le monde pour trouver Rozalie ; il part , il arrive au bord de la mer , où il s'embarque.

L'onde étoit tranquille. Un vent favorable animoit les voiles de son vaisseau , & déjà il avoit perdu de vue le rivage , quand l'air s'obscurcit tout d'un coup ; le vent changea , & la mer s'agitant de moment en moment , annonçoit par l'écume de ses flots une tempête prochaine. Sa furie augmenta tout d'un coup , & le vaisseau du prince de l'île d'Or , après avoir long-tems erré sur les flots , fut enfin poussé par la violence des vents , contre des brisans qui étoient à la côte. Il échoua , & parmi les débris de son navire , il saisit une planche. Il fut long-tems le jouet des vents & des flots ; mais enfin il se sauva dans une île inconnue. Sa surprise fut extrême de l'entendre retentir de cris affreux , & un mo-

ment après d'une symphonie , & de chants qui le charmèrent. Une singularité si grande l'obligea de s'avancer. Il se trouva à la porte d'un bois que deux dragons gardoient. Tout leur corps étoit couvert d'écailles jaunissantes ; leurs queues recourbées recouvroient la terre de leurs longs replis ; ils jetoient le feu par la gueule & les narines , & leurs yeux étincelans auroient fait trembler le plus hardi mortel. Comme le prince étoit invisible , ces monstres ne s'opposèrent point à son passage. Il entra dans le bois : c'étoit un labyrinthe , dont la multitude & la diversité des allées empêchoient de retrouver l'entrée ; il y marcha long-tems sans rencontrer personne ; il trouva seulement une infinité de mains d'hommes qui sortoient de terre jusqu'au-dessous du poignet , qui avoient un cercle d'or autour , où étoient écrits des noms. Il en lut plusieurs ; mais tout cela ne l'instruisoit de rien. Sa curiosité augmentoit à mesure qu'il avançoit dans le labyrinthe. Enfin au milieu d'une allée de cyprès , il trouva deux corps morts ; il reconnu au reste de chaleur qu'il n'y avoit pas long-tems qu'ils avoient été tués. Ce qui l'étonna davantage , c'est qu'ils avoient un cordon de soie , couleur de feu , passé dans le col , dont chacun tenoit encore le bout , & ils paroissoient s'être étranglés eux-mêmes. Ils avoient un cercle d'or au bras , où

étoient écrits leurs noms & ceux des deux princesses.

Le prince Invisible les reconnut pour souverains de deux îles considérables qui joignoient l'île d'Or ; mais le nom des deux princesses lui étoit inconnu. Il plaignit le destin de ces princes malheureux , & sachant le respect qu'on doit aux morts , il fit à l'instant une fosse au bord de l'allée , & les y enterra. A peine furent-ils couverts de poussière , que la main de chacun de ces princes infortunés sortit de terre , & resta élevée jusqu'au-dessous d'un cercle d'or qui entouroit leur poignet.

Le prince invisible continua son chemin , rêvant à la singularité de cette aventure. Il n'avoit encore rencontré que ces deux princes , quand au tournant d'une allée il aperçut un grand homme dont la douleur paroissoit peinte sur le visage ; de longs soupirs sortoient de sa poitrine , & un torrent de larmes couloit de ses yeux. Il tenoit à la main un lien de soie couleur de feu , pareil à ceux que le prince Invisible avoit trouvés au col des deux princes morts. Il marcha quelque tems à la suite de cet inconnu , sans qu'il dît une seule parole. Le hasard paroissoit conduire ses pas ; toujours accablé de douleur , rien ne le tiroit de sa rêverie. Enfin il tourna dans une allée de cicomores où le prince

Invisible aperçut un autre homme aussi triste ; & non moins rêveur que le premier. Ces deux inconnus se joignirent , s'embrasèrent sans se parler , se passèrent chacun leur cordon de soie rouge au col , & dans l'instant le lien se ferrant de lui-même , ils tombèrent à côté l'un de l'autre. Le prince Invisible ne put jamais être assez tôt pour les détourner de leur dessein. En vain il essaya de desserrer le cordon de soie , il il ne lui fut jamais possible. Il les enterra comme les deux autres , & leurs mains sortirent aussitôt de terre jusqu'au-dessous du cercle d'or qu'ils avoient au bras.

Le prince Invisible n'osa jamais se découvrir ; il craignoit quelque enchantement ; il commençoit déjà même à désespérer de pouvoir se démêler de ce labyrinthe , quand il aperçut les dragons qui en défendoient l'entrée. Il sortit , & s'avancant davantage dans l'île , il se trouva à la porte d'un parc délicieux , où il aperçut un grand nombre de personnes dont les unes étoient couchées sur des lits de gazon , d'autres se promenoient au bord d'un ruisseau , & d'autres assises sous des arbres épais , passoient tous les momens du jour dans les danses & dans les festins ; une musique charmante retentissoit dans ces lieux ; le chant des oiseaux se mêloit avec cette harmonie , & tous enfin dans ce fé-

jour enchanté , paroissoient ne respirer que la joie & les plaisirs.

Le prince invisible s'approcha , & la curiosité l'entraînant , il se trouva à portée d'entendre la conversation d'un jeune prince & d'une jeune princesse. Vous m'aimez , disoit le prince , & vous m'avez juré de m'aimer jusqu'au tombeau ; mais peut-être , malgré vos sermens , ne m'aimez-vous pas toujours , & peut-être , par votre legereté me forcerez-vous bientôt à avoir recours à la fée du Désespoir , souveraine de la moitié de cette île. C'est là où sont enlevés les amans qui , désespérés de l'infidélité de leurs maîtresses , veulent renoncer à la vie. La fée qui s'en saisit , les met dans un labyrinthe fait de façon qu'ils peuvent marcher un tems infini sans se rencontrer les uns les autres. Elle leur attache , en entrant , au poignet un cercle d'or où leurs noms & celui de leurs infidèles maîtresses sont écrits. Elle leur donne aussi un cordon de soie couleur de feu , qui ne se peut serrer que quand un amant désespéré en trouve un autre. Alors , s'approchant l'un & l'autre , ils se le passent au col , & le cordon se serre à l'instant & les étangle. Le premier qui les trouve les enterre , & leurs mains s'élevant aussi-tôt de terre jusqu'au dessus du cercle d'or , restent ainsi pour marque éternelle de l'infidélité de leurs maîtresses. Quel-

qu'affreuse que soit cette mort , continua le prince , elle me feroit douce , si j'avois perdu votre cœur.

Ce fut par la conversation de ces deux amans que le prince Invisible apprit qu'il étoit dans l'île des amans , & qu'il sortoit du labyrinthe du désespoir , où les amans malheureux alloient finir leurs jours. Il joignoit le parc des heureux amans , & ils n'étoient séparés l'un de l'autre que par une simple palissade.

Sur la foi de l'amour ne vous reposez guères ;
Amans , quelques plaisirs que vous puissiez avoir ,
De ses faveurs au désespoir
L'on n'a souvent qu'un pas à faire.

Le prince Invisible parcourut ces jardins : il ne trouva par tout que des amans charmés l'un de l'autre ; mais leur bonheur ne servoit qu'à le rendre encore plus malheureux. Il en sortit , & chercha des lieux plus écartés , où la solitude & le silence entretenoient mieux sa passion.

Affis sur un rocher dont les pointes s'avançoient dans la mer , il passoit les jours à penser à Rozalie. Le destin , disoit-il en lui-même , ne se lassera-t-il jamais de me persécuter ? Mes malheurs & mon naufrage suffiroient pour m'accabler de douleur , quand même l'amour n'y

joindroit pas ses peines cruelles. Eloigné des états du roi mon père , sans espérance de le revoir jamais , je traîne ici une vie languissante , que les dieux ne me laissent que pour augmenter encore mes tourmens. Si je souffrois seul , mes maux me paroîtroient légers ; mais Rozalie est captive ; je voguois pour la sauver. Mer cruelle , funeste naufrage , que tu coûtes à mon cœur de douleurs amères ! Les yeux de ce prince se couvrirent alors de larmes ; ils en étoient presque toujours noyés. Il ne songeoit nuit & jour qu'aux moyens de sortir de cette île , & désespéroit d'en pouvoir trouver , lorsqu'il entendit un bruit horrible. Les flots de la mer s'élevoient jusqu'aux nues ; le rivage retentissoit au loin de longs mugissemens ; & enfin il vit sortir du fond de l'onde une femme qui fuyoit à grands pas devant un géant furieux. Les cris pitoyables qu'elle jetoit l'attendrèrent le prince Invisible ; il ôta sa pierre & mettant les armes à la main , il courut pour combattre le géant , afin de donner le tems à cette malheureuse de se sauver ; mais à peine fut-il à portée , que le géant le touchant d'une baguette qu'il avoit à la main , il resta immobile. Le géant eut bientôt rejoint sa proie , & l'enleva dans ses bras , il la replongea dans la mer. Il sortit alors des tritons qui enchaînèrent le prince de l'île d'Or , & qui en lui ren-

dant l'usage des sens , mirent ce prince malheureux dans le plus horrible état où il se fût encore trouvé. La pitié lui coûtoit cher ; il ne pouvoit plus se servir de sa pierre , il se voyoit entraîner au fond des flots , & sans espérance de pouvoir jamais délivrer sa princesse.

Le géant , qui étoit le troisième fils de la fée des quatre Elémens , & souverain de la mer , avoit touché le prince de l'île d'Or d'une baguette qui avoit la vertu de rendre un mortel capable de vivre au milieu des eaux. Ainsi le prince de l'île d'Or , mené par ces tritons qui l'avoient enchaîné , passa dans des lieux où il ne vit que des monstres horribles , traversa des forêts d'une grandeur immense , descendit dans des abîmes affreux. Il arriva enfin dans un large espace entouré de rochers épouvantables. Au milieu de ces rochers s'en élevoit un sur lequel le prince de l'île d'Or apperçut le géant qui l'avoit frappé de sa baguette. Il y étoit assis comme sur un trône ; une longue barbe pendoit jusqu'à sa ceinture ; son front chauve & ridé , ses yeux enfoncés , ses regards terribles , sa voix menaçante auroient fait trembler tout autre que le prince de l'île d'Or. Téméraire , lui dit le géant , la mort devoit être le prix de ton insolence ; mais vivre & souffrir toujours est un supplice encore plus cruel ; augmente ici le nombre des mal-

heureux que je me plais à tourmenter. On attachâ le prince de l'île d'Or à un rocher ; il n'étoit pas le seul à plaindre ; toutes ces roches étoient garnies de princes & de princesses que le géant y retenoit captifs. Ce monstre , dont la fureur élève exprès des tempêtes , pour pouvoir augmenter le nombre de ses victimes , se saisit avec joie de tous ceux qui périssent.

Le prince de l'île d'Or ne pouvoit se servir de sa pierre , car il étoit enchaîné. Il soupироit nuit & jour : le souvenir de Rozalie étoit de tous les maux qu'il souffroit le plus sensible pour lui ; mais enfin un jour que le géant voulut se donner le plaisir de voir combattre quelques-uns de ces infortunés qu'il retenoit enchaînés , le sort tomba sur le prince de l'île d'Or. On le délia , & si-tôt qu'il se vit libre , il prit sa pierre & se rendit invisible.

Quelle fut la surprise du géant quand il vit disparaître le prince de l'île d'Or ! Il ordonna qu'on se saisît de tous les passages ; mais le prince Invisible s'étoit déjà glissé entre deux rochers. Il marcha long-tems dans des forêts où il ne rencontra que des monstres d'une figure effroyable. Il monta de rochers en rochers , se glissa d'arbres en arbres , & après des peines infinies il se trouva sur le rivage de la mer , au pied d'une montagne qu'il reconnut pour la même qu'il avoit

vue dans le cabinet du présent , & pour celle où Rozalie étoit retenue captive.

C'est ainsi que la fortune se joue des projets des hommes , & que les malheurs qui nous paroissent sans remède , sont souvent la source d'un bonheur prochain.

Il monta jusqu'au sommet de la montagne qui perçoit les nues ; il y trouva un palais dans lequel il entra ; il pénétra jusques dans une grande allée , au milieu de laquelle il vit la chambre de cristal où Rozalie étoit jour & nuit gardée par des génies. Il n'y avoit pas la moindre ouverture. L'embarras du prince Invisible fut extrême ; il ne savoit comment avertir Rozalie qu'il étoit enfin de retour ; il la voyoit sans cesse fondante en larmes. La douleur de cette princesse malheureuse perçoit le cœur du prince Invisible : il falloit ménager la jalousie du prince des Génies ; car au moindre soupçon il l'auroit transportée dans l'autre extrémité de la terre. Il falloit cependant avertir Rozalie ; aussi que ne fait point imaginer l'amour.

Un jour que Rozalie se promenoit dans sa chambre , s'étant approchée du cristal qui lui servoit de muraille , elle fut étonnée de le voir terni , comme si quelqu'un avoit soufflé dessus. Elle voulut l'essuyer ; mais sa surprise fut encore plus grande quand elle vit que ce n'étoit pas de son

côté , la vapeur se dissipa. Rozalie eut beau changer de place , si-tôt qu'elle s'arrêtoit , la même vapeur ternissoit le cristal. Il n'en fallut pas davantage à la princesse pour lui faire soupçonner que son amant étoit de retour. Elle comença dès-lors à gracier davantage le prince des génies , à le flatter d'être écouté s'il vouloit un peu adoucir la captivité dans laquelle il la retenoit. Elle ne lui demanda pour toute grâce que de pouvoir , une heure au moins chaque jour , se promener dans cette longue salle. Le prince des génies le lui permit. Elle sortit aussi-tôt , & le prince Invisible lui donna dans le moment la pierre qu'elle mit dans sa bouche. L'on ne peut exprimer la fureur du prince des génies. Il ordonna à ses esprits aériens de voler par tout l'univers , & de ramener Rozalie si-tôt qu'ils pourroient découvrir les lieux où elle se retiroit. Les génies sortirent pour exécuter ses ordres , & se répandirent par toute la terre. Cependant , Rozalie & le prince Invisible se tenant tous deux par la main , avoient gagné d'abord une porte de la salle qui donnoit sur une terrasse qui descendoit dans les jardins. Ils les traversèrent en silence , se croyant déjà sauvés , & déjà même leurs cœurs s'applaudissoient en secret du plaisir de se revoir bientôt , quand un monstre furieux s'élançant par hasard entre Rozalie & le prince Invisible , la princesse en eut

si peur, qu'elle quitta la main de son amant. Ils se cherchèrent long-tems l'un & l'autre. Ils ne pouvoient parler, car on ne le pouvoit tant qu'on étoit invisible. Ils avoient entendu l'ordre du prince des génies, de les saisir si-tôt qu'ils paroistroient; ainsi, le moindre bruit les auroit fait découvrir.

Hélas ! que leur joie fut de peu de durée ! & qu'elle fut suivie d'une sensible douleur ! La princesse, après avoir long-tems erré dans cette forêt, s'arrêta enfin au bord d'une fontaine. Elle passoit tous les momens du jour à écrire sur des arbres : Si jamais le prince mon amant est conduit dans ces lieux, qu'il sache que c'est ici que j'habite, & que je reviens chaque jour au bord de cette fontaine, dont les ondes sont augmentées par mes larmes. Un génie lui oes mots, & les redit au prince des génies qui, se rendant invisible, se fit conduire au bord de cette fontaine. Il y attendit Rozalie, & lui tendant une main que la princesse prit pour celle de son amant ; à la faveur de cette méprise, il lui passa un cordon de soie aux deux bras, & se rendant aussi-tôt visible, il cria à ses génies qu'ils eussent à l'enlever dans l'abîme le plus affreux.

Le prince invisible arriva dans le moment. Il vit le prince des génies élevé dans les airs, tenant à sa main un cordon de soie. Il ne donna point que

ce ne fût Rozalié qu'il entraînoit. Il s'abandonna tout entier à son désespoir , & son premier mouvement fut de s'ôter la vie. Puis-je survivre à mes malheurs , disoit-il ? En est-il de comparables à ceux où le sort me condamne ? Il semble qu'il ne me laisse envisager la fin de mes maux que pour me les rendre encore plus sensibles. Hélas ! que vais je devenir ? Puis je jamais découvrir les lieux où ce barbare a mené Rozalie.

Ce malheureux prince avoit résolu de se laisser mourir , & sa douleur extrême suffisoit pour terminer ses jours ; mais l'espérance de savoir encore par les cabinets du tems où sa princesse pourroit être , le soutint contre ses malheurs. Il continua son chemin dans la forêt ; & après avoir marché quelque tems, il se trouva à l'entrée d'un temple que deux lions d'une extrême grandeur défendoient. Il y entra étant invisible. Au milieu de ce temple s'élevoit un autel , sur lequel il y avoit un grand livre. Un rideau cachoit le fond de ce temple. La curiosité le fit ouvrir au prince invisible. Il y vit sur un lit de repos un enfant qui dormoit. Il courut à ses armes que c'étoit l'amour. Il resta quelque tems à regarder ce dieu dont il portoit les fers. Il sentoit un plaisir secret à voir dormir son vainqueur. Hélas ! disoit-il en lui-même , ce cruel enfant goûte le repos qu'il ôte à tout le monde ; faut-il que je l'aime encore

malgré tous les maux qu'il me fait souffrir ; ah ! que je paye cher le plaisir de porter ses chaînes ! Le prince invisible craignit de réveiller l'amour , referma le rideau , & s'approcha de l'autel où il avoit vu ce livre ; il l'ouvrit ; c'étoit le registre des amans. Le prince invisible y trouva le nom de Rozalie. Il y lut qu'elle devoit être enlevée par le prince des génies , au fond d'un abîme où il n'y avoit que la fontaine dorée qui y conduisoit.

Le pays qu'arrosait cette fontaine lui étoit inconnu. Où irai-je , disoit-il ? comment trouver des lieux dont je ne fais que le nom ! Hélas ! peut-être que chaque pas que je vais faire pour les chercher m'en éloignera davantage ; mais n'importe , trop heureux encore qu'il y ait un moyen pour sauver Rozalie.

Le prince Invisible , au sortir de ce temple , se trouva au milieu de six allées qui perçoient la forêt. Il ne savoit laquelle choisir , quand il aperçut au bout de celle qui étoit à sa droite , deux personnes qui s'avançoient vers lui. Il les reconnut bientôt. C'étoit le prince Gnome & son confident. Le plaisir d'apprendre des nouvelles d'Argentine obligea le prince Invisible à les suivre , & à écouter leur conversation. Je croirois tes conseils , disoit le prince Gnome , & je romprois des fers dont la rigueur m'accable , si la raison pouvoit

voit vaincre l'amour. Je fais qu'Argentine ne sauroit m'aimer , & cependant je l'adore. Chaque jour elle me devient encore plus chère , & je me croirois heureux si j'étois sûr qu'elle m'aimât un jour ; mais de toutes les peines de l'amour , il ne me restoit plus à connoître que la jalousie ; & pour comble de maux , mon cher Lisistrate , avec la pensée de n'être jamais aimé d'Argentine , j'ai l'horreur de penser qu'elle en aime un autre. Ce fut dans la dernière fête que je lui donnai que je m'en apperçus. Ses regards inquiets marquoient le trouble de son cœur. Peu attentive aux soins que je prenois pour elle , à peine seulement daignoit-elle me regarder. Elle aime , mon cher Lisistrate , elle aime , je n'en puis pas douter. Quelqu'indifférente que fût Argentine , mon amour du moins l'amusoit autrefois , s'il ne pouvoit lui plaire. Je tremble cependant d'en être éclairci. Me voici prêt à tenter l'aventure fatale de la fontaine Dorée. C'est au fond de ces bois que cette fontaine roule ses eaux. Un sable d'or aussi fin que la poussière en entoure les bords. Une seule goutte d'eau qu'on y laisse tomber , trace dans l'instant sur le sable , le nom d'un rival si-tôt qu'il est aimé. Que je crains , mon cher Lisistrate ! & cette crainte m'est déjà presque une certitude de mon malheur.

Le prince Invisible n'eut garde de quitter le

Tome XXIV,

G

prince Gnome, puisque le hasard lui faisoit trouver la fontaine, aux lieux où le prince des génies retenoit Rozalie. Le prince Gnome, après plusieurs détours, arriva enfin au bord de la fontaine Dorée. Il se baissa en soupirant, & laissant tomber une goutte d'eau sur le sable, il vit aussitôt le nom du prince Flamme son frère, tracé sur ce même sable. La douleur le saisit, & il resta évanoui entre les bras de Lisistrate.

Le prince Invisible qui ne soupçonnoit point Rozalie, ne songea qu'à la délivrer. Comme il avoit la facilité d'entrer dans les eaux, sans en être endommagé, il n'hésita point de se plonger dans la fontaine. Il aperçut à un coin une porte qu'il ouvrit. Elle donnoit sur une montagne. Il en descendit avec précipitation, sûr qu'il étoit d'aller délivrer Rozalie. Il ne vit au pied de la montagne qu'un seul rocher, auquel étoit attaché un anneau, & à cet anneau un cordon de soie, que le prince Invisible coupa dans le moment. Il saisit aussitôt la main de la princesse, qui sentit dans son cœur que c'étoit celle de son amant. Elle n'avoit pas voulu ôter sa pierre, & quelques instances, quelques prières & quelques honnêtetés qu'eût pu lui faire le prince des génies, elle étoit restée invisible. Cette pierre qui rendoit invisible, ne pouvoit être ôtée que par la personne même qui s'en servoit, & Rozalie avoit

peur que le prince des génies ne la lui volât si elle l'avoit une fois ôtée.

Le prince Invisible & la princesse montèrent ensemble la montagne ; mais Rozalie n'ayant pas la vertu de passer dans l'eau comme le prince Invisible , elle ne put traverser la fontaine Dorée. Ils étoient au bord d'un ruisseau , se tenant sans cesse embrassés , & baignés dans leurs larmes , ils ne pouvoient se voir ni se parler. Les pleurs & les soupirs étoient le seul langage de ces malheureux. La fureur du prince des génies les faisoit trembler. Il avoit excité dans les airs un orage horrible , quand au retour de la chasse , il avoit trouvé Rozalie enlevée. Les vents déchaînés marquoient par leurs sifflemens , la furie & la colère de leur souverain. Il y avoit déjà même quelques jours que cet orage duroit , quand une chaleur épouvantable se répandit tout-à-coup dans les airs. Au milieu des éclairs & du bruit affreux du tonnerre , de longs tourbillons de feu tomboient du ciel , & embrasoient en tombant les forêts & les campagnes. Le ruisseau même , au bord duquel étoient la princesse & son amant , sécha dans l'instant. Le prince Invisible , toujours attentif , ne douta point que la fontaine Dorée n'éprouvât le même sort. Il ouvrit sa porte , il en trouva l'eau tarie. Il reprit aussi-tôt Rozalie , & la fit sortir. Ils voyagèrent long-tems avant que d'arriver à

l'île d'Or ; mais enfin ils y abordèrent. Ils trouvèrent les habitans de cette île , désolés de l'enlèvement de la princesse Argentine.

Le prince Gnome , outré de jalousie , au retour de la fontaine Dorée , l'avoit fait emmener dans son palais , pour l'ôter au prince Flamme son frère. Ce prince en étoit entré dans un si furieux dépit , qu'il avoit résolu pour s'en venger , d'embraser la terre ; ce fut sa colère qui sauva Rozalie & le prince de l'île d'Or.

Le prince Invisible , attendri des malheurs de sa sœur , se découvrit au prince Flamme , qui ne sortoit plus des jardins du roi de l'île d'Or , lieux où il avoit vu si souvent Argentine. Il lui montra l'arbre par lequel on descendoit au palais du prince Gnome. Le prince Flamme y entra , & enleva Argentine ; & pour récompenser l'amitié du prince Invisible , il l'enleva avec Rozalie & Argentine dans un empire où ils ne craignirent plus le pouvoir , ni du prince des génies , ni du prince Gnome.

Charmés du beau nœud qui les lie ,
Et chaque instant plus amoureux ,
Ces amans passent là leur vie
Dans les plaisirs & dans les jeux ;
Mais leur sort n'a rien que j'envie .
Et je me trouve plus heureux
Quand je vois un moment Silvio.

Le prince Flamme épousa Argentine, qui fut nommée la princesse Flamme. C'est elle qui préside à cet élément si noble & si brillant. Le prince, quelques jours après leur mariage, mena sa nouvelle épouse au bout d'une galerie qui terminoit son palais, & là, après avoir ouvert un souterrain qui n'étoit éclairé que d'une seule lampe, dont la lueur sombre laissoit à peine distinguer les objets, la princesse Flamme auroit tremblé si elle n'eût pas été avec son amant; mais craint-on quelque chose quand on est avec ce qu'on aime? Alors le prince la serrant étroitement dans ses bras, donna un coup de pied, & une trappe s'ouvrant aussi-tôt, la princesse se sentit entraînée comme au fond d'un abîme. Enfin, la trappe s'arrêta au milieu d'un cabinet tout brillant de lumière. A chaque bout étoit une urne de cristal remplie de flammes.

Le prince rompit alors le silence qu'il avoit gardé jusques là. Vous voyez dans ces deux urnes, dit-il, aimable princesse, tout ce que j'ai de plus précieux dans mon empire. Le destin se repose sur moi du soin de les garder; mais c'est avec vous que je veux partager, & ces bienfaits, & ma puissance. Choisissez de ces deux clefs. L'une ouvre l'urne dans laquelle est renfermé le feu de la vie. Une seule étincelle est capable de ranimer le sang du vieillard le plus glacé; & si

la flamme en étoit échappée, tous les hommes deviendroient immortels. Dans l'autre sont les feux de l'amour. Ah ! puis-je hésiter au choix, s'écria la princesse Flamme ! Qu'aurois-je affaire de la vie, si j'avois perdu votre cœur ? Le présent que vous me faites aujourd'hui, m'assure d'une fidélité éternelle. Je ne craindrai plus votre indifférence, puisque je vais être maîtresse des flammes de l'amour. Ce dieu aveugle cessa dès ce moment d'en disposer à son gré, & c'est la princesse Flamme qui, selon sa volonté, dispense ses feux aux mortels, n'ouvrant l'urne que quand il lui plait.

Mais au feu secret dont mon ame
Sent nuit & jour la vive ardeur,
Il faut que toute cette flamme
De l'urne ait passé dans mon cœur.



FÉRIES

NOUVELLES

Par M. le Comte de CAYEUS



LE PRINCE
COURTEBOTTE
ET
LA PRINCESSE
ZIBELINE,
CONT E.

IL étoit une fois un roi & une reine d'une sottise démesurée, mais qui s'aimoient prodigieusement. Il ne pouvoit y avoir dans le monde que les flatteurs de leur cour qui ne dissent pas que leur amour étoit une preuve de leur sottise mutuelle. Tels qu'ils étoient, ils étoient rois, & pour lors tout va bien, tout est bon, d'autant mieux que dans les tems de féerie, les princes n'avoient point d'affaires plus essentielles que celles de se bien gou-

verner avec les fées & les génies, de leur donner des gâteaux, quelques aunes de rubans & autres menues bagatelles de cette espèce. Il leur falloit sur-tout avoir un peu de mémoire pour ne point oublier d'inviter aux couches d'une reine les fées ou les génies bons ou mauvais. Ils étoient encore obligés de prendre bien garde de ne point mécontenter ceux ou celles qui aimoient à faire du mal ; avec ces sortes d'attentions tout étoit fait, un royaume étoit bien gouverné. Aussi, depuis le tems que la féerie est un peu tombée, les rois d'à présent gouvernent-ils par eux-mêmes ; ils ont tous de l'esprit, de la connoissance des affaires, de la capacité, & sur-tout ils s'attachent à connoître le cœur humain.

La reine devint grosse ; elle employa tout le tems de sa grossesse à composer une liste des noms de toutes les fées qu'il lui fut possible de rassembler. Il y en avoit un grand nombre dont on n'avoit jamais entendu parler. Tous les sujets du roi eurent ordre, sous peine de la vie, de donner les noms de celles qui leur étoient connues, & l'on avoit grand soin d'écrire leurs déclarations. Mais tous les corps du royaume que l'on consulta sur cette grande affaire, ne furent pas, à beaucoup près, traités avec autant de considération que celui des nourrices & des vieilles mères, & ce fut à juste titre, à cause de leurs

grandes connoissances & de leur profonde érudition. Elles furent donc admises au conseil , & donnèrent toutes leurs avis , avec les détails , les diffusions & les obscurités qu'on leur a connues de tout tems.

Le tems des couches arriva , & la liste de tous les noms qu'on avoit pu recueillir , remplissoit (quoique de petite écriture) un des plus gros volumes *in-folio* , pour lequel on avoit fait dresser un grand pupitre sur une estrade au pied du lit de la reine , & le tout ressembloit assez à un lutrin.

Au moment que l'on s'en doutoit moins , les douleurs prirent à la bonne reine , & ce fut précisément entre minuit & une heure. Le roi ; pour lors , étoit dans son premier somme ; mais elle accoucha si promptement (quoique l'on fût bien assuré que ce fût son premier enfant , & qu'aucune fée ne l'eût secourue) que le roi qui avoit été averti dès l'instant des premières douleurs , & qui couchoit dans une chambre séparée par une simple cloison de celle de la reine , que le bon roi , dis-je , n'eut que le tems de mettre son petenlair & ses pantoufles , & d'accourir encore tout endormi. Malgré cette diligence , il trouva la reine accouchée ; il courut au pupitre , & monta les degrés si fort à la hâte , que l'histoire rapporte qu'il laissa une de ses pan-

touffles en chemin. Que de besogne à faire pour un sor!

Le voilà donc juché devant son grand livre ; tenant son martinet à la main ; le voilà donc criant à tue-tête : » je vous conjure & vous prie , » fée une telle , génie un tel de m'honorer de » votre visite , & de venir douer mon enfant « . Il se pressoit si fort , & il étoit si prodigieusement ému , qu'il ne prononça pas trois noms comme ils étoient écrits. D'un autre côté la reine s'égosilloit à force de crier : » que l'on apporte » mes gâteaux , que l'on arrange mes présens ; » prenez cette clef , ouvrez cette armoire , & » tenoit mille propos semblables ». Enfin l'on ne savoit dans cette chambre auquel entendre. Heureusement que le tems de ces sortes d'invitations étoit limité ; car les attentions de la reine , qui de tout tems avoit été fertile en ordres inutiles & souvent répétés , n'auroient pu finir , non plus que la lecture du roi , le plus grand ânonneur qui fût jamais , avant que leur petit garçon eût été en état d'être sevré (car c'étoit un prince que le ciel leur avoit donné) ; article de joie qui n'avoit pas peu contribué à démonter la pauvre tête du roi.

Quoique le tems de l'invitation ne dût être que d'une demi-heure , au plus , le roi employa deux grandes heures à lire dans son grand livre , quel-

que chose qu'on pût lui dire , & cependant il n'étoit encore qu'à la troisième page. Enfin on lui fit appercevoir que plusieurs fées ou génies l'attendoient dans la grande salle du palais , & qu'ils s'impatientoient de ne voir personne pour faire les honneurs & les recevoir ; il courut dans l'équipage indécemment dont j'ai déjà parlé , fit à tout ce qu'il trouva de fées dans la salle , cent excuses , & leur demanda leur protection. Presque toute l'assemblée fut touchée de son extrême soumission , & lui promit de ne faire aucun mal à son fils ; ils l'assurèrent tous qu'il parviendrait à une grande vieillesse , & qu'il jouiroit , à un certain âge , de tout le bonheur imaginable. Mais pendant la lecture du roi , une fée négresse , dont il avoit écrit le nom en lettres majuscules , dans la crainte de l'oublier , & dont jamais personne n'avoit entendu parler , ayant été nommée des premières , arriva aussi des premières dans la grande salle. Ennuyée d'attendre , & piquée de n'avoir pas été complimentée à la descente de son grand coco sur lequel elle étoit venue du fond de la Guinée :
 » lis toujours , dit - elle entre ses dents , ton
 » fils n'en fera pas plus grand , lis toujours , il
 » ne sera qu'un Courtebotte « . Elle auroit sans doute continué la litanie des défauts qu'elle lui vouloit donner , si la bonne Guerlinguin , qui

protégeoit particulièrement le royaume & la famille royale, ne fut accourue d'elle-même, sans attendre le moment de son appel, & n'eût conjuré la négresse de modérer sa mauvaise humeur, ce qu'elle fit avec peine. Enfin elles reçurent toutes leurs présens, rendirent visite à la reine, & retournèrent chacune à leurs affaires.

Quand tout le monde fut parti, Guerlinguin s'approcha du lit de la reine, & dit au roi, » vous n'avez rien fait de bien, tout a été de » travers ; pourquoi n'avez-vous pas daigné me » consulter ? Mais les sots sont toujours mé- » fians ; vous ne m'avez pas seulement invitée, » moi dont vous connoissez les bontés : ah ! » madame, dit le roi, en se jetant à ses pieds, » ai-je eu le tems de lire jusqu'à vous ? Voyez ; » en lui montrant la marque, si je n'en suis » pas resté au commencement. Je ne suis pas » piquée, lui dit-elle, de n'avoir pas été in- » vitée, je ne prends pas garde à ces sortes » de bagatelles avec les gens que j'aime, sans » cela, je n'aurois pas sauvé bien des malheurs » à votre fils ; mais j'ai des vues sur lui, je » dois vous l'enlever, & vous ne le reverrez » que *tout couvert de fourrure* ». A ce mot que le roi & la reine ne pouvoient comprendre dans un climat aussi chaud que celui qu'ils habitoient, ils fondirent en larmes. Guerlinguin

leur dit de ne se point affliger , qu'elle avoit été assez bonne & assez complaisante pour laisser élever le roi par ses père & mère , qui l'avoient gâté , & si bien gâté qu'ils n'en avoient fait qu'un sot ; mais qu'elle ne vouloit pas qu'il en fût de même de leur fils ; qu'ils ne devoient s'embarasser de rien autre chose , que de gouverner sagement leur royaume. Après , elle ouvrit la fenêtre , mit le petit prince dans un panier , & se donnant du talon dans le derrière , elle glissa sur les airs , comme elle auroit pu faire avec des patins.

Le roi & la reine furent pénétrés d'une douleur inconcevable ; ils se voyoient séparés d'un fils qu'ils avoient été si long-tems à faire : ils s'occupèrent des dernières paroles que leur avoit dites Guerlinguin : vous ne le verrez , nous a-t-elle dit , que *tout couvert de fourrure*. L'on consulta tout le monde , pour s'en instruire ; car les conseils font le sort de ceux , ou qui ne peuvent prendre de parti , ou qui n'ont point de connoissance ; mais tous les consultés ne purent instruire les gens intéressés. On opina donc , & l'on se persuada aisément , vu la disposition où l'on étoit , que des fourrures devoient être une chose affreuse. Le roi & la reine prirent donc à la suite de tous leurs conseils & de leurs réflexions , le sage parti de s'affliger.

112 LE PRINCE COURTEBOTTE

tant que cela faisoit pitié. Mais tout tristes & désœuvrés que se trouvoient le roi & la reine dans leur palais , ils ne purent se résoudre à donner de petits frères ou de petites sœurs à leur fils.

Revenons au petit prince ; la fée l'emporta chez elle. Elle habitoit un bel & bon château de campagne. En arrivant , elle ôta à une jeune paysanne , fraîche & vigoureuse , l'enfant qu'elle nourrissoit , & lui substituant le petit prince , elle lui fascina les yeux , au point que la paysanne le crut toujours son propre enfant. Il fut élevé par elle dans la basse-cour du château ; mais à mesure qu'il avançoit en âge , la fée le faisoit venir plus souvent auprès d'elle , afin de cultiver en lui les dons de la nature. Cette sage fée étoit bien persuadée qu'une éducation simple & naturelle du côté de l'esprit , dure & fatigante du côté du corps , étoit le don le plus essentiel qu'elle pût donner à un prince. Mais ce ne fut pas à cette seule attention que se bornèrent celles qu'elle voulut avoir. Elle résolut de le former par les traverses , les peines de l'esprit , & la connoissance des hommes. Courtebotte avoit en effet besoin de tous les talens du cœur & de l'esprit ; car en augmentant en âge , il ne parvint pas à une haute stature ; en récompense , il étoit agréable de visage , bien fait dans sa petite taille , & l'on

l'on voyoit peu d'hommes plus nerveux & plus vigoureux que lui. Il avoit, dès son enfance, exercé son courage dans les forêts, & plusieurs fois formé des troupes de jeunes gens de son âge, qui lui avoient toujours déferé le commandement, tant il est vrai que l'on fait presque toujours dans son enfance, ce que l'on doit faire dans un âge plus avancé. Les années forment les inclinations bonnes ou mauvaises; mais leur principe est toujours indiqué dans la jeunesse.

Courtebotte n'ignoroit pas que le nom qu'il portoit, sans en connoître aucun autre, étoit un sobriquet qu'on lui avoit donné; mais, pour s'en consoler, il s'étoit promis cent fois de l'illustrer, & de le rendre recommandable. La fée l'avertissoit souvent par des songes, qu'il devoit incessamment quitter un pays où l'état d'une naissance aussi basse que la sienne, faisoit une sorte de reproche à l'élévation de son cœur. Ce fut la seule voie qu'elle employa pour lui inspirer tous les moyens nécessaires pour mettre à fin les plus grandes aventures. Elle imprima fortement en lui la patience & la hardiesse, dont la réunion produire le sens froid; & l'assura plusieurs fois que tant qu'il feroit vertueux, rien ne pourroit lui manquer dans les pays éloignés; & pour le persuader davantage, quand elle le faisoit venir auprès d'elle, elle ne l'entretenoit que de cou-

ronnes acquises par des gens de son espèce, & de la réputation qu'ils avoient obtenue par leur valeur & par leur bonne conduite. La tête remplie de toutes ces idées, le cœur naturellement haut & magnanime, & la taille des plus courtes, il arriva un jour dans une grande ville voisine du château de la fée, l'ardeur de la chasse l'avoit emporté jusques-là. Il étoit monté sur un joli cheval Alezan, dont la fée lui avoit fait présent depuis peu. Il étoit simplement vêtu, & n'avoit point d'autres armes qu'un arc, des flèches & un épieu; mais toute cette parure, quoiqu'un peu sauvage, avoit une grâce merveilleuse sur sa personne. Il arriva, dis-je, au moment que tous les habitans de la ville couroient à la grande place pour entendre ce que des étrangers avoient à publier. Leur cortège, leurs habillemens & leurs équipages bisares & inconnus dans le pays, attiroient la curiosité. Tout le monde couroit donc; car on a beau dire, on est badand en tout pays.

Courtebotte courut aussi, & se trouva fort près des étrangers. Ils firent précéder la lecture qu'ils vouloient faire par le bruit de plusieurs instrumens de guerre. Quand les fanfares furent finis, un vénérable vieillard à barbe retroussée derrière les oreilles, lut à haute voix ce qui suit :

Que toute la terre sache que quiconque pourra conquérir la montagne de glace, possédera non-

seulement la précieuse Zibeline, belle entre toutes les belles, mais encore tous les états dont elle doit être reine.

« Voici, dit-il, après ce cri-là, la liste de
 » tous les princes qui, frappés de sa beauté, ou
 » de celle de ses portraits, ont péri en voulant
 » mettre à fin l'entreprise proposée, & celle de
 » ceux qui se sont nouvellement engagés pour
 » la conquête. » Courtebotte se sentit alors ani-
 mé du désir le plus violent que la gloire ait jamais
 excité dans un cœur. Il balançoit cependant, en
 réfléchissant sur son état, & sur le peu de res-
 source qu'il avoit; mais au milieu de l'agitation
 que lui causoient toutes les pensées qui le ve-
 noient assaillir en foule, le vieillard, qui ve-
 noit de faire la lecture, après s'être prosterné
 trois fois, découvrit une espèce de lixière, & fit
 voir à toute l'assemblée, le portrait de la belle Zi-
 beline. Courtebotte en fut si frappé, que, fen-
 dant la presse, & ne considérant plus rien, il de-
 manda à s'inscrire. Tous les étrangers apperce-
 vant sa petite figure, & la simplicité de ses vête-
 mens, se regardoient eux'eux, & ne savoyent
 s'ils devoient accepter sa proposition, ou la refu-
 ser. « Donnez, leur dit-il d'un ton haut, don-
 » nez que je signe; savez-vous qui je suis »?
 On obéit; mais comme il étoit animé d'amour
 pour le portrait, & de colère contre les étran-

gers, il n'eut pas le tems de choisir un autre nom que le sien, & signa Courtebotte. A ce nom qui se trouvoit à la suite de tant de princes, l'éclat de rire des étrangers fut violent. « Coquins, leur » dit-il, rendez grâces au portrait dont la garde » vous est confiée, sans cela »..... Il n'en dit pas davantage, la modération le reprit ; il s'éloigna d'eux, en leur promettant de leur faire voir qui il étoit, après toutefois avoir su le nom du pays de Zibeline, & le tems auquel il falloit se rendre pour tenter l'aventure.

Courtebotte, malgré son grand courage, se trouva rempli de tous les doutes qu'une pareille entreprise auroit pu causer à tout autre qu'à lui ; mais comme il étoit fort connu dans la ville, & qu'il avoit signé son propre nom, que les trompettes avoient répété mille fois à la grande risée de tout le monde, & que ses petits amis le vinrent féliciter en riant sur ses grandes entreprises, il se douta aisément que le bruit de cet événement se feroit répandu jusqu'au château de la tée : il n'osa donc y retourner & se présenter devant celle qu'il croyoit sa mère, sur-tout après avoir souscrit à l'espérance d'un royaume & d'une belle princesse. Il dit adieu à ses petits amis, & les embrassa, en les assurant qu'ils ne le reverroient que roi & mari de Zibeline, ou qu'il mourroit à la peine. Il partit sans s'embarrasser davantage

de tous les propos que l'on tenoit dans le pays sur son entreprise. Les provinces en parlèrent après que la cour en eût beaucoup parlé, & cette cour étoit celle du roi son père & de la reine sa mère, qui ne favoient pas la part qu'ils avoient aux plaisanteries que l'on faisoit de Courtebotte, & qu'ils faisoient eux-mêmes. Les pauvres princes vivoient de la façon que j'ai déjà dite. Courtebotte sortit de la ville sur son joli cheval Alezan, plongé dans ses pensées. Il n'est pas étonnant qu'il eût de profondes rêveries; le souvenir du portrait de Zibeline l'occupait: l'embarras du voyage se présenta à lui; mais l'amour d'un côté, & de l'autre, la honte de retourner au château de la fée, lui firent absolument prendre le parti du voyage. Il lut l'affiche que lui avoient donnée les hérauts d'armes, & ne la trouva que médiocrement claire; elle étoit conçue en ces termes: *à quatre cens lieues du mont Caucase, en montant au nord, vous recevrez vos ordres & vos instructions pour la conquête de la montagne de glace.* Belle instruction pour un homme qui part d'un pays où se trouve aujourd'hui le Japon. Cependant il s'orienta suivant les connoissances de géographie que la fée lui avoit fait apprendre dans la géographie de Robbe, & continua sa route. Il évita avec soin toutes les villes, pour éviter en même tems toutes les plaisanteries qu'il avoit entendu faire

sur son nom. Comme il n'avoit pas beaucoup voyagé, il n'entendoit pas encore la raillerie ; il couchoit donc dans les forêts, & croyoit se soutenir de quelques fruits qu'il rencontroit en chemin ; mais la fée qui le protégeoit, & qui vouloit le secourir sans diminuer son courage par la confiance des merveilles, lui souffloit des vivres pendant qu'il prenoit du repos ; de façon qu'à son réveil, il se trouvoit de plus en plus frais & dispos. Elle voulut encore, suivant le projet qu'elle en avoit formé dès long tems, le faire passer par toutes sortes d'épreuves.

Un jour qu'il suivoit à son ordinaire le sentier d'une forêt, elle le fit attaquer par un de ces monstres, dont l'Amérique est remplie. Celui-ci tenoit du tigre & du léopard. Le combat fut vif, & Courtebotte à la fin triompha du monstre ; ce ne fut pas sans peine, car il en coûta la vie à son cheval ; cette perte lui fut chère, mais l'ardeur de son courage le soutenant dans cette adversité, il continua son chemin à pied, & arriva enfin dans un port de mer. Il y trouva un bâtiment qui faisoit route à peu près du côté qu'il le désiroit, & se trouva sur lui encore assez d'argent pour payer son passage. Il partit ; mais après quelques jours de navigation, il survint une tempête qui lui fit faire naufrage. Il se sauva seul de tout l'équipage, & aborda avec grand peine dans une

He déserte. Ce fut là qu'il eut le tems de faire de sérieuses réflexions; cependant son grand cœur ne le laissa point abatre. Il vécut de la chasse & de la pêche, du moins se le persuada-t-il ainsi, mais plus certainement encore des secours secrets de la bonne Guerlinguin.

Un jour qu'il se promenoit assez tristement sur le bord de la mer, il découvrit un vaisseau qui faisoit voile de son côté. Il fit des signaux pour demander du secours; mais plus le vaisseau approchoit, plus il lui paroissoit extraordinaire, & moins il appercevoit d'hommes sur le bâtiment; enfin il vint à pleines voiles donner contre la terre. Le hasard & la fortune lui firent rencontrer un lit de vase, sur lequel il échoua le plus heureusement du monde. Pour lors Courtebotte fut à portée d'examiner de plus près le vaisseau; il vit que les mats étoient des arbres verts pleins de feuilles, que tous les bordages étoient couverts de petits arbres en taillis, & qu'enfin il ressembloit parfaitement à un bosquet. Surpris de cet objet, & de la solitude du bâtiment, il s'entra dedans, & ne vit que des hommes réduits dans un état affreux. Ils étoient sans mouvement, & presque devenus arbres. Les uns tenoient au pont du vaisseau par les jambes, d'autres par les bras, suivant l'action dans laquelle la manœuvre & la communication du vaisseau les avoit surpris.

Courtebotte, frappé de la compassion qu'un pareil spectacle pouvoit causer, essaya avec le fer d'une de ses flèches, de détacher leurs membres du bois qui les retenoit. Il en vint à bout, & pour lors il les porta l'un après l'autre à terre. Il essaya de faire quelques fomentations d'herbes sur leurs membres de bois, & le fit avec succès. Il fit si bien, qu'en peu de jours, ils se trouvèrent en état d'agir & de manœuvrer comme auparavant. L'on imagine bien que Guerlinguin travailla à cette belle cure. Soit par inspiration, soit par une simple réflexion, Courtebotte fit frotter tous les membres du vaisseau avec les mêmes plantes qui avoient secouru si parfaitement les matelots; & ce secours fut donné très-à-propos, car au train qu'il prenoit, le bâtiment seroit devenu en peu de tems une grande forêt. La reconnoissance de ces pauvres matelots fut infinie : il obtint donc aisément d'eux de le conduire où il avoit dessein d'aller ; mais ils ne purent lui répondre autre chose aux questions qu'il leur fit sur l'état dans lequel il les avoit trouvés, sinon que passant à la vue d'une côte remplie de bois, un vent de terre assez violent les avoit chargés; que l'air s'étoit tout à coup obscurci d'une poussière très-épaisse, qui sans doute avoit communiqué une vertu végétative à tous les corps, excepté aux métaux ; qu'ils s'étoient

trouvés d'abord appesantis; qu'ensuite ils avoient perdu le sentiment; & que peu à peu, sans pouvoir l'éviter, le bois les avoit gagnés & attachés à lui. Courtebotte fit ses réflexions sur un événement si singulier; & ne voulant rien négliger de tout ce qui lui arrivoit, & qui pouvoit être utile ou curieux, il ramassa à tout hasard une assez grande quantité de cette poudre, qu'il mit dans une boîte, & qu'il conserva précieusement sur lui. La fée, qui avoit produit cette merveille, contribua beaucoup à cette inspiration; l'équipage de ce vaisseau n'eut pas de peine à quitter l'île déserte, & fit voile par le plus beau tems du monde. Après un mois de navigation, ils aperçurent la terre, & résolurent d'y débarquer non seulement pour s'instruire de leur route; mais encore pour faire de l'eau, & prendre des rafraîchissemens dont ils commençoient d'avoir besoin : Courtebotte s'embarqua dans la chaloupe qu'ils mirent à la mer; à mesure qu'ils approchoient de terre, ils ne découvroient point d'hommes : cependant ils ne pouvoient douter que la côte ne fût habitée, puisqu'ils remarquoient du mouvement, que l'on faisoit des signaux pour marquer leur découverte, & qu'enfin ils distinguoient des poussières, médiocres à la vérité, qui se rejoignoient dans l'endroit où ils vouloient aborder, ce qui prouvoit clairement

qu'on étoit sur ses gardes. Quand ils furent à la portée de l'œil, ils découvrirent de gros barbets postés le long de la côte qui faisoient la garde; ils en apperçurent d'autres formés en troupes. Ceux qui se trouvèrent à l'avancée, vinrent fièrement reconnoître la chaloupe; & voyant que Courtebotte ne les accueilloit pas de ce vilain mor, tirez, & qu'au contraire, il leur dit: eh, bon jour, mes bons chiens, ce fut aussi-tôt de leur part des mouvemens de queue infinis, & de ces cris de caresse qui marquoient leur contentement. Ils firent plus, ils lui donnèrent la patte; ils lui demandèrent s'il vouloit les suivre, & s'abandonner à leur conduite; non seulement il comprit tout ce que je viens de dire; mais il comprit encore qu'ils ne vouloient pas qu'il fût suivi de personne de l'équipage, & que ce n'étoit qu'à lui seul qu'ils accorderoient cette marque de confiance. La curiosité détermina Courtebotte: il ordonna donc à ses gens de l'attendre pendant l'espace de quinze jours, après lesquels ils pourroient continuer leur route, quand même ils n'auroient point eu de ses nouvelles. Il leur recommanda cependant de ménager beaucoup les habitans de l'île pendant son absence, de bien vivre avec eux, & de faire leur provision d'eau & de tout ce qui leur étoit nécessaire, avec les ménagemens que l'on a pour les peuples amis; quant

à lui , il s'abandonna à la merci de ces bons animaux ; & à demi-lieue de la côte , il découvrit un village assez gros , qui n'étoit composé que de loges les plus jolies du monde , & les plus propres. Il rencontra avant que d'y arriver , des charrettes traînées par des chevaux & par les autres animaux destinés à cet usage par l'industrie des hommes. Il fut surpris de la culture des terres , & de voir à chaque pas tout ce que la police la plus exacte peut présenter ; & cela , sans appercevoir autre chose que des barbets. On lui servit des rafraîchissemens lorsqu'il fut arrivé à ce petit village , pendant le tems qu'on atteloit deux chevaux à une chaise à l'italienne , qu'un gros barbet conduisoit , comme auroit pu faire le meilleur postillon.

Courteborte fit dans cette voiture environ une dizaine de lieues , traversant tantôt des villages , tantôt de petites villes , & rencontrant des chaises comme la sienne menées par des barbets , dans lesquelles il voyoit d'autres barbets qui le faisoient avec une grande politesse. Enfin il arriva dans une grande ville ; il ne douta point qu'elle ne fût la capitale du pays. Tous les habitans étoient aux portes , sur les murailles & dans les rues ; ils avoient été avertis d'avance par un courrier , de la confiance qu'avoit en eux l'étranger , & de son arrivée dans la ville. Courteborte fut

infiniment satisfait des exclamations & des ca-
 resses avec lesquelles il fut reçu. Quant il eut
 traversé plusieurs rues droites , bien pavées &
 bien plantées d'arbres , il arriva à une grande es-
 planade , au sortir de laquelle il traversa une
 grande cour , au milieu de deux mille barbets
 qui bordoient la haie. Ils étoient ronds , ils
 avoient des moustaches , & presque tous la pipe
 à la gueule , comme on les voit dans nos pays ,
 quand on leur fait faire l'exercice ; il traversa ,
 dis-je , cette grande cour , sur laquelle dominoit
 la grande loge du roi , toute brillante d'or &
 d'azur. Quand il en fut à certaine distance , il
 mit pied à terre par respect , & trouva le roi
 couché sur un riche tapis d'étoffe de Perse , en-
 vironné de petits chiens occupés à lui chasser les
 mouches. C'étoit le plus beau & le plus joli des
 barbets ; il avoit les yeux étonnans de finesse , la
 physionomie douce & spirituelle , & la taille in-
 finiment agréable. Quand il eut vu Courtébotte ,
 il lui fit cent carresses & lui donna la patte , en
 reconnoissance de la confiance qu'il lui témoi-
 gnoit. Ensuite il fit signe à toute sa cour de s'a-
 vancer pour faire la révérence à l'étranger ,
 & toute cette cour étoit composée de ces jolis
 barbets de la petite espèce. Ils avoient tous le
 maintien poli , & les barbettes sur-tout , étoient
 on ne peut pas plus modestes. Après quelques

momens employés à ces sortes de complimens , le roi fit signe à tout le monde de se retirer , & fit appeler un secrétaire d'état , auquel il dicta un compliment sur la douleur qu'il éprouvoit de ne pouvoir se faire entendre de vive voix , la langue des chiens n'étant pas facile à entendre. Pour l'écriture , elle étoit demeurée la même que celle des hommes. Courtebotte répondit à ce compliment avec la politesse qu'il méritoit , & supplia le roi de satisfaire sa curiosité sur tout ce qu'il voyoit de surprenant à sa cour & dans ses états. Ce discours rappela au roi de tristes idées ; cependant après qu'il eut donné quelques momens aux réflexions qui s'emparèrent de lui , il lui apprit , toujours par le ministère de son secrétaire d'état , qu'il se nommoit le roi Biby ; qu'une fée voisine de ses états , nommée Marfontice , avoit été touchée & frappée de la figure que le ciel lui avoit donnée en naissant , & qu'elle avoit fait tout son possible pour l'engager à l'aimer & à l'épouser ; mais qu'il n'avoit jamais pu se résoudre à l'un non plus qu'à l'autre , à cause de l'attachement qu'il avoit pour la reine des Indes , dont il étoit ardemment aimé , & qu'enfin l'amour de la fée s'étant converti en fureur , elle l'avoit métamorphosé & réduit en l'état où il le voyoit ; que pour redoubler son malheur , elle ne lui avoit ôté que l'usage

de la parole , & qu'elle lui avoit laissé toutes les autres facultés de l'esprit humain ; qu'il se consoleroit aisément de son propre malheur , si la fée , pour l'affliger encore plus , n'avoit exercé la même tyrannie sur tous ses sujets.

Courtebotte comprit aisément par ce discours tout ce qu'il avoit vu de singulier dans le royaume , & témoigna au roi la part qu'il prenoit aux malheurs qu'il venoit de lui confier. Mais comme il étoit naturellement avide de gloire , & curieux de le témoigner , il offrit d'abord son bras avec empressement , & jura qu'il ne trouvoit rien de difficile pour obliger un prince qui lui paroissoit aussi aimable , & le tirer de l'état déplorable dans lequel il le voyoit. Le beau Biby lui répondit que ses malheurs étoient sans ressource , puisque la méchante fée avoit dit dans le cruel instant de sa métamorphose , *jappe & sois couvert de poi's jusqu'au tems où l'amour & la fortune auront récompensé la vertu*. Vous voyez bien , ajouta-t-il , que c'est être condamné à rester barbet toute ma vie. Courtebotte en convint avec lui , & se servit cependant , avec avantage , en cette occasion , du lieu commun dont on salue tous les malheureux , en lui disant élégamment : il faut que votre majesté prenne patience.

Biby touché de tout ce que Courtebotte lui avoit dit ple compatissant , voulut lui prouver

que le motif de ses malheurs méritoit son attachement , en lui faisant voir un portrait de la reine des Indes , peint par Largillière. Il fit presque faire une infidélité à Courtebotte (il me semble que notre héros recevoit aisément de grandes impressions par la peinture) ; quoi qu'il en soit , Courtebotte applaudit à l'attachement du roi & au choix qu'il avoit fait ; il ne fut plus surpris de la froideur avec laquelle il recevoit les agaceries des plus jolies barbettes de sa cour , & comprit aisément que c'étoit à tort que toutes les dames le taxoient en secret d'impuissance.

Courtebotte à son tour conta son histoire , & les grands desseins dont il étoit animé. Biby lui donna plusieurs éclaircissemens très-utiles sur la route qu'il devoit tenir , & lui fit même présent d'une carte marine dont on s'étoit autrefois servi , & que l'on avoit toujours conservée dans les bureaux.

Les deux princes n'eurent pas de peine à se jurer une amitié éternelle , car ils la ressentaient véritablement. Biby voulut reconduire notre héros jusqu'à son vaisseau. Courtebotte trouva les marelots enchantés de le revoir , & nullement inquiets de sa personne , car ils étoient comblés des présens & des rafraîchissemens qu'on leur avoit portés tous les jours à bord par ordre du roi. Ce fut avec douleur que Biby se sépara de

Courtebotte, mais il voulut absolument lui donner, pour le suivre dans ses voyages, un écuyer qu'il aimoit, & dont il connoissoit la valeur & la capacité; il le chargea de lui mander avec soin tout ce qui arriveroit au prince son ami, & lui ordonna de s'attacher à son nouveau maître, comme il l'avoit toujours été à lui-même. Cet écuyer se nommoit Mousta, & quitta le roi avec des regrets inconcevables; mais il lui promit de s'acquitter dignement de l'emploi dont il l'honoroit.

Le vent pour lors étant favorable, le vaisseau de Courtebotte mit à la voile. Le chagrin que Biby ressentit de son départ, fut exprimé par un hurlement général qu'il avoit ordonné à toutes les troupes qui bordoient la côte. Peu - à - peu le vent fraîchissant, ils perdirent la terre de vue.

La navigation fut heureuse; ils reconnurent la terre vers laquelle ils faisoient route, sans avoir éprouvé aucunes des disgrâces dont les voyages sur mer sont ordinairement accompagnés, & se trouvèrent à deux lieues ou environ du port où ils vouloient mouiller; mais le tems n'étant pas fort assuré, Courtebotte pria le capitaine du vaisseau de le mettre à terre. Il lui étoit assez indifférent d'être mis à la côte, lui qui n'avoit pas beaucoup d'affaires dans une ville, & qui n'étoit pas en état d'y faire aucune dépense. Il se sépara des
bons

bons matelots avec quelque regret de sa part & beaucoup de chagrin de leur côté.

On débarqua donc notre héros à deux lieues au dessus de la ville , sans avoir d'autre compagnie que celle de Mousta , son écuyer. Après avoir marché quelque tems abandonné plus que jamais à la providence , il arriva dans une prairie charmante. Elle bordoit un bois dont la fraîcheur l'invita à prendre quelque repos. Il ne fut pas plutôt assis , qu'une petite guenon vint se poser tout auprès de lui , en lui faisant des mines & des grimaces les plus jolies du monde , il n'y fit d'abord aucune attention , mais elle les répéta si souvent , qu'à la fin , il en fut frappé , & qu'il fit ensuite tous ses efforts pour s'en rendre maître. Mais avant que de se laisser prendre , elle convint de ses faits avec lui , c'est à-dire qu'elle lui fit promettre qu'il la suivroit par-tout où elle voudroit le conduire. Courtebotte y consentit , & la guenon lui sauta d'abord sur l'épaule , & lui dit à l'oreille : « nous n'avons point d'argent , mon » pauvre Courtebotte , nous sommes mal dans » nos affaires. Hélas ! que faire , répondit - il » assez tristement , il faut souffrir , & ne se pas » rebuter , j'en suis fâché pour vous , guenon , » ma mignone , car je ne pourrai vous donner » ni sucre ni biscuit ; puisque vous êtes si dur à » vous-même , & si compatissant pour les autres ,

» je veux vous conduire au rocher d'or; mais il
 » faut que vous ordonniez à Mousta de vous ar-
 » rendre ici ». Courtebotte exécuta ses ordres.
 Ensuite la guenon sauta à terre, & lui dit, suivez
 moi. Pour lors elle entra dans le bois, & le pré-
 cédant en sautant d'arbres en arbres, tantôt l'at-
 tendant, & tantôt l'appelant, il se trouva après
 avoir marché environ pendant l'espace d'une
 heure, dans un endroit de la forêt où le bois étoit
 fort éclairci, & laissoit voir un petit pré vert au
 bas d'une montagne. Cette petite prairie n'étoit
 interrompue que par un rocher d'environ huit à
 dix pieds de haut, & large d'environ cinq ou six.
 Quand il fut tout auprès de cette espèce de cail-
 lou, la guenon lui dit : donne un coup de ton
 épieu contre ce rocher qui te paroît si dur; il le
 donna en effet, & de la force qu'il employa, il
 en éclata plusieurs morceaux qui n'avoient que
 la superficie de rocher, & qui lui firent voir que
 tout l'intérieur de cette masse étoit d'or. Pour lors
 la guenon lui dit : « Ce que tu as cassé t'appar-
 » tient, je te le donne, prends en ce que tu vou-
 » dras ». Il en prit un des plus petits morceaux,
 & la remercia de sa bonté. Pour lors la petite
 Guenuche se transforma en une belle & grande
 dame, & lui dit : « Courtebotte, soyez toujours
 » vertueux, laborieux & modéré comme vous l'êtes
 » à présent, & vous pouvez espérer de parvenir

» aux choses les plus difficiles. Allez , le petit
 » morceau que vous avez vous suffit , puisque
 » je lui donne la vertu de se multiplier suivant
 » vos besoins ; mais je veux que vous soyez inf-
 » truit du risque que votre modération vous a
 » fait éviter ».

Pour lors elle le conduisit dans le bois qu'il
 trouva rempli d'hommes & de femmes , dont la
 mine étoit hâve & le corps décharné , qui cou-
 roient çà & là , qui cherchoient à terre , qui re-
 gardoient en l'air , qui prêtoient l'oreille au
 moindre bruit , qui faisoient tantôt des vœux , tan-
 tôt des imprécations , & qui se devoient aux di-
 vinités les plus noires pour arriver au rocher d'or.
 « Tu vois les peines qu'ils se donnent , lui dit la
 » fée , mais tous leurs efforts sont superflus , ils
 » mourront à la peine ; ils ne jouiront jamais du
 » rocher , ils finiront leurs jours , comme bien
 » d'autres qui les ont précédés les ont finis , c'est-
 » à-dire , par se casser la tête de désespoir ».

La fée le reconduisit au lieu où elle l'avoit
 trouvé ; pour lors elle disparut , & Courtebrette
 reçut à son retour mille & mille caresses de Mous-
 ta , qui l'attendoit patiemment dans l'endroit où
 il l'avoit laissé. Il prit ensuite le chemin de la
 ville , & s'y rendit sans éprouver aucune aven-
 ture. Il s'y reposa quelques jours , & s'informa
 avec soin du chemin qu'il falloit prendre pour se

rendre au mont Caucase : il fit aussi beaucoup de questions sur la princesse Zibeline , mais il ne put s'instruire à fond , que sur la route qu'il falloit tenir. Il étoit encore si fort éloigné des états de la princesse , qu'il n'en entendit parler que confusément. Il acheta des chevaux , quelques esclaves , enfin tout ce qui lui étoit nécessaire pour son voyage. Toutes les emplettes qu'il fit étoient simples & peu apparentes , mais bonnes & étoffées. Le petit morceau d'or fournit abondamment , & sans s'altérer , à tous ses besoins. Il traversa aisément le Caucase ; pour lors , il n'entendit parler que de Zibeline : Les étrangers se rendoient de tous côtés à sa cour ; mais en entendant parler de ses beautés & de son esprit , il entendit aussi parler du nombre de ses rivaux & de leur puissance. Celui-ci avoit une armée , celui-là des trésors , un autre avoit à sa suite tout ce que les arts peuvent fournir d'utile & d'agréable. Quant à lui , pauvre Courtebotte , il ne possédoit qu'une grande volonté de réussir , son chien & le ridicule d'un nom qui servoit encore plus à faire remarquer celui de sa petite taille. Comme il s'étoit inscrit sous ce nom dans la pancarte des ambassadeurs , il ne lui étoit pas possible de le quitter & d'en prendre un autre ; il prit donc le parti de ne s'en plus occuper , & je crois qu'il fit bien.

Après deux mois tout entiers de marche, il arriva dans la grande ville de Trelintin, capitale des états promis à Zibeline. Il employa quelques jours à s'informer des usages du pays, & à reconnoître le caractère de ses rivaux, à faire des questions sur la montagne de glace, & à s'instruire sur l'entreprise qu'il falloit mettre à fin. Voici ce qu'il apprit sur ce dernier article ; car sur la montagne, comme jamais aucun homme n'en étoit revenu, on n'en pouvoit parler que par conjecture.

Farda-Kinbras, père de Zibeline, & roi d'une grande partie du nord, épousa Birbantine, fille d'un roi, son voisin. La convenance des états se trouva d'accord avec celle des humeurs & des personnes ; enfin, le hasard fit en ce tems un bon mariage, mais si bon, que la tête en tourna aux deux époux, & qu'ils eurent la sottise, un jour qu'ils étoient l'un & l'autre sur un traîneau, de défier le sort de leur être contraire, tant qu'ils éprouveroient l'un pour l'autre l'amour dont ils étoient épris. « Vous verrez le contraire, dit une » bonne vieille qui se trouva là par hasard, & » que la rigueur du froid engageoit à souffler » dans ses doigts. » Le roi voulut punir l'audace de cette insolente, & sauter à bas de son traîneau ; mais la reine plus douce & plus modérée l'en empêcha, en lui disant : « Hélas,

» Sire , ne vous fâchez pas , c'est peut-être une
 » fée. Oui sans doute , c'en est une ; dit la
 » vieille , en prenant une voix ferme , croissant
 » & devenant gigantesque , & faisant de sa pe-
 » tite chaudière un char de feu ; de son bâton
 » un grand dragon ; de ses haillons un parapluie
 » tout d'or , & de ses sabots deux fusées : Oui ,
 » c'en est une , dit-elle encore , vous verrez quel
 » sera le fruit de vos amours , & vous vous
 » souviendrez quelquefois , & de votre présomp-
 » tion , & de la fée Guarlangandino. » Le roi &
 la reine se prosternèrent devant elle , mais elle
 étoit déjà bien loin ; & s'envolant vers le nord ,
 son char & ses fusées ne laissèrent après eux
 qu'une longue trace de feu. Farda Kinbras & Bir-
 bantine se trouvèrent pour lors bien honteux.
 Mais comment faire ? il n'y avoit point de re-
 mède à leurs inquiétudes.

Fort peu de tems après cette aventure , la reine
 se trouva grosse , & mit au monde Zibeline , qui
 parut belle dès l'instant qu'elle parut au jour.
 Toutes les fées du nord présidèrent à sa nais-
 sance ; les états du roi étoient d'une si grande
 étendue , que plus de cent fées avoient leur ha-
 bitation dans son royaume ; il les avoit toutes
 invitées avec grand soin , & leur avoit confié les
 menaces de Guarlangandino. Elle ne parut point
 au festin ; elle ne vint point recevoir son pré-

~~font~~, quoiqu'elle eût été invitée avec toute sorte d'attention & d'empressement; mais après avoir laissé tranquillement toutes ses sœurs douer la petite princesse de toutes les vertus & de tous les talens imaginables, pendant le tems que tout le monde étoit à table, & que le roi ne pouvoit contenir la joie qu'il ressentoit, d'avoir vu terminer les dons des fées sans aucune opposition, pendant ce tems-là, dis-je, Guarlangandino se glissa dans le palais sous la figure d'une chatte; elle entra aisément dans la chambre de la petite princesse, se cacha sous son berceau; & d'abord que les mères & la nourrice eurent le dos tourné, elle emporta le cœur de la belle petite Zibeline, lui laissant cependant la faculté de vivre. Après ce beau coup, elle sortit du palais tout aussi aisément qu'elle y étoit entrée; elle fut seulement houspillée par quelques chiens & par quelques marmitons. Elle trouva sa voiture qui l'attendoit sur la grande place, & fut enfermer le larcin qu'elle venoit de faire, dans la montagne de glace, tout auprès du pôle arctique. Elle imposa tant de difficultés pour pouvoir en faire la conquête, qu'elle compta jouir toute sa vie du malheureux état dans lequel cette pauvre cour alloit être réduite. Les fées partirent après le dîner, sans se douter de la moindre chose; par conséquent, le roi & la reine se trouvèrent

dans une parfaite sécurité. Zibeline , belle comme le plus beau jour , apprenoit tout avec une facilité inexprimable ; mais on ne voyoit en elle aucun sentiment tel qu'il pût être ; l'esprit faisoit en elle toutes les fonctions , mais le cœur ne disoit mot ; eh ! comment auroit-il parlé ? Il étoit dans la montagne de glace. Zibeline , il est vrai , étoit en croissant , l'admiration de tous ceux qui la voyoient , quant à la beauté : elle n'ignoroit pas qu'une princesse devoit savoir danser ; elle dançoit donc , mais elle ne s'en acquittoit que par méthode : on ne voyoit point dans sa danse ce tour heureux , ce je ne fais quoi que peut donner la seule envie de plaire. Elle avoit la voix belle. Elle chantoit , mais elle ne rendoit jamais le sentiment des paroles. Elle prononçoit le mot d'amour , & tous ceux qui le suivent , comme elle eût fait les mots d'une langue étrangère qu'elle n'eût point entendu. Est-ce chanter , que ce qu'elle faisoit avec sa belle voix ? J'en appelle à mon lecteur. Il en étoit ainsi de toutes ses opérations.

Malgré l'admiration & la flatterie de toute une cour , malgré l'aveuglement paternel , on s'aperçut d'un défaut aussi essentiel que celui que la princesse possédoit ; car enfin , quand on n'aime point , on ne peut être aimé long-tems. Malgré la certitude de ce principe , nos princesses ont

toujours imité Zibeline dans les commencemens de sa vie , non pas sur l'amour , s'entend. Pour remédier à un si grand inconvénient , on courut à la consultation des fées , Farda-Kinbras les invita , & convoqua une assemblée générale , dans laquelle il exposa ses griefs , & finit en les conjurant d'examiner de nouveau la princesse sa fille.

« Certainement , leur dit-il , vous avez laissé » votre ouvrage imparfait , & je vous puis as- » surer qu'il y manque quelque chose ; je ne sau- » rois trop vous dire ce que c'est ; mais ce qu'il » y a de vrai , c'est que je vous avance un fait » certain. » Elles l'assurèrent toutes qu'elles n'avoient rien oublié de tout ce qu'elles devoient à un roi leur ami , tel qu'il avoit toujours fait profession de l'être. Après ce compliment , elles furent rendre visite à Zibeline ; mais en entrant dans sa chambre , elles s'écrièrent toutes : Ah ! c'est un miracle ! c'est un prodige. Toute la cour & la princesse elle-même , malgré son grand esprit , crurent que ces exclamations étoient adressées à sa beauté ; mais les fées après être sorties , dirent naturellement au roi & à la reine qu'elles venoient de voir une chose surnaturelle , que leur fille n'avoit pas plus de cœur que sur leur main.

Farda-Kinbras & Birbantine se mirent à jeter les hauts cris à cette nouvelle , & conjurèrent tout le sacré collège de remédier à cet inconvé-

nient. Pour lors , la plus âgée d'entre les fées ouvrit son pseautier ou grimoire , (car elle le portoit toujours pendu à son côté , avec une belle & grosse chaîne d'argent , à laquelle pendoit aussi son clavier) elle trouva que cette privation de cœur étoit une opération de Guarlangandino ; & tout de suite elle découvrit ce qu'elle avoit fait du cœur de la princesse , & les difficultés qu'elle avoit attachées à la montagne de glace. « Quel » remède y a-t-il à notre malheur , s'écrioient » douloureusement le roi & la reine ? Vous vous » ennuyerez long-tems , dit-elle , & vous souffrirez certainement de voir & d'aimer une » idole comme Zibeline ; mais s'il est possible » que vous voyez terminer son indifférence , ce » ne peut être qu'en la promettant elle-même » avec vos états , à celui qui aura assez de valeur » & de conduite pour la mériter , en faisant la » conquête de son cœur ; envoyez son portrait » dans tout l'univers , & promettez ce que nous » venons de vous dire : elle est assez belle , & » la dot assez bonne pour déterminer tous les » princes du monde à s'exposer pour sa délivrance. »

Au moment même l'on dépêcha de tous côtés portraits & ambassadeurs , tel que celui que Courtebotte avoit rencontré. Il apprit encore que déjà plus de cinq cents princes , sans compter

leurs pages & leurs écuyers , avoient péri dans les neiges ou dans les glaces , & qu'il en arrivoit tous les jours de nouveaux & de tous les côtés de l'empire , un nombre difficile à compter.

Courtebotte après avoir fait toutes ses réflexions , & n'avoit pris aucun autre parti que celui de suivre tous les mouvemens de son cœur , se détermina à se faire présenter à la cour. Son arrivée n'avoit pas fait grand bruit , son équipage étant presque aussi succinct que sa taille , & la magnificence de tous les princes qui pour lors se trouvoient à la cour , obscurcissant presque celle de Farda - Kinbras , auquel on ne pouvoit cependant refuser le titre de magnifique.

Courtebotte mis très-simplement , & peu relevé par sa taille , fit la révérence au roi avec autant d'esprit que de bonne grace , & lui demanda , selon l'usage , la permission de baiser la main de la princesse sa fille , comme un homme qui comptoit la délivrer ou périr à la peine. Quand il eut déclaré qu'il s'appeloit Courtebotte , le roi , tout accoutumé qu'il étoit à représenter , eut peine à retenir son sérieux , quoique notre héros eût pris la licence d'ajouter à son nom le titre de prince : il étoit si loin de chez lui , qu'il étoit bien pardonnable. Cet exemple des tems reculés , n'a pas été un des moins suivis par la suite.

Quoi qu'il en soit , Courtebotte en homme

d'esprit, voyant que le roi crevoit, comme l'on dit, dans ses panneaux, en voulant se retenir, & que les princes ses rivaux, dont il étoit environné, n'avoient au contraire aucun ménagement, & qu'ils éclatoient scandaleusement, adressant la parole au roi, lui dit, « Sire, que » V. M. se mette à son aise, qu'elle éclate, je » m'estime trop heureux de la pouvoir amuser ; » mais que ces Messieurs me prennent pour leur » jouer, c'est à quoi je saurai mettre bon ordre ; » & choisissant des yeux celui dont l'air étoit le plus fat, il se détermina à s'en prendre à lui. C'étoit le prince Fadasse, un de ces grands héros dont les romans sont farcis, fier de ses aïeux, enivré de sa longue figure, & charmé de ses grands cheveux de filasse. Courtebotte lui dit donc, en le regardant fierement : « Eh vous ! mon grand » Monsieur, croyez - vous n'être pas plus ridicule que mon nom ? Je vous défie au combat, » foyez armé comme il vous plaira. » Fadasse accepta le défi, en ricanant de pitié de la témérité de son adversaire, & le combat fut arrêté pour le lendemain. Courtebotte au sortir de l'appartement du roi, fut conduit dans celui de Zibeline. Il fut frappé de sa beauté, & se remit avec peine de l'émotion qu'elle lui causa. Voici à peu de choses près le compliment qu'il lui fit.

« Je viens du bout du monde, attiré par la

» beauté de votre portrait , Madame , pour vous
 » offrir mes services ; je vous apporte une bonne
 » volonté infinie : mais le ridicule du nom que
 » je porte , qui n'est pas à la vérité des plus élégans , m'a déjà fait une affaire dans votre cour :
 » Je dois demain combattre un grand vilain
 » prince ; je vous supplie d'honorer mon combat
 » de votre présence , & de prouver à l'univers
 » entier , que le nom ne fait rien à l'affaire ,
 » & qu'enfin , vous avouez Courtebotte pour
 » votre chevalier. »

La princesse sourit , car elle avoit de l'esprit ;
 & lui dit avec politesse qu'elle l'acceptoit avec plaisir. Il lui demanda pour lors , si elle ne protégeoit point son adversaire le prince Fadasse ;
 « Hélas ! dit-elle , je n'en protège aucun , tous
 » ces Messieurs m'importunent , & leur folie
 » m'est insupportable. Je me trouve fort bien
 » comme je suis ; que parlent-ils toute la journée de me délivrer ? Je ne comprends rien à
 » tout ce qu'ils me veulent ; de l'amour , disent-ils , des sentimens , & mille autres choses
 » plus plates que je n'ai pu retenir. Courtebotte avoit trop d'esprit lui-même pour ne pas sentir dans ce moment , qu'ayant envie de plaire à une personne qui n'a que de l'esprit , il ne faut non plus se plaindre qu'étaler ses sentimens ;
 mais qu'il faut avant que de se déclarer , obtenir

la confiance , & s'avancer par l'agrément. Il lui répondit donc sans la contrarier ; & tournant la conversation sur le compte de ses rivaux , il leur chercha quelques ridicules , & sur-tout au prince Fadasse. Zibeline lui en fût bon gré , & lui aida même à en trouver ; de façon que dès le premier moment , Courtebotte devint celui de toute la cour , dont elle aimoit le plus la conversation.

Toute la ville & la cour furent occupées du combat , dont le spectacle étoit assigné pour le lendemain. Le roi , la reine , & la princesse , se placèrent sur leur amphithéâtre. Le prince Fadasse parut dans la lice avec les plus belles armes du monde & les plus magnifiques , suivi de vingt-quatre écuyers & de cent palfreniers , qui mennoient chacun un cheval en main ; & Courtebotte entra de l'autre côté , sans autres armes que son épieu , vêtu simplement , mais avec goût , & suivi seulement de Mousta , son barbet , qui menoit un cheval dans la grande perfection. Le parallèle de ces deux adversaires fit rire toute l'assemblée , & Mousta attiroit tous les regards. Quand les juges du camp furent placés , & que les trompettes eurent donné le signal , les écuyers de Fadasse sortirent de la lice , & Mousta en fit autant. Les deux champions coururent avec fureur l'un contre l'autre. Courtebotte , dont l'adresse & l'agilité étoient infinies ,

évira le coup que le prince lui vouloit porter , & trouva le moyen de prouver qu'il n'en vouloit point à sa vie ; car le coup qu'il étoit le maître de lui donner , il le porta à son cheval , qu'il renversa mort sur la place. Courtebotte sauta légèrement à terre , & dégagea Fadasse de dessous son cheval , en lui disant qu'il ne vouloit point de l'avantage qu'il avoit eu. Fadasse fatieux des ménagemens de son adversaire , mit l'épée à la main ; mais Courtebotte la lui fit sauter en mille pièces , & lui dit après : « Je respecte trop tout » ce qui est attaché à la princesse Zibeline pour » vous faire périr ; allez la remercier de la vie » qu'elle vous donne. » Les écuyers rentrèrent dans le camp , & Mousta sautant à bas de son cheval , fut rechercher celui de son maître , lui tint l'étrier ; & ressaltant sur le sien , ils sortirent très-sérieusement de la carrière , au bruit des trompettes & des acclamations du peuple. Le roi & la princesse envoyèrent féliciter Courtebotte dans la petite maison qu'il avoit choisie pour son habitation , & lui offrir un appartement dans le palais. Courtebotte ne tarda pas à les aller remercier , & ne parla de son combat qu'avec la modération d'un galant homme , & d'un homme fait pour la victoire. La princesse lui demanda pourquoi il étoit si légèrement armé , Courtebotte lui répondit qu'il n'en avoit

pas agi ainsi par aucun mépris pour son adversaire ; mais que l'arme dont il s'étoit servi , lui étoit plus commode. Ensuite elle lui fit des questions sur Mousta ; elle eut envie de le voir & de le caresser. Courtebotte l'assura qu'il étoit à son poste , c'est-à-dire dans l'antichambre , avec les écuyers. Une jeune esclave reçut l'ordre d'aller l'avertir que Zibeline le demandoit ; effectivement Mousta se présenta avec le respect & le maintien d'un barbet qui connoissoit la cour & ses usages. On lui fit faire cent mille choses plus surprenantes les unes que les autres ; enfin , la princesse ne put s'empêcher de prier Courtebotte de le lui sacrifier , & de lui en faire un présent. Courtebotte y consentit avec joie , non-seulement par politesse , mais encore parce qu'il prévoyoit qu'il ne pouvoit avoir un espion plus sûr & plus fidèle auprès de Zibeline , du roi , & de toute la cour.

Le combat & la façon noble & aisée dont il s'en étoit acquitté , donnèrent une grande considération à Courtebotte.

Sur ces entrefaites on eut avis que l'ambassadeur d'un roi voisin , & très-puissant , étoit sur la frontière , & qu'il demandoit la permission de venir à la cour , pour traiter d'une affaire de conséquence ; c'étoit le roi Brandatimor qui le dépêchoit. On lui envoya sur le champ un courier ,

&c

Et l'on ordonna qu'il fût reçu sur toute la route, avec tous les honneurs possibles, car les états de ce prince étoient contigus; & de plus, c'étoit un roi renommé par sa valeur personnelle, par la bonté & la qualité de ses troupes, & enfin, par tout ce qui peut rendre un roi terrible. L'ambassadeur précéda ses nombreux équipages, & vint en poste avec ses lettres de créance. Il se nommoit Arrogantin. Il vit le roi *incognito*, & lui présenta une lettre d'un style assez mauvais, dont voici les termes à ce que l'on m'a fort assuré.

BRANDATIMOR A FARDA KINBRAS,

Salut.

Si j'avois vu plutôt qu'hier un des portraits de la belle Zibeline votre fille, je n'aurois pas souffert qu'un aussi grand nombre d'aventuriers & de petits princes se fussent gelés & morfondus pour la mériter : quant à moi, je crains peu les concurrens, d'abord que je me ferai déclaré comme je le fais, en vous demandant votre fille en mariage, & je suis bien assuré qu'ils ne persisteront pas dans leurs poursuites. Arrogantin a donc ordre de moi de l'épouser sur le champ à mon nom, car je ne crois point à tous les contes que m'ont faits les voyageurs que vous envoyez par tout le monde conter vos fariboles.

Tome XXIV.

K

montagne de glace ; & quand il seroit vrai qu'elle n'auroit point de cœur , je ne m'en embarrasse point du tout , étant aussi certain que je le suis de lui en faire venir un. Je vous embrasse , mon cher beau-père.

La lecture de cette lettre embarrassa beaucoup Farda-Kinbras , & lui déplut infiniment , aussi bien qu'à Birbantine , & la vanité de la princesse fut offensée au dernier point de la hauteur du style , & du tour de la demande ; mais ils prirent tous trois la résolution de tenir cette négociation secrète , jusqu'à ce qu'ils fussent déterminés au parti qu'ils pouvoient prendre. Moustas'étoit trouvé présent à l'entrevue , il avoit été témoin de l'impression qu'elle avoit causée ; il ne manqua pas d'en avertir Courtebotte par un billet. Cette nouvelle l'anima de fureur. Le détail de la lettre le mit presque hors de lui-même ; cependant il prit le parti de se contenir , & médita long tems sur les expédiens que l'on pouvoit trouver pour éluder une demande faite d'une façon aussi brutale : mais ce fut inutilement qu'il donna la torture à son esprit. Dans cette agitation il courut chez la princesse , comme ils étoient tous deux occupés de la même pensée , & qu'ils étoient l'un & l'autre révoltés contre la hauteur & l'insolence de Brandatimor , la con-

versation tomba d'elle-même sur ce chapitre, & sur la révolte que les deux erreurs de l'esprit & du cœur causent à tout le monde, mais sur-tout à ceux qui s'en trouvent les victimes. La conversation s'échauffa, & Courteborte parut si bien instruit de la circonstance présente, que la princesse en fut étonnée, & lui avoua tout ce qu'il savoit déjà, en lui demandant conseil. Courteborte qui n'avoit encore pu se déterminer à rien, lui conseilla de différer la réponse tout autant qu'il lui seroit possible, & l'assura que la superbe entrée qu'Arrogantin promettoit avec tant d'emphase & si peu de modestie, lui pouvoit servir de prétexte pour éluder du moins pendant quelques jours. Zibeline approuva cette petite ressource, toute foible qu'elle étoit, car elle redoutoit infiniment Brandatimor. Elle conseilla donc au roi & à la reine de ne promettre leur réponse qu'après l'entrée de l'ambassadeur ; & ce fut en effet le parti auquel on se détermina.

Arrogantin reçut avec quelque sorte d'impatience ce petit retardement ; mais il leur dit que dès le lendemain de l'arrivée de son équipage qui devoit être dans peu de jours, il donneroit à toute la ville, & à tous les petits princes dont elle étoit inondée, l'idée de la puissance & des trésors de son maître. Courteborte au désespoir & dans une perplexité infinie, voyant le jour de

l'entrée qui s'approchoit , à bout de toutes ses idées , intercédâ vivement la bonne Guerlinguin. Il pensoit souvent à elle , (car son cœur n'étoit point ingrat) mais il avoit pris la ferme résolution de ne l'importuner que dans les grandes occasions. Celle-ci lui parut être de ce nombre : il l'invoqua donc ; & la nuit , abattu par l'agitation de son esprit , il la vit elle-même en songe , qui lui dit : « Courtebotte , tu t'es bien conduit jusqu'ici , continue d'être laborieux & vertueux , » & tu trouveras de bons amis dans l'occasion ; » fais valoir à Zibeline le succès qu'aura l'entrée » de l'ambassadeur. » La joie réveilla Courtebotte : il voulut se jeter aux pieds de la fée , mais il n'aperçut aucun objet , & craignit un moment de n'avoir éprouvé une sorte de contentement que par l'illusion d'un songe. Cependant il espéra ; & sans parler à la princesse de tout l'amour qu'il ressentait pour elle , il lui tint , sur un événement qui alloit arriver , de ces propos qui ne disent ni oui ni non. A la question qu'il lui fit , en lui demandant si elle seroit bien obligée à quelqu'un qui la délivreroit des importunités de Brandatimor ; elle l'assura que l'obligation qu'elle lui auroit seroit infinie. Il poussa la question plus loin ; il voulut savoir ce qu'elle désireroit à cet heureux mortel , elle l'assura que ce seroit de ne rien aimer , d'être comme elle.

Un amant a beaucoup à souffrir quand il a de semblables propos à soutenir de tout ce qu'il adore, aussi déchiroient-ils le cœur du pauvre Courteborte.

Les équipages d'Arrogantin arrivèrent ; & par une morgue digne de son maître & de lui , il ne voulut se servir que de ce qu'il avoit conduit avec lui : Il demanda donc son audience pour le lendemain ; elle lui fut accordée , & tous les habitans de la ville se placèrent dès le point du jour , pour voir une magnificence annoncée avec autant de hauteur & de vanité. La bonne Guerlinguin prit soin de fournir aux plaisirs de l'assemblée , car elle fascina les yeux de tous les spectateurs , & chargea l'illusion (cette divinité qui n'a que trop de pouvoir sur le genre humain) de punir l'orgueil de Brandatimor , & de servir indirectement Courteborte. Les livrées parurent donc à tous ceux qui virent l'entrée d'Arrogantin , des guenilles & des loques que des gueux auroient eu honte de porter ; tous les chevaux que l'ambassadeur & sa suite trouvoient piaffans & caracolans , parurent des rosses maigres à faire pitié , & qui n'avoient pas la force de se traîner ; les beaux harnois tout d'or ne firent aucun autre effet que celui des colliers de charrue , ornés de leurs vieilles peaux de moutons , & tous les pages ressemblèrent parfaitement aux plus vilains ram-

neurs. Les trompettes & tous les autres instrumens rendirent le son des flûtes à l'oignon, ou des peignes devant lesquels on met un morceau de papier; & la file des cinquante carrosses fut regardée comme l'auroient été cinquante charettes toutes dépenaillées.

Arrogantin parut dans la dernière avec la morgue d'un prince brutal qu'il croyoit dignement représenter. Ce qui jetoit un plus grand comique, & un plus grand ridicule sur toute l'entrée, c'étoient les visages & le maintien fies que donne la vanité satisfaite, & qu'avoient l'ambassadeur & sa suite, car l'illusion ne portoit que sur les parures & sur les ornemens; elle laissoit voir les hommes avec les airs & les façons convenables à ce dont ils se croyoient environnés.

Les huées & les risées de tout le peuple furent proportionnées à la singularité dont ils voyoient tous les équipages. Le roi qui fut averti long-tems avant de l'arrivée de l'ambassadeur (car il marchoit très-lentement & d'un pas convenable à sa dignité) ne crut pas, & avec raison qu'il fût de la sienne, de recevoir un ambassadeur dont il se croyoit insulté à ce point là. Il fit donc fermer les portes de son palais, & refusa l'audience. Arrogantin qui ne pouvoit concevoir la raison d'un tel refus, lui dont la magnificence égaloit en effet l'arrogance, fut aisément transporté de fureur.

Pour lors, il se répandit en injures contre le roi, & contre tout un peuple qui le chargeoit lui-même de toute sorte de plaisanteries; & le menu peuple autorisé par le refus de l'entrée du palais, en réponses aux injures magnifiques qu'il disoit, & aux menaces terribles qu'il faisoit, reconduisit l'ambassadeur & son cortège à coups de pierres & d'ordures, dont il fut sur le point d'être assommé, & dont il se sauva avec grand-peine.

Arrogantin partit dès le moment même, non sans avoir employé ses pouvoirs à faire une déclaration de guerre des plus terribles qu'on ait jamais faites; & j'ai oui dire que cette fois étoit la première dans laquelle on eut employé la menace de tout mettre à feu & à sang.

Quelques jours avant cette belle ambassade, le roi Biby avoit dépêché à Courtebotte un de ses courtiers, avec une lettre pleine d'amitié, d'offres de services, & de curiosité pour tout ce qui le regardoit; Courtebotte répondit à toutes les bontés comme il devoit y répondre; il l'instruisit de tout ce qui s'étoit passé, & sur-tout, n'oublia pas de lui détailler l'histoire d'Arrogantin, & la terrible guerre que cet événement allumoit entre les deux rois Farda-Kinbras & Brandatimor. Il donna les lettres au courtier de Biby, le soir même de l'aventure, & le fit partir sur le champ, avec ordre de faire autant de diligence qu'il lui

seroit possible ; il ne put finir sa lettre , sans demander à son cher Biby un secours de quelques milliers de barbers de la meilleure volonté & des plus aguerris , en lui promettant de ne rien négliger pour tout ce qui leur seroit nécessaire , & le faisant juge du besoin qu'il avoit d'un tel secours.

Le roi , la reine & la princesse , ne pouvoient rien comprendre au procédé d'Arrogantin ; ou plutôt à celui de Brandatimor : le premier vraisemblablement n'agissoit pas sans ordres , & la marque de mépris qu'ils en avoient reçue , leur paroissoit avec raison ; s'accorder mal avec la demande qu'il leur avoit faite de la princesse leur fille.

On se prépara vivement à la guerre , & tous les autres princes qui se trouvèrent à la cour , offrirent leurs services , & demandèrent les plus grandes charges de l'armée. Courteborte ne fut pas un des derniers à témoigner sa bonne volonté ; mais il ne demanda que l'emploi d'aide de camp auprès du général qui fut nommé pour commander l'armée : c'étoit un vieux parent du roi , fort galant homme , & célèbre par ses victoires.

Quand l'armée fut assemblée , elle marcha sur la frontière ; elle arriva assez à tems pour s'opposer à celle que Brandatimor assembla avec su-

teur, dans la résolution de faire la conquête de Zibeline & de ses états, & de se venger de toutes les insultes qui lui avoient été faites en la personne de son ambassadeur. Tout ce que l'armée de Farda-Kinbras put faire au commencement de la campagne, ce fut d'être sur la défensive, & de s'opposer aux fureurs d'un roi brutal & outragé. Courtebotte s'acquît l'estime des officiers & des soldats, & cette estime ne le rendit encore que plus doux avec ses égaux, & plus soumis avec les généraux. Il battit les troupes ennemies toutes les fois qu'il les rencontra & qu'il se trouva avoir de petits commandemens; & la fortune enfin secondant sa bonne conduite & sa valeur, il est aisé de s'imaginer qu'elle étoit la jalouse de ses rivaux.

Enfin, Brandatimor qui vouloit, à quelque prix que ce fût, satisfaire sa fureur, trouva le moyen d'engager une affaire générale; elle fut terrible; mais malgré la valeur des troupes de Farda-Kinbras, malgré les secours & l'activité de Courtebotte, la bataille fut perdue, & le général fut tué. Courtebotte sauva la vie à plusieurs de ses rivaux, & notamment au prince Fadaïb. Il fit plus, car après la mort du général, ce fut lui qui fit la retraite de l'armée; il en sauva les débris, & jeta des troupes dans toutes les places qui pouvoient être attaquées. Il tourna tête contre

fois dans la retraite contre les vainqueurs, & les
 contraignit cent fois de s'arrêter; enfin, tantôt
 par les actions personnelles, tantôt par la façon
 dont il posta ses troupes, il empêcha les progrès
 de la victoire. La rigueur de la saison survint, qui
 suspendit toutes hostilités.
 Courtebois revint auprès du roi, qu'il trouva
 dans une consternation insipide, & qui n'imaginant
 pas de meilleur expédient, que de confier le com-
 mandement de l'armée à notre héros; il le pria
 de l'accepter, & rien ne se fit plus à la cour que
 par ses conseils. Une plus grande autorité ne lui
 attira que plus d'amis. L'amusement de son es-
 prit plaisoit à celui de Zibeline, il la voyoit sour-
 ire; mais du côté du cœur, il ne faisoit pas le
 plus foible progrès. L'hiver se passa, pendant
 lequel Courtebois se conduisit, comme je viens
 de le dire, & pendant lequel il forma les projets
 de la campagne que l'on alloit commencer.
 Sur ces entrefaites, il reçut des nouvelles du
 sultan Biby. Elles étoient telles qu'il les pouvoit dé-
 sirer; puisqu'elles lui apprennoient le départ de
 douze mille barbots de ses meilleures troupes,
 & que tous n'avoient suivi que leur bonne vo-
 lonté, pour venir combattre & secourir son bon
 ami Courtebois. Biby lui mandoit encore de
 faire trouver ses ordres sur les frontières, & que le
 général Barbefalle les recevrait soit pour les quar-

fiers de rafraîchissens, soit pour ceux d'assemblée.

Courteborte, charmé d'avoir un secours si considérable, résolut de l'employer utilement. Il pria donc Barbefalle de tenir son attente secrète, de faire filer ses troupes, & de les répandre sur la frontière dans les garnisons amies ou ennemies; le tout à sa volonté, & convint avec lui des moyens de les réunir quand il seroit nécessaire.

Courteborte reçut ses ordres pour la campagne, & Carteflanche pour tout ce qu'il voudroit faire. Il arriva sur la frontière, & convint d'un rendez-vous avec Barbefalle. Ils eurent ensemble une grande conférence par écrit. Barbefalle étoit réellement un grand homme de guerre; non seulement il avoit beaucoup de valeur, mais il avoit encore l'esprit très-expédient, & notre héros le pria de passer quelques jours avec lui *incognito*.

L'armée de Farda-Kinbras n'avoit de favorable pour elle que la confiance qu'elle avoit en son nouveau général. L'armée ennemie avoit, au contraire, la présence du roi qui commandoit en personne, & dont l'amour & la vanité étoient révoltés; elle avoit de plus le souvenir de sa dernière victoire. Courteborte résolut d'accepter la bataille qu'on lui présentoit, mais il ne prit un

tel parti qu'après être convenu de ses démarches avec Barbesalle. Ce grand barbet en conséquence du conseil qu'ils avoient tenu, détacha des aides de camp pour donner les ordres de marche & de ralliement à tous les barbers dans leurs différens quartiers; & après les avoir mis au fait des dispositions du général, les barbers se trouvèrent d'une bonne volonté à toute épreuve. Courtoisette accepta donc la bataille, & présenta un front à l'ennemi, qu'il fut obligé d'étendre beaucoup, car il étoit fort inférieur en troupes. Brandaimont, comptoit sur une victoire complète & certaine, & en effet devint l'en assurer. L'audace de ses troupes, la supériorité de ses forces, & sur-tout la vanité que peut avoir un roi déjà vainqueur. Quand le signal de la charge eût été donné, & que les troupes furent prêtes à se mêler, tous les barbers qui avoient reçu leurs ordres, & auxquels il avoit été aisé de faire leurs dispositions sans être soupçonnés ni remarqués, sautèrent en même tems sur la croupe de chaque cavalier de la première ligne; ils ne se contentèrent pas de mettre les escadrons en désordre, par la surprise que leur mouvement causa naturellement aux chevaux, ils sautèrent encore à la gorge des cavaliers, en démontèrent un grand nombre, & conduisirent les chevaux dont ils étoient ainsi rendus les maîtres, dans le flanc

des bataillons , qu'ils mirent aisément en désordre ; & Barbesalle avec mille barbets des plus déterminés , ébranla la maison du roi. Il ne fut pas difficile à Courtebotte de profiter d'un aussi grand avantage , il remporta donc une victoire complète , il combattit personnellement Brandatimor ; & malgré sa fureur , il le fit prisonnier de guerre. Mais ce prince , dont personne ne plaignoit la destinée , en arrivant aux pieds du trône de Zibeline , où Courtebotte l'envoya , mourut subitement. On attribua cette mort à une révolution d'orgueil. Courtebotte , après la victoire , renvoya les barbers dans leur pays , avec des lettres pour Biby pleines de leurs éloges & des grandes obligations qu'il leur avoit. Il les pria d'observer , pour leur retour , les mêmes précautions qu'ils avoient prises pour arriver. Il en réserva seulement cinquante des plus jeunes & des plus déterminés , qu'il choisit pour sa garde , parmi les grenadiers. Mais ce qui prouve bien que la valeur & même la témérité ne font pas toujours périr ceux que la nature honore de ce sentiment , & qu'au contraire , il en périt moins de ceux-ci , c'est que , dans cette grande journée , on ne perdit guère plus de quatre cens barbers.

Courtebotte employa deux mois pour assurer à Farda-Kinbras la conquête qu'il fit de tous les états de Brandatimor. Après ce tems , il revint à

la cour comblé de gloire, adorer Zibelina; qui le reçut avec la simple joie que la victoire & les succès de notre petit héros pouvoient lui donner, mais sans éprouver ni témoigner la plus foible émotion de cœur telle qu'elle pût être. L'on ignore le secours essentiel dont les barbares avoient été pour la victoire; ainsi Courtebotte & les troupes reçurent des éloges à perte de vue. Pour le général, il les reçut encore avec une plus grande modération qu'à son ordinaire, puisqu'il n'ignoroit pas à qui il étoit redevable de sa victoire.

Pendant le temps que Courtebotte assuroit les conquêtes du roi, Fadasse & les autres princes hâtèrent leur départ pour entreprendre la conquête de la montagne de Glace, que la guerre avoit suspendue. Ils avoient vu une si bonne conduite en Courtebotte, tant de valeur & tant de ressource dans l'esprit, qu'ils crurent ne devoir pas se laisser prévenir par un homme tel que lui. Ils partirent donc avec un empressement infini. Courtebotte à son retour, apprit leur départ avec grand chagrin; & quoique ce fût pour les intérêts de la princesse qu'il eût retardé l'exécution de sa grande entreprise, cette même princesse, qui ne connoissoit point le mérite des sacrifices, ne lui en fut pas le moindre gré; & bien loin de le consoler d'une peine qu'il n'éprouvoit que pour la gloire de ses armes, il ne reçut

Quelle que de ces éloges où l'esprit a part, & qui ne flattent que la vanité, sans rien témoigner au cœur. Courtebotte étoit trop amoureux, & il avoit le cœur trop délicat, pour ne pas ressentir vivement toute la froideur de Zibeline. Il fallut donc qu'il se contentât d'être loué froidement par la plus belle bouche de l'univers. Pour les éloges qu'il reçut du roi, ils furent proportionnés aux obligations qu'il avoit à notre héros. Tous les poëtes célébrèrent à l'envi un homme qui leur avoit donné, par ses conquêtes & la victoire, le plus beau champ pour la poésie; mais il y en eut dans ce nombre d'assez poëtes pour exalter la majesté de sa taille.

Quoi qu'il en soit, Courtebotte, occupé de son amour & de son projet, fit cent mille questions au fidelle Mousta. Ce fut en vain qu'il le retourna de toutes les façons possibles, pour trouver quelque rayon d'espérance, Mousta ne lui put apprendre sur les sentimens de la princesse, autre chose que ce dont il n'étoit que trop convaincu par lui-même; mais il éprouva du moins par toutes ses questions, la consolation d'être parfaitement sûr que le cœur de Zibeline étoit absolument indifférent; car la première idée des amans, quand ils ne sont point aimés, est toujours de s'imaginer que le cœur de l'objet qu'ils adorent, est prévenu de passion pour un autre.

Ils ont quelquefois raison, mais il n'en étoit pas ainsi de Zibeline.

Courtebotte, ne pouvant résister au désir de tenter l'aventure de la montagne, animé par l'amour & par la gloire, déterminâ son départ. Le roi & toute la cour firent tout leur possible non seulement pour le retarder, mais encore pour l'empêcher; car tout le monde étoit au désespoir de le voir s'exposer à un péril auquel tant de princes & de héros avoient déjà succombé. Courtebotte fut inébranlable dans sa résolution. Il apprit du moins, pour se consoler des retards qu'on avoit exigés de lui, que Fadaffe, tout son grand train, & les autres princes qui, depuis peu, s'étoient exposés à l'aventure, il apprit, dis-je, qu'ils avoient eu le sort de ceux qui les avoient précédés, & qu'ils avoient péri dans les glaces. Cet exemple récent auroit dégoûté tout autre que Courtebotte; mais il sentit, au contraire, à cette nouvelle, redoubler son désir. Il fut donc prendre congé du roi & de la reine qui lui dirent adieu en fondant en larmes. Il fut ensuite baiser la main de la belle Zibeline, qui la lui donna du même sang froid qu'elle la lui avoit donnée le premier jour de son arrivée. Il la baisa, cette belle main, non sans éprouver une émotion infinie. Le roi étoit présent à cet adieu; & toute la cour, hommes & femmes, les der-

nières

hières sur-tout haussioient les épaules, & voyoient avec indignation la froideur de la princesse, tant Courtebotte avoit captivé les inclinations de tout le monde. Enfin le roi lui adressant la parole, lui dit : « prince, vous avez constamment refusé tout » ce que j'ai voulu vous offrir; les plus grands » rois de la terre en eussent été tentés, mais au » moins vous ne refuserez pas une galanterie » que je veux que la princesse vous fasse » ; c'étoit une mante de Martre, dont la princesse étoit ordinairement parée. Elle étoit admirable contre le froid ; mais la beauté de la fourrure rehaussait admirablement l'éclat du teint de Zibeline, & ce n'étoit pas sans raison qu'elle étoit sa parure favorite. Courtebotte fut honoré & charmé de la proposition du roi. La princesse y joignit un compliment poli, & Courtebotte partit avec cette superbe fourrure, un petit fagot de toutes sortes de bois, accompagné seulement de deux barbets les plus beaux que l'on pût voir, & qui étoient le capitaine & le lieutenant des cinquante gardes qu'il avoit retenus des troupes du roi Biby. Il n'avoit jamais voulu, par modestie, que la compagnie entière parût à ses côtés ; il l'avoit toujours tenu cantonnée dans divers quartiers de la ville, & n'avoit jamais eu avec lui que l'état major de la petite troupe ; il avoit donné rendez-vous aux autres sur la frontière à jour nommé, &

leur avoit ordonné de défilér par un ou par deux au plus, afin de ne se point faire remarquer sur la route. Quel équipage pour un homme qui venoit d'ajouter un grand royaume à celui duquel il partoît adoré & respecté de tout le monde! Plusieurs personnes des plus considérables voulurent non seulement le conduire, mais encore l'accompagner; il conjura qu'on lui laissât avec son cheval, ce qu'on appelle un briquet pour faire du feu, son fagot moitié sec & moitié vert, & ses deux chiens. On lui obéit avec peine; & malgré la simplicité de son équipage, il fut reçu dans toute l'étendue du royaume avec une magnificence infinie, & des marques d'amour & de considération du peuple, plus flatteuses certainement pour les grands hommes, que les monumens élevés par la seule flatterie, à l'honneur des princes. Enfin il arriva à la frontière, c'est-à-dire, au dernier village habité; & ce fut là qu'il laissa son cheval en dépôt, au cas qu'il fût assez heureux pour revenir d'une entreprise où tant d'autres avoient échoué. A quelques pas du village, il se trouva sur la neige, sans appercevoir, tant que la vue peut s'étendre, aucun autre objet. Ces immensités de neiges ont en elles-mêmes une sorte de beauté, mais c'est une beauté pleine d'horreur. Il trouva les quarante-huit barbets auxquels il avoit donné rendez-vous,

qui l'attendoient en bataille. Il les accueillit, & prononça quelques sons qu'il avoit appris du capitaine & de Mousta; mais comme il avoit apporté un écritoire, dont l'encre heureusement ne se trouva pas gelée, il écrivit un remerciement que le capitaine lut à la tête de sa troupe, ils l'assurèrent tous d'une fidélité à toute épreuve; & pour lors, ils commencèrent à se mettre en marche.

Le commencement de la route étoit un peu frayé; en tout cas, elle n'étoit pas difficile à tenir, car ils n'en avoient point d'autres que d'aller directement au nord. Quand ils eurent assez marché pour se reposer, Courteborte, dont l'esprit réfléchissant, ne laissoit rien en arrière de ce qui pouvoit lui être utile, se servit, suivant le projet qu'il en avoit dès long tems médité, de cette espèce de poudre de projection, qu'il avoit ramassée sur le vaisseau Forêt, qui avoit abordé l'île déserte. Une petite pincée de cette poudre vivifia toutes les branches de son petit fagot; elles s'accrurent en un moment, les fruits mûrs succédèrent à l'instant aux fleurs; par ce moyen, Courteborte trouva des secours contre la faim; toutes les branches qu'il avoit saupoudrées ne poussèrent pas en feuilles & en fruits; celles de bois mort s'accrurent, & poussèrent en cette espèce avec tant d'abondance qu'avec le secours

des chiens, il fit aisément une grande enceinte de feux, au milieu desquels ils se rangèrent; & par le secours de ces feux, les neiges & la glace en se fondant, leur laissoit très-souvent voir la terre à découvert. Voilà quel fut leur espèce de campement, & la façon dont ils passèrent non-seulement cette première nuit, mais encore toutes les autres de leur route. Ce ne fut pas encore le seul bonheur qui leur arriva, quelques barbets que l'on avoit envoyés à la découverte, trouvèrent à quelques pas de leurs feux, un cheval chargé de provisions, & sur-tout, de biscuits. Ils revinrent chercher des tisons bien enflammés; & peu-à-peu, ils dégelèrent le pauvre animal, & le conduisirent à Courtebotte. Mais comme le froid excessif rend tous les corps incorruptibles, ils dégelèrent aussi les provisions qui leur furent d'un grand secours. Ce fut de cette façon que Courtebotte voyagea près de six mois; tantôt lui & ses chiens vivans des truffes & des pommes de terre admirables, qu'ils savoient trouver dans la terre qu'ils découvroient, tantôt par les châtaignes, & autres fruits de toute espèce qui croissoient beaucoup au-delà de leurs besoins, & quelquefois par les provisions qu'ils rencontroient, comme celles dont j'ai déjà parlé; au reste, les branches d'arbres fruitiers, & celles de bois mort ne leur manquèrent jamais; car il avoit le soin

d'en couper une petite branche de chacun de ceux qu'il laissoit à leur dernier gîte, & de l'emporter avec lui.

Courtebotte avoit défendu, sous peine de la vie, qu'on dégelât aucun de ceux dont la roue étoit remplie. Ils eurent bien de la peine à soutenir l'horreur des sujets qui se présentoient à tous les momens, tels que toutes les figures d'hommes & de chevaux, que la rigueur du froid avoit conservées si fort en leur entier; que non seulement ils étoient reconnoissables, mais encore que l'on pouvoit distinguer sur leurs visages, les mouvemens affreux dont leur ame avoit été affectée au moment de la congellation. Il y avoit plus de trois mois que Courtebotte & sa troupe étoient en marche; ils appercevoient depuis long-tems une montagne qui se distinguoit par sa hauteur au dessus de toutes les autres dont elle étoit environnée: c'étoit, en effet, le lieu tant désiré. Enfin ils arrivèrent au pied de cette même montagne, la plus escarpée que l'on puisse imaginer. Son escarpement en eût rendu l'abord impraticable, sans le secours du feu avec lequel Courtebotte se formoit des esplanades pour se reposer, & des routes pour avancer. Le palais qui couronnoit cette montagne, étoit immense par son étendue, & superbe par sa structure. Tout ce que l'architecture peut avoir de grand & de correct,

se trouvoit exécuté en neiges glacées. Quelle habitation, quelle solitude ! & quels entours pour un jeune cœur !

Avec une chaleur bien ménagée (car s'il n'eût pas apporté de grandes précautions, il eût été abîmé par la fonte de ces superbes planchers) il parvint, après avoir traversé des cours, des salles & des appartemens immenses, jusqu'aux pieds d'un trône sur lequel il aperçut un carreau de neige, & sur ce carreau un diamant dont l'éclat étoit prodigieux, & dont la blancheur surpassoit toute celle dont le palais de neige l'environnoit. Ces mots étoient écrits au-dessus du trône en caractères de congélation : *Mortel que le courage & la vertu ont rendu possesseur du cœur de Zibeline, jouis en paix d'un bonheur que tu mérites aussi parfaitement.*

Courtebotte monta avec ardeur les degrés du trône, & se saisit du diamant qui renfermoit tous les sentimens de la plus belle princesse de la terre. Pour lors, semblable à ceux qu'un violent désir conduit au bout d'une carrière, & que la seule agitation de leurs sens leur a fait parcourir, mais à qui l'épuisement ne permet plus de faire de nouveaux efforts, il n'eut que le tems d'enfermer le diamant dans son sein, & dans l'instant même il tomba évanoui. Les bons chiens ne l'abandonnèrent point; ils l'emmenèrent hors

du palais , & le firent revenir à lui. Possesseur du cœur de Zibeline , dont il étoit mille fois plus flatté que de l'honneur d'avoir mis à fin une si belle aventure , il quitta sans peine la montagne de glace , & le beau palais dont il avoit été contraint de détruire une partie , par la chaleur qu'il avoit été obligé d'employer pour ne pas succomber au froid , tant il est vrai que les hommes , quand ils sont animés d'une passion , détruisent les plus beaux monumens , & que rien dans le monde ne peut résister à leur industrie. Il reprit exactement la route qu'il avoit suivie pour arriver. Tous ceux qui s'étoient exposés pour l'amour de Zibeline , le touchèrent de compassion. Il ordonna donc à ses barbets de battre tous les jours l'estrade sur les neiges , avec une grande exactitude ; de s'étendre aussi loin qu'ils le pourroient , de réchauffer , & par conséquent , de ranimer tout ce qu'ils trouveroient d'animal qui eût eu vie. Ses ordres furent exécutés ; de sorte qu'il ramena tous ceux que l'on croyoit perdus , & qui en effet , l'auroient été sans son secours.

Quand il fut arrivé sur la frontière , ce qui n'avoir été en lui que l'effet de la compassion , produisit celui que la plus forte vanité auroit pu rechercher , car il avoit à sa suite plus de cinq cens princes souverains , sans compter les feudataires , leurs écuyers , & toute leur suite. Il ar-

riva donc au village où il avoit laissé son cheval, & y entra avec un cortège qu'aucun prince de la terre n'avoit eu jusqu'à lui, & qu'aucun autre n'aura, je crois, jamais. L'obligation récente, que tous ceux qui composoient ce cortège avoient à notre petit héros, formoit une société charmante; mais il faut tout dire, Courtebotte vivoit avec eux d'une façon si simple, qu'il en étoit adoré. Il est certain que la modération mérite un éloge, mais ce n'est pas l'endroit de son histoire sur lequel j'insisterois davantage. Il étoit maître du cœur de Zibeline; quand on a ce qu'on a désiré avec autant d'ardeur, il est bien aisé d'être doux, & d'avoir l'humeur accorte; & le bonheur dont nous jouissons, nous porte aisément à la compassion,

Quoi qu'il en soit, à peine Courtebotte avoit-il retrouvé son cheval, & fait quelques lieues pour ainsi dire dans les terres, qu'il rencontra le fidèle Mousta qui venoit à tout hasard au devant de lui. Il ignoroit le succès favorable qu'avoit eu son entreprise, l'excès de son attachement pour Courtebotte, & sur-tout, le changement qu'il avoit remarqué dans la personne de Zibeline, l'avoient obligé de quitter la cour pour venir au devant de son cher maître, le retrouver, ou périr à son tour dans les glaces; enfin, il avoit si bien fait, qu'il s'étoit perdu du palais, & la princesse

en avoit été inconsolable. Courtebotte apprit donc par ce fidèle écuyer , qu'il faisoit écrire sans cesse, que Zibeline , depuis un certain tems qu'il lui déterminâ , (& c'étoit précisément celui de la conquête) avoit été triste ; que l'on avoit remarqué qu'elle avoit de l'humeur , & que même elle étoit devenue difficile à servir. Il ajouta que souvent elle avoit parlé de lui ; enfin , il entra dans des détails avec Courtebotte , qui le mirent au comble de sa joie.

Mousta n'ayant pu , par son état de barber , avoir des confidences , ne se trouvoit au fait , que des minuties & des bagatelles qu'il avoit rassemblées ; mais comme rien n'est bagatelle pour un amant bien ompressé , Courtebotte lisoit avec avidité jusqu'à la moindre circonstance. Mousta avoit été frappé sur toutes choses , des amitiés particulières qu'il avoit reçues de la belle Zibeline , & dont le genre étoit devenu bien différent de celles qui les avoient précédées.

Courtebotte reçut un courier du roi & de la reine ; il avoit été dépêché aussi-tôt que l'on avoit appris ses heureux succès , & la princesse lui fit faire des complimens par le courier.

A deux journées de la ville , les équipages du roi vinrent au-devant de Courtebotte ; tous les peuples le regardèrent déjà comme leur maître , & vouloient lui rendre les honneurs qu'ils lui

devoient en cette qualité. Non-seulement il les recevoit avec modestie , mais encore avec répugnance. Il ordonna à Mousta de se rendre auprès de Zibeline quelques jours avant son arrivée , & l'on ne peut exprimer la joie avec laquelle il fut ramené à la princesse. Quelque rare mérite qu'eût ce fidèle barbet , Courtebotte l'avoit donné , & c'étoit ce qui depuis un tems , le lui avoit rendu cher.

Enfin , notre héros arriva dans la grande ville de Trelintin. Je passe sous silence les magnificences de la réception qui lui fut faite , pour ne m'attacher qu'aux sentimens particuliers. Courtebotte en arrivant , voulut baiser les mains de Farda-Kinbras & de Birbantine ; mais l'un & l'autre lui firent l'honneur de l'embrasser , en lui disant qu'ils le regardoient comme le maître de leurs états , & le possesseur de leur fille. Courtebotte leur dit que sur cet article il avoit bien des choses à leur déclarer. Il passa ensuite chez la princesse , qui rougit en le voyant , & qui , pour la première fois de sa vie , ne put trouver rien à dire. Ce silence élégant de l'amour fut exprimé entre eux , & se trouva accompagné de tout ce qu'il peut avoir de plus agréable. Enfin , le prince tira de son sein le gros diamant qu'il avoit pris dans le palais de glace , & le remettant entre les mains de Zibeline , il lui dit :

« Voilà , madame , ce que je n'ai pas encoré
 » acheté par assez de périls , ni par une assez
 » grande quantité de travaux. Hélas ! prince ,
 » dit-elle , vous ne l'avez conquis que pour
 » vous ; & si je l'acceptois de vos mains , ce
 » ne seroit que pour avoir le plaisir de vous en
 » rendre de nouveau possesseur. »

Le roi & la reine entrèrent à cet instant de leur conversation , & l'interrompirent pour lui faire toutes les questions imaginables , & souvent lui redemandèrent les mêmes choses auxquelles il avoit déjà répondu plusieurs fois. Mais comme il y a toujours un propos favori sur un événement , celui de ce jour-là , qui lui fut , je crois , tenu par plus de mille personnes , fut : Vous avez donc eu bien froid ? Le roi n'étoit venu chez la princesse sa fille , que pour mener Courteborte au conseil , & le déclarer tout à la fois son gendre & son successeur. Courteborte suivit le roi sans savoir son dessein. Quand il se vit en présence de tous les grands qu'on avoit assemblés , & de tous les états du royaume , il prit la liberté d'interrompre le roi au commencement de sa harangue , & lui dit à haute voix : « Si j'avois pu
 » prévoir les bontés de votre majesté , je l'aurois
 » prévenue ; mais puisque l'exactitude à tenir
 » sa parole l'a fait agir avec autant d'empres-
 » sement , je lui déclarerai que je suis indigne de

» toutes les bontés dont elle veut m'honorer par
 » le malheur de ma naissance. » Alors il conta
 tout ce qu'il en savoit , & ne cacha point qu'il
 étoit le fils d'un païsan. Quand il eut tranché le
 mot , le ciel tout à coup s'obscurcit , le tonnerre
 se fit entendre , & les éclairs brillèrent. Au bruit
 de cet orage on vit succéder une grande lu-
 mière , c'étoit la bonne fée Guerlinguin qui des-
 cendit de son char , à la fenêtre de la salle du con-
 seil. Elle étoit in fiochi , c'est-à dire dans le plus
 brillant équipage de la féerie , & portoit sous
 son bras le plus joli barber du monde. Elle adressa
 la parole à Courtebotte , en lui disant : « Je suis
 » contente de votre modération , & sur-tout de
 » votre bonne foi ; » puis se tournant vers le
 roi , elle déclara la naissance de ce prince , conta
 l'histoire de sa vie , & lui dit : « Votre vertu
 » vous a mis au comble de vos vœux , non-
 » seulement du côté de l'amour & de la gloire ,
 » mais encore du côté de l'amitié , puisque vous
 » allez revoir le roi Biby , & tous ses sujets ,
 » reprendre leur état naturel , qu'ils ne devront
 » qu'à vous ; je vous ai fait passer par toutes les
 » épreuves qui contribuent à former un roi juste
 » & grand ; je vous ai mis en état de trouver
 » des ressources en vous-même. Je vous ai fait
 » connoître l'amitié , & ressentir non-seulement
 » les plaisirs qu'elle procure , mais encore les

» véritables secours qu'elle seule peut faire trou-
 » ver dans le cours de la vie. Voilà, je crois, la
 » meilleure éducation que l'on puisse donner à
 » un homme qui doit commander aux autres.
 » Il ne vous reste plus désormais qu'à pratiquer
 » sur le trône, les vertus que vous avez fait
 » paroître pendant que vous ne connoissiez en
 » vous qu'un homme obscur. Je fais que c'est
 » un point qui n'est pas sans difficulté, mais
 » je l'espère de la bonté de votre cœur. » Pour
 lors on vit arriver un char tiré par des aigles qui,
 par les ordres de la fée, conduisoient le roi & la
 reine, desquels Courtebotte avoit reçu la nais-
 sance. Ils embrassèrent leur cher enfant avec des
 mouvemens de joie infinis, & le trouvèrent en
 effet, comme leur avoit prédit Guerlinguin, tout
 couvert de fourrure. Pendant qu'ils caressoient
 aussi Zibeline, & qu'ils lui prenoient les mains à
 force, (car j'ai remarqué que c'est la caresse que
 les fées font assez volontiers.) on vit arriver de
 tous les côtés de la terre, & l'on découvrit à
 chaque instant sur l'horizon, des chars de toutes
 les espèces, qui conduisoient un nombre infini
 de fées. « Sire, dît Guerlinguin au roi Farda-
 » Kinbras, j'ai donné rendez-vous dans votre
 » cour à toutes les fées, que des affaires pres-
 » santes n'occupoient pas indispensablement ;
 » j'ai cru que vous ne le trouveriez pas mau-

« vais , & que vous seriez bien aise de donner
 « chez vous le grand bal , auquel nous nous
 « trouvons pour l'ordinaire tous les cent ans. »
 Le roi répondit , comme il le devoit , à cette
 faveur. On fit la paix entre lui & Guirlangandino , & ce fut le roi & elle qui menèrent le
 grand branle. Marfontine rendit sa première
 forme au roi Biby , & tous ses sujets éprouvèrent
 la même faveur ; ce prince parut alors aussi beau
 prince , qu'il avoit été beau barbet , & épousa ce
 jour là même la reine des Indes , à laquelle on avoit
 envoyé un des équipages de ces dames. Enfin , ja-
 mais noces ne se firent avec tant d'éclat que celles
 de Courtebotte & de Zibeline : ils vécurent heu-
 reux ; leurs enfans partagèrent tous leurs royaumes ;
 & Courtebotte en reconnaissance de la fourrure
 de martre , dont la princesse lui avoit fait pré-
 sent pour son voyage , donna le nom de Zibe-
 line aux plus belles martres , pour les distinguer
 des autres ; & ce surnom s'est transmis jusqu'à
 nous.



ROSANIE,

CONTE.

PERSONNE dans le monde n'ignore que toutes les fées , quoiqu'elles vivent plusieurs siècles , sont sujettes à la mort & à toutes les infirmités de l'animal dont elles sont obligées de prendre la figure un jour de la semaine. Ce fut dans une pareille circonstance que périt malheureusement la reine des fées. On prononça les éloges de la défunte; l'on convoqua (suivant l'usage) l'assemblée générale des fées , & l'on procéda à l'élection d'une nouvelle reine ; après bien des débats , toutes les voix se réunirent enfin sur deux d'entre elles. L'une se nommoit Paridamie , & l'autre Surcantine. Elles étoient célèbres par leurs talens , & recommandables par leur capacité. Leur mérite étoit si parfaitement égal , que malgré les lumières des dames qui composoient l'assemblée , il n'étoit pas possible de faire un choix , & de donner la préférence , sans commettre une injustice. Enfin , pour accorder tout le monde ,

l'on convint d'une voix unanime , que celle des deux qui produiroit aux yeux des hommes quelque chose de plus singulier que sa concurrente , feroit dès ce moment reconnue pour la reine. L'assemblée décida (avant que de se séparer) que l'admiration que l'on causeroit aux hommes , n'auroit point pour principe le bouleversement des élémens , non plus que tout le fracas devenu si commun dans les histoires de féerie. Elle déclara authentiquement qu'elle ne vouloit ni montagne transportée , ni métamorphose de cette espèce. Surcantine , en conséquence de ces résolutions , forma le projet d'élever un prince que rien ne pouvoit rendre constant ; & Paridamie entreprit de faire voir aux mortels une princesse qui soumettroit à elle tous ceux qui la verroient un moment. On ne limita point le tems qu'elles devoient employer à l'exécution de leur ouvrage. Le royaume fut remis entre les mains des quatre plus vieilles du corps , que leur grand âge éloignoit de toute ambition.

Paridamie avoit depuis long-tems un grand fond d'amitié pour le roi Bardondon ; ce prince étoit doué de talens & d'esprit ; & la cour magnifique étoit le modèle de la galanterie , de la politesse & de la probité. On n'a jamais vu une cour semblable à la sienne ; aussi la reine Balanice étoit-elle une personne charmante. C'est
encore

encore ce que l'on a vu bien rarement sur le trône, que deux époux à la fois si parfaits.

De cette belle alliance il n'étoit venu qu'une fille qu'ils aimoient à la folle ; elle se nommoit Rosanie, nom qu'il n'avoit pas été difficile de lui donner, puisqu'elle étoit venue au monde avec une rose charmante sur la gorge. A l'âge de quatre ans, elle avoit déjà dit des choses surprenantes, & plusieurs courtisans les favoient non seulement par cœur, mais encore ils les répétoient à tous les momens. Au milieu de la nuit qui suivit l'assemblée des fées dont on vient de parler, la reine Balanice fit un cri perçant qui réveilla le roi Bardondon ; car, malgré la galanterie de leur cour, les bons princes ne faisoient point lit à part. La reine dit à tous ceux qui vinrent à son secours, que la douleur qu'elle avoit témoignée, n'avoit d'autre fondement que l'illusion d'un songe : il m'a paru, ajouta-t-elle, que ma fille étoit devenue tout à coup un bouquet de roses, & dans le tems que j'en examinois les fleurs avec autant de curiosité que de tendresse, un oiseau, charmant à la vérité, est venu fondre sur moi, & me l'a enlevée. Que l'on aille au plutôt, continua-t-elle, savoir comment se porte ma fille : on courut à son appartement, mais que devinrent le roi, la reine & toute la cour, quand ils apprirent que Rosanie

n'étoit pas dans son berceau ? Plus les recherches que l'on fit pour en avoir des nouvelles , furent inutiles , & plus la reine devint inconsolable ; Bardondon n'étoit pas moins affligé ; mais en homme ferme , il savoit renfermer sa douleur.

Le roi proposa à Balanice d'aller passer quelques jours dans une maison de campagne assez retirée , qu'ils avoient fait bâtir auprès de leur capitale. Elle y consentit avec plaisir ; car la douleur est amie de la retraite. Un jour qu'ils se reposoient au milieu d'une étoile formée par douze allées , ils apperçurent dans chacune une païsane qui venoit à l'endroit où ils étoient assis , leur gentillesse , leur fraîcheur & leur propreté attirèrent leurs regards : plus elles s'approchèrent de leurs majestés , & plus elles trouvèrent qu'elles méritoient leur attention. Chacune d'elles portoit une corbeille fort agréable , & dont elles paroissoient fort occupées , elles les posèrent aux pieds de Balanice , & lui dirent : charmante reine , (car on n'a jamais parlé autrement à une reine , quelque laide qu'elle ait été) recevez cette consolation dans vos malheurs. Après ce compliment , elles disparurent : la reine ouvrit les corbeilles avec empressement , & trouva que chacune renfermoit une petite fille de l'âge à peu près de celle qui causoit son affliction. Cette

première vue ranima ses devoirs; mais enfin les grâces de ces jolis enfans le calmèrent peu à peu, & finirent par la consoler tout-à-fait; l'on ordonna sur le champ des mîes, des femmes de chambre, des filles de garde-robe, on envoya chercher des charrettes de poupées & de jouets, & l'on fit venir des hottes pleines de dragées & de confitures de la rue des Lombards. L'on aperçut qu'elles avoient toutes au même endroit de la gorge une très-petite rose, mais parfaitement bien coloriée.

La reine avoit trop d'esprit pour ne pas sentir la difficulté qu'il y avoit à trouver tout à la fois douze jolis noms pour ces douze petites filles; elle avoit aussi trop d'usage du monde pour ne pas prévoir que la chose exigeoit du moins un tems considérable, fut tout en calculant les jours que nous voyons passer à une femme pour donner un nom à un seul petit chien; elle prit donc le sage parti de les distinguer par le nom des couleurs qu'elle leur attribua, & dont elle ordonna qu'elles fussent toujours parées. Son ordre fut exécuté; & quand elles étoient chez la reine, elles étoient le plus agréable, comme le plus singulier des parterres. A mesure qu'elles avoient eté âgé, on découvrit en elles, premièrement un fond d'esprit infini, qu'une éducation admirable dont elles avoient parfaitement pro-

fité, avoit orné de tous ses agrémens. On vit aussi que leurs caractères différoient absolument. Ainsi, perdant les noms de gris de lin, de blanc, &c. Elles prirent à juste titre ceux de douce, de belle, de jolie, de vive, de caustique, de délicate, de complaisante, d'enjouée, de sérieuse, d'agréable, de fine & de difficile.

L'on croira sans peine qu'en voyant notre leurs agrémens qui se trouvoient fort au-dessus de toute description, l'on voyoit en même tems naître l'amour de tous les jeunes gens de la cour & celui de tous les princes étrangers attirés par le bruit de tant de beautés; mais les filles de la reine (car l'on m'a fort assuré que ce fut celle-ci qui créa la première cette charge dans sa maison) ces belles filles, dis-je, étoient aussi sages que jolies, & l'amour leur étoit absolument inconnu; elles ne faisoient donc que des passions malheureuses, article sur lequel j'ai entendu dire que les autres filles des reines qui leur ont succédé ne les ont pas toujours imitées.

Tant de différens caractères, & tous soutenus par les agrémens de l'esprit, pouvoient donc tous les cœurs, non seulement à l'indifférence, mais encore aux passions qui paroissent les plus vives. Telles étoient les douze plus jolies créatures qu'il fût possible de rencontrer sur la terre.

Surcantine, pour former l'inconstant auquel

elle s'étoit engagé, jeta les yeux sur le fils d'un roi, cousin-germain de Bardondou. Il étoit âgé de sept ou huit ans, lors du réglemeut des fées pour la succession à la couronne. Elle avoit doué le jeune prince Mirisflore (car c'est ainsi qu'il se nommoit) de tous les talens de l'esprit; mais elle n'oublia rien pour les redoubler encore, & ne négligea aucuns soins pour embellir sa figure & l'orner de toutes les grâces séduisantes qui font tant d'amans dangereux & d'amantes malheureuses. Non-seulement sa figure devint singulièrement agréable, mais son esprit doux & vif tout ensemble, produisoit avec autant de facilité que d'agrémens, ces choses frivoles qui amusent & qui séduisent si parfaitement les femmes; le négligé comme la parure convenoient également aux charmes de sa figure, les plus beaux cheveux du monde ornoient sa tête; cette bouche séduisante de laquelle il sortoit sans cesse, & sans aucune fadeur, les discours les plus flatteurs; cette bouche, dis-je, étoit ornée des plus belles dents du monde. Il avoit encore une voix séduisante & qui portoit au cœur. Sa beauté étoit mâle, & l'on ne pouvoit avoir plus d'adresse pour tous les exercices du corps; il avoit une valeur naturelle que les femmes aimables, dont il avoit toujours été environné, avoient encore redoublé (car les femmes de ce tems aimoient de préférence les

hommes courageux un peu plus qu'elles ne les aiment aujourd'hui). Ce fut encore pour l'éducation du charmant Mirliflore, que Surcantine inventa les romans; il ne faut pas croire qu'une chose qui entretient à la fois la valeur & la tendresse dans le cœur, puisse avoir été inventée par les hommes. La fée inspira à ce jeune prince les meilleurs sentimens du monde sur tous les articles, excepté sur les femmes; elles lui représentèrent les langueurs d'un attachement véritable, en lui peignant les agrémens & les vivacités de la coquetterie si flatteuse pour l'amour propre. Enfin elle joignit à toutes les séductions dont elle avoit su l'orner, ce faux sentiment que nos jeunes gens n'ont que trop aujourd'hui, & qui leur persuade que plus ils ont eu de femmes (même sans les aimer) & plus ils sont recommandables.

Mirliflore, à l'âge de dix-huit ans, ne trouva plus rien dans la cour du roi son père, qu'il pût sacrifier à son inconstance. Il en partit donc, & dans tous les pays où il alla, il éprouva le pouvoir de ses agrémens, & fut employé avec succès la séduction. Il fit des malheureuses sans nombre; mais comme l'amour fait tirer parti de tout, quelque affligées que pussent être celles qui le perdoient, elles avoient du moins la consolation d'avoir été préférées; c'étoit dans cette foule & dans ce désordre de plaisirs, que Mirli-

Flöre avoit passé sa vie, quand il arriva à la cour de son grand oncle le roi Bardondon. Quel plaisir pour un homme coquet & de plus accoutumé à plaire, de la trouver parée de cent beautés ! Mais que devint-il, en appercevant les douze plus jolies personnes que la nature eût jamais formées ? De leur côté, elles sentirent toutes beaucoup de goût pour lui, & ce goût égal en elle redoubla la situation embarrassante dans laquelle il se trouva ; enfin il en vint au point de ne pouvoit être un moment sans elles. La douze l'engageoit par des propos charmans, que la vivacité de l'autre lui faisoit oublier. L'enjouée le charmoit, mais il n'en étoit pas pour cela moins sensible à la solidité des discours de la sérieuse ; la fine piquoit son goût, & la délicate le faisoit rougir. Il se consolait avec la complaisante des plaisanteries qu'il avoit essuyées de la caustique ; la belle occupoit des regards que la jolie lui enlevait aussitôt. Enfin l'agréable le séduisoit, & sa vanité étoit piquée du plaisir de plaire à la difficile.

Une telle situation rendit le beau Mirisflöre insensible à toutes les autres beautés de la cour ; les agaceries, les billets, les lorgneries, les sacrifices, toutes choses qui jusqu'alors avoient fait ses délices & sa seule occupation ; toutes ces choses, dis-je, ne le purent animer ; il ressentit l'amour pour la première fois, quoique douze

personnes en fussent l'objet, & Surcaminé elle-même fut trompée à ce sentiment. Cet attachement pour un si grand nombre, lui parut la perfection de l'inconstance qu'elle avoit entrepris de produire : elle triomphoit donc, & Paridamié ne disoit mot.

Le père de Mirlisfloré écrivit, mais inutilement à son fils, qu'il désiroit son retour : ce fut avec la même inutilité qu'il lui proposa un mariage très-avantageux. Le prince ne put accepter aucune de ces propositions : rien dans le monde ne pouvoit l'engager à se séparer de ses douze souveraines.

Un jour que Balanice donnoit une fête dans les jardins, & que le prince ne savoit à laquelle entendre, on entendoit bourdonner quelques mouches à miel ; les belles filles en craignirent les piqures, elles coururent en folâtrant ensemble pour les éviter, & par conséquent elles se séparèrent de la compagnie. Pour lors les mouches s'accrurent en un moment, & devinrent suffisamment grandes pour enlever ces douze beautés ; leurs cris & ceux des spectateurs se perdirent dans les airs. Cette étonnante aventure fit éprouver à toute la cour une affliction bien sincère. Pour Mirlisfloré, après les premiers momens d'un désespoir qui faisoit tout craindre pour ses jours, il tomba dans une langueur excessive. Surcan-

rine accourut en toute diligence pour lui donner du secours, & le retirer d'un état si peu conforme à l'éducation qu'elle lui avoit donnée. Elle lui apporta trois romans manuscrits qu'elle n'avoit pas encore eu le tems de faire imprimer, mais il ne daigna pas seulement les ouvrir; il rejeta les portraits des plus jolies femmes qu'elle lui présenta, & dont il avoit autrefois fait un amas, comme un trophée à sa vanité. Enfin Mirriflore triste, sombre, & n'aimant que la solitude, faisoit craindre pour sa vie. Un jour qu'il étoit le plus abandonné à ses tristes regrets, il entendit de tous côtés des cris de joie, & sur-tout d'admiration; sa curiosité n'en fut point émue; l'étonnement que tout le monde exprimoit, étoit assurément bien fondé; l'on voyoit un char de cristal qui s'avançoit lentement dans les airs, les rayons du soleil rendoient la voiture éblouissante, un nombre infini de demoiselles dont les ailes brillantes naturellement produisoient un éclat merveilleux, portoient mille & mille guirlandes qui formoient un théâtre de fleurs. Six autres demoiselles étoient attelées au char; une jeune personne les menoit avec une adresse & une grâce infinie, avec des rubans de couleur de rose; cette marche, ou plutôt cette pompe, étoit aussi brillante que galante, mais tout ce spectacle ne se fit plus admirer, aussi-tôt qu'il fut

possible de distinguer la beauté qui descendoit des cieux. Péri-damie étoit assise à ses côtés, elles mirent pied à terre l'une & l'autre au bas du grand escalier du palais, & montèrent chez la reine; elles y arrivèrent enfin malgré la foule qui les environnoit, les Suisses eurent même une peine infinie à leur faire faire place, & le respect que l'on devoit au palais, ne put empêcher les exclamations que l'on faisoit sur la beauté dont on étoit ébloui. Grande reine, lui dit la fée, voilà votre fille que je vous amène, cette même Rosanie qui vous a été enlevée au berceau. Après les premiers transports d'une joie pareille à celle que Balançe ressentit : & mes douze filles, ne les verrai-je plus, en suis-je pour toujours séparée, dit-elle tendrement à la fée ? Bientôt vous ne me les demanderez plus, lui répondit la bonne Péri-damie ; mais elle prononça ces paroles du ton qui fait sentir que l'on ne veut pas être poussé de questions ; pour lors elle disparut de l'appartement de la reine, & remontant dans le char d'une vitesse égale à l'éclair, elle fut perdue de vue dans l'immensité du ciel.

L'on courut annoncer ces événemens à Mirli-flore ; tout ce qu'on lui rapporta de la beauté de Rosanie, ne fit pas la moindre impression sur son esprit ; l'on eut même beaucoup de peine à le résoudre à venir rendre visite à sa belle cou-

l'âge ; la politesse & la bienfaisance furent les seules choses qui le déterminèrent à faire cette démarche. Il fut frappé de toutes les beautés, sa délicatesse même étoit venue au point de lui reprocher de ce qu'il trouvoit encore quelque chose de beau dans le monde, après la perte qu'il avoit faite. La beauté toute seule n'a jamais fait un amant constant ; mais à chaque instant de conversation, il découvroit dans le caractère & dans l'esprit de Rosanie, tantôt un agrément, tantôt une grâce, tantôt enfin une des séductions qui l'avoient enchanteré dans les douze personnes dont il regrettoit la perte ; enfin il trouva dans le caractère de Rosanie tous les divers agrémens, comme il étoit frappé de tous les traits que son village lui retraçoit à la fois, un amant aussi éclairé, aussi tendre que l'étoit Mirisfloré, pouvoit-il s'y méprendre ? Toutes ses autres connoissances, la parole de la fée, tous les discours de Rosanie elle-même n'étoient que de foibles preuves auprès de celles que l'amour prononçoit ; Mirisfloré, plus amoureux qu'on ne le fut jamais, obtint aisément sa belle cousine en mariage. Au moment qu'il en fit la demande, Peridamie parut triomphante, elle étoit dans le plus beau des chars, destiné à la reine des fées, car elle en étoit déjà la reine ; Surcantine, à la seule vue de Rosanie, s'étoit départie de ses prétentions. Peridamie rendit un

compte très-exact du plus grand miracle de la féerie qu'elle avoit produit ; elle apprit , & de quelle façon elle avoit enlevé Rosanie , & comment elle avoit séparé les douze caractères , afin de les pouvoir plus aisément rendre parfaits , & détruire en même tems l'inconstance de Mirhiflore d'une façon qui ne lui fût point suspecte , & qui cependant fût certaine au moment de la réunion d'un aussi grand nombre de rares talens.

Les noces furent célébrées , & les charmes de Rosanie avoient si fort le don de la séduction , que Surcantine elle-même voulut faire un présent aux nouveaux mariés. Rosanie ressentoit elle seule autant d'amour qu'en avoient éprouvé les douze beautés. Pour Mirhiflore , il fut constant toute sa vie (eh ! qui ne l'eût pas été ?), quoique son règne & sa vie ayent été de la plus longue durée.



LE PRINCE
MUGUET
ET
LA PRINCESSE
ZAZA,
CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui don-
noient tout ce qu'ils avoient , parce qu'ils étoient
les meilleurs gens du monde , & qu'ils ne pou-
voient laisser souffrir personne. Le roi Bambou ,
leur voisin , sachant qu'ils n'avoient plus de tré-
sors , entra dans leur pays avec une grande ar-
mée , & s'en empara. Le pauvre roi n'ayant rien
pour se défendre ni pour subsister , fut obligé de
mettre une fausse barbe , & de s'en aller à pied
avec la reine sa femme , emportant sur ses bras ,
avec beaucoup de peine , le petit Muguet , leur

fils unique , âgé de trois ans , & dont la figure
 étoit charmante. Ces malheureux princes eurent
 au moins le bonheur dans leur infortune , d'éviter
 les poursuites du méchant roi-Bambou , qui vou-
 loit les faire mourir. Ils traversèrent les déserts ,
 & se trouvèrent , après des fatigues incroyables ,
 dans une belle vallée coupée par un torrent , dont
 la fraîcheur entretenoit des prairies admirables.
 Pendant qu'ils considéroient les beautés de la
 nature , qui seules ont le droit de nous charmer
 véritablement , ils entendirent une voix qui dit :
Pêches , & tu trouveras. Ces paroles firent d'au-
 tant plus d'impression sur l'esprit du roi , qu'il
 avoit toute sa vie fort aimé la pêche , & qu'il
 portoit toujours des hameçons dans sa poche :
 cette précaution lui devint alors fort utile , car
 il les attacha au bout d'un désespoir que la reine
 avoit heureusement conservé , & prit en un mo-
 ment de gros poissons avec lesquels il fit un très-
 bon repas , car les pauvres princes n'avoient mangé
 dans le désert que des fruits sauvages & des ra-
 cines ; sensibles à ce foible secours , & touchés
 de la beauté du lieu , ils firent une feuille pour
 se mettre à l'abri ; ils ramassèrent des feuilles &
 de la mousse dont ils se firent un bon lit. Tout
 est comparaison. Cette petite habitation leur pa-
 rut donc bientôt pleine de délices ; cependant ,
 ils trouvaient que des troupeaux manquoient à

leur bonheur , & la reine imagina qu'elle pourroit les garder avec le petit prince , pendant que le roi iroit à la pêche , car elle continuoit non-seulement à être très-abondante , mais les poissons qu'il pêchoit étoient d'une beauté ravissante , & les couleurs de leurs écailles étoient aussi vives que brillantes , souvent même il s'en trouvoit d'arlequins. Ce n'est pas tout encore , ils s'apprivoisoient aisément ; & le roi s'étant aperçu de cette particularité , remarqua qu'ils apprenoient à parler & à siffler plus vite qu'aucun perroquet. Cette découverte lui fit prendre la résolution d'en aller vendre à une ville assez voisine de sa retraite. Il y fut en effet , & voyant qu'il n'y avoit dans le marché aucun poisson de cette même espèce , il exposa les siens , & fit remarquer ce qu'ils savoient faire & dire , en assurant qu'ils étoient jeunes ; qu'il ne les avoit instruits que depuis peu de tems ; & qu'ainsi , leurs talens ne pouvoient qu'augmenter. Une chose aussi singulière auroit réussi dans tous les pays ; mais elle ne pouvoit manquer de faire un grand effet dans une ville où le luxe étoit en si grande recommandation ; aussi tout le monde s'empressa pour acheter les poissons du roi , on lui donna tout ce qu'il demanda de ceux qu'il avoit apportés , & même on lui fit promettre de revenir avec d'autres ; en peu de tems les poissons de

vinrent fort à la mode ; on les mettoit dans de grands vases de cristal pleins d'eau , que l'on pensoit comme des cages dans les appartemens ; leurs belles couleurs paroissoient à découvert , & l'on pouvoit aisément les assortir aux meubles. Avec l'argent que le roi retira de ces beaux poisons , il fut en état d'acheter des troupeaux , & d'embellir sa retraite de toutes les choses nécessaires : il sentit bientôt après les douceurs de la vie qu'il menoit , & ne regretta plus son beau royaume.

La fée du Hêtre, touchée de la situation de ces princes malheureux , habitoit la vallée où le liard les avoit conduits ; c'étoit elle qui leur avoit fait entendre la voix qui leur conseilloit de pêcher , & qui les prit sous sa protection , parce qu'elle aimoit beaucoup les enfans , & que le petit Muguet , qui ne pleuroit jamais , devenoit tous les jours plus joli. Il est très-aisé de plaire aux gens affligés , en compatissant à leurs malheurs ; aussi , sans avouer d'abord son état de fée , elle fit connoissance avec le roi Pêcheur & la reine Bergère , qui prirent en très-peu de tems une fort grande amitié pour elle , & lui confièrent même le beau Muguet , leur unique espérance : elle le menoit dans son palais , & c'étoit avec un grand plaisir de sa part , car elle lui donnoit sans cesse des tartes , des gâteaux & de la bonne
crème

erème ; elle employa d'abord ces moyens pour s'en faire aimer ; mais dans la suite , elle fit usage du goût qu'il avoit pour elle , & s'en servit pour lui inspirer des sentimens convenables à sa naissance , & lui donner des connoissances nécessaires à tous les hommes ; mais encore plus à un prince. Malgré tout le soin de la fée , la vanité l'emporta , & corrompit les bons sentimens que la nature avoit établies dans son cœur ; & lorsqu'il eut atteint sa quinzième année , la vie champêtre le dégoûta ; cette ville voisine , où le luxe & la mollesse régnoient à l'envi , le séduisit ; & se livrant à tous les charmes de l'inconstance , il fit autant de conquêtes qu'il eut dessein d'en faire , car il étoit charmant. Le roi & la reine étoient fort affligés de ce genre de vie ; mais ils ne savoyent comment s'y opposer ; car , entre nous , la fée du Hêtre étoit un peu trop bonne. Sur ces entrefaites , elle reçut la visite de Saradine , une de ses compagnes ; elle étoit si fort en colère , qu'elle ne pouvoit parler. Eh mon dieu ! qu'avez-vous donc , lui dit avec douceur la fée du Hêtre ? Hélas ! vous en allez juger , lui répondit-elle. Vous savez que non contente d'avoir doué Zaza , héritière de l'île des Roses , de tout ce qu'une princesse peut espérer pour plaire , je l'élevois auprès de moi avec des soins infinis ; que croyez-vous qu'elle m'a fait ? non , je n'en saurois re-

venir , continua-t-elle. En me faisant plus de caresses & d'amitiés qu'à son ordinaire , elle m'a fait promettre de lui accorder une grace. Ses manières m'ont séduite , & j'avoue que j'ai juré ; enfin , voïci ce qu'elle m'a demandé : Vous m'avez accablée de bontés , a-t-elle ajouté , je suis comblée de vos dons , mais je vous conjure de me les ôter ; car enfin , si j'ai le bonheur de vous plaire , je ne fais si c'est par moi-même , & je ferai toute ma vie dans la même situation avec tous ceux que je dois rencontrer ; voyez donc quel dégoût vos bontés , dont je ne suis point ingrate , ont répandu sur ma vie. J'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu , continua Saradine , pour la faire changer d'avis , mes efforts ont été inutiles ; n'ai-je pas raison , continua t-elle en colère , de lui faire souffrir autant de peines que je comptois lui procurer de plaisirs & de satisfaction ? Après avoir fait la cérémonie nécessaire pour lui ôter tous mes dons , je viens , continua-t elle , me reposer avec vous , & chercher dans votre solitude une dissipation dont j'avoue que j'ai grand besoin ; mais dans le fond , que lui ai-je ôté , à cette Zaza que j'aime peut-être encore ? La nature l'a formée si belle , & lui a donné tant d'esprit , qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour plaire. J'ai voulu commencer , poursuivit Saradine , par lui faire éprouver les peines du corps , & je l'ai

transportée dans ces déserts où je viens de la laisser. Quoi ! sans aucun secours , lui demanda la bonne fée ? Oui , reprit Saradine ; hé bien , continua la fée du Hêtre , donnez là moi , je n'augure point mal de ce qu'elle vous a demandé , il faut punir sa vanité , & la corriger par l'amour : il y a plus d'esprit dans son procédé , que n'en ont d'ordinaire toutes ces petites sottes que nous avons la bonté de doter. Saradine accepta la proposition , & laissa la fée du Hêtre dans la forêt. Son premier soin fut d'écarter tout ce qui pouvoit incommoder la belle Zaza , & de former devant elle un petit sentier d'une herbe molle , qui la conduisit avec une ombre charmante à l'habitation du roi Pêcheur & de la reine Bergère. Ils furent surpris en la voyant ; mais ils furent encore plus touchés de l'état déplorable où les ronces & les épines l'avoient réduite avant que Saradine en eût pris soin , & quoique les agrémens de la figure augmentent toujours l'intérêt ; plus on a souffert , & plus on est sensible aux malheurs des autres. Ces bons princes étoient assis sur le bord du torrent ; ils laissoient passer la plus grande chaleur du jour , & se reposoient du travail de la matinée , en attendant un repas convenable à leur état présent. Le roi fut au-devant de Zaza , qui n'osoit s'approcher ; la candeur qui régnoit sur son visage , & quelques mots polis , simples &

remplis d'intérêt, que l'usage du monde peut seul apprendre à prononcer, l'eurent bientôt rassurée; & l'ayant conduite dans sa cabane, elle accepta sans peine le repas & le couvert. Zaza leur conta tout ce qui lui étoit arrivé sans aucun déguisement. Le roi fut charmé de son esprit, & la reine trouva qu'elle avoit été bien hardie d'oser contredire une fée. Vos bontés, madame, lui répondit Zaza, m'empêchent de regretter ce que j'ai fait; car enfin, ce que j'ai mérité jusqu'ici, je ne le dois qu'à moi-même, & ma conduite & ma reconnaissance me feront obtenir encore plus dans la suite, par les soins que j'apporterai à vous plaire, si vous me permettez de faire ici quelque séjour; de semblables discours charmèrent également le roi & la reine; ils regardèrent Zaza comme un présent du ciel, & comme une consolation dans la peine que leur causoit l'absence presque continuelle du prince Muguet, car il étoit sans cesse à la ville, où la fée lui entretenoit une maison magnifique, & toutes les commodités possibles. Zaza s'établit donc dans la cabane, & partageant les soins du ménage avec la reine, elle ne fut bientôt extrêmement aimée. On la présenta à la fée du Hêtre, à laquelle on conta son histoire qu'elle savoit aussi bien que personne; mais elle ne fit pas semblant d'en être instruite; & se laissant aller au goût qu'elle avoit

pour la jeunesse aimable, il ne lui fut pas difficile d'en être aimée ; elle la fit venir souvent dans sa retraite ou dans son palais de feuilles ; il étoit formé par les plus beaux arbres & les plus anciens du monde ; l'enlacement de leurs branches formoit plusieurs appartemens & plusieurs étages , dont la déesse Astrée de messire Honoré Durfé , n'étoit qu'une copie très-imparfaite , mais que le sentiment rendra toujours préférable. La fée lui montrait tous les jours quelques-unes des raretés qu'elle avoit rassemblées pour son amusement. Mais Zaza préféroit à tous les autres endroits , le cabinet des romans. Il est vrai que cette pièce étoit fort agréable ; l'on y voyoit , dans un ordre charmant , les morceaux les plus rares , qui ont été la base ou le plus grand ornement des romans , comme l'épée de Lisvart , la lance de Roger , le modèle de l'arc des loyaux amans , un parfaitement beau tableau de la gloire de Niquée ; en un mot tous les plus beaux livres que l'imagination a su créer pour plaire & pour amuser , ils charmoient Zaza. Mais comme elle vouloit être parfaite , elle s'instruisoit aussi de tous les contes des fées qu'elle pouvoit apprendre ; non contente de la mener dans le cabinet des romans , elle la faisoit souvent entrer dans un autre , où lui montrant les plus grandes raretés , elle disoit à chaque pièce , c'est pour

celui qui l'épousera ; tantôt c'étoit un beau chapeau d'or ; tantôt un vaisseau qui voguoit entre deux eaux , un cor de chasse fait d'un rubis , deux cierges de cire blene qui ne se consommoient point , des diamans qui en produisoient d'autres , & mille autres choses aussi belles que singulières dont le détail seroit trop long. Comment ne pas aimer à la folie quelqu'un qui ajoutoit aux charmes de la société l'espérance de faire d'aussi beaux présens ; car la belle Zaza ne doutoit point que ces raretés ne fussent un jour les présens de sa nôce. Il est vrai que la fée du Hêtre ne lui avoit jamais rien dit de plus positif. Mais pourquoi les lui auroit-elle montrés , s'ils ne lui avoient été destinés ? Il y auroit eu de l'impolitesse & de la dureté dans le procédé de la fée. Mais elle n'en agissoit avec cette douceur apparente , que pour la punir plus essentiellement. Pour y parvenir , elle jera les yeux sur le beau Muguet. J'ai déjà dit , ce me semble , qu'il avoit pris autant d'éloignement pour la campagne , que de goût pour la ville dont j'ai parlé. Le luxe & les plaisirs suffisoient pour occuper pleinement un jeune homme doué de la beauté , mais qui fort attaché à sa figure , la croyoit encore plus parfaite. Quelqu'un blâmera peut-être la fée du Hêtre de son indulgence ; mais elle aimoit ce jeune prince , & ne

vouloit le corriger des plaisirs que par les plaisirs mêmes. Ce remède est encore plus doux qu'il n'est sûr ; mais enfin par bonté elle n'en avoit point imaginé d'autres. Muguet , le modèle & l'exemple de nos petits maîtres , vouloit être par-tout , connoître tout le monde , passer pour avoir eu toutes les jolies femmes , & pour voir les mettre sur un catalogue qu'il tiroit à vanité d'augmenter. Des projets aussi beaux l'empêchoient de rendre visite à la fée , encore moins à ses parens ; la campagne l'ennuyoit , disoit-il , & ces bonnes gens trop simples n'entendoient point sa langue , & n'admiroient point les récits qu'il leur faisoit de ses prétendues prouesses. Il étoit le plus occupé de ces belles réflexions si communes à la jeunesse , lorsque la fée du Hêtre le jugea très propre à mortifier la belle Zaza. Elle lui en parla souvent comme d'un jeune homme charmant , & dont la naissance , égale à la sienne , pourroit être un parti convenable pour elle , si leurs sentimens se trouvoient conformes. Elle annonça le retour de Muguet quelques jours avant son arrivée. Zaza se prépara à cette vue par mille attentions sur sa parure , & quoiqu'elle ne doutât point du succès , elle étoit agitée de mille idées qui toutes lui promettoient une conquête assurée. Mais la fée du Hêtre qui ne doutoit point que le prince , par goût , par nouveauté

ou par vanité , ne s'enflammât pour elle au premier coup d'œil , avoit trouvé moyen d'y mettre ordre ; car elle avoit répandu sur toute la personne de Zaza un air gauche & une altération sur les traits de son visage qui ne paroissoient qu'aux yeux du beau Muguet. Il entra dans le palais des Feuilles , plus agréable encore que la fée ne l'avoit représenté ; mais regardant à peine Zaza , il fit cent questions à la fée , & pour le moins autant de récits. La princesse fut très-étonnée du peu d'effet de ses charmes , & par un dépit qui n'est que trop naturel , & qui se fait sentir en un moment , elle ne répondit au compliment , qu'il ne lui fit que par égard pour la fée , qu'avec beaucoup de dédain ; mais ses dédains furent inutiles , on ne les remarqua seulement pas. Zaza piquée , ne douta point que les charmes de son esprit ne méritassent son attention , & quoiqu'elle eût grand soin de les faire paroître , cette dernière ressource ne lui fut pas plus utile. Connoit-on l'esprit à un certain âge ? La beauté fait cent conquêtes contre une que fait l'esprit ; celui-ci ne sert ordinairement qu'à les conserver.

Les réponses du prince étoient polies , mais elles n'étoient point accompagnées de cette vivacité qui donne envie de dire quelque chose d'aussi agréable que ce que l'on vient d'entendre , non plus que de cette surprise & de cette façon

d'écouter qui découvre jusques dans le silence le contentement que l'on inspire : plusieurs visites confirmèrent le malheur de Zaza ; car le prince avoit touché son cœur , & malgré tous les ridicules qu'elle lui avoit trouvées sans peine , elle n'avoit pu résister aux charmes de sa figure ; après s'être dit à elle-même tout ce que nous lisons dans les romans , & ce que l'on peut dire dans une situation pareille , elle regretta mille fois les dons qu'elle n'avoit pas voulu conserver. Muguet, de son côté , étoit surpris des éloges que la fée, le roi & la reine faisoient continuellement de la figure de Zaza : ils servoient à le confirmer dans l'idée du peu de goût qu'il trouvoit aux gens de la campagne ; & pour leur prouver finement l'opinion qu'il en avoit , il leur faisoit à tout moment le portrait des beautés de la ville qu'il aimoit, qu'il avoit aimées , ou qu'il comptoit aimer. Ces propos étoient autant de coups de poignard pour Zaza , qui souvent en étoit témoin. La fée vouloit cependant le corriger aussi du commerce de ces femmes connues sous le nom de caillettes : elle avoit assurément raison , car elles rendent presque toujours un homme insupportable , & sûrement ridicule. Pour venir à bout de son dessein , elle lui fit remettre par un inconnu qui fit son message avec beaucoup de mystère , un paquet qui renfermoit un portrait de Zaza , telle

qu'elle étoit en effet ; il étoit accompagné de cette lettre.

Cette beauté, beaucoup d'esprit, un cœur tout neuf avec un grand royaume, auroient comblé les vœux du beau Muguet ; mais son inconstance est redoutable.

Ce billet fit moins d'impression sur l'esprit du prince, que le portrait n'en fit à ses yeux. Il s'écria souvent, ne pouvant s'en empêcher que jamais il n'avoit rien vu qui fût à la fois si beau & si joli ; il n'est pas possible, continuoient-il, qu'une telle physionomie soit trompeuse, & que l'esprit ne réponde à tant de charmes. Après ces premiers transports, il fit un retour sur lui-même, & courut à la ville pour éviter le ridicule d'être amoureux d'un portrait, & pour chasser promptement toutes les idées qu'il en avoit pu recevoir ; mais il ne trouva plus dans les beautés qu'il croyoit les plus piquantes, les attraits qu'il y avoit laissés ; celle-ci, disoit-il, n'a pas cette finesse dans les yeux ; cette autre n'a point autant de grâces dans le sourire ; le nez de celle-là n'est pas si bien façonné ; en un mot, tout ce qu'il apperçut ne ressembloit point au portrait, dont, malgré lui-même, il se trouvoit occupé. La ville, bientôt après, lui devint importune ; & comme

il ne savoit plus s'occuper, ni ricanner de ces minuties qui composent ordinairement le commerce des femmes du monde, lui-même il leur parut moins aimable ; le séjour de la fée du Hêtre, & la retraite de ses parens commencèrent à lui paroître plus agréables. La fée ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce changement ; & voulant, au contraire, le traiter comme elle avoit toujours fait, & contribuer à ses plaisirs, elle assembla dans son palais toutes les femmes que le prince avoit aimées, & leur donna un grand dîné, où Muguet, qui seul en faisoit les honneurs, jouoit un rôle très-embarrassant. La vue de tant d'objets, les uns quittés fort mal, les autres tournés en ridicule, ou sacrifiés, & que même il ne voyoit plus que par leur mauvais côté, lui firent une telle impression, que jamais fête ne fut plus ennuyeuse ; car il étoit l'objet des regards tendres, mécontents, piqués, jaloux, ironiques, fâchés, ou sottement animés. Cette fête, composée d'une vingtaine de femmes, qui, dans tout autre temps, auroit été son triomphe, devint alors une source de remors & de réflexions qui le conduisirent encore au dégoût de sa vie passée. Pendant ce temps, la malheureuse Zaza étoit chez le roi pêcheur & la reine bergère, humiliée, c'est tout dire pour une jolie femme. Elle croyoit que l'absence détruiroit à la fin des sentimens qu'elle ne pouvoit

se pardonner. Mais que peut-on proposer à une passion qui résiste au mépris ? Muguet, s'adonnant à la retraite, & commençant à en éprouver les douceurs, fit renaître non pas de l'espérance dans le cœur de Zaza, mais au moins quelque curiosité ; car elle voulut savoir ce qui causoit le changement qu'elle remarquoit en lui. Plus elle l'examinait, plus elle voyoit les apparences de l'amour. Eh ! qui le connoît mieux que ceux qui le ressentent ? Mais aussi plus elle croyoit reconnaître les apparences du sentiment, & plus elle voyoit avec douleur qu'elle étoit bien éloignée de l'inspirer. Aucune des démarches du prince ne pouvoit être prise pour cette timidité, qui souvent retarde les consolations que l'amour est au moment de donner. Zaza, douce & timide (car une femme ne devient fière & haute que par les soumissions & la déférence qu'on a pour elle) Zaza, dis-je, voulant au moins voir le prince, cherchoit les occasions de l'entretenir ; & lui, de son côté, loin d'éviter sa conversation, la cherchoit ; il ne put même lui cacher son amour, mais il convint qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même, tant il avoit occasion d'en rougir ! Cet aveu, que la princesse ne pouvoit s'attribuer, lui fut infiniment sensible ; mais enfin, comme elle étoit accoutumée à surmonter sa douleur, elle ne laissa rien échapper qui pût découvrir le

malheureux état de son cœur. Un jour que le prince étoit endormi au pied d'un arbre, elle s'en approcha doucement, pour jouir sans trouble du plaisir de le voir : quelle fut sa surprise, quand appercevant un portrait à ses côtés, elle le reconnut pour le sien ! & quoiqu'en l'examinant, elle n'en fût pas trop contente, la joie & le saisissement d'un bonheur inespéré la firent presque éclater ; mais quand elle se rappela la façon dont il vivoit avec elle, la distraction, les idées tendres qu'il avoit en sa présence, & dont elle n'étoit point l'objet, elle tomba dans de nouveaux embarras ; mais tout ce qui soulage la jalousie, étant un bonheur, & ne pouvant plus être jalouse de tous les soins qu'il donnoit à ce portrait, elle ne pensa plus qu'aux moyens de le faire déclarer : ses efforts furent inutiles ; aussi plus elle y pensoit, moins elle pouvoit comprendre comment il se pouvoit faire que le prince adorât son portrait, & eût en même tems une si grande indifférence pour elle : il convenoit cependant qu'elle avoit beaucoup d'esprit ; souvent même il désiroit à l'objet pour lequel il soupiroit un caractère semblable à celui qu'il aimoit en elle. C'étoit bien peu mériter pour un aussi grand amour, il en faut convenir. La vue de son portrait l'avoit cependant rendue plus hardie : aussi se hasarda-t-elle un jour de lui demander le nom de l'heu-

reuse princesse dont il étoit occupé. Hélas ! je voudrais pouvoir vous le dire , lui répondit tristement le prince. Eh ! seigneur , qui vous en empêche , reprit la tendre Zaza ? Que pouvez-vous craindre ? tout , hélas ! interrompit Muguet , puisqu'elle m'est inconnue , mais je ne demeurerai pas long tems dans le trouble où je suis ; & si l'univers la renferme , elle ne peut échapper à mes recherches. Zaza , surprise au dernier point , vouloit douter de ce qu'elle avoit entendu ; mais enfin l'envie de plaire étant toujours accompagnée de patience & de douceur , elle le conjura de lui montrer ce portrait ; & pour l'obtenir , elle ne lui déguisa point de quelle façon elle l'avoit déjà vu. Le prince y consentit , & Zaza , l'ayant examiné quelque tems , lui dit d'un air modeste en le lui remettant , qu'il étoit assez bien. Un éloge aussi foible fut mal interprété par le prince , qui ne put s'empêcher de lui dire : je vous avoue , Zaza , que je croyois votre esprit au-dessus de ces petitesse si communes dans les femmes ; croyez-vous , continua-t-il vivement , que l'on puisse trouver ailleurs cet éclat mêlé de tant de douceur & de grâces ? Je crois , seigneur , lui répondit Zaza en rougissant , que cette princesse doit être contente du peintre. C'est à-dire , dit Muguet , que vous la croyiez flattée. Sans doute , mais cependant on la peut reconnoître ,

reprit Zaza en baissant les yeux. Quoi ! vous la connoissez , s'écria le prince ; de grâce , tirez-moi de peine , dit il en se jetant à ses genoux ; comptez que je vous devrai la vie , si je puis voir , par vos soins , un objet si parfait. Eh bien , seigneur , reprit la princesse avec les yeux baignés de larmes , n'avois je pas raison de vous dire qu'il étoit flatté ; pourquoi voulez - vous m'obliger à vous en faire convenir ? Le prince eut alors besoin de toute sa politesse pour ne lui rien répondre. Pensant comme il faisoit , toute réponse eût été choquante ; mais voyant que Zaza s'attribuoit cette peinture , & ne voulant pas lui faire sentir à quel point il la trouvoit aveuglée par sa vanité , il se leva d'un air froid & réservé , sans proférer une seule parole ; & jamais une conversation vive n'a fini si brusquement ; car , par d'autres raisons faciles à imaginer , Zaza , de son côté , ne pensa point à la soutenir ; & le prince s'étant retiré , partit quelques heures après. Ce départ mit la princesse au désespoir ; car enfin elle ne pouvoit se croire aimée ; & l'absence du prince lui fit voir avec tant d'horreur les lieux témoins du mépris que l'on avoit fait de ses charmes , qu'elle résolut de s'en éloigner , & qu'elle partit sans témoigner sa reconnoissance au roi , à la reine & à la fée , ne pouvant se déterminer à faire l'aveu de ses malheurs : ils intéressoient trop son amour

propre pour avoir besoin de confidens. Quand elle eut marché quelque tems, accablée de sa douleur, elle apperçut de très-loin une petite maison, vers laquelle elle adressa lentement ses pas (car elle étoit extrêmement fatiguée); plus elle en approchoit, & moins le bâtiment lui paroïssoit considérable; enfin elle distingua une petite vieille assise sur le pas de la porte, qui, la regardant d'un air assez refrigné, je parie, lui dit-elle, quand elle la put entendre, que voilà de mes demandeuses que la paresse engage à courir le pays. Hélas! madame, lui répondit Zaza en pleurant, une triste destinée m'oblige à vous demander le couvert. Eh bien! ne l'avois-je pas dit, qu'elle me demanderoit quelque chose? Du couvert, elle viendra au souper; du souper, on voudra de l'argent pour continuer son chemin; vraiment, vraiment, si l'on trouvoit tous les jours sa dupe, je ne voudrois pas vivre autrement; mais, pour moi, je ne la suis pas; on bârira, on achètera des provisions, ce sera pour vous? Nenni, ce sera pour les passans; je parie qu'une jeunesse comme ça a plus d'argent que moi, il faut que je la fouille, dit-elle en se levant, & s'appuyant sur son bâton. Hélas! madame, reprit Zaza, je voudrois en avoir, vous me feriez grand plaisir de l'accepter. Mais vous êtes bien vêtue, continua la vieille, pour la vie que vous menez. Quoi!

Quoi ! vous croyez, reprit Zaza, que je vous demande l'aumône. Je ne fais pas ce que vous faites, lui répondit la vieille, mais je fais bien que vous n'apportez rien. Au reste, continuait-elle, en regardant toujours ses habits, que me voulez-vous ? le couvert, n'est-ce pas ? encore passe, cela ne coûte guère ; mais de là vous viendrez au souper : nenni, nenni, je n'entends pas cela ; car à votre âge, on a l'appétit toujours ouvert ; de plus, vous avez marché, & je parie que vous mourez de faim. Hélas ! madame, lui répondit Zaza, quand on a du chagrin, on n'est pas difficile à nourrir. Eh bien, dit elle, en se déridant un peu, si vous me promettez d'être bien triste, vous passerez la nuit avec moi : j'y consens : pour lors elle fit asseoir Zaza à ses côtés ; & frappée de la beauté de ses habits qui cependant étoient des plus simples, elle disoit toujours avec étonnement : cote dessus, cote dessous, voyez combien tout cela vous a coûté, ne valoit-il pas mieux garder de quoi manger à vos dépens, que d'en demander aux autres ? Si l'on étoit sûr d'en trouver, comme je vous l'ai déjà dit, cela feroit fort commode ; mais dans ce tems-ci, on ne donne rien, on vend tout, & l'on a bien raison, car on ne fait pas ce qui peut arriver, le tems est si dur. Ces habits sont bien chers, ajoura-

t-elle. Hélas ! madame , répondit la princesse , ils ne m'ont rien coûté , & je n'ai jamais su ce que c'étoit quel'argent. Qu'avez-vous donc appris , s'il vous plaît , reprit la vieille ? Ah ! je le vois bien , vous êtes de ces petites demoiselles du monde qui méprisent le ménage , & qu'un amant aura sans doute abandonnée. Non , madame , répondit Zaza , je suis plus à plaindre & plus sage que vous ne le soupçonnez ; mais puisque mon état ne peut vous toucher , continua-t-elle , en fondant en larmes , si mes services pouvoient vous convenir , vous pourriez. . . . Moi ! des services , reprit la vieille , il faudroit les payer , & je ne suis pas trop bonne pour me servir moi-même , une servante coûteroit trop d'argent , une servante ne me laisseroit rien , elle mangeroit tout. Madame , lui dit Zaza , réduite au sort le plus déplorable , je ne vous demanderois rien , je vous soulagerois dans vos peines , je ferois , en un mot , tout ce qui dépendroit de moi pour vivre dans un lieu aussi retiré que celui-ci. C'est pour m'attraper , reprit la vieille , que vous dites que vous me servirez pour rien ; cependant je conçois que vous le pouvez faire ; mais comment voulez-vous que ma servante soit mieux vêtue que moi ? Cela n'est pas possible : il y a cependant remède à tout , je vous donnerai d'autres

habits , si vous voulez me laisser les vôtres. Al-
 lons , voilà qui est fait , je n'y regarderai pas de
 si près , & je vous prendrai à mon service , car
 dans le fond je suis bien vieille , & il pourroit
 m'arriver quelque accident. La pauvre Zaza qui
 ne cherchoit qu'un asyle à l'abri de tous les re-
 gards , consentit à tout , & la vieille ayant été
 chercher un petit paquet , vint l'aider à se des-
 habiller , disant toujours : comme cela est dou-
 blé ? Ah ! bons dieux , que d'ampleur ? & me-
 surant la jupe sur son bras , elle s'écrioit : il y
 a pour le moins quatre juppés dans celle - là ,
 vous n'auriez jamais pu marcher avec tout cet
 attirail , mon enfant , ni vous tourner dans ma
 maison. En disant cela , elle plioit avec une
 grande propreté routes ces étoffes pour lesquelles
 elle avoit une véritable considération , & Zaza
 se couvroit des vieux haillons que la vieille lui
 avoit apportés. Quand elle la vit ainsi vêtue , elle
 lui dit : vous êtes à merveille , & je vous aime
 beaucoup mieux avec ces habits , comment vous
 appelez-vous ? Madame , reprit la triste princesse ,
 je m'appelle Zaza. Eh bien ! Zaza , voyez quelle
 est ma bonne foi , que de gens à présent seroient
 capables de ne vous pas tenir parole & de vous
 renvoyer ! Convenez au moins que je suis bonne
 femme. Hélas ! madame , lui répondit Zaza ,

O ij

que pourrois-je regretter ? Ne suis-je pas à présent dans un état plus convenable à la situation de mon cœur. La vieille attribuant son insensibilité aux chagrins qu'elle éprouvoit , ne laissa pas que d'être frappée de son peu d'attachement pour des choses dont elle faisoit tant de cas ; car elle comptoit avoir gagné des habits pour le reste de sa vie. Quand l'heure du souper fut venue , elle entra dans sa maison , ne voulant pas que Zaza la suivît , & revint , en lui disant : soupons à présent. Pour lors , elle lui donna un très-petit morceau de pain noir , & servit deux pruneaux sur une petite planche très-propre : allons , mangeons , dit-elle , savez-vous bien que j'ai doublé l'ordinaire ? Vous m'en saurez le gré qu'il vous plaira. Alors elle en prit un & dit : partageons celui-ci , ce qu'elle fit en effet ; & comme vous êtes une nouvelle venue , ajouta-t-elle , vous aurez le côté du noyau , mais prenez garde de l'avalier , car je les amasse avec grand soin , & vous n'imaginez pas le bon feu que j'en fais pendant l'hiver : ainsi apprenez de moi , (cela ne vous coûtera rien) qu'il faut toujours acheter les fruits à noyau de préférence à tous les autres. Zaza , peu sensible à ces bons conseils , mangea son petit morceau de pain & but un peu d'eau , sans toucher à sa

moitié de pruneau que la vieille eut grand soin de reprendre & de garder pour son déjeûné. Charmée de son procédé, elle ne put s'empêcher de lui dire : je suis très-contente de vos services, Zaza, si vous continuez, nous vivrons long-tems ensemble, & vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, car je vous apprendrai des choses connues de fort peu de gens ; par exemple, lui dit-elle, voyez-vous ma maison ? C'est moi qui l'ai bâtie ; devineriez-vous bien avec quoi ? C'est avec les pierres de toutes les poires que j'ai mangées, tout le monde les jette, mais dieu ne fait rien d'inutile, & quand on a de la patience & de l'intelligence, poursuivit-elle, on n'imagine pas tout ce que l'on peut faire. Zaza, peu sensible à de semblables conseils, ne lui répondit point, & d'abord que le soleil fut couché, l'air du soir donne de l'appétit, dit la vieille ; de plus, le ferein est dangereux, couchons-nous de bonne heure, c'est mon usage à moi, & je demeure long-tems dans le lit, on y dissipe moins, & par conséquent il ne faut pas tant réparer. Zaza passa toute la nuit dans une cruelle agitation, & quand la vieille voulut se lever, elle lui dit : je vous ai bien entendue, vous avez passé une bonne nuit, & je suis sûre que vous n'avez pas envie de déjeûner. Hélas !

non , madame , reprit Zaza , n'avez-vous besoin de rien ? Demeurez au lit , lui dit-elle , tâchez de dormir , cela fait du bien , pour moi , je m'en vais faire le ménage , je ne me fie pas encore assez à vous pour vous le confier , tout cela me connoît , & jamais je n'ai rien cassé , voilà comme il faut être : j'irai demain à la ville , c'est jour de marché , & j'apporterai pour un sou de pain pour notre semaine. Elle tint cent autres propos de cette force à la pauvre Zaza qui ne l'écoutoit pas , & qui s'étant levée , fut dans ces beaux déserts rêver à son infortune ; mais comme un régime aussi terrible que celui de la vieille auroit assurément ruiné sa santé , la fée du Hêtre , qui ne vouloit que diminuer son orgueil , lui envoya des secours dont elle ne pouvoit démêler la source. Ce fut une belle vache blanche qui la vint carresser , & qui la suivant sans cesse , revint avec elle à la maison de la vieille. Quand celle-ci l'aperçut , sa joie fut extrême ; mais bientôt craignant que ceux à qui elle appartenoit , ne la vinssent réclamer , elle dit à Zaza : tirons-la toujours , nous mangerons un peu de lait , nous en garderons pour demain , nous en ferons du fromage ; cela est si bon , du lait , c'est dommage que cela soit aussi cher. Avec ces belles réflexions la vache fut tirée : elles lui

furent un petit abri au pied d'un arbre avec des herbes sèches , & la vieille ne pouvoit se lasser d'admirer par quel bonheur elle avoit trouvé un si bel animal. Zaza habitoit depuis quelque temps ce triste séjour qui n'étoit susceptible d'aucune variété , lorsque rêvant au bord d'un ruisseau , pendant que sa belle vache païssoit , elle aperçut un jeune homme dans la prairie. Elle se leva promptement & voulut fuir , lorsque le beau Muguet (car c'étoit lui-même) l'aperçut à son tour : il courut au-devant de Zaza avec d'autant plus d'empressement , qu'il la reconnut , non pour cette Zaza qu'il avoit méprisée , mais pour l'original du portrait qu'il adoroit.

La fée du Hêtré trouvant la vanité de Zaza assez humiliée , voulut employer le même remède contre Muguet , qui n'en avoit pas moins besoin ; la fée rendit à Zaza ses véritables traits , & priva dans l'instant Muguet de la beauté qui avoit été la source de son inconstance.

Muguet se jeta au-devant de Zaza pour l'empêcher de fuir. On peut juger quels discours il devoit tenir à un objet dont il avoit le cœur rempli , & qu'il retrouvoit après des recherches infinies. Il employa des termes si humbles & si touchans , que Zaza consentit à l'écouter par

compassion. Muguet voulut la suivre ; mais elle le lui défendit ; elle lui permit seulement de venir quelquefois dans le même lieu partager sa solitude. L'amour malheureux & méprisé , est ordinairement soumis : il lui obéit ; mais il ne manquoit pas un jour de venir dans la prairie chercher celle qu'il adoroit , & tâcher de la fléchir. Que je suis heureux , lui disoit-il , de vous avoir trouvée. Je suis déjà trop enchanté de mon sort pour oser m'en plaindre ; décidez-en , vous en êtes souveraine. Ce fut dans une de ces conversations que Muguet , qui s'étoit attaché à mériter la confiance de Zaza , apprit avec une douleur extrême qu'elle avoit disposé de son cœur ; Je ne puis , lui dit elle un jour , recevoir vos vœux : J'ai aimé , & j'aime encore pour mon malheur , un prince léger , inconstant , plein d'orgueil , qui n'aimoit que lui , qui n'étoit sensible qu'aux faux airs ; que ses bonnes fortunes avoient rendu ridicule ; que les femmes avoient gâté ; qui par conséquent étoit incapable de connoître l'amour , & qui , pour comble de maux , m'a méprisée. Mais c'est un fat que vous me dépeignez , reprenoit le prince ; Se peut-il , avec l'esprit que vous avez , qu'un tel homme vous ait séduite ? Il n'est que trop vrai , reprenoit la belle Zaza , en versant un torrent de larmes. Ainsi , le

prince pénétré, lui disoit contre lui-même, tout ce que l'idée de rival présente à l'esprit. Comment, ajoutoit-il, avec la beauté dont vous êtes ornée, avez-vous pu trouver un insensible ? Si l'amour m'eût accordé le bonheur de toucher votre cœur, je vous aurois sacrifié le monde entier. J'ai couru l'univers, j'ai renoncé à tous les plaisirs, par la seule vue d'un portrait : Que cet aveu m'eût été humiliant autrefois ; mais vous êtes plus belle que votre portrait : Je vous ai vue, je ne me séparerai jamais de vous ; Quoi ! mon portrait, reprit Zaza avec une vivacité dictée ? Par un mouvement de jalousie, Muguet l'auroit-il sacrifié ? Il ne le quittera qu'avec la vie, ce précieux portrait, reprit alors le prince, avec l'éloquence d'un cœur pénétré d'amour ; mais d'où pouvez-vous savoir mon nom ? L'embarras de Muguet & de Zaza n'auroit fait qu'augmenter par leurs discours si, dans ce moment, la fée du Hêtre, qui avoit assez éprouvé leurs cœurs, n'eût permis que Muguet parut aux yeux de Zaza sous ses véritables traits, & tel que la belle princesse l'aimoit : tous les reproches qu'il avoit essuyés sur ses ridicules passés, tout le mal qu'il en avoit dit lui-même ; & plus que tout cela, le degré d'amour auquel il étoit parvenu, avoit détruit la vanité qui faisoit le seul obstacle à son

bonheur ; qui pourroit décrire le plaisir qu'ils éprouvèrent ? Ces récits sont au-dessus de l'expression. Contens , charmés l'un de l'autre , ils prirent le chemin de la petite maison où Zaza avoit été reçue ; ce fut alors qu'elle se reprocha les haillons dont elle étoit couverte ; elle s'en inquiétoit , le prince n'y pensoit pas ; & quand il s'en aperçut , il fut attendri & flatté de tout ce qu'elle avoit souffert. Ils ne furent pas long-tems sans se trouver chez la vieille , qui , les voyant arriver , s'écria : On a vraiment bien raison de dire : plantez-là des filles , il y viendra des garçons ; ce que vous faites est fort joli pour une fille , dit-elle à Zaza ; je ne veux point de tout ce train dans ma maison ; vous comptez bien n'y pas rentrer , vraiment , vraiment , il y feroit beau voir ; mais ma bonne , lui dit le prince , vous n'y pensez pas. Si fait , vraiment , j'y pense ; c'est pour y avoir bien pensé , & je ne penserai point autrement. Mais voyez cette belle barbe avec sa bonne , à qui croit-il parler ? Muguet fut au moment de se fâcher , voyant l'injustice de la vieille & l'insulte qu'elle faisoit à Zaza , aussi lui laissa-t-il cette querelle à démêler , mais elle n'en tira pas meilleur parti , car les cris , les pleurs & les sermens de ne les point avoir , s'exhalèrent au seul mot d'habits qu'elle prononça. Cepen-



On a vraiment bien raison de dire : plantez-la des filles, il y viendra des garçons.

J. P. Marillier. inv.

E. De Grand. sculp.

dant la princesse insista , car depuis qu'elle étoit aimée , ses haillons lui étoient insupportables. La vieille cependant croit comme si on l'avoit égor-gée : voilà ce que c'est que de rendre service aux gens , ils vous pillent , ils vous emportent votre bien ; à les entendre , ne diroit-on pas qu'ils ont raison ? Si je n'étois pas éloignée du secours , des voleurs ne viendroient pas abuser , comme ils font , de ma foiblesse. Enfin , elle attesta tous les dieux qu'elle n'avoit point ses habits , que c'étoit elle au contraire qui , touchée de compas-sion pour Zaza , qui n'en avoit point , lui avoit donné les siens , que tout le monde reconnoîtroit aisément , puisqu'elle les avoit toujours portés. Mais enfin , après des faux sermens , elle se ra-doucit un peu , quand la princesse lui dit : Mais je ne vous les demande pas ces habits pour rien , je compte vous les acheter. Le prince pour lors lui jeta sa bourse , qu'elle ramassa promptement , en disant , je vais voir si par hasard je ne me fe-rois pas trompée. Avant que d'entrer dans la maison , elle revint sur ses pas , & demanda au prince & à la princesse , s'il étoit bien vrai que la bourse fût à elle ; non content de cette ques-tion , elle les fit jurer l'un & l'autre , qu'ils ne la lui demanderoient jamais ; car , voyez vous , leur dit-elle , vous êtes plus forts que moi , &

qui vous empêcheroit de reprendre votre argent ; si vous étiez d'assez mauvaise foi pour cela ? Ils lui jurèrent tout ce qu'elle voulut , & la vieille rapporta une partie de ce qu'elle avoit pris. Zaza s'étant habillée dans la maison de la vieille , qui la gardoit à vue , dans la crainte qu'elle ne lui emportât quelque chose , reparut aux yeux de son amant , plus belle mille fois que tout ce qu'il avoit vu. Après une conversation ravissante , ils eurent bien besoin de manger , car malheureusement *on ne vit ni d'air , ni d'amour* , & ce fut alors que la vieille recommença ses doléances. Nourrir , disoit-elle en pleurant , des gens de ce contentement là. Mais quoi qu'elle en dît , comme le prince n'avoit plus d'argent , & qu'il commençoit à se fâcher , la peur lui fit donner un morceau de pain & six pruneaux , qui lui coûtèrent chacun douze soupirs ; l'on joignit à cela du lait de la belle vache ; & malgré le besoin , nos amans mangèrent peu , car l'avidité de leurs regards , & le contentement , remplissoient toute leur ame ; au milieu des sermens & des plus tendres assurances , ils satisfaisoient leur curiosité réciproque. La princesse instruisit le prince de tout ce qu'elle avoit éprouvé chez la fée du Hêtre , & son récit fut long à cause de toutes les interruptions du prince , qui tantôt détestoit son

aveuglement, & tantôt demandoit un pardon, qu'il falloit obtenir avant que de laisser poursuivre. Quand la princesse eut fini un détail intéressant par lui-même, & délicieux par tout ce qui l'avoit accompagné, le prince lui raconta que l'embarras où elle l'avoit mis en lui découvrant ses sentimens, la justice qu'il rendoit à son esprit, & le désir de rencontrer un objet si nécessaire à son bonheur, l'avoient obligé de partir; qu'il avoit parcouru, comme un insensé, plusieurs royaumes, tantôt seul, tantôt avec son équipage, toujours entretenu par la fée du Hêtre; qu'il n'avoit point eu d'autre occupation, que celle de s'informer des beautés qui faisoient du bruit dans le monde; que ses recherches avoient été inutiles; que rien n'avoit répondu à l'idée que son portrait lui avoit donné des grâces & de la beauté, & qu'il lui paroïssoit toujours que l'on ne parloit point assez d'aucune femme, pour lui persuader que ce pût être celle dont il étoit frappé; car, ajouta-t-il, les plus grands éloges se réunissoient sur Zaza, à laquelle on me renvoyoit d'une voix unanime; mais comme j'en avois jugé si différemment, je disois toujours, je l'avoue, quelle prévention! & que pourroit-on dire, si l'on avoit vu celle que je ne connois qu'en peinture? On ne parleroit pas autrement.

Enfin lassé, & plus encore désespéré, je résolus de m'abandonner au hasard, & de parcourir les campagnes ; ces déserts m'ont enchanté par leurs beautés naturelles, & j'y consacre ma vie, puisqu'enfin je vous ai trouvée ; comment vous aimerai-je, puisque j'ai tant aimé un portrait qui ne me fait plus de plaisir depuis que je vous vois ? Ce portrait me flattoit trop pour m'y reconnoître il y a un an ; aujourd'hui ma beauté le détruit, reprit la princesse ; que de raisons pour m'alarmer ! Mais je vois bien que mon cœur m'attache à vous ; il est plus fort que l'esprit & la réflexion, n'y pensons plus. Au reste, continua-t-elle, vous sentez bien que nous ne pouvons demeurer ici, indépendamment de la bienfaisance, nous n'avons aucuns secours. Le prince en convint aisément, & pour remédier à cet inconvénient, il lui proposa d'aller chercher son équipage pour les conduire chez la fée du Hêtre, lui déclarer leurs aventures, & s'en rapporter à ses bontés. Dans cette résolution le prince alloit partir, lorsqu'ils virent arriver par les airs deux petits chars, l'un de jasmin, & l'autre de chevrefeuilles, qui les conduisirent chez la fée du Hêtre. Auparavant leur départ, ils entendirent les cris de la vieille, en voyant la belle vaché s'évanouir. Ils apprirent dans la fuite qu'elle étoit morte de faim & de lassitude,

voulant toujours ramasser les pièces d'or que le prince lui avoit données , & qui , par une punition de la fée , tomboient sans cesse du sac qui les renfermoit. La fée du Hêtre fut au-devant de ces deux princes jusques sur son perron ; elle les embrassa mille fois , & leur dit : Cette leçon vous étoit nécessaire , à vous , s'adressant à Zaza , pour vous guérir de votre orgueil ; & vous , de votre inconstance & de votre vanité , dit-elle au prince. Alors le roi Pêcheur & la reine Bergère arrivèrent avec Saradine , car la bonne fée les avoit envoyés chercher : Saradine pardonna à la belle Zaza qu'elle embrassa mille fois. Plus elle la trouva embellie , plus il lui parut qu'elle avoit trop souffert. Elle lui rendit l'île & l'empire des Rosés , en lui promettant sa protection. Zaza de son côté , l'assura qu'elle la mériteroit toujours. La fée du Hêtre dit au roi & à la reine , que leurs sujets avoient fait périr le tyran Bambou , & qu'on les attendoit dans leur royaume avec grande impatience ; mais accoutumés à une vie simple & délicieuse , ils abdiquèrent avec joie en faveur de leur beau Muguet. Les fées se chargèrent d'introduire les princes dans leurs beaux royaumes , qui par bonheur étoient voisins , & de les établir sur le trône : ce qu'elles firent avec la plus grande magnifi-

228 LE PRINCE MUGUET, &c.

cence , après les avoir comblés de tous les beaux présens qui remplissoient son cabinet. Muguet & Zaza vécurent heureux , car ils furent contents.



TOURLOU

TOURLOU

ET RIRETTE,]

C O N T E.

IL y avoit une fois dans un hameau un jeune enfant nommé Tourlou. Sa figure étoit agréable autant qu'intéressante, & son caractère étoit vif & animé.

Une jeune fille, à-peu-près du même âge, brilloit dans le même hameau, elle se nommoit Rirette. On ne peut être plus jolie qu'elle l'étoit; sa douceur étoit imprimée sur son visage, mais cette douceur n'étoit marquée que par tous les traits brillans qui dénotent ordinairement la vivacité.

Tels étoient le petit Tourlou & la jeune Rirette. Leurs parens étoient séparés par ces vieilles inimitiés si communes dans la tête des vieillards, & qu'ils conservent plus par habitude que par raison.

Dès la plus tendre enfance , Tourlou cherchoit Rirette , & Rirette ne s'amusoit point quand Tourlou ne l'avoit point rencontrée. Leur occupation étoit la garde de leurs troupeaux. C'est un des premiers soins de l'humanité que les gens du monde , même les plus ambitieux , ne sauroient imaginer sans le regretter.

Quoique jeunes , on leur confia donc de très-bonne heure ce que leurs parens avoient de plus cher ; mais ce ne fut pas sans leur défendre de se rencontrer. Ce ne fut point l'envie que la défense d'une chose a toujours inspirée , qui leur faisoit désirer de se trouver , leur penchant naturel les conduisoit toujours aux mêmes lieux , & sans avoir jamais éprouvé d'autres sentimens , ni connu la moindre distraction dans leur cœur ni dans leur esprit , l'amour dont ils ignoroient même le nom , n'avoit point de plus vifs & de plus zélés sujets que Tourlou & Rirette.

La fée des Prés s'étoit intéressée à leur fortune dès leur plus tendre enfance , par le seul attrait que les jolies physionomies ont toujours inspiré. Plus ils croissoient en âge , plus ils habitoient les lieux de son empire , & plus chaque jour ils lui devenoient chers. Les sentimens de cette bonne fée étoient de la nature de ceux qui aiment à donner des preuves effectives ; ceux-ci pour l'ordinaire ne sont point accom-

pagnés de doutes. Elle leur faisoit toujours trouver , & cela par hasard , ou dans le hameau , ou dans les prairies , ce qu'ils pouvoient désirer l'un pour l'autre , car pour eux ils ne connoissoient point de desirs personnels. C'étoit assez que l'un des deux eût fait la rencontre des attentions de la fée , pour que l'autre à l'instant les partageât ; ils étoient donc réciproquement parés de tout ce qu'ils s'étoient donné l'un à l'autre , & de ce qu'ils avoient désiré de se donner. Indépendamment de ces petits présens , la fée des Prés aimoit, comme je l'ai déjà dit , à plaire & à obliger ; elle avoit donc toujours le soin de leur faire trouver , tantôt les meilleurs petits gâteaux du monde , tantôt des confitures , & très-communément des dragées , le tout pour leur collation.

Quand ils eurent atteint un certain âge , la bonne fée voulut se faire connoître à eux. Un jour qu'ils prenoient le frais à l'ombre d'une haie vive & fleurie , ils apperçurent une grande dame vêtue de vert , & coiffée de fleurs simplement , mais avec grâce. Ils virent qu'elle tournoit ses pas de leur côté ; ils se levèrent en la saluant avec politesse , dans le dessein de l'éviter ; mais cette belle dame les remit de leur surprise & de leur embarras par les propos doux & flatteurs dont elle accompagna son abord ; elle leur dit qu'ils étoient les plus jolis enfans du monde , qu'elle les

aimoit depuis long tems, & que, pour leur témoigner l'amitié qu'elle avoit pour eux, c'étoit elle qui leur donnoit d'aussi bonnes collations que celles qu'ils trouvoient tous les jours, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Mais pour vous donner des preuves de ce que je vous dis, aujourd'hui, par exemple, ajouta-t-elle, vous n'avez rien trouvé, soyez toujours sages, aimez-vous bien, je vous apporte de quoi faire collation; pour lors elle leur donna un petit panier rempli de choses meilleures encore que toutes celles qu'ils avoient mangées jusqu'alors. Les remerciemens furent proportionnés à la bonté des présens. La fée les quitta quelques momens après, en leur disant adieu, & leur recommandant de ne parler d'elle que quand ils se trouveroient tête à tête. Vous me verrez souvent, leur ajouta-t-elle; mais souvenez-vous que je vous vois, quand même vous ne me voyez pas. Cette visite ne fut pas la seule qu'elle leur rendit; elle prenoit plaisir à les voir, & s'occupoit du soin de former à la vertu les cœurs du monde les mieux nés. Elle voyoit avec joie, par la candeur & la simplicité de leurs réponses, ou par celle de leurs demandes, combien le naturel du cœur & de l'esprit sont aimables.

Plus cette sage fée aimait Turlou & Rirette; plus elle voulut orner l'esprit de ces deux jolis

élèves. Elle se servit habilement des sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Pour réussir dans ce projet , elle leur conta souvent de petites histoires qui toutes avoient un objet. Ils sentirent d'eux-mêmes que la lecture & l'écriture sont d'un grand soulagement dans les plus courtes absences de ce que l'on aime. Le sentiment donc leur apprit avec une promptitude incroyable à lire & écrire. Les premiers mots qu'ils tracèrent & qu'ils se donnèrent à lire , furent ceux-ci : *je vous aime*. Tourlou écrivoit de tous côtés le nom de Rirette , & lisoit aussi de tous les côtés son nom écrit de la main de sa bien-aimée. La musique & la poésie leur devinrent ensuite familières. Ils n'eurent d'autre maître que l'auteur de leurs desirs. La peinture de la vie délicieuse qu'ils passaient dans l'innocence , l'histoire de leurs petits événemens , & le détail de leurs premiers amusemens , ont été les premiers exemples , comme les premiers principes de l'églogue ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient été souvent imités. L'esprit a tout gâté dans ce genre , en prenant la place de la simplicité du sentiment.

Rirette fut convaincue , par des exemples qui ne trouvèrent rien à combattre dans son cœur , que la sagesse & la vertu sont nécessaires à une jeune personne de son sexe ; & Tourlou lui-même , tout vif qu'il étoit en effet , fut obligé

de convenir que cette même vertu est un des plus forts liens de l'amour.

Quand leur esprit fut bien formé du côté des choses agréables & du côté des talens, la fée des Prés voulut exiger d'eux, & les accoutumer à une légère attention, non pas pour elle, car ils l'aimoient de tout leur cœur, & quand on aime on est toujours attentif. J'exige, leur dit-elle un jour à l'un & à l'autre, que vous donniez vos soins à une chose qui m'est chère. Vous connoissez la fontaine que j'appelle ma Favorite, & qui mérite ce nom soit par la fraîcheur, soit par la clarté de ses eaux. Promettez moi que tous les matins avant que les rayons du soleil aient pu l'échauffer, vous aurez l'attention de la nettoyer, & d'ôter les pierres & tout ce qui pourroit troubler sa pureté : j'attache à ce soin innocent une preuve de votre amitié pour moi. Sachez de plus que le bonheur de vous voir & celui de n'être jamais séparés, dépend absolument de l'exactitude avec laquelle vous remplirez l'engagement que vous prenez avec moi. Pour témoigner leur reconnoissance & l'amitié qu'ils ressentoient, & sur-tout pour n'être jamais séparés, ils trouvèrent qu'ils n'étoient pas chargés d'un soin assez considérable. Ils représentèrent le peu de peine qu'ils auroient à s'acquitter d'une chose si facile à exécuter, & dont la récompense étoit si considé-

rable ; mais la fée n'exigea que cette condition.

Pendant un très-long tems la fontaine la plus propre fut , sans contredit , la favorite. Nos amans s'envioient le bonheur de lui rendre leurs premiers soins , & le plaisir d'avoir satisfait l'un avant l'autre à la preuve de tous leurs sentimens ; mais l'excès de l'amour & celui de la délicatesse ont souvent fait commettre bien des fautes.

Un matin que l'un & l'autre avoient devancé l'aurore , & qu'elle découvroit dans le plus beau jour du printems toutes les fleurs qu'elle venoit elle-même de faire éclore , nos amans enchantés de cet aspect , & qui savoient si bien rapporter tout à ce qu'ils aimoient , se persuadèrent chacun , de leur côté , qu'ils avoient assez de tems , l'un , pour cueillir un bouquet , & l'autre , pour faire une couronne à l'objet de son amour. La multiplicité des fleurs leur présentoit de quoi se satisfaire en un moment ; mais le sentiment rend difficile pour les choses que l'on destine à ce que l'on aime ; une fleur paroissant plus belle que celle que l'on venoit de cueillir avec joie comme la plus rare de la prairie ; une autre attirant la vue par la nouveauté ou par l'agrément de son odeur. A ce choix si simple en apparence , & qui ne devoit occuper qu'un instant , les momens s'envolèrent , les rayons du soleil les avertirent de leur faute ; ils coururent avec ardeur à la favorite , ils

Piv

la trouvèrent déjà dorée par l'astre qu'ils étoient engagés par serment à prévenir. Ils arrivèrent précisément ensemble, mais par différens chemins, & s'aperçurent qu'elle bouillonna de la manière la plus effroyable. Un grand fleuve terrible par sa largeur & par sa grande rapidité, vint engloutir à leurs yeux la favorite qui leur étoit si précisément recommandée. Le terrain qui portoit nos deux amans, se retira de chaque côté, & devint le bord de ce fleuve redoutable dont la largeur permettoit à peine à la vue, de distinguer l'objet qui se trouvoit de l'autre côté. Cet événement se passa avec tant de promptitude, que nos amans, en faisant un cri de douleur, n'eurent que le tems de se montrer la couronne & le bouquet; un simple coup - d'œil exprime bien des choses quand le cœur est attentif, & cette tendre exclamation ne servit encore qu'à redoubler leur malheur. Turlou vingt fois se mit à la nage pour rejoindre, ou du moins pour revoir de plus près sa chère Rirette; mais toujours une force invincible le rapporta au bord d'où il s'étoit élancé. Rirette trouva plusieurs bateaux, plusieurs arbres même que le fleuve entraînoit par sa rapidité; mais les efforts qu'elle fit de son côté, pour rejoindre son amant, ne furent pas plus heureux que ceux qu'il avoit faits. Ils suivirent donc avec une peine infinie les bords de ce fleuve, dans

l'espérance de pouvoir à la fin le traverser. Les nuits étoient terribles à passer ; mais la lumière du jour leur ramenoit du moins le plaisir de s'apercevoir des montagnes , des rivières qui venoient mêler leurs eaux à ce fleuve qui les séparoit ; enfin tout ce que la surface de la terre présente d'inégalités, leur causa non seulement des fatigues infinies , mais les priva de la consolation qu'ils avoient en se voyant , quoique de bien loin. Ils suivirent le cours de ce prodigieux fleuve pendant l'espace de plus de trois ans. Ils arrivèrent enfin au bord de la mer , dans laquelle il venoit perdre son orgueil & son nom. Cette immense étendue d'eau , leur causa d'abord la surprise que le premier aspect de cet élément imprime à tous les hommes ; mais après quelques réflexions , ils ne doutèrent point que la fée mécontente , ne leur présentât cet objet pour terminer leur destinée , & ne pouvant résister davantage à une séparation à laquelle ils se croyoient éternellement condamnés , ils se regardèrent tous deux , se firent des signes d'adieux inspirés par le plus tendre amour , & tous deux d'un commun accord , se précipitèrent dans la mer.

La bonne fée des Prés , qui les avoit toujours suivis , qui n'avoit pu s'accoutumer elle-même à la solitude des lieux qui lui retraçoient à tous les momens les tableaux agréables de Tourlou & de

Rirette , & qui n'avoit jamais eu d'autre dessein que celui de les rendre attentifs , ne souffrit pas que ni l'un ni l'autre tombât dans la mer : elle les retint donc en l'air ; & les posant à côté l'un de l'autre sur le même sable , elle leur laissa quelque tems le sensible plaisir de se retrouver. Elle fit plus , elle attendit qu'ils eussent exprimé d'eux-mêmes les regrets de leur désobéissance , elle ne fit point la délicate mal-à-propos ; elle reçut pour elle le chagrin de ce que leur désobéissance avoit fait souffrir à ce qu'ils aimoient. Quand ils eurent abondamment conté leurs plaisirs présens , & leurs peines passées , & qu'ils eurent eu le tems de faire quelques réflexions sur l'éloignement où ils se trouvoient de leur hameau , & sur l'embaras de leur retour , la bonne fée parut au milieu d'eux ; ils tombèrent à ses genoux , & lui demandèrent tant de pardons , que la fée des Prés , en pleurant de tendresse , les releva , les embrassa tous deux , les assurant du pardon qu'elle leur accordoit : elle leur promit en même tems de leur donner toujours des marques de son amitié. D'un coup de sa baguette , elle fit arriver son petit carrosse de jonc vert , clouté & orné partout des perles de l'aurore du mois de Mai , qu'elle conservoit avec soin comme les plus rares ; elle fit placer Rirette à côté d'elle , & Turlou se mit sur le devant : elle ordonna à ses six taupes à courte

queue, de la mener chez elle ; en un quart d'heure au plus, elle se trouva dans les belles prairies dont elle étoit la fée, & nos amans revirent avec transport les témoins de leur enfance & de leur amour. Tout muets que soient ces témoins, ils parlent aux amans, ils savent les entretenir. La fée avoit résolu de faire leur bonheur, ils n'en désiroient aucun que celui d'une éternelle union ; elle rétablit la paix dans les familles désunies ; & le jour qu'elle avoit destiné pour leur mariage, elle conduisit Turlou & Rirette dans une petite maison basse & bien bâtie ; elle étoit rustique, solide & propre. La favorite, qui avoit repris sa première forme, avoit reçu un ordre auquel elle avoit obéi, de faire la clôture de la maison & du verger ; enfin tout ce que l'on pouvoit désirer pour les maîtres & pour les troupeaux, se trouvoit dans ce séjour champêtre. La fée les fit asseoir l'un & l'autre à ses côtés, après qu'ils eurent observé avec soin toutes les recherches utiles de cette agréable demeure ; & comme la bonne fée aimoit un peu à raconter, elle leur dit : vous ne pouvez douter, par les marques de mon pouvoir, & par celles de mes bontés, que je ne sois une fée ; j'ai trouvé dans nos anciennes annales un conte que je veux vous faire.

L' O I S E A U J A U N E.

Une fée dont la conduite n'avoit pas été parfaitement régulière , fut condamnée par le conseil supérieur , à souffrir la peine de soutenir pendant quelques années la métamorphose d'un animal dont on lui laissa le choix ; mais en même tems , on lui ordonna de faire la fortune de deux hommes au moment qu'elle reprendroit sa figure ordinaire , pour mériter sa grace & satisfaire à ses engagements : comme elle aimoit beaucoup le jaune , elle se transforma en un oiseau jaune , dont la vivacité de la couleur & la beauté du corsage ne pouvoient se comparer à aucuns de ceux que les hommes ont jamais connus. Quand le tems auquel sa métamorphose devoit finir fut arrivé , le bel oiseau vola près de Bagdad , & se laissa prendre par un oiseleur , au moment que Badi al Zaman * se promenoit auprès de sa superbe maison de campagne. Ce Badi al Zaman étoit regardé dans Bagdad comme l'homme le plus heureux & le plus aimable ; & pourquoi cela , parce qu'il étoit le plus riche : En effet , ses richesses étoient innombrables , son commerce lui avoit toujours réussi , & ses heureux vaisseaux sans nombre n'avoient jamais éprouvé ni nau-

* Ce mot veut dire en arabe merveille du monde.

frage ni retardement. Son opulence étoit accompagnée des dégoûts qui la suivent toujours ; l'inquiétude , l'ennui , aussi bien que l'humeur , n'abandonnoient jamais un seul moment ce héros de Bagdad. Il étoit donc à la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir pour se retirer , disoit-il , du grand monde , & dont il avoit fait dans ce dessein , un palais que cent maîtres pouvoient habiter , & qu'ils habitoient en effet : ennuyé de ses jardins où l'art contraignoit à chaque instant la nature , il se promenoit dans la campagne pour se dissiper. Le seul instinct le conduisoit dans les lieux que le philosophe cherche avec goût. L'oiseleur qui venoit de prendre l'oiseau jaune l'aperçut , & trouvant l'occasion favorable de lui présenter un oiseau qu'il lui avoit destiné du moment qu'il en avoit fait la prise , il en eut bientôt conclu le marché , d'autant plus que Badi al Zaman , en considérant l'oiseau , s'aperçut que ces mots étoient écrits sous son aîle droite : *Celui qui mangera ma tête sera roi , & celui qui mangera mon cœur aura tous les matins , à son lever , cent pièces d'or* , étoient écrits de la même écriture sous son aîle gauche : Badi al Zaman enchanté de cette nouvelle faveur de la fortune , résolut d'en profiter ; mais presque tous les gens riches ont encore le malheur de ne pas connoître la confiance. Dans le nombre prodigieux de ses valets ,

il n'en imagina pas un seul auquel il se pût livrer dans une occasion de cette importance. Il demanda donc à l'oiseleur s'il étoit marié , il lui répondit que oui. Eh bien , lui dit-il , allons chez toi , si ta femme veut me faire un ragoût tout simple de cet oiseau , je lui donnerai cent pistoles , cet oiseau me rendra peut-être un appétit que j'ai perdu depuis long-tems. L'oiseleur charmé , consentit à sa proposition ; ils arrivèrent peu de tems après , dans la chaumière de l'homme aux filets ; on tua l'oiseau , on le pluma , on fit la fricassée , on servit ; mais quelle devint la fureur de Badi al Zaman , quand il ne trouva pas la tête dans le plat , & qu'en cherchant le cœur de l'oiseau pour se consoler du moins de la perte de la tête , il ne le trouva pas non plus. La femme de l'oiseleur se mit à ses genoux , & lui confessa que pendant l'instant qu'il étoit sorti de leur maison , ses deux enfans l'avoient tant toutmentée , qu'elle avoit donné à l'un la tête , & à l'autre un morceau des entrailles , deux choses qui pour l'ordinaire ne se mangeoient point. Badi al Zaman sortit plein de fureur en les menaçant en général , & leurs enfans en particulier , qu'ils ne survivroient pas à sa fureur. Tout homme riche est à redouter ; dans tous les pays , ses injustices pour l'ordinaire sont révérees ; l'oiseleur & sa femme jugèrent qu'ils n'avoient

point d'autre parti à prendre , que celui de faire éloigner leurs enfans ; mais la femme pour consoler son mari , lui apprit qu'ils ne devoient point en être inquiets ; pour lors , elle lui conta quelles étoient les promesses de l'oiseau dont elle s'étoit aperçu en le plumant , & lui avoua qu'elle en avoit privé Badi al Zaman , dans le dessein de faire la fortune de leurs enfans. Ils les embrassèrent , leur donnèrent ce qu'ils avoient pour se mettre en chemin , leur recommandèrent de s'éloigner & de se séparer , & leur firent promettre de leur donner de leurs nouvelles. Pour eux ils demeurèrent cachés & déguisés dans la ville , & trouvèrent le moyen d'éviter la colère d'un homme riche & méchant , ce qui m'a toujours paru n'être pas maladroit à eux. Badi al Zaman peu content de la fortune immense dont il jouissoit , mourut de la douleur & du chagrin d'avoir manqué celle qui s'étoit présentée à lui , & l'oiseleur & sa femme revinrent dans leur maison attendre des nouvelles de leurs enfans.

Le cadet qui avoit mangé le cœur de l'oiseau jaune , ne fut pas long-tems à s'apercevoir du trésor qu'il portoit avec lui , car effectivement tous les matins à son réveil , il trouvoit la bourse de cent pièces d'or sous sa tête. Pour la consolation de ceux qui ne sont pas riches , rien au monde n'exige autant de conduite & de précau-

tions que les richesses. Le vil amas d'un trésor fait non-seulement mépriser celui qui le conserve , mais encore il expose la vie de celui qui le possède ; la dissipation de ces mêmes richesses produit les mêmes inconvéniens , expose aux mêmes accidens. Le cadet de l'oïseleur employa son revenu avec profusion , & fut soupçonné d'avoir un trésor inépuisable. Dans la vue de ses richesses , on attenta sur sa vie , & si bien qu'il succomba. Son frère aîné , celui qui avoit mangé la tête de l'oïseau jaune , sans qu'il lui fût arrivé aucune aventure remarquable , arriva enfin dans une des grandes villes de l'Asie. Il trouva tout en rumeur , l'on procédoit à l'élection d'un émir , mais les partis de ceux qui prétendoient à l'autorité étant divisés , tout le monde étoit unanimement demeuré d'accord que celui auquel il arriveroit quelque chose de singulier , seroit déclaré émir , & cela sans aucun appel ; notre jeune homme assez mal mis , encore plus mal monté , paré simplement de la figure qu'il avoit assez agréable , sentit tout-à-coup que quelque chose se posoit sur sa tête , & pour lors il vit que tout le monde avoit les yeux tournés sur lui , & qu'à l'étonnement qu'il remarqua succédoient les acclamations. Un pigeon blanc qui s'étoit posé sur sa tête , étoit l'occasion des applaudissemens qu'on lui donna ; il fut conduit au palais , & reconnu pour émir

émir , non , comme on peut le croire , sans un grand étonnement de sa part. Comme il n'y a rien de si doux que de commander aux autres , il n'y a rien non plus à quoi on s'accoutume plus aisément , mais l'agrément d'une chose n'en corrige pas toujours la difficulté ; le jeune émir commanda donc & gouverna , il fit des fautes de toutes les espèces , & ceux dont le parti étoit puissant avant son élection , se révoltèrent & le privèrent à la fois de la vie & de l'autorité. Châtiment qu'il méritoit d'autant plus , qu'il n'avoit pas voulu reconnoître l'oïseleur & sa femme pour ses père & mère , & qu'il les avoit laissés périr dans la misère. Cet homme riche & ce roi auroient peut-être été de fort bons oïseleurs , peut-être même d'honnêtes gens , si l'ambition de leur mère ne les avoit pas fait changer d'état.

Je vous ai conté cette histoire , reprit alors la bonne fée des Prés , pour vous dire , mon cher Tourlou & ma chère Rirette , que les présens que je vous fais de cette maison rustique sont préférables à tous ceux que je pourrois vous faire. Promettez-moi de travailler à la culture de vos champs & à l'entretien de vos troupeaux , & tenez-moi parole plus que vous n'avez fait pour les soins de la favorite ; ne vous laissez accabler , ni par la négligence , ni par la paresse , & je vous promets que l'abondance des seuls biens à dé-

sirer ne vous manquera jamais. Je vous puis répondre que vous y réunirez la santé du corps, l'amusement de l'esprit , & la constance du cœur.

Après cette courte harangue , la bonne fée des Prés assembla tous les parens & tous les amis de Turlou & de Rirette , & fit une nôce comme au bon vieux tems. L'on coucha les mariés à leur grande satisfaction. Ce fut à cette occasion que l'on chanta , & que l'on fit les couplets de Turlourirette , dont le refrain a passé jusqu'à nous. C'est la seule preuve qui nous soit restée pendant un très-long-tems de cette véritable histoire.

Turlou & Rirette s'aimèrent bien , suivirent exactement les conseils de la bonne fée ; & ce qui est très-rare , ils eurent beaucoup d'enfans qui firent le bonheur de leur vie , & la consolation de leur vieillesse.



LA PRINCESSE
PIMPRENELLE
ET LE PRINCE
ROMARIN,
C O N T E.

IL y avoit autrefois un roi & une reine qui vivoient, (quoiqu'il y a bien long - tems qu'ils soient morts) à - peu - près comme les princes vivent aujourd'hui , c'est-à-dire , en suivant leurs goûts. Le roi qui se nommoit Giroflée , aimoit beaucoup la chasse , cependant il étoit occupé des affaires de son royaume tout autant qu'il le pouvoit être , & sans cesse il arrangeoit & dérangeoit ses papiers.

Pour la reine elle avoit été très-belle ; mais comme elle aimoit beaucoup à l'être , elle étoit persuadée qu'elle l'étoit encore , quoiqu'elle eût plus de cinquante ans. Il est bien vrai que les

Q ij

248 LA PRINCESSE PIMPRENELLE

princesses & les filles de théâtre joignent également au privilège d'être plus long-tems jeunes & belles , celui d'être traitées comme telles plus long-tems que toutes les autres femmes. La reine se nommoit Filigrane , nom que le hasard lui avoit donné , & que l'on a cru depuis être un sobriquet , tant elle étoit sèche & maigre ; elle ne pensoit qu'à imaginer des fêtes , des ba's & des mascarades ; enfin , tout ce que le luxe & la galanterie réunis ont inventé pour le divertissement des cours. L'on peut s'imaginer comment un aussi beau royaume étoit gouverné ; aussi prenoit des provinces qui vouloit , pourvu qu'on laissât des forêts au roi , & des violons à la reine ; tous ces événemens ne faisoient aucune impression sur leur esprit.

La reine Filigrane & le roi Giroflée n'avoient eu de leur mariage qu'une fille ; elle promettoit dès l'enfance une si grande beauté , qu'à quatre ans Filigrane en devint essentiellement jalouse ; & que prévoyant le tort qu'elle pourroit faire un jour à ses appas , elle résolut de la soustraire aux yeux de toute la cour. Pour exécuter ce dessein , elle inventa quelque prédiction , quelque pauvreté qui , telle qu'elle fût , ne manqua pas d'être applaudie de tout ce qui l'environnoit , elle fit enclorre sur les bords d'une petite rivière qui traversoit les jardins du palais , un assez

grand terrain , elle y fit bâtir une petite maison dans laquelle elle renferma la charmante Pimprenelle (c'est le nom de la princesse). On lui donnoit par un tour routes les choses nécessaires à la vie , & une muette étoit chargée du soin de la servir. Un corps de garde placé à cinquante pas du tour avoit ordre , sous peine de la vie , de ne laisser approcher qui que ce fût de la maison , & cet ordre avoit été exécuté dans tout son entier pour la reine , elle ne parloit jamais qu'avec une fausse douleur des défauts qu'elle donnoit libéralement à la pauvre Pimprenelle. Elle avoit si souvent répété ces mauvais propos , qu'elle en avoit persuadé tout le monde , & que l'on ne s'en formoit d'autre idée que celle d'un monstre soustrait avec raison aux regards de la Cour.

Cette cour étoit dans la situation que je viens de décrire , & la princesse pouvoit avoir quinze ans , lorsque le prince Romarin , âgé de dix huit , plus beau que le jour , & un tant soit peu moins étourdi que son âge ne le comportoit , y parut attiré par le bruit des fées & des plaisirs dont Filigrane étoit sans cesse environnée : mais il est bon de savoir ce qu'étoit Romarin. Il étoit fils d'un roi & d'une reine , qui peut-être font le commencement d'un autre conte ; les bonnes gens moururent presque en même tems ; ils

laissèrent leur royaume à l'aîné de leurs enfans, comme de raison ; pour Romarin , leur cadet , celui dont il s'agit , ils le laissèrent par testament à la fée Melinette , afin , je crois , de n'avoir pas leur conscience chargée de ne rien laisser à cet aimable enfant. Il est constant qu'ils firent en cela une action d'esprit ; car Melinette étoit aussi puissante que bonne. Elle éleva donc le petit prince avec tous les soins imaginables , elle lui apprit même quelques-uns des secrets de la féerie , & ne négligea rien des connoissances dont l'esprit d'un prince devoit être toujours orné ; mais elle avoit elle-même trop d'esprit , pour ne pas savoir que tout homme ne peut employer ses talens qu'autant qu'il est instruit de l'usage du monde , elle savoit encore que les meilleurs princes sont ceux qui ont été confondus avec les sujets. Toutes ces considérations engagèrent Melinette à faire voyager Romarin , & à le laisser en un sens maître d'une conduite à laquelle elle veilloit toujours invisiblement. A propos d'invisibilité , elle donna au prince , en le quittant , une bague qui pouvoit le rendre invisible en la mettant au doigt ; ces bagues-là sont fort communes , on en voit dans beaucoup d'autres contes. Je crois que voici toute l'exposition faite , & que le lecteur fait à peu près quels sont les gens à qui il va avoir à faire.

Romarin arriva donc à la cour de Filigrane, il fut l'objet de l'attention & de la coquetterie de toutes les dames. Il fut présenté au roi Giroflée qui le reçut à merveille; il fut encore mieux reçu de Filigrane & de sa cour, à laquelle il se livra avec cet air de galanterie & cette coquetterie de l'esprit que l'on ne peut avoir qu'avec la liberté du cœur. Après quelque tems d'un séjour qui ne produisit rien qui mérite attention, Romarin entendit parler de Pimprenelle; mais comme les récits sont toujours excessifs, on la lui dépeignit d'une façon si hideuse; & en même tems si singulière, qu'on excita en lui une curiosité qu'il ne déclara point, mais qu'il résolut de satisfaire. Il se souvint de sa bague. La petite vanité de se montrer avoit empêché jusqu'ici le prince de s'en servir. Il s'en souvint donc, il résolut d'en faire usage, pour juger, par lui-même, de ce qu'on lui avoit dit, & des effets qu'une solitude aussi complète auroit pu produire.

Il partit invisible, il traversa facilement la garde, & franchit le mur qui renfermoit la plus charmante créature du monde; il la voyoit, & il cherchoit encore le monstre qu'on lui avoit décrit; tant la prévention a d'empire sur notre esprit. Il s'aperçut enfin de son erreur, & la trouva belle comme la rose du matin, parée des ornemens simples que la modestie & la coquette-

252 LA PRINCESSE PIMPRENELLE

rie naturelles peuvent indiquer ; sa parure ne dépendoit d'aucune mode ; c'étoit la simple & la belle nature tout ensemble. Romarin fut si frappé de tout ce qu'il remarqua ; que le trait de l'amour égala le coup de la foudre ; & quoique dans le fonds, il fût un peu petit maître, & qu'il en eût la confiance, il n'osa cependant cesser d'être invisible, & se contenta d'admirer. Pimprenelle étoit assise sur le bord du ruisseau qui traversoit sa retraite, elle étoit occupée du soin de reposer les plus beaux & les plus longs cheveux que l'on puisse imaginer. Après cette attention personnelle, elle fut arroser quelques fleurs ; la compassion la porta ensuite à visiter un nid d'oiseaux pour soulager la mère dans ses besoins : car, en tout les mouvemens de notre cœur se déploient ; & les plus petites bagatelles nous en dérivent. Les reptis, la douceur & la bonté de Pimprenelle avoient séduit celui qui composoit son empire. Les oiseaux avoient eu jusqu'ici le pouvoir de l'admirer ; elle les avoit tous apprivoisés, ou plutôt séduits ; elle s'étoit donc formée une petite cour, peu brillante à la vérité, mais cette cour avoit du moins auprès d'elle le mérite de lui sacrifier une liberté connue. Au moindre signe, au moindre mot, ils arrivoient à elle pour exécuter tous ses ordres ; enfin elle en étoit adorée. Romarin fut quelque tems témoin de ces

douces occupations; ensuite il la suivit dans son petit appartement; la propreté y régnoit, la lecture, un des plus grands délassemens qu'elle pût avoir, lui avoit été d'un grand secours. Romarin, enchanté de tout ce qui prouvoit un esprit qui répondoit à la beauté dont il étoit enchanté, persista dans son invisibilité. La timidité qui naquit autrefois avec l'amour, est toujours une de ses compagnes inséparables : elle l'empêcha donc non seulement de paroître aux yeux de la belle & simple Pimprenelle, mais elle le contraignit encore de retourner au palais, dans la crainte que son absence ne donnât du soupçon. Cette crainte est un sentiment que je suis bien éloigné de blâmer; mais souvent elle a fait découvrir ce que l'on avoit le plus d'envie de tenir caché. Ce ne fut plus dès-lors ce Romarin, qui, n'ayant rien dans le cœur, faisoit avec esprit tout ce qui se présentoit d'agréable à dire ou à répondre; ce fut un homme distrait & rêveur; on peut croire que, dans une cour aussi frivole que celle de Béligrane, on ne fut pas long tems à s'appercevoir qu'il avoit une passion dans le cœur. On le plaisanta, & son embarras confirma ces soupçons, sans que l'on pût découvrir, quelque peine que l'on se donnât, l'heureux objet qui avoit fait une si belle conquête. Le prince, occupé de la belle Pimprenelle, ne se repentit point de la retenue,

son cœur & son esprit approuvèrent, au contraire, la délicatesse qui l'avoit fait agir ; ils applaudirent l'un & l'autre à une timidité qui naît autant du bon cœur que du véritable amour. Il passa les premiers jours à satisfaire aux moindres désirs de la beauté qu'il adoroit, l'innocence de son cœur, la droiture & la justesse de son esprit achevèrent de le charmer ; l'occupation d'une fleur, celle de l'assortiment d'une soie, le lien d'un panier de jonc, loin de le révolter, l'attachoient par les plus fortes chaînes ; enfin plus les désirs de Pimprenelle étoient simples, plus les sentimens de Romarin étoient redoublés. Après quelques jours d'un pareil examen, il conjura Melinette de l'entretenir par les songes les plus agréables. L'on peut croire qu'il lui demanda, & qu'il obtint d'en être le seul objet, & rien ne l'engageoit alors à ne pas laisser voir son aimable figure. Les idées agréables dont il remplissoit l'esprit, & peu-à-peu le cœur de la belle Pimprenelle, lui firent en peu de jours, regarder le sommeil comme le souverain de tous les biens. Pimprenelle, insensiblement accoutumée par les songes, fut plus en état de recevoir les déclarations invisibles de Romarin, qui satisfait alors à ses innocens désirs avec plus de hardiesse ; tantôt il faisoit arriver à elle la bagatelle dont elle étoit éloignée, & qu'elle désiroit : ces démarches lui causèrent au com-

mencement, des mouvemens de frayeur dont la délicatesse de l'amant se désespéroit. Il lui fit entendre quelques soupirs, ensuite il l'accoutuma à un son de voix, que la figure auroit bien embelli. La solitude fait faire du chemin en peu de tems. Pimprenelle vint à être sensible, quoiqu'elle ignorât encore & le nom de l'amour, & la figure de son amant. Tant de révolutions si singulières en elles-mêmes, auroient embarrassé des personnes plus expérimentées que notre jeune beauté. Romarin lisoit avec transport dans son cœur & dans son esprit les effets de sa propre figure, quoiqu'elle ne la connût qu'en songe. Il remarquoit cependant en elle les troubles, le désir, les agitations, enfin la tendre émotion que l'amour seul peut causer. Pimprenelle défilait de voir celui dont la conversation & l'obéissante attention faisoient une impression aussi agréable que séduisante sur son esprit; mais elle n'osoit avouer à celui qui l'entretenoit, l'impression que la figure qu'elle avoit vu en songe, avoit fait sur son cœur; elle craignoit sans cesse de les trouver séparés, & la curiosité, cette mère de tant de disgraces, la tourmentoit souvent. Romarin, lui disoit-elle un jour, je crois que je vous aime. Vos attentions me charment, elles flattent, il est vrai, ma vanité, & votre esprit me séduit. Vous m'assurez que vous n'êtes point difforme, je le

veux croire ; mais si vous n'êtes pas fait comme ce que j'imagine , je sens que ne pourrai vous aimer. Il est un dieu , lui répondit Romarin , que tous les hommes servent à la vérité , mais que je fers encore plus parfaitement que jamais on ne l'a servi. Ce dieu se nomme Amour , vous le savez , mes sentimens vous en ont donné l'idée ; mais cet amour a pour fille une autre déesse , dont les attributs & les agrémens sont à l'infini ; elle se nomme la Délicatesse , & c'est elle qui m'empêche de me découvrir à vos yeux.

Mais cette déesse vous aime-t-elle , ajouta Pimprenelle ? Que deviendrai - je , si cela est ? Que d'avantages elle a sur moi ! Ces témoignages de vos sentimens redoublent encore les miens , reprit avec hardeur le charmant Romarin ; mais cette déesse ne doit vous causer aucune inquiétude , elle vous connoît , bien loin de l'emporter sur vous , elle vous est soumise. Elle m'ordonne tout ce que je fais pour vous ; elle me reproche même de n'en pas faire encore assez. Mais elle vous défend de paroître à mes yeux , interrompit Pimprenelle avec vivacité & vous lui obéissez plutôt qu'à moi. Satisfaites encore pour quelque tems à mon invisibilité , lui dit alors le prince Romarin , croyez qu'elle me coûte infiniment ; mais laissez-moi vous plaire avec certitude ; laissez moi vous convaincre , par la seule vivacité de

mies sentimens, d'une passion qui ne veut pas employer sur votre cœur les effets de la figure. Toutes ces raisons parurent foibles, Pimprenelle insista, & la bague tomba du doigt. Quelle joie, pour la princesse, de voir que l'esprit & que le caractère qu'elle aimoit étoient réunis dans l'objet de tous ses songes ! La fée Melinette étoit du tems passé ; elle croyoit la convenance des caractères & les épreuves des sentimens nécessaires pour former ce terrible nœud de mariage. Elle s'aperçut donc avec plaisir des sentimens vifs & purs qui naissoient dans le cœur de ces aimables enfans.

Pendant que nos jeunes amans, livrés à toute la vivacité de leurs cœurs, ne voyoient qu'eux sur la terre, & qu'ils ne pouvoient concevoir la plus foible idée du malheur, ils étoient au moment d'éprouver ces troubles & ces chagrins qui, malgré l'austérité & le sérieux des philosophes, sont les plus sensibles de la vie. Pimprenelle étoit assise sur le bord de son petit ruisseau, dans la place que son amant avoit occupée, le murmure de l'eau, le mouvement de son cours, entraînent, malgré eux, les amans à la rêverie ; il n'est donc pas nécessaire de dire qu'elle pensoit à lui de toute son ame. Quand en traversant les airs dans une bouffée de vent pleine de poussière & de paille, le génie Grumedan

l'aperçut. Une taille de nymphe, ou plutôt de déesse, des yeux admirables d'un bleu foncé, que des paupières d'un noir parfait rendoient encore plus vifs, des cheveux qui descendoient plus bas que la ceinture, un teint charmant, une bouche accompagnée de sourires & de grâces, toutes ces beautés, dis-je, frappèrent le génie. Eh! qui n'en eût été saisi d'admiration! Il abat son vol tout auprès de Pimprenelle, il la regarde quelque tems, son cœur s'enflamme, & les desirs augmentent; il ressentit quelques momens la honte de paroître en habit de chasse; il eut quelque envie de demeurer invisible, mais une telle résolution pour un être qui ressent de l'amour, ne se peut soutenir que dans un cœur bien fait; car enfin quel chagrin de n'oser se montrer sous sa propre figure, quand on éprouve une passion fondée presque toute entière sur l'amour propre & la bonne opinion que l'on a de soi? L'orgueil de Grumedan prévalut donc, il parut tout à coup aux yeux de Pimprenelle, qui fit un cri de frayeur & de surprise. L'une & l'autre étoient fondées, car il n'étoit pas beau; & sa grande taille rustique & grossière, étoit l'image de son ame; de plus, il étoit borgne. L'on m'a fort assuré qu'il avoit perdu son œil droit il y avoit près de neuf cens ans, dans un combat singulier contre un de ses cousins, à l'occasion de

quelques bordages de terres ; les fées & les génies accommodèrent l'affaire, les combattans étoient demeurés amis, & l'œil étoit demeuré perdu. Il étoit donc borgne, un peu bègue, les cheveux crépus, & les dents assez belles, mais longues. Malgré le cri de la princesse, qu'il n'attribua qu'à la surprise, il lui fit un compliment très-long par lui-même, & de plus allongé par sa difficulté naturelle de parler. Tel qu'il fut, il s'en applaudit, & Pimprenelle s'écria : ah ! mon cher Romarin. Grumedan lui répondit avec autant de vivacité qu'il lui fut possible : vous en aurez, madame, cela n'est pas rare. Il est constant qu'elle eût alors découvert le secret de son cœur, si la bonne Melinette, toujours attentive à ce qui pouvoit intéresser son pupille, ne fût accourue. Elle se rendit invisible ; & prenant le son de la voix de Romarin, elle lui dit : nous sommes exposés au plus grand de tous les dangers ; je ne suis allarmée que pour vous, ma chère Pimprenelle, déguisez vos sentimens, espérons en l'amour, il ne nous abandonnera pas. Melinette eut le tems de dire tout bas ces mots, qui laissèrent Pimprenelle dans un trouble & dans une agitation extrême, pendant que Grumedan, qui étoit le plus grand preneur de *pied de la lettre* que l'on ait jamais vu, conjura tous les romarins de la contrée de venir à ses ordres. Cette petite attention toucha

peu l'objet aimé : elle le pria très-froidement de vouloir bien les renvoyer. Il le fit avec assez de peine ; & comme il étoit toujours content de tout ce qu'il produisoit, il voulut assez insolemment prendre la main de Pimprénelle, qu'il croyoit avoir mérité de reste, par l'aveu de l'amour qu'il venoit de déclarer, & par l'attention qu'il avoit témoignée. Pour lors Melinette parut avec toute la splendeur de la fêerie. Arrête, Grumedan, arrête : cette beauté est sous ma protection ; la moindre insolence te coûtera mille ans de captivité. Si tu peux obtenir le cœur de la belle Pimprénelle par les voies honnêtes & convenables, je ne m'oppose point à tes démarches ; mais détrompes-toi, si tu te flattes de pouvoir mettre à exécution tes enlevemens, & enfin tes démarches ordinaires. Cette déclaration fut un coup terrible pour Grumedan ; mais il n'y avoit point de remède à apporter, il fallut donc tourner toutes ses idées du côté des attentions ; & quoiqu'il fût très-peu dans l'habitude d'en avoir, la beauté qui l'avoit frappé étoit de celles auxquelles on ne peut se dispenser de tout sacrifier. Melinette, bien certaine de la sauve-garde qu'elle avoit établie, courut avertir Romarin de tout ce qui se passoit. Au premier mot de rival & de génie, son cœur s'enflamma ; & sans Melinette, il eût été sur-le-champ se livrer à toutes les folies d'une jeune tête :

tête : heureusement elle sut le contenir. Elle lui représenta l'autorité du génie, & le danger auquel sa vivacité pouvoit même exposer l'objet de tous ses vœux ; elle lui promit que Grumedan n'entreprendroit rien qui pût lui déplaire, pourvu qu'il fût toujours invisible, quand il seroit auprès de Pimprenelle. Quand elle eut exigé sa parole, elle lui dit que Grumedan étoit le génie le plus rustre & le plus injuste que l'on eût jamais vu ; elle lui apprit encore que souvent il avoit été puni de ses injustices par le conseil souverain des fées & des génies ; que tantôt il avoit été enfermé dans un arbre, pour n'en sortir que quand l'arbre seroit abattu ou détruit par l'insure des tems, que d'autres fois, il avoit été mis sous une grosse pierre au fond d'une rivière, sans pouvoir être délivré que par le dérangement de cette même pierre ; enfin elle le mit au fait de cent punitions dont le détail seroit trop long, & qui n'avoient jamais pu l'amener à cette douleur si recommandable à un génie. Grumedan, qui craignoit les menaces de Melinette, fut donc obligé de chercher à plaire, & d'imaginer des amusemens pour engager & séduire Pimprenelle : il ne douta point de la réussir.

Pendant que la fée contenoit Grumedan, elle avoit imposé au prince Romarin la dure nécessité de l'invisibilité, elle l'avoit averti que de cet ar-

tielle dépendoit sa conservation ; mais elle l'avoit assuré pour le consoler , qu'attendu la stupidité du génie , il pourroit avoir la consolation de voir & d'entretenir Pimprenelle à tous les momens. Ce fut à quoi l'un & l'autre ne manquèrent point : mais que fait une défense en amour ? Elle empêche de jouir de ce qui nous est accordé , & notre cruelle imagination n'est plus occupée que de ce qui nous est défendu.

Grumedan & Romarin , celui-ci sous le nom de Melinette , à l'envi l'un de l'autre , donnoient à tous momens des divertissemens à l'objet de leur amour , & cherchoient à lui prouver tous les sentimens dont ils étoient animés.

Romarin se servit d'abord de ces oiseaux dont j'ai parlé , il leur fit à tous prononcer le nom de Pimprenelle , il le leur fit chanter dès le matin ; & réglant avec soin les sons les plus heureux de leur gosier , tout l'air retentissoit à la fois du nom de la plus rare beauté , & tous chantoient l'amour discret & constant. Grumedan trouva que cette idée n'avoit rien de nouveau ; que les oiseaux avoient toujours chanté depuis que le monde étoit monde , & que les amans avoient tous entendu les hôtes des bois ne parler que de l'objet de leur amour. Il avoit lu quelques opéras nouveaux pour le malheur de Pimprenelle ; & le peu de goût ou la présomption qu'il avoit , il l'avoit

pris dans ces bons ouvrages; il voulut donc faire éclorre quelque chose qui fût absolument neuf; car le nouveau dans le genre des amusemens, a des charmes inconcevables; tel qu'il soit, quand on peut dire, cela n'a pas encore paru, tout est dit, & la chose doit être admirable. Il imagina fort agréablement de former un concert qui n'eût jamais été entendu, & qui lui fît à lui un plaisir infini. Ce fut la réunion de dix mille grenouilles que son grand pouvoir rassembla. Il leur inspira le peu qu'il imaginoit de l'harmonie, & ce qu'il croyoit savoir du goût du chant. Ce bruit affreux, ce croassement mille fois répété, lui causèrent un contentement que je ne puis décrire. Il ne pouvoit cacher la satisfaction qu'il éprouvoit; & tantôt sur le choix des concertans, tantôt le tour nouveau des paroles, mais toujours d'un ton important, il répéta mille fois son propre éloge. Les paroles dont il faisoit tant de cas, lui avoient fait suer sang & eau pour venir à bout de les produire, elles étoient cependant toutes des plus triviales; les voici à peu près, & telles qu'on me les a redites.

*Adorable Pimprenelle,
Toujours plus belle,
Ah ! que vous allumez de feux
Dans mon cœur amoureux.*

Un gros génie tel que Gramedan, ne fait point

R ij

donner des bornes à son amour-propre , ni mettre une fin à ce dont il est flatté. Le concert fut donc aussi long qu'un opéra italien l'est ordinairement, c'est-à-dire, qu'il dura près de cinq grandes heures, sans qu'il y eût la moindre variété dans les paroles. Pimprenelle, comme on peut croire, en seroit morte d'ennui, & du concert, & de la longueur des répétitions, si Romarin n'eût été présent. Il l'entretenoit avec ardeur pendant le tems que Grumedan étoit occupé à faire essouffler ses grenouilles auxquelles il ne donna pas le moindre relâche; l'on m'a fort assuré même qu'il périt un grand nombre des concerrans.

Romarin, pour amuser la princesse, se servit heureusement de la petite rivière dont j'ai parlé. Il fit paroître (à la vérité en petit) toute la flotte de Cléopâtre, précisément telle & tout aussi magnifique que l'histoire nous la dépeint. Tous les vaisseaux avec les voiles de pourpre se découvrirent de loin, en faisant toutes la manœuvres de l'ancienne navigation. Sur le plus beau & le plus riche de ces bâtimens, Cléopâtre se distinguoit par sa beauté ainsi que par sa magnificence; quand elle fut vis-à-vis de l'endroit où Pimprenelle étoit assise, tous les vaisseaux se mirent en ligne; & cette reine si fière débarqua, & vint présenter à la princesse cette superbe perle dont il est tant parlé dans l'histoire, en lui disant :

vous êtes plus belle que je ne le fus jamais ; que mon exemple vous serve à faire un meilleur usage de votre beauté. Pour lors elle se rembarqua , & toute sa petite flotte , dont l'aspect étoit charmant , poursuivit sa route , & fut apperçue jusqu'à l'extrémité du petit jardin de la princesse. Grumedan étoit présent à ce petit divertissement : je ne trouve rien de joli , dit-il , à toutes ces petites figures , ce sont des marionnettes ; voilà bien des façons pour donner une perle : que ne direz-vous , madame , que vous les aimez ? Aussi-tôt il tira de sa poche un grand sifflet , & l'on vit à l'instant même l'eau de la petite rivière se grossir , & devenir toute bourbeuse , dans un moment , il parut plus de cent mille huîtres à écailles qui s'ouvrirent devant Pimprenelle , & dégorgèrent toutes à ses pieds , qui plus , qui moins , de perles , mais toutes admirables. Voilà des perles , cela , s'écria Grumedan , il est réel qu'il y en eut assez pour sabler tout le jardin. Romarin , le lendemain , construisit tout-à-coup , pendant la promenade de la princesse , & lorsqu'elle y pensoit le moins , un cabinet de verdure simplement mêlé de fleurs qui composoient le chiffre de Pimprenelle : par respect , plus que par la crainte du génie , il n'osa pas y joindre le sien ; des sièges de mousse & de gazon , des sources qui couloient dans les angles & qui formoient un ornement

naturel, sans être asservis à une symétrie exacte ;
 & dont le murmure & la fraîcheur étoient char-
 mans , rendoient ce séjour délicieux. Le repas
 fut champêtre , mais les fruits les plus rares & le
 plus agréablement arrangés , en faisoient le prin-
 cipal ornement. Quelques musettes invisibles
 chantoient l'amour , & ne se faisoient entendre
 qu'à propos. Romarin lisoit si bien dans le cœur
 de Pimprenelle , qu'à la moindre apparence de
 longueur , toute la musique cessoit. Un rossignol
 des favoris de la princesse , & qui réellement
 avoit la plus belle voix du monde , vola sur le
 fruit , & chanta des brunettes & des chansons à
 danser. Eh ! qui t'en a tant appris , mon cher Rig-
 di , lui dit Pimprenelle ? L'oiseau bien instruit ,
 lui répondit tout simplement , c'est l'amour.
 Grumedan eut de l'humeur pendant cette fête ,
 il la trouva plate ; il déclara que les musettes ne
 faisoient pas assez de bruit ; il critiqua les oiseaux.
 Quoi , je verrai toujours des oiseaux ! De plus ,
 dit-il , qu'est-ce qu'une collation sans vaisselle &
 sans buffet ? Effectivement il en donna une le
 lendemain dans un autre coin du jardin. Il avoit
 bâti pendant la nuit , un cabinet d'or massif. Les
 chiffres de la princesse & du génie n'étoient point
 oubliés ; car le dedans & le dehors en étoient
 également semés. Il avoit encore eu plus de soin
 de ne pas oublier les buffets ; il y en avoit en effet

deux si prodigieusement chargés de richesses & de choses inutiles, que l'œil ne les pouvoit regarder. Le repas fut composé de viandes chaudes, servies fort pesamment; tout étoit de la vieille cuisine. Grumedan mangea comme un diable, quoique Pimprenelle ne prît goût à rien. Au fruit, dans lequel il n'y avoit de remarquable que des assiettes volantes de diamans brillantés, il dit : pour des chanteurs & de la musique, vous n'en aurez point, je n'aime le bruit que quand je le fais; mais vos beautés n'en feront pas pour cela moins célébrées. Pour lors, avec un sourire campagnard, il chanta les belles paroles qu'il avoit faites pour le concert des grenouilles : du moins il fit pour cette fois grâce de l'accompagnement. Romarin, dans l'envie de varier les amusemens de Pimprenelle (il est vrai que c'étoit la première & la seule de ses intentions, la seconde pouvoir bien avoir pour objet les ridicules dont Grumedan savoit toujours se saisir quand on lui présentoit une nouvelle idée) Romarin donc imagina de donner une fête pendant la nuit, & quoi qu'en eût dit Grumedan, il se servit encore des oiseaux, mais il employa tous ceux du pays, tant les grands que les petits; il les chargea de lampions diversement coloriés, &, suivant les ordres qu'il leur donna, ils partirent à la fois, & lorsqu'on y pensoit le moins, & se réunissant

dans l'air, ils formèrent en planant un temple où tous les ordres se distinguoient à merveille, de plus, on y lisoit sans peine dans le fronton : à la divine Pimprenelle. Quand ce temple eût été suffisamment remarqué, tous les oiseaux se divisèrent sans ordre dans le ciel qu'ils remplirent d'une quantité infinie de lumières très-agréables à l'œil. Ils revinrent ensuite, suivant les ordres qu'ils en avoient reçus, à différens points de réunion, & formèrent un bouquet où toutes les fleurs étoient faciles à distinguer, soit par la précision du trait, soit enfin par les couleurs dont les lampions étoient chargés. Pendant le tems que le bouquet parut, d'autres oiseaux, qui ne pouvoient être apperçus, parce qu'ils n'étoient chargés d'aucune lumière, répandoient dans l'air les eaux distillées des fleurs qui se dessinoient à l'œil, ce qui produisit une plaie délicieuse non-seulement pour le séjour de Pimprenelle, mais encore pour toute la ville attirée par un spectacle aussi nouveau de tout point.

Grumedan étoit spectateur de cette fête, il l'avoit assez méprisée. Une jambe croisée sur l'autre, le nez en l'air dans un fauteuil, il ne put s'empêcher de dire : Oh ! pour des effets de feu, si vous en voulez, belle Pimprenelle, vous n'avez qu'à parler, vous en verrez demain de ma façon.

Ce demain produisit une assemblée de toutes

les exhalaisons que l'on appelle communément des feux follets ; il leur fit faire l'exercice dans une grande plaine que Pimprenelle voyoit de ses fenêtres , après que Grumedan eut bien dit cent fois : cela est joli , ma princesse , n'est-ce pas ? tout-à-coup il fit sortir de terre un volcan qui jeta feu & flamme , & qui répandit des torrens de feu dans la plaine ; il orna cet agréable & galant spectacle de quelques secousses de tremblement de terre. Le gros rire qui lui prit de la frayeur de tout le peuple ne se peut exprimer ; il n'est pas possible non plus de répéter toutes les sottises qu'il dit à ce sujet. Mais enfin , continua-t-il , la fête d'hier n'a pas été terminée. Tous les feux de l'hôtel-de-ville sont couronnés par un bal , n'est-ce pas ? donc Melinette n'a rien entendu au divertissement qu'elle vous a donné. A ces mots il fit paroître le nombre de feux follets nécessaire pour éclairer le jardin de la princesse , & Grumedan enchanté de son imagination , fit commencer un bal formé par tous les ifs du jardin. Il dura , pour son propre plaisir , fort longtemps même après le départ de Pimprenelle , qui s'étoit retirée tout aussi-tôt que suivant les conseils de Melinette il lui avoit été possible & honnête de le faire.

Voilà quels étoient à-peu-près les amusemens que l'on donnoit à Pimprenelle ; la pauvre prin-

2/9 - LA PRINCESSE PIMPRENELLE

celle se désoloit de l'importunité de Grumedan ; & du chagrin de ne pas voir le beau Romarin , qui , de son côté , séchoit sur pied de la contrainte où le réduisoit le plus gros des génies. Personne enfin n'étoit content , car Grumedan , tout sot & tout grossier qu'il étoit , étant amoureux , voyoit bien qu'il importunoit ; il sentoit encore qu'il ne faisoit aucun progrès dans le cœur de Pimprenelle , & ce même amour ne lui laissoit point ignorer que tout ce qu'il voyoit étoit bien vif & bien attentif , pour n'être que les marques d'amitié d'une fée aussi sage que Melinette. Il devint donc jaloux , un peu tard à la vérité , mais enfin il le devint. La jalousie , cette barbare déesse , ne se nourrit que de sentiment , l'esprit ne lui est point nécessaire ; de plus , elle ressemble à l'amour , pour trouver les moyens d'arriver à son but. Ceux qui ont reçu le plus d'esprit en naissant , sont souvent ceux qui sont la dupe des panneaux les plus grossiers. Grumedan , pour s'éclaircir des soupçons dont il étoit frappé , prétexta un départ pour des affaires de conséquence. Il parut affligé d'être obligé de se séparer de Pimprenelle ; enfin , il fit des adieux qui furent très-bien reçus. Quand on le crut bien éloigné , Romarin fut obligé de céder à la douce violence que lui fit la princesse de cesser d'être invisible. A peine s'envyroient-ils du plaisir de se

revoir & de celui de s'aimer, que Grumedan sortit tout-à-coup d'une platte-bande du jardin qu'il entra ouvrir. La vue de Romarin autorisa sa jalousie, & fit naître sa fureur. Quelle satisfaction pour un homme brutal, que de voir sa haine & son humeur fondées ! J'ai vu quelques maris entrés de leurs découvertes, éprouver cependant une sorte de plaisir d'avoir eu raison. Grumedan leva sa massue avec fureur ; & donna un coup dont il eut assommé Romarin. Pimprenelle ne douta point que son dessein n'eût été exécuté, & tomba évanouie. Pour le prince, il ne put échapper au triste sort qui le menaçoit, que par les soins de Melinette qui fut habilement le soustraire aux fureurs de Grumedan, & qui le transporta dans son palais des nues. Les soins du génie rappelèrent Pimprenelle à la vie, quoiqu'avec bien de la peine : mais que la connoissance qui lui revint fut douloureuse, & pour l'un & pour l'autre ! Pimprenelle ne voyant point Romarin, après s'être accusée elle-même du comble de malheurs qu'elle éprouvoit, ne déguisa rien au génie de la haine qu'elle lui portoit, & de l'amour qu'elle ressentait pour son cher Romarin. Mille fois elle eût attenté sur ses jours, mais le génie étoit trop attentif à tous ses mouvemens, pour qu'il lui fût possible de rien entreprendre sur sa vie.

Mon cher Romarin, s'écrioit douloureuse-

ment Pimprenelle, vous n'êtes plus, & mon trop d'amour a causé votre malheur. J'ai voulu vous voir, il vous en a coûté la vie, & pour comble de maux, on me force à vous survivre; Grumedan se glorifie de votre mort, & je ne puis, hélas, douter de mon malheur ! si vous voyiez le jour, vous ne me le laisseriez pas ignorer, mon désespoir vous percerait le cœur, vous que j'ai vu mille fois peiné, pour le mal le plus léger que je ressentais. Votre délicatesse, votre parfait amour, vous permettroient-ils de m'abandonner au plus horrible des génies. L'absence de Melinette me prouve encore plus mon malheur, elle m'abandonne, elle qui ne m'aimoit que par rapport à vous, je suis pour elle un objet odieux. Que je vous pardonne bien, divine fée, de me détester, je me déteste moi-même ! & pour me punir plus long tems, vous ne voulez pas me donner la mort. Ces propos étoient ceux que Pimprenelle répétoit sans cesse, & la présence de Grumedan en rendoit la vivacité plus éloquente. Il a pu paroître jusqu'ici dans cette véritable histoire, que Grumedan étoit aussi grossier & aussi amoureux qu'il lui étoit possible de l'être, par conséquent, la brutalité tenoit dans son cœur la place que la délicatesse occupoit dans le cœur de Romarin. Le génie souffroit au commencement ces reproches, avec une sorte d'impatience ;

mais enfin il s'y accoutuma , & forma le projet le plus digne de son caractère. Vous faites mon malheur , petite Pimprenelle , je suis déterminé à faire le vôtre , n'en doutez point ; vous aimerez , ou vous n'aimerez plus votre colichet de Romarin , mais vous serez ma femme , foyez de plus certaine que vous ne mourrez pas. La malheureuse Pimprenelle n'ayant qu'un évanouissement à opposer à ces paroles , perdit connoissance. Le génie prolongea la durée de cet évanouissement jusqu'à son retour. Il sortit de la retraite de Pimprenelle , & voulut faire une entrée dans le palais de Giroflée , digne du cas qu'il faisoit de lui-même. Tout lourd qu'il étoit , il s'appesantit encore , & monta sur un char fait en espèce de charrette , les roues étoient pleines & massives , & les brancards étoient gros comme les plus gros chênes ; mais à la vérité toute la machine étoit d'or. Il commanda quarante-huit bœufs d'Auvergne les plus grands & les plus forts que ce pays ait jamais produit. Ils paroissoient suffire à peine pour le tirer , & le char , tout massif qu'il étoit , sembloit succomber sous son poids. Il étoit appuyé sur une massue , & tenoit sur ses genoux , avec une sorte de négligence , un des plus grands lions de l'Afrique , comme bien des hommes à Paris ont coutume de tenir de petits chiens dans leur carrosse pour leur tenir compagnie. Cet équipage

parut à la porte de la ville , & prit le chemin du palais environ sur les sept heures du matin ; Giroflée étoit déjà botté pour aller à la chasse ; pour Filagrane , il s'en falloit bien qu'elle fût éveillée ; à peine étoit-elle dans son premier sommeil ; & qui que ce soit à la cour , & le roi moins que tout autre n'auroit osé la réveiller. Le roi se crut obligé d'attendre la visite , & se débotta avec une peine extrême. La ville étoit grande , ainsi la marche fut longue ; d'autant plus que l'affluence du peuple la retardoit à chaque pas. Quand les quarante-huit bœufs eurent pris leur tournant dans la grande cour du palais , Grumedan cria d'une voix déjà rauque naturellement , & dont il redouloit encore le son : où est-il donc ce roi , que je lui parle , qu'on appelle sa femme. Giroflée ne perdit pas un mot de ces paroles , elles lui parurent un peu rudes ; mais ayant consulté son piqueur favori , qui dans le fond étoit un assez bon diable , il prit le parti de descendre de son appartement , & de venir lui-même voir ce qu'on lui vouloit. Quand il fut auprès de la voiture : touchez - là , lui dit Grumedan , en lui tendant la main ; touchez - là , Giroflée , mon ami , me connoissez-vous ? non , dit le roi , d'une voix assez embarrassée. Je suis , dit-il , le génie Grumedan , je viens pour faire votre fortune ; montons là-haut , je

vous parlerai. Pour lors il mit pied à terre , il ordonna aux bœufs de retourner à leurs affaires ; ils se détachèrent d'eux-mêmes ; & plus légers que des cerfs , ils s'enfuirent si promptement , qu'en un instant on les perdit de vue ; pour lors , il donna un coup de sa massue sur son char , qui se convertit en un monceau de petite monnoie d'or qui a eu bien long - tems cours dans le royaume , & dont on voit encore quelques-unes dans les cabinets des curieux. Je donne cela , dit-il , pour boire à vos valets. Bref , il ne garda de son équipage , que le lion dont j'ai parlé. Les cris de tous ceux qui s'étouffoient pour avoir des pièces d'or , éveillèrent la reine ; elle sonna pour faire tirer sur ceux qui lui portoient aussi peu de respect ; mais quand on lui dit qu'il y avoit un monsieur qui demandoit à lui parler , elle crut que tout le monde avoit perdu l'esprit , d'autant plus qu'on lui parloit tout à la fois de bœufs , d'or , de massue , de grand homme , de lion ; enfin , toutes les femmes vouloient conter chacune une particularité de ce qu'elles n'avoient point vu , & de ce qu'on leur avoit confusément conté. Pendant ce tems , le roi entretenoit le génie , & trouvoit sa conversation fort à son gré. Giroflée avoit inutilement demandé au génie ce qui pouvoit l'attirer à sa cour , mais il lui avoit toujours répondu qu'il ne ne lui vouloit

dire qu'en présence de la reine. On étoit donc venu plusieurs fois la prier de passer chez le roi, mais on ne pouvoit la déterminer à paroître; elle n'avoit point dormi, elle avoit la migraine. Comment oser se montrer, elle étoit faite comme un chien fou. Toutes ces minauderies ne touchèrent point le géant, il dit toujours qu'il étoit nécessaire qu'il l'entretînt; mais comme il avoit envie de lui plaire, il pria quelques courtisans, qui étoient debout dans la chambre, de lui porter sa massue, en la priant de vouloir bien la sentir, ce qui étoit, disoit-il, un remède éprouvé & souverain, pour guérir la plus forte migraine. Ils furent obligés de la porter à quatre. Les choses extraordinaires trouvent grace quelquefois auprès des dames. Filigrane, avec un air à la fois de mépris & de complaisance, se fit approcher la massue; elle la sentit, & sa migraine fut dissipée sur le champ. L'on est en doute de savoir si ce fut précisément l'odeur de ce bois qui opéra ce miracle, ou bien s'il le faut attribuer à la vue d'un grand nombre de parures qui tombèrent de la massue au moment que Filigrane s'en approcha: quoi qu'il en soit, un prodige aussi agréable déterminâ la reine, elle passa promptement son manteau royal par-dessus une robe à peigner; elle coëffa son vieux diadème de diamans de karat par-dessus son bonnet de nuit, elle mit promptement une tasse de

rouge

rouge sur chacune de ses joues , c'est-à-dire depuis la paupière jusqu'au plus bas du visage , & dans cet équipage , se cachant encore le nez avec un grand éventail à cause du grand jour , elle arriva dans la salle du trône , en tenant toutes sortes de mauvais petits propos. Le génie fut au-devant d'elle plus poliment qu'à lui n'appartenait. Il se plaça au milieu du roi & de la reine ; toute la cour se retira par respect , & le génie leur dit alors : je m'appelle Grumédan , & je suis de la meilleure & de la plus ancienne maison des génies , mon pouvoir est mille fois au-dessus de ma force ; cependant un si grand nombre d'avantages que je réunis en moi ont succombé , & n'ont pu résister aux charmes de Pimprenelle votre fille , je l'aime éperdûment ; je fais bien qu'elle ne m'aime point , mais je ne puis vivre sans elle. Un certain freluquet de Romarin que vous avez connu , a su lui plaire , je crois qu'il ne sera plus un obstacle à mes desirs , vu la façon dont je l'ai traité il y a quelques jours. C'est le fils cadet d'un petit roi qui n'a pas seulement une mine de cuivre dans ses états. Quoi qu'il en soit , j'en ai purgé le monde. Vous croyiez que , si je le vou-

lois absolument , je n'ai pas besoin de votre consentement pour épouser votre fille , mais il est nécessaire que je l'obtienne à cause d'une certaine bégueule de Melinette qui protégeait le

petit Romarin , & que j'ai quelque raison de ménager. Filigtane & Giroflée redoutoient également un gendre aussi terrible que celui qui se proposoit ; cependant avec un air assez embarrassé , ils dirent au génie que son alliance leur faisoit beaucoup d'honneur , mais qu'ils seroient bien aises de le connoître un peu davantage , afin que leurs sujets n'eussent point de reproches à leur faire de marier à un génie qu'ils ne connoissoient point , l'héritière présomptive de la couronne. Grumedan leur répondit à cela : je veux bien vous accorder quelques jours pour faire connoissance avec moi ; mais j'ai démêlé dans votre esprit que la crainte de perdre votre royaume , vous inquiétoit plus que ce que vous m'avez allégué ; allez , soyez tranquilles , je vous en donnerai soixante autres , si vous les aimez. En attendant , je vais envoyer chercher votre fille , afin que vous la déterminiez vous-même à me donner la main. A ces mots , il tira de sa poche le grand sifflet dont il s'étoit servi pour appeler les huîtres (c'étoit son instrument favori) , au bruit qu'il fit , son grand lion qui l'attendoit tranquillement à la porte de la rue , arriva à ses pieds. Il ne craignoit pas qu'on le lui volât , car il avoit un colier à ses armes , sur lequel son nom étoit écrit : ce qui , joint à de petits gretots , rendoit sa parure complète. Mistil , lui dit-il , allez

chercher la princesse, amenez-la bien doucement ici tout-à-l'heure. A ces mots, Mirtil, d'une course légère, fut bien-tôt à l'extrémité des jardins. Il se fit jour à-travers des troupes qui gardoient la retraite de la princesse. D'un coup de queue, il enfonça la porte, & chargeant la princesse toujours évanouie, sur son dos qu'il rendit canapé tout autant qu'il pût, & tenant les habits dans sa gueule, il revint en moins d'un demi-quart-d'heure, dans la chambre du trône où Grumedan, Giroflée & Filigrane avoient une conversation dans le fond assez triviale. Ce fut un spectacle assez singulier que celui de voir arriver cette malheureuse princesse qui rendoit ainsi sa première visite à ses parens. Grumedan lui fit alors sentir le bout de sa massue; à peine eut-elle ouvert ses beaux yeux, qu'en appercevant Grumedan, elle fit un cri de douleur, & seroit infailliblement retombée dans l'état dont elle sortoit sans le secours du flacon de Grumedan, c'est-à-dire celui de sa massue. Les cris & les pleurs de Pimprenelle continuèrent, malgré les inconnus dont elle se voyoit environnée, car les grandes douleurs ne ménagent qui que ce soit au monde. Filigrane, malgré la douleur dont la princesse sa fille étoit accablée, fut outré de l'excessive beauté dont elle lui parut à elle-même, avec un faux air d'amitié & d'intérêt qui n'est que trop com-

mun dans le monde; elle proposa de l'emmener dans son appartement, & de la faire mettre au lit pour la laisser reposer, promettant de plus de lui parler de l'affaire dont Grumedan venoit de les entretenir; mais c'étoit bien plutôt pour se rendre maîtresse de sa personne, & pour l'empêcher d'être admirée de toute la cour; elle lui mit un grand mouchoir sur le visage, la prit par dessous le bras, & la conduisit elle-même dans son appartement, elle fit rendre un lit de camp dans la garde-robe, & ne voulut pas que personne la servit, & sous le prétexte de la laisser reposer, elle empêcha tout le monde de la voir. Pour le roi, il adressa la parole au génie, & lui dit : nous n'avons plus rien à faire ici d'aujourd'hui, voulez-vous que nous allions à la chasse ? mon équipage est prêt, & j'ai connoissance d'un des plus grôs sangliers; le génie accepta la proposition, l'on équipa, pour son usage, tout au plus vite les plus grands chevaux de carrosse de la petite écurie, & nos gens partirent ensemble. Laissons-les chasser, prendre ou ne pas prendre, & revenons au beau Romanin.

Le lecteur se souvient de l'obligation réelle qu'il eut à la bonne Melmerte, quand le génie le surprit avec Pimprenelle. Elle ne l'eut pas plutôt soustrait à la fureur du génie, que le mettant sur son char, elle le conduisit dans son palais

des nues, comme je l'ai déjà dit, mais on ignore quel étoit ce château. C'étoit une espèce de retraite qu'elle avoit fait bâtir, & qu'elle préféroit souvent à l'habitation de la terre. Là elle n'étoit dérangée par aucun bruit, elle y travailloit, elle s'y reposoit, elle y faisoit enfin tout ce que bon lui sembloit, le palais étoit superbe; & comme il étoit situé sur les nues les plus élevées, le soleil, dont les rayons n'étoient jamais obscurcis, y brilloit sans cesse dans toute sa pureté. Ce fut donc là que Melinette conduisit Romarin. Il ne fut sensible, comme on peut le croire, à aucune des beautés, non plus qu'à la singularité du palais. Quoi, disoit-il sans cesse à Melinette, quoi, vous m'aimez, & je ne verrai plus Pimprenelle! Quoi, vous me conservez la vie, & vous abandonnez une si rare beauté à toutes les fureurs de Grumédan! Rassurez-vous, mon cher Romarin, lui dit alors la bonne Melinette, tout étendu que peut être le pouvoir des fées, il est, vous le savez, borné par quelques décrets du destin. Croyez que tout ce que je pourrai faire pour vous, certainement je le mettrai à exécution. Je vous laisse ici le maître, rien ne vous y peut manquer; mes papillons & les hirondelles mes favorites, ont ordre de n'obéir qu'à vous. Adieu, je vous quitte; que mon amitié vous fasse espérer. Romarin ne trouva point que Melinette lui

eût parlé d'un ton assez positif; il ne trouva dans les mors de consolation qu'elle lui avoit dit que tout ce qu'il falloit pour s'affliger; car la tristesse & le chagrin ont bien de l'art pour se nourrir. Il s'abandonna donc à toutes les idées les plus funestes. D'abord que la fée l'eut quitté, il ne doura point qu'il ne fût pour jamais séparé de tout ce qu'il adoroit; & ne pouvant survivre à sa douleur, il se précipita mille fois, mais en vain, des fenêtres les plus hautes du palais; il s'élança du haut de toutes les terrasses. Les nues avoient ordre de veiller à sa conservation, elles n'eurent garde d'être sans attention. Romarin, bien convaincu qu'il ne lui étoit pas possible d'atteindre à sa vie, donna cent fois les épithètes de cruelle & de barbare à Melinette; & trouvant la clarté du soleil trop brillante pour la triste situation de son cœur, il abandonna les appartemens les plus agréables & les plus magnifiques: ce qui se voit rarement dans les grands palais ornés & meublés avec le plus de goût; il dédaigna, dis-je, ces superbes lambris, & choisit pour son habitation une des caves du palais; dans laquelle, à la vérité, l'obscurité n'étoit point répandue; mais ce n'étoit assurément pas sa faute, si le jour le suivoit. La clarté que l'on y voyoit, & l'air que l'on y respiroit, imitoient les brouillards épais de l'hiver, je n'en puis donner une plus juste

idée, & ce fut là qu'il gémissoit à son gré, qu'il nommoit Pimprenelle, & qu'il appeloit sans cesse la mort à son secours. Un jour que, plus affligé que jamais, il pensoit à sa triste destinée; en se rappelant les beautés & l'esprit de Pimprenelle, & qu'il se retraçoit le souvenir de son bonheur passé, il entendit chanter une voix qui ne lui étoit pas inconnue. Le son de cette voix le frappa, moins encore cependant que les paroles & que le nom de Pimprenelle, c'étoit, en effet, un des couplets qu'il avoit faits pour son adorable maîtresse, il sortit avec ardeur de sa sombre retraite. Au même instant le fidelle & charmant Rigdi parut à lui. La joie de Romarin ne se peut concevoir. Le fidelle rossignol lui apprit qu'une hirondelle du palais qu'il habitoit, avoit prié devant lui une de ses cousines de faire une commission pour elle; qu'il avoit entendu dans leur conversation que Melinette avoit doublé le service de son palais pour la garde du prince Romarin; qu'il avoit donc appris le lieu de sa demeure; qu'il avoit espéré d'en instruire Pimprenelle, & apporter ce soulagement à ses peines; mais que, dans ce même moment, elle étoit évanouie, & qu'elle avoit été plus de vingt-quatre heures sans connoissance. Il apprit alors au prince tout ce qui s'étoit passé depuis son départ, & tout ce qu'on a déjà lu. Fondant en larmes à cet

endroit de son récit, il lui conta que, toute évanouie qu'elle étoit, un grand lion l'étoit venue enlever; qu'il n'avoit pu savoir ce qu'elle étoit devenue, & qu'il avoit pris le parti de venir pleurer, s'affliger & mourir auprès de son cher maître. L'arrivée de Rigdi avoit été d'abord un des grands contentemens que Romarin pût avoir, les nouvelles qu'il apporta mirent le comble à ses malheurs. Ses desirs de mourir redoublèrent; mais la douce conversation de cet aimable oiseau étoit du moins une consolation pour ce malheureux amant. Voilà quel étoit au juste l'état de l'habitant du palais des nues.

Il me semble que nous avons laissé Grumedan & le roi Giroflée allant à chasse de compagnie; ils y furent, en effet, le roi fort joliment monté, & le génie trotant sur un grand cheval de carrosse, la chasse commença. Grumedan lâcha son grand lion Mirtil, & dans le même instant, le sanglier fut terrassé & mis en pièces. Le roi avoit beau crier : vous ne chassez pas dans les règles. Qu'importe, disoit Grumedan, pourvu que je le prenne. Les piqueurs levoient les épaules à de telles façons d'agir & de parler, & le roi leur répondoit (quand Grumedan ne les regardoit pas) & leur faisoit signe qu'il falloit pardonner quelque chose à un homme qui n'étoit pas encore au fait, & qui n'étoit qu'à la première

chasse. Ils revinrent au palais, ils soupèrent, comme font d'ordinaire tous les chasseurs, sans parler d'autre chose que de grandes bêtes, de chiens, de piqueurs, de chevaux, &c. Le génie proposa pour le lendemain une chasse à l'Ogre : il lui fut aisé d'en faire sentir l'utilité ; & la nouveauté du divertissement piqua le goût de tous les chasseurs.

Malgré l'exactitude de ceux qui m'ont donné des mémoires, & le soin que j'ai eu d'en rassembler, je suis obligé d'avouer que le détail de cette jolie partie n'est pas venu jusqu'à moi ; je sais seulement qu'il y eût un page de l'équipage qui fut mangé, & que l'ogre qui fut couru, n'en seroit pas demeuré en si beau chemin, si Gremudan ne l'eût affommé d'un coup de sa massue.

Après une aussi belle chasse que le fut celle-ci ; le génie, de retour au palais, fut voir la reine pour la prier de se déterminer promptement, & d'engager Pimprenelle à suivre ses volontés. Il trouva Filigrane fort adoucie en sa faveur ; l'ennui de voir sa fille aussi belle qu'elle étoit, avoit considérablement avancé le mariage. Ils en donnèrent les paroles à cette dernière entrevue, & les articles secrets furent que le royaume appartiendrait à Giroflée, & à elle, pendant tout le cours de leur vie, & que Pimprenelle ne paroîtroit jamais dans aucun endroit où elle se trou-

veroit. Grumedan consentit à tout; pour achever de le contenter, on fixa le jour des nœces au surlendemain; & pour donner quelque certitude à l'engagement que l'on prénoit, on ne trouva point de parti plus doux que celui de donner à la pauvre princesse le choix de l'époux, ou celui d'une coupe empoisonnée qui seroit sur l'autel dressée pour le mariage. Cette nouvelle n'effraya point Pimprenelle. Quelques gens de la cour qui s'imaginent toujours que l'on ne peut se déterminer à la mort, attribuèrent la gaîté avec laquelle elle reçut cette nouvelle à la plate joie des filles quand on les marie.

Grumedan, pour témoigner le contentement qu'il éprouvoit, sachant que Filigrane aimoit les fêtes, résolut de lui en donner une à elle & à toute la cour : il prit jour pour le lendemain, veille de ses nœces; on ignoroit absolument quel seroit le divertissement, car le génie n'avoit consulté personne; il n'avoit pas voulu que sa production pût être soupçonnée, l'effet du plus léger avis. On arriva dans la salle des spectacles au moment qu'il en donna la permission; quand on fut placé, & que la toile fut levée, on vit avec une sorte de surprise le théâtre fermé par de gros barreaux de fer qui laissoient cependant assez d'espace pour distinguer & pour voir le jeu des acteurs. Quel fut l'étonnement de toute l'assemblée,

Quand on vit paroître de grands ours qui, marchant sur les pieds de derrière, vinrent réciter une pastorale avec des habillemens & des parures tels qu'on les voit à l'opéra. On peut juger que le dessus, qui chantoit les premiers rôles de bergères, étoit une terrible basse-taille. Tout étoit complet, quant au nombre, & les chœurs étoient assurément bien remplis. Le premier acte fut exécuté assez tranquillement de la part des acteurs; mais, pour les spectateurs, il est réel qu'ils ne savoient où se mettre. Le baler qui suivit l'acte, fut même assez agréable, car il fut exécuté par de grands singes très-savans & très-adroits. La suite ne fut pas tout-à-fait aussi bien représentée. Il y avoit dans la parole une scène de rivalité, les ours prirent la chose au personnel, & le combat à mort commença dès ce moment. Il fut d'autant plus terrible, que les chœurs prirent parti, & que presque tous les musiciens périrent; pour lors on fit grand cas des grilles dont on s'étoit moqué en arrivant,

Il n'y a rien de si commun dans le monde que de voir des gens qui non seulement font des sottises, mais encore qui les soutiennent après les avoir faites sans en vouloir démordre. Grumédan étoit de ce nombre, il soutint toujours que c'étoit par une réflexion aussi fine que judicieuse, qu'il avoit choisi des ours pour représenter son

divertissement. Si j'avois connu, disoit-il, un animal aussi propre au théâtre, puisqu'il marche sur les pieds de derrière, & plus méchant que l'ours, je l'aurois certainement préféré. Eh bien, dit-il, ils se sont pris de querelle, cela est naturel, & ce n'est pas ma faute ! Toutes ces pauvretés & plusieurs autres que, par pitié pour le lecteur, je passe sous silence, furent écoutées ; elles furent même applaudies, parce que le génie au lieu de fruits & de glaces, avoit fait servir à toute la cour des bassins immenses de grandes pièces d'or, & des corbeilles remplies de diamans ; l'on m'a fort assuré qu'il ne retourna rien aux offices.

Le lendemain de cette belle fête, jour destiné pour le mariage, Pimprenelle fut conduite dans la salle du trône ; elle marchoit au milieu de Giroflée & de Filigrane, qui se pinçoit très-inutilement les lèvres à dessein de se les rendre rouges, & qui grimacoit tout de son mieux, outrée des applaudissemens que la princesse s'attiroit. Quand ils furent arrivés au milieu de la salle, Grumédan parut avec une perruque à toupet, une bourse énorme, un plus grand nœud de cravatte, vêtu d'une pluie d'argent, & tout farci de couleur de roses, tel enfin, ou à peu près, que nous voyons que les étrangers s'habillent à leur arrivée à Paris, moitié sur leur goût, moitié sur la perfide

parlé de leurs tailleurs. Il étoit triomphant, & ne pouvoit s'imaginer que l'on pût préférer la mort à lui. Ce fut cependant ce qui lui arriva, car après l'alternative proposée, Pimprenelle, saisissant la coupe avec avidité, & levant ses beaux yeux au ciel, s'écria d'une voix qui tira les larmes des yeux de tous les spectateurs, ô mon cher Romarin, que je m'estime heureuse de perdre une vie que je ne puis passer avec vous ! Au moment qu'elle avoit la trop fatale coupe, les fenêtres du palais s'ouvrirent, & Melinette parut éblouissante de gloire, montée sur le nuage le plus brillant du ciel; Romarin, beau comme le jour, lui servoit d'équier. Toute la cour demeura surprise, & même un peu éblouie : Pimprenelle apperçut son amant, laissa tomber la coupe, & courut à lui. Grumedan voulut se mettre en défense d'abord qu'il vit paroître Melinette; mais la fée passant du côté de son mauvais œil (car on doit se souvenir qu'il étoit borgne, quoique son serment favori fût celui de dire toujours : *par mes yeux*) ; la fée, dis-je, le prenant par un de ses fourcils, qu'il avoit très-bien fournis, l'éleva au milieu de la salle, & le fit gambiller quelque tems pour marquer sa supériorité; pour lors elle le toucha de sa baguette, & l'enferma pour mille ans dans la boule d'un chandelier de cristal. Reçois le prix, lui dit-elle,

& de sa férocité, & du mépris que tu as fait de moi. Pour lors elle maria nos aînés auxquels elle donna avec raison, le royaume à gouverner; car Giroflée & Filigratie, à parler vrai, ne gouvernoient presque plus. La générosité des nouveaux mariés qui ne vouloient point accepter le royaume, ne put résister aux ordres de Melinette, on donna au roi & à la reine dans leur retraite, tout ce qui pouvoit convenir à leurs goûts. Pimprenelle & Romarin déclarèrent le fidelle Rig-di, leur premier ministre. Ils furent adorés de leurs sujets, ils eurent des enfans très-aimables; l'on dit qu'ils s'aimèrent toujours, & qu'ils furent parfaitement heureux du côté des sentimens : je le veux croire.



LES DONNS.

C O N T E.

LA fée des Fleurs habitoit un palais, & tenoit une cour au milieu des fontaines & des jardins. Trianon & Marly ne sont que d'informes copies de ce délicieux séjour. Les lieux que nous avons ornés & choisis, peignent ordinairement notre caractère : ainsi tout l'agrément de la nature rassemblé dans cette aimable retraite, donnoit une idée de tous ceux de cette aimable fée. Les charmes de sa société ne se peuvent exprimer, mais les qualités de son cœur les égaloient pour le moins ; non-seulement elle secouroit les malheureux, mais elle se plaisoit à aller au-devant de leurs besoins, & leur laissoit ignorer à qui ils en étoient redevables. Il lui suffisoit d'obliger. Sa cour étoit composée de jeunes princes & de jeunes princesses (car elle aimoit beaucoup les enfans). Elle les élevoit depuis leur tendre jeunesse, ou bien elle les faisoit venir auprès d'elle ; à treize ans pour un sexe, à seize pour l'autre.

Elle les donnoit ordinairement du don qu'ils désiroient obtenir ; c'étoit ainsi que la fée des Fleurs composoit sa cour, & vivoit dans les véritables délices du cœur & de l'esprit. Bien différente en ce point des autres fées qui n'ont pas toujours connu le plaisir d'obliger, le seul qui puisse faire supporter l'autorité, quand on est sage.

Sans entrer dans le détail de toutes les belles éducations qu'elle avoit faites, je ne parlerai que de Silvie qu'elle aimoit autant qu'elle méritoit de l'être. Son enfance étoit naïve, son caractère étoit vif, mais il étoit docile : ces présens de la nature firent naître & nourrir son amitié pour cet aimable enfant. Quand Silvie fut parvenue à l'âge auquel la fée distribuoit ses dons, elle voulut lui faire connoître par elle-même, & sans l'avertir de son dessein, plusieurs des princesses qu'elle avoit douées, afin qu'elle pût décider plus sainement du choix qu'elle avoit à faire. Je veux, lui dit-elle, ma chère Silvie, que vous alliez passer quelque tems avec des princesses que j'ai douées de différens dons. Elles vous recevront bien, n'ayez aucune inquiétude ; tout ce que vous avez à faire, c'est de me rendre compte à votre retour, de l'impression que leur caractère aura fait sur vous. Silvie promit à la bonne fée d'exécuter ses ordres, & de bien obéir à la gouvernante qu'elle lui donna, & la quitta avec beaucoup

coup de regret. Elle fut deux mois absente ; au bout de ce tems, la fée lui renvoya le même équipage de Papillon qui l'avoit conduite hors de sa cour ; & Silvie retrouva la bonne fée des Fleurs avec un contentement infini ; elle répondit à toutes les questions qu'elle lui fit ; & la remercia de toutes les bontés dont elle avoit été accablée à sa considération. La fée lui ayant demandé un détail plus exact de son voyage, voici quelle fut à peu près la réponse de Silvie.

Vous m'avez envoyé, madame, à la cour d'Iris, j'ai appris par d'autres femmes, que c'est vous qui l'avez dotée de la beauté ; elle se loue à tous les momens de vos bontés, mais jamais elle n'en a fait le détail ; il faut lui pardonner, on n'aime point à devoir sa beauté à personne, du moins on n'en fait point l'aveu. J'ai remarqué que cette beauté que vous lui avez donnée ; & qui m'a paru éblouissante, lui ôtoit absolument l'usage de son esprit ; qu'en se montrant, & qu'en se laissant voir, elle croyoit avoir tout fait. Quelque tems après mon arrivée à sa cour, il lui est survenu une maladie ; la crainte que sa beauté n'en fût dérangée, a rendu son mal peut-être plus considérable qu'il ne l'eût été : elle a résisté aux attaques de la maladie la plus violente ; mais son retour à la vie m'a paru le comble du malheur, puisqu'en effet, cette beauté dont elle étoit si

contente, s'est évanouie au point de ne pouvoir se souffrir elle-même. Elle est enfin dans un si grand désespoir, que vous m'en voyez toute attendrie, & que je vous conjure d'avoir pitié d'elle. Je lui ai promis de vous représenter son malheur ; il est d'autant plus grand, ajouta-t-elle, que j'ai eu le tems de l'entretenir, & que j'ai remarqué que les propos que la beauté qui étoit en elle, rendoient supportables, & quelquefois même agréables, ne peuvent plus se soutenir. Ils ne vont point enfin avec la laideur; elle le sent, elle en convient elle-même; & son esprit qu'elle n'a jamais occupé jusqu'ici, est continuellement agité de sa douleur, sans pouvoir être capable d'aucune autre chose. Jugez donc, grande fée, continua l'aimable Silvie, si quelqu'un dans la nature, a plus de besoin d'éprouver vos bontés que la malheureuse Iris. Je suis contente de vos réflexions, lui répondit la fée, mais je ne puis la secourir, mon pouvoir est borné, & je ne puis donner qu'une fois.

Après quelque tems de séjour dans le délicieux palais de la fée, elle voulut que la jeune Silvie la quittât, & le voulut pour les mêmes motifs, les mêmes chagrins furent témoignés & ressentis; mais d'abord que les papillons furent attelés, la jeune Silvie fut transportée avec sa gouvernante dans un autre royaume, c'étoit celui qu'habitoit

la princesse Daphnée; Silvie trouva le moyen de donner un billet au premier papillon qu'elle rencontra, pour le porter à la fée; ce qu'il fit en effet. Par ce billet, elle conjuroit de ne la pas laisser plus long-tems absente; il n'y avoit cependant pas encore quinze jours qu'elle étoit partie du palais des Fleurs; la fée lui accorda sa demande, & la fit revenir: Silvie, pour satisfaire à son devoir, & pour soulager son cœur; s'écria: Ah! madame, où m'avez-vous envoyée cette fois-ci? Chez une de celles qui m'ont demandé le don de l'éloquence, lui répondit la fée. Que l'éloquence sied mal à une femme, reprit Silvie, avec vivacité; il est vrai que la princesse Daphnée parle en beaux termes, que ses mots sont justes & qu'ils sont bien choisis, mais elle ne dépare point; elle commence toujours par charmer, & finit par ennuyer; elle aime plus que tout, l'assemblée de son conseil, car il lui fournit mille occasions pour parler, que rien ne peut interrompre; aussi préfère-t-elle ce devoir de la royauté à tous les autres; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au sortir du conseil elle n'en est que plus fraîche pour toutes les conversations qui se présentent. La fée des Fleurs vit bien que Silvie étoit suffisamment dégoutée de l'éloquence; elle lui donna le tems de se remettre de la fatigue qu'elle venoit d'éprouver,

& malgré toutes les instances qu'elle pût faire ; pour ne plus voyager , la jeune Silvie fut obligée d'obéir encore une fois. La même voiture la conduisit chez Silvanire , elle habita plus de trois mois la cour de cette princesse. Quand la fée imagina son retour nécessaire , elle l'en avertit , & Silvie revint auprès d'elle avec le contentement qui nous rapproche de ceux pour lesquels nous avons une véritable & tendre amitié.

La fée curieuse à son ordinaire , voulut examiner les impressions que Silvie avoit reçues d'une princesse aussi aimable que Silvanire , & qu'elle avoit douée du don de plaire : voici quelle fut la réponse de sa jeune élève.

Il m'a paru dans les commencemens de mon absence , que Silvanire étoit la princesse de la terre la plus heureuse , ornée par vos bontés de ce beau don de plaire , paré de l'éclat de la jeunesse , quelle mortelle , disois-je , peut être plus heureuse sur la terre ? mille amans empressés autour d'elle , préviennent à chaque instant ses plus foibles desirs ; les fêtes , la galanterie , les sacrifices , l'oubli de toute la terre , enfin tout ce qui peut flatter l'amour-propre lui est sans cesse offert. J'ai commencé par être persuadée que j'obtiendrois de vos bontés un pareil don. Quoi ? vous ne comptez pas me le demander , reprit la fée ? Non , madame , en vérité , ajouta Silvie , & voici

les raisons qui m'en empêchent. Séduite donc au commencement par les apparences de la situation de Silvanire , j'ai trouvé à tous ces amans l'espèce la plus agréable de l'humanité ; il m'a paru que l'autorité que Silvanire avoit sur eux étoit le comble de la félicité ; mais après avoir fait une plus grande connoissance avec la princesse , j'ai vu que son bonheur n'étoit point réel , que son cœur n'étoit pas satisfait , & que les dissipations de l'amour-propre n'étoient pas suffisantes pour occuper son cœur ; j'ai compris que Silvanire abusoit du don de plaire , & que ce qu'elle pratiquoit étoit la coquerterie pour laquelle vous m'avez inspiré tant d'horreur ; non - contente des découvertes que j'ai faites par l'examen de Silvanire , j'ai suivi les impressions que ses procédés avoient faites sur ceux qui lui étoient le plus vivement attachés ; j'ai vu que peu à peu leur flamme se rallentissoit , que les bontés , les attentions , les agaceries qu'elle étoit obligée de faire pour entretenir leur passion ne faisoient plus sur eux aucune impression , qu'ils cessoient d'en être flattés , & qu'en remarquant que toutes ces choses étoient générales , ils étoient honteux d'en avoir été les dupes , & que souvent le mépris étoit leur dernier sentiment.

Je suis contente de vos réflexions , lui dit la sée des Fleurs , jouissez du repos de mes jardins

T iij

& des charmes réels de la vie que l'on mène ici. Silvie reçut ces ordres avec satisfaction, mais tout ce qu'elle avoit vu & qui ne l'avoit pas contentée, l'embarroissoit extrêmement, car elle ne pouvoit se déterminer à la demande qu'elle avoit à faire.

Au bout d'un certain tems, la fée voulut encore qu'elle s'éloignât, & la docilité de Silvie fut obligée d'y souscrire; même départ, même voiture, mêmes adieux, mêmes regrets, semblable retour & semblables plaisirs de la part de Silvie en retrouvant l'aimable fée. Pareilles questions de sa part, auxquelles voici la réponse de Silvie.

J'ai été reçue, comme vous l'eussiez été vous-même par Aglaé, chez laquelle vous m'avez envoyée. Elle a mis en usage cette vivacité dont vous l'avez douée. Tout ce que le brillant de l'esprit & celui de l'imagination peuvent avoir de séduisant, Aglaé me l'a montré presque en un moment : cette envie de me plaire étoit fondée sur l'obligation qu'elle vous conserve : mon amour-propre en a cependant pris une partie pour lui. J'ai été éblouie, je l'avoue, de la façon enjouée avec laquelle elle fait occuper toute sa cour, & ce dont vos bontés m'a paru éviter tous les inconvéniens des autres, dont vous avez voulu que j'aie jugé par moi-même. Pendant huit jours je n'ai pas imaginé que je pusse désirer autre chose, & cet agrément m'a paru un des plus essentiels pour la so-

ciété : cependant un plus long examen d'un tel caractère m'engage à ne vous le point demander. Et Quelles raisons avez-vous pour exclure ce don de ceux que je peux vous accorder, lui demanda la fée? j'ai remarqué, lui répondit Silvie, que cette extrême vivacité a pour la société les mêmes défauts que la coquetterie a pour le sentiment, c'est-à-dire, que ni l'un ni l'autre ne peuvent donner une satisfaction pleine & entière; de plus, je me suis accoutumée peu à peu à cette vivacité, elle a cessé de me surprendre, ensuite elle m'a dégoûtée, parce que j'ai remarqué que souvent, pour l'entretenir, on disoit des choses trop à la légère, qui par conséquent devenoient dangereuses, & je me fais enfin apperçue que cette même vivacité avoit souvent besoin du secours de l'intrigue pour se soutenir, & plus souvent encore de celui des tracasseries; & qu'enfin la vivacité employoit tout, sans admettre aucune distinction. La fée ne contredit point aux sages réflexions de Silvie, elle leur donna des éloges, & s'applaudit elle-même de la bonne éducation qu'elle lui avoit donnée.

Mais quand le tems de la douer fut venu, & que la fée eut convoqué, pour assister à cette solennité, toute la jeune assemblée au milieu de laquelle elle aimoit à se trouver, Silvie lui demanda un *esprit paresseux*, & l'obtint.

Ce caractère est divin , il conduit ordinairement à la tendresse & à tous les agrémens de la vie dans tous les âges.

Ce ne fut point par amour propre , comme mille autres , que Silvie ne demanda point la beauté , indépendamment de l'exemple d'Iris , qui l'en avoit dégoutée. Elle réunissoit la gentillesse à la beauté ; elle étoit faite de façon que lorsque ses attraits étoient dérangés par quelque incommodité , ou par quelque chagrin , ce que l'on pouvoit dire de plus fort , en parlant de son changement , se réduisoit à dire ; Silvie est bien belle aujourd'hui , j'en suis inquiet ; & quand au contraire la joie & la bonne santé régnoient en elle , les grâces & la gentillesse produisoient le plus joli de tous les visages.

Silvie jouit donc pleinement du don de la fée ; & de la sagesse du souhait qu'elle a formé.



NONCHALANTE

ET

PAPILLON,

CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui vécurent dans la plus grande union ; & cette tendre union succéda à la passion la plus vive & la plus traversée dont on ait jamais entendu parler. La reine, qui se nommoit Santorée, méritoit, par les grâces de sa personne, par celles de son esprit, & sur-tout par la tendresse de son cœur, tous les sentimens que Gris de Lin son mari, avoit pour elle. Ce prince étoit d'autant plus aimable, qu'il avoit conservé sur le trône toutes les vertus & tous les agrémens d'un particulier ; aussi l'on ne peut douter qu'une fée n'eût présidé à sa naissance. En effet, cette fée, sans avoir été contredite par aucune de ses compagnes, après avoir évoqué tous les parens morts de Gris de

Lin, avoit pris de chacun d'eux une vertu, aussi bien qu'un agrément, pour former le caractère d'un prince qu'elle vouloit obliger ; mais malheureusement elle donna la dose de tendresse un peu trop forte : les malheurs des honnêtes gens n'ont presque point d'autre principe. Quoi qu'il en soit, jamais prince ne fut plus heureux que Gris de Lin. Il aimoit, autant qu'on peut aimer, un objet digne de son amour : cet aimable objet répondoit parfaitement à sa tendresse, & de plus, il étoit roi d'un fort beau royaume ; mais tant de faveurs de la fortune ne peuvent être d'une longue durée. La belle Santorée, en mettant au jour une fille charmante que l'on nomma Nonchalante, fut extrêmement malade. Le roi, par amour propre pour sa mère, ne voulut point qu'on douât ce gage de leur union. Il ne donna pas que, pour peu qu'elle ressemblât à Santorée, elle ne fût préférable à toutes les princesses de la terre. Mais les fées ne rendent pas toujours aux sentiments la justice qui lui est due. Il leur parut que ce procédé entreprenoit sur leurs droits ; & pour en punir le roi, elles augmentèrent la maladie de la reine. Elles annoncèrent à l'infortuné Gris de Lin les suites funestes de cette maladie, & la reine mourut. Il est constant que, sans la petite Nonchalante, rien au monde n'auroit pu déterminer le roi à survivre une épouse si tendrement aimée :

Il consentit donc à vivre pour cette seule raison ; mais ce fut avec une si grande tristesse , qu'il devint incapable de toute affaire. La fée Lolotte , malgré ce qui s'étoit passé , se chargea de l'éducation de la petite princesse , & de celle du prince Papillon , neveu de Gris de Lin , que l'on avoit envoyé presqu'au berceau , à la cour de Gris de Lin son oncle , parce qu'il s'étoit trouvé orphelin. Quoique l'on ne négligeât rien pour l'éducation de ces deux enfans , ils prouvoient l'un & l'autre que les soins que l'on prend ne peuvent qu'adoucir les défauts de la nature , sans les détruire absolument. Nonchalante , belle , & jolie tout ensemble , parfaitement bienfaire , avec un esprit capable de tout , avoir pour tous les événemens un fond d'indifférence qu'il seroit difficile d'exprimer. Papillon , au contraire , charmant par sa figure , abusoit de sa vivacité ; il faisoit jusqu'aux plus grandes bagatelles avec une rapidité surprenante , & les abandonnoit avec une pareille promptitude. Comme ces enfans étoient à - peu - près du même âge , ils parvinrent en même tems à celui auquel les peuples pouvoient s'intéresser à eux , & former des projets convenables à leurs caractères. Alors les sentimens se trouvèrent partagés ; les gens tranquilles & amateurs de la paix , voyoient dans Nonchalante toutes les vertus qu'ils desiroient à leur reine ; & ceux

que le mouvement animoit , & les partisans de la gloire du royaume , espéroient tout d'un prince tel que Papillon. Ces différentes façons de penser annonçoient infailliblement une guerre civile & la division dans l'état ; on devoit d'autant plus l'apprehender , que l'intérieur du palais n'étoit pas tranquille. Ces deux aimables enfans , en se rendant justice sur leurs agrémens , avoient cependant l'un pour l'autre un éloignement extrême causé par l'opposition de leurs caractères ; & cette contrariété devenoit un obstacle invincible au mariage que tout le monde désiroit , & qui pouvoit seul calmer tous les esprits. Papillon , qui avoit beaucoup d'esprit , sentit , quoique dans un âge très-peu avancé , les avantages qu'il pouvoit tirer du parti qui se déclaroit hautement en sa faveur ; mais soit qu'il fût déterminé , par un sentiment d'honneur , à ne point faire tort à sa belle cousine , soit qu'il voulût satisfaire sa vivacité & sa légèreté naturelle , il forma le dessein de chercher les aventures , & de voyager *incognito*. Aussitôt que cette idée se présenta à son esprit , il la mit à exécution : heureusement pour lui elle lui vint étant à cheval ; car s'il eût été pied à terre , peut-être ne se seroit-il pas donné le tems d'en demander un à son écuyer : il partit donc sans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner ; il ne fut d'abord occupé que du soin de sortir du

royaume. Ce départ inopiné mit tout l'état en trouble, & l'on regreta généralement un prince d'une aussi grande espérance, & dont on ignoroit absolument la destinée. Tout insensible qu'étoit Gris de Lin à tous les événemens de la vie, il fut touché de cette perte; & quoiqu'il ne pût voir la princesse sa fille sans verser des torrens de larmes, il voulut juger par lui-même de ses talens & de sa capacité; mais indépendamment de la paresse d'esprit avec laquelle elle étoit née, elle avoit auprès d'elle une fée qui la gâtoit tout autant que si elle eût été sa grand-mère. Cette fée avoit conçu pour Nonchalante, depuis le moment de sa naissance, une amitié mal entendue, souvent plus dangereuse que la haine. Gris de Lin s'en aperçut, & ne put s'empêcher d'en faire des reproches à la bonne Lolotte. Il la fit convenir de ses torts, & elle lui promit de ne plus nourrir l'indifférence de la princesse. En effet, elle tint parole, & depuis cet instant, la pauvre Nonchalante eut beaucoup à souffrir : on l'obligea de s'occuper du soin de sa parure, du choix de ses étoffes, & de la variété de ses plaisirs; mais plutôt que d'entrer dans le moindre détail, elle portoit ses vieux habits, demouroit dans le plus grand négligé, & ne pensoit jamais à se montrer en public. On n'en demeura pas là, Gris de Lin voulut qu'on lui parlât des affaires de son royaume, & qu'elle parût

au conseil pour y donner son avis, & se mettre par ce moyen, au fait du Gouvernement. Alors son palais, ses états lui devinrent à tel point importuns, qu'elle conjura Lolotte de l'emmener hors d'un pays où tout lui étoit devenu insupportable. La fée refusa d'abord avec beaucoup de fermeté, de satisfaire cette fantaisie ; mais que ne peuvent point les larmes de la plus jolie enfant du monde, quand elle est aimée ! Lolotte lui accorda enfin sa demande ; & sans lui faire quitter un canapé qu'elle préféroit à toutes les commodités de son appartement, elle l'enleva, & la conduisit dans sa grotte. Ce second départ mit tous les sujets au désespoir, & Gris de Lin en fut aussi touché qu'il le pouvoit être. Mais revenons à Papillon, & voyons ce que sa vivacité lui fit rencontrer.

Quoique les états de Nonchalante fussent d'une grande étendue, le cheval de ce jeune prince eut assez de force pour les lui faire traverser : ce fut aussi tout ce qu'il put faire ; car à peine étoit-il hors de la frontière, qu'il se rendit. Papillon fut donc obligé de marcher à pied ; & quoique cette façon de voyager ne répondît point à sa vivacité, il fallut cependant s'y déterminer. Il se trouvoit alors dans une forêt dont l'antiquité respectable inspiroit une secrète horreur : il suivit un chemin qui lui parut assez fréquenté ; & malgré toute

la diligence dont il étoit capable , il fut surpris par la nuit : une petite lumière qu'il aperçut suspendit sa lassitude : il voulut s'en approcher ; mais plus il faisoit d'efforts pour y parvenir , & plus il lui paroissoit qu'elle s'éloignoit , les inégalités du terrain & l'épaisseur du bois , la déroboient souvent à ses yeux : quelle situation pour un prince extrêmement vif qui n'étoit jamais sorti d'une cour , & dont par conséquent on avoit toujours prévenu les desirs ! Aussi l'on peut dire qu'il soutint cette traverse avec une impatience extrême. Enfin n'en pouvant plus de faim & de lassitude , il arriva tout auprès de cette lumière , vers laquelle il dresseoit depuis si long tems ses pas : elle le conduisit à une méchante chaumière , il y frappa rudement , une vieille femme lui répondit ; mais comme elle ne venoit point assez promptement , il redoubla ses coups , & parla d'un ton d'autorité (car c'est avec peine que l'on en perd l'habitude) : la vieille cependant n'en alloit pas plus vite , elle répondoit toujours simplement & avec douceur à tout ce qu'il disoit en dehors , *patience* : elle paroissoit déterminée à lui ouvrir ; mais elle fut encore long tems avant que de lui faire ce plaisir ; il l'entendoit qui chassoit son chat , dans la crainte qu'il ne sortît en ouvrant la porte : il distinguoit clairement , par la conversation qu'elle avoit avec elle-même , qu'elle retournoit sur ses

pas pout moucher sa lampe, afin de mieux distinguer celui qui frappoit à sa porte ; & s'apercevant alors qu'il ne se trouvoit pas assez d'huile dans la lampe , elle se crut obligée d'en remettre ; en un mot , elle fit mille autres choses semblables en répondant toujours, *patience* ; quelquefois elle ajoutoit seulement, eh ! mon Dieu, *patience*, & ce ne fut enfin qu'après bien du tems , que cette porte s'ouvrit. Le prince ne trouva dans cette cabanne que l'image de la pauvreté , & pas la moindre apparence de nourriture. Cet aspect le mit presque au désespoir ; il témoigna à la bonne vieille son extrême fatigue & l'excès de son appétit , mais elle ne lui répondit point autre chose que ce triste mot de *patience* ; cependant venant à l'examen des secours qu'elle pouvoit lui donner, vous aurez, lui dit-elle d'un ton doux, une botte de paille pour vous coucher : la voilà, continua-t-elle derrière la porte (qu'elle avoit en grand soin de refermer), & de quoi manger, répondit brusquement Papillon ? Attendez, lui repliqua-t-elle, *patience*, je vais cueillir des pois dans le jardin ; nous les écosserons paisiblement, ensuite nous allumerons du feu , & puis quand nous les aurons bien fait cuire, nous les mangerons sans nous presser ; & puis je serois mort, ajouta le prince : dame, je ne vais pas plus vite, moi, reprit doucement la vieille, non sans ajouter encore
selon

selon sa louable coutume, donnez-vous patience, qui pour cette fois fut suivi du proverbe : *tout vient à point qui peut attendre* ; toutes ces choses étoient bien dures à souffrir, aussi Papillon étoit-il dans un état violent ; mais que faire, il falloit bien en passer par-là ; allons cueillir les pois, dit alors la bonne femme, prenez la lampe pour m'éclairer ; le prince lui obéit, mais sa promptitude éteignit plusieurs fois la lumière, il fallut la rallumer à deux petits charbons presque éteints & couverts d'un peu de cendre proprement ramassée dans le milieu de la cheminée ; & enfin après bien des peines, les pois furent cueillis ; on revint à la maison, on parvint à les écosser, & quand le feu fut allumé, ce qui fut encore très-long, il fallut les compter, car la vieille ne voulut absolument en faire cuire que cinquante-quatre ; le prince eut beau représenter la médiocrité de ce nombre, & combien un pois de plus ou de moins étoit de peu d'importance. Il fallut encore en passer par-là ; les pois tombèrent plusieurs fois par la vivacité du prince, par conséquent il fallut non-seulement les ramasser, mais encore en vérifier le compte ; enfin on les mit sur le feu, & quand ils furent presque cuits, la bonne femme tira des balances d'une vieille armoire, prit un petit morceau de pain & se mit en devoir de le partager & de le peser, mais Pa-

pillon ne lui en donna pas le tems ; il se jeta dessus , le mangea , & lui dit à son tour , *patience*.
« Vous croyiez plaisanter , lui dit-elle toujours » doucement , mais non ; vous me nommez vé-
» ritablement , & vous apprendrez bientôt à me » connoître ». Ils soupèrent cependant , & les » vingt-sept pois qu'il eut pour sa part , & qu'elle lui donna bien exactement , joints à quelques verres d'une eau très-claire , le nourrirent à merveille , & il dormit du sommeil le plus tranquille sur la paille qu'elle lui avoit promise ; le lendemain matin , elle lui donna pour déjeuner du pain bis & du lait qu'il mangea de tout son cœur , enchanté qu'il ne se trouvât à ce repas ni rien à cueillir ; ni rien à compter , ensuite il la pria de lui apprendre qui elle étoit. J'y consens , lui répondit-elle , mais cela fera bien long. Eh bien , reprit le prince , si cela est , je vous en quitte ; mais , continua la vieille , il faut à votre âge écouter les vieillards , & vous accoutumer à la patience ; mais , mais , dit-il , d'un ton d'impatience , il ne faut pas non plus que les vieillards nous excèdent ; dites-moi seulement , continuait-il , quel est le pays où je me trouve ? Volontiers , lui répondit la vieille , vous êtes dans la forêt de l'Oiseau noir , & c'est là qu'il rend ses oracles. Un oracle , dit le prince , je vais le consulter ; il voulut donner quelque argent à la vieille ; mais

elle le refusa, il le jeta sur la table, & partit comme un éclair sans avoir demandé le chemin de ce qu'il avoit envie de voir; il prit à tout hasard le premier sentier qui se présenta devant lui, & toujours courant, & se perdant souvent, il s'éloigna sans regret d'une maison qui lui avoit encore moins déplu que le caractère de celle qui l'habitoit; il marcha quelques tems au hasard, mais enfin il apperçut dans l'éloignement un grand bâtiment qui dominoit sur toute la forêt, & dont la couleur étoit noire: cet objet, aussi lugubre que singulier, lui parut le temple où se rendoit l'oracle qui le faisoit courir; il marcha cependant encore long tems, & fort peu avant le coucher du soleil, il arriva aux premières grilles du palais noir, il étoit environné de plusieurs enceintes de bâtimens & de fossés dont les eaux & les pierres qui les revêtoient étoient de couleur assortissante au temple; quand il fut à la première porte, il lut sans peine une inscription écrite en gros caractère de fer rouge, qui contenoit ces paroles : *mortel curieux de ta destinée, frappe sur le timbre noir, & sois soumis à mon culte.*

Le prince, pour exécuter cet ordre, ramassa une grosse pierre, & la lança contre le timbre qui rendit un son terrible & caverneux; à ce bruit, la porte s'ouvrit & se referma avec une rapidité prodigieuse dès qu'il fut entré; dans le même ins-

tant il partit des bâtimens voisins , plusieurs millions de chauve-souris dont les cris & l'obscurité qu'elles répandirent dans l'air , augmentèrent infiniment l'horreur de ce lieu : toute autre que Papillon en eut été effrayé ; mais il marcha d'un pas ferme & déterminé jusqu'à la seconde grille que soixante nègres couverts de grands voiles noirs lui vinrent ouvrir ; il voulut leur parler , mais il reconnut que son langage leur étoit tout-à-fait étranger : ce tourment qu'il ne connoissoit pas encore , de penser vivement & de ne pouvoir se faire entendre , lui rappela tristement le souvenir de la bonne femme , *patience* ; mais ce ne fut pas tout , car il fut encore obligé de se soumettre à ces soixante nègres qui le désarmèrent ; après cette affligeante cérémonie , il fut conduit très-civilement par les ministres noirs , dans un appartement magnifique où l'ébène , le jai & les tentures noires brilloient à l'envi : réduit à parler par signes , il exprima le besoin qu'il avoit de manger , & par signes aussi on lui fit entendre que , dans quelques heures , il seroit satisfait : en effet , on vint le prendre (toujours avec autant de respect que de lenteur) pour le conduire dans une espèce de réfectoire ; il s'y plaça aussi bien que tous les nègres à l'endroit qui lui étoit destiné , il vit quelques plats posés devant lui , ils étoient de différentes couleurs , mais tirant tou-

jours sur le noir ; il en voulut prendre un pour satisfaire au plutôt sa faim , mais il s'aperçut qu'il étoit comme tous les autres attachés à la table , & il remarqua que sa nouvelle , mais lugubre compagnie , se servoit d'un chalumeau , & que le plus doucement du monde chacun suçoit sa portion ; il fallut donc employer le chalumeau qu'il trouva devant lui , & manger d'une façon si peu conforme à sa vivacité. Après le souper , on passa dans une salle où les nègres deux à deux , s'établirent à un jeu d'échets dont il fut obligé d'être le témoin ; quand on eut fini la dernière partie qui fut très-disputée , & par conséquent infiniment longue , on le conduisit dans son appartement , toujours avec la même lenteur & toujours avec le même respect. L'espérance de consulter l'oracle & celle de sortir de ce triste séjour , l'éveillèrent de grand matin , il témoigna l'envie qu'il avoit d'aller au temple ; mais sans lui rien répondre , on le conduisit aux bains , en lui faisant entendre qu'il falloit se purifier ; il se déshabilla promptement , & voulut se précipiter dans l'eau , mais tous les nègres l'arrêtèrent , & ne lui permirent d'y entrer qu'à la hauteur d'un pouce , & ce fut avec bien de la peine & beaucoup de chagrin pour lui qu'on lui fit entendre que son bain augmenteroit tous les jours d'une pareille mesure. Quand il fut convaincu de cette

triste nécessité, il perdit absolument patience ; il conjura, pressa par signes, & par là même, quoiqu'il fût bien assuré que l'on n'entendait rien de ce qu'il disait ; mais tout fut inutile , il fallut se soumettre, & soixante jours se passèrent à rendre son bain complet. Toujours mangeant avec un chalumeau , toujours observant le silence , toujours conduit & complimenté lentement , & toujours voyant jouer aux échecs, le jeu qui de tous lui étoit le plus antipathique : enfin , il parvint au bonheur d'avoir de l'eau jusqu'au menton , & le lendemain de ce heureux jour, les nègres revêtus de leurs voiles noirs , ayant chacun une chauve-souris sur la tête , marchèrent à petits pas , en chantant du nez un cantique des plus lugubres , ils arrivèrent avec le prince , à la grille qui les séparait de l'intérieur du temple. A leurs chants , une autre troupe de nègres , mais qui marchait beaucoup plus lentement encore , vint recevoir le malheureux Papillon ; toute la différence qu'il put remarquer entre ce dernier cortège & le premier, c'est que ceux qui composaient celui-ci , avaient chacun un corbeau sur le poing , dont le croassement devenait insupportable ; on prit alors le prince sous les bras , moins pour lui faire honneur que pour le contenir. Après une très-longue marche , on arriva aux premiers degrés du temple ;

le prince crut être à la fin de ses peines ; mais on fut encore plus de deux heures à lui donner le voile noir ; après quoi il parvint enfin dans le temple , où il fut encore au moins autant de tems spectateur des différentes prières que l'on y fit : l'impatience du prince s'étoit convertie il y avoit déjà long-tems , en des baillemens continuels & vraisemblablement scandaleux ; mais rien n'étoit capable d'interrompre l'ordre des cérémonies ; & quoiqu'il en fût le principal objet , on ne s'étoit point du tout occupé de l'ennui qu'il témoignoît avec si peu de modération. L'intérieur du temple étoit comme l'extérieur , revêtu du marbre le plus noir ; un grand rideau tout aussi noir que le reste , le séparoit en deux parties : après les fumigations les plus épaisses ; ce rideau fut tiré , & l'oiseau noir parut dans toute sa majesté ; c'étoit une espèce d'aigle , mais beaucoup plus gros qu'un rock ; il étoit perché sur une barre de fer qui traversoit le temple. A son aspect , tous les nègres se prosternèrent , n'osant soutenir ses regards ; quand il eut trois fois battu des aîles , & que trois fois le tems se fut éclairci , il prononça distinctement ces mots dans la langue de Papillon : *Prince , tu ne peux être heureux que par ce qui t'est opposé.* Aussi tôt que ces paroles eurent été prononcées , le rideau se referma , & tous les nègres , tant de l'intérieur que de l'ex-

Viv

térieur du temple, vinrent très-respectueusement le baïser des deux côtés. Après cette longue cérémonie, on lui donna un corbeau noir sur le poing, & on le reconduisit tout aussi lentement à la grille qui s'ouvrit comme la première fois. Là, il rendit son corbeau, & fut remis entre les mains des premiers nègres; une chauve-souris se plaça d'elle-même sur sa tête, & cette escorte le ramena à son premier gîte, pour prendre autant de bains en rétrogradant, qu'il en avoit déjà pris. Pour lors il fut embrassé par les derniers nègres qui le conduisirent fort civilement à la grille du timbre noir, & lui rendirent ses armes avec tous les signes & toutes les démonstrations d'amitié possibles; il répondit très-mal à leurs politesses, car la porte ne fut pas plutôt ouverte, qu'il se mit à courir de toutes ses forces, sans autre dessein que celui de s'éloigner d'un lieu dans lequel il ne concevoit pas qu'il eût pu vivre; il se repentit mille fois de la curiosité qui l'avoit engagé à venir consulter un aussi triste oracle qui ne lui avoit rien appris; il fit quelques réflexions (fort courtes à la vérité) sur l'inutilité & les inconvéniens de la curiosité. Après plusieurs jours d'une vie très-dure & très-pénible, il sortit de la forêt, & se trouva sur les bords d'un grand fleuve dont il suivit le cours, dans l'espérance de rencontrer quelque moyen de le traverser; il étoit dans cet

embarras , lorsqu'un jour au lever du soleil , il aperçut un objet d'une blancheur éblouissante , son empressement redoubla à cet aspect. Il reconnut que c'étoit un vaisseau le plus blanc , le mieux fait & le plus joli du monde ; il étoit mouillé dans le grand fleuve , & sa chaloupe étoit à terre : le prince ne put résister long-tems à l'envie d'en faire usage , non plus qu'à celle de visiter le bâtiment : il cria inutilement pour en faire sortir quelqu'un ; & impatienté du silence qu'on y gardoit , il sauta légèrement dans la chaloupe , & se conduisit avec une extrême facilité ; car cette chaloupe ne pesoit rien , puisqu'elle étoit de papier blanc , aussi bien que le vaisseau ; le prince y monta sans aucune difficulté , & n'y trouvant personne , il examina sans obstacles tout ce qu'il eut envie de voir , & remarquant qu'il y avoit non-seulement un bon lit , mais encore toutes les choses nécessaires à la vie , il résolut d'en profiter jusqu'à nouvel ordre. Comme il avoit été fort bien élevé à la cour de Gris de lin , il savoit un peu de tout , & la nécessité jointe aux connoissances qu'il avoit acquises , lui firent trouver une partie des manœuvres les plus nécessaires. Le vaisseau , le fleuve , les campagnes , tout ce qui se présenta à ses yeux lui parut inhabité ; la légèreté dont étoit son bâtiment , répondant à sa vivacité , le dédommagea de l'ennui qu'auroit pu lui

causer une aussi grande solitude ; enfin , après quelques jours de navigation , le courant du fleuve l'entraînant toujours vers son embouchure , il se trouva presque sans s'en être aperçu dans la grande mer ; il ne l'avoit jamais vue : l'aspect de cette immensité d'eau l'étonna ; tout courageux qu'il étoit , il fut effrayé , & voulut rentrer dans la rivière ; mais les courans plus forts que lui , l'emportèrent au large , & le vent le prenant alors en poupe , lui fit perdre la terre en fort peu de tems ; il se souvint alors de la défense qu'on lui avoit faite dans son enfance , de badiner avec l'eau , mais il n'étoit plus tems ; il sentit toute l'horreur de sa situation , & ne savoit comment se garantir du péril où son peu de réflexion l'avoit exposé ; tout ce qu'il put faire , fut de s'impacienter & de s'ennuyer , deux choses dont il s'acquittoit merveilleusement bien ; pour comble de maux , il fut pris par des calmes , & l'on n'a jamais pu comprendre comment il avoit résisté à un état qui déplaît même aux plus patients , aussi regretta-t'il alors le temple de l'oiseau noir ; car il y voyoit au moins des hommes ; il leur faisoit des signes , & l'espérance d'en sortir le soutenoit dans ses chagrins ; au lieu que dans son navire de papier blanc , il n'avoit aucune espèce de société , & ne pouvoit prévoir comment il seroit délivré de cette ennuyeuse prison. Sa na-

vigation fut extrêmement longue , & il ne découvroit aucune terre ; la première qu'il reconnut , & dont son navire approcha , lui causa une si grande joie , & son empressement pour débarquer fut si fort , qu'il se jeta à la mer , résolu de gagner la côte à la nage ; mais son projet fut inutile , car son vaisseau se trouva toujours sous ses pieds toutes les fois qu'après s'être précipité dans la mer , il revenoit au-dessus de l'eau. Il fut donc obligé , malgré lui , de se soumettre aux vents , de se tenir enfermé dans sa chambre , & de sécher ses habits au feu d'un réchaud à l'esprit de vin , qui lui servoit pour accommoder les vivres qu'il trouvoit en abondance , & dont il ne manqua jamais ; cette dernière impatience ne fut pas de longue durée ; le vaisseau arriva de lui-même dans un port formé par la nature , & bordé des plus grands arbres. Cette vue enchantra le prince , & quand il fut auprès de terre il y sauta légèrement , & contre son espérance il se vit enfin délivré de la persécution de son vaisseau ; il marcha pour ne le plus voir , traversa promptement la plus belle forêt du monde , & s'arrêta au bord d'une fontaine délicieuse , par la pureté de son eau & par la beauté des cèdres dont elle étoit ombragée ; à peine y fût-il arrivé , qu'il vit une gazelle presque aux abois qui vint tomber à ses pieds , en prononçant ces paroles : Ah ! Papillon ,

secourez-moi. Le prince étonné & touché de la beauté & de la délicatesse de ce petit animal, ramassa ses armes , & fut au devant d'un lion vert qui poursuivoit la gazelle avec ardeur. L'intrépide Papillon l'attaqua ; le combat fut vif , mais enfin Papillon demeura vainqueur. Le lion en tombant , siffla trois fois avec tant de force , que la forêt en retentit , & que le bruit s'en fit entendre à plus de deux lieues à la ronde , après quoi ce lion expira , n'ayant apparemment plus rien à faire dans ce monde. Papillon s'embarrassant aussi peu de lui que de son sifflet , se tourna du côté de la belle gazelle , & lui dit : Eh bien , êtes-vous contente à présent ? Puisque vous savez parler , dites-moi promptement ce que c'est que tout ceci , & pourquoi vous me connoissez ? Il faut que je me repose long-tems , lui répliqua-t-elle , & de plus vous n'avez pas le loisir de m'écouter , car cette affaire n'est pas finie ; vous êtes trop pressé , regardez , continua-t-elle , (sans s'échauffer davantage) regardez derrière vous. Papillon se tourna promptement , & vit en effet un géant qui marchoit droit à lui à grands pas. Qui diable , s'écria le géant d'une voix formidable , a donc fait siffler mon lion ? C'est moi , répondit fierement le prince ; mais regarde , il ne sifflera plus sur ma parole. Ah ! mon pauvre Bibi , répliqua le géant , quel malheur ! mon cher petit ami ,

mais au moins je puis venger ta mort : À ces mots il présente à Papillon le grand serpent qu'il tenoit à sa main , & la seule arme qu'il eût apportée. Le prince , sans s'étonner , porte au serpent un coup mortel , & dans le moment il devint géant , & le géant devint serpent ; les coups de Papillon firent jusqu'à six fois une semblable métamorphose ; mais enfin le prince donna un si grand coup de sabre , qu'il coupa le serpent en deux , en ramassa un morceau , & le jeta au nez du géant qui tomba sans connoissance dans les pattes du lion ; dans ce moment , un nuage épais les déroba à la vue du jeune prince , & les enleva avec une extrême rapidité. Papillon , sans se donner le tems de remettre son épée , s'adressant à la gazelle , lui dit : Vous avez à présent repris vos sens , vous ne craignez plus rien ; expliquez-moi donc ce que vous êtes & ce que veulent dire ce lion , ce vilain géant & son camarade le serpent , mais sur-tout dépêchez-vous ? Vous serez satisfait , lui répondit-elle , mais rien ne presse : je voudrois vous mener au château vert , & je voudrois bien aussi ne pas aller à pied , c'est une chose si fatigante , de plus le château ne laisse pas d'être éloigné ; mettons-nous donc tout-à-l'heure en chemin pour nous y rendre , reprit le prince avec impatience , ou bien je vous laisserai là , vous & votre histoire ; n'est-ce pas une chose honteuse qu'une

jeune & jolie gazelle comme vous ne puisse marcher à pied ? Partons donc promptement , car plus le château est éloigné , & plus nous devons faire diligence : Allons , allons , continua-t'il , nous irons doucement , c'est tout ce que je puis vous accorder ; d'ailleurs , nous causerons en chemin ; faisons mieux , reprit elle , portez-moi sur vos épaules ; mais comme je n'aime point que les autres se donnent de la peine (& vous moins qu'un autre) vous me porterez , il est vrai , mais vous monterez sur ce limaçon ; en effet , elle lui en montra un (en étendant à peine la plus jolie patte du monde) qu'il prit pour un gros quartier de pierre , tant il étoit d'une taille énorme ; moi , que je monte sur un limaçon , reprit Papillon , vous moquez-vous , c'est donc pour n'arriver que dans un an ? Eh bien , ne le faites pas , lui répondit la gazelle , nous demeurerons ici , pour moi je m'y trouve fort bien , la fontaine est fraîche & l'herbe est tendre ; mais croyez-moi , suivez le conseil que je vous donne & montez. Toute opposée que la chose étoit au caractère de Papillon , elle lui parut si ridicule qu'il obéit , & après avoir mis la jolie gazelle sur ses épaules , le limaçon à ses ordres , & aux coups de talon qu'il lui donnoit sans cesse , glissoit assez passablement. La gazelle lui disoit inutilement que cette voiture étoit la plus douce qu'elle eût en-

core trouvée; il n'en sentoît que la lenteur. Enfin, après une très-longue marche, ils arrivèrent au château vert; tous ceux qui l'habitoient furent attirés par la singularité de la marche & de la voiture. La gazelle ayant bien voulu qu'on la mît à terre, reprit sur les degrés du péristyle, une forme aussi douce qu'aimable, & fit connoître à Papillon sa belle cousine. La joie & la reconnaissance que la princesse lui témoigna fut tranquille & fort douce; celle du prince au contraire fut aussi vive qu'animée; toutes les femmes avec lesquelles Nonchalante vivoit depuis quelques tems, accoutumées à deviner, apprirent par deux ou trois paroles, que l'emportement de sa joie lui fit prononcer, la défaite du géant, & les prodiges de valeur de son cousin. Nonchalante marcha lentement pour se reposer dans le grand appartement du château. Papillon la suivit pour obtenir promptement le récit qu'il avoit déjà demandé; la vue de sa cousine le lui faisoit infiniment desirer; mais il fallut encore, avant que de satisfaire sa curiosité, qu'il reçût les complimens des habitans des terres vertes, qui, par la mort du géant, venoient le reconnoître pour leur souverain. Il coupa court à la moitié des harangues qui étoient toujours trop longues; les complimenteurs furent congédiés tout aussi-tôt que la chose fut possible, & Pa-

pillon obtint enfin de Nonchalante le récit de ses aventures, qu'elle commença de cette sorte.

Après votre départ, ennuyée des fatigues du gouvernement dont on voulut absolument m'instruire, je conjurai la bonne Lolotte que vous avez connue, de m'emmener chez elle; ce fut avec beaucoup de peine qu'elle m'accorda cette faveur, mais enfin elle y consentit : elle m'enleva sur mon canapé, & je passai quelques jours délicieux dans sa grotte, où tout étoit aussi commode que tranquille : elle fut obligée d'aller à l'assemblée des fées, mais elle m'apprit à son retour, en fondant en larmes, que les complaisances qu'elle avoit eues pour moi lui avoient coûté bien cher; qu'on l'en avoit grondée avec beaucoup de vivacité, & que le conseil lui avoit ordonné de me mettre entre les mains de Mirliche, déjà chargée du soin de votre personne, & dont la conduite étoit très bonne à votre égard. Oh oui, fort bonne, interrompit Papillon, si c'est elle qui m'a causé tous les ennuis que j'ai éprouvés. Vous en jugerez tout à l'heure : continuez, continuez, ma belle cousine, car je sais ce qui m'est arrivé à moi, mais j'ignore tout ce qui vous regarde. Je fus d'abord très-affligée, reprit Nonchalante, des pleurs de la bonne Lolotte, mais je me consolai ensuite par l'idée des ressources que fournit la tranquillité; je ne tardai
pas

pas à voir arriyer la fée Mirfisiche, montée sur la grande licorne; elle s'arrêta devant la grotte que nous habitions, & me demanda à la bonne Lolotte, dont les pleurs redoublèrent dans cet instant; mais ne pouvant me refuser, elle me prit dans ses bras, me donna plusieurs baisers de nourrice, & me mit elle-même en croupe derrière la fée: tenez-vous bien, petite fille, me dit Mirfisiche, si vous ne voulez pas vous casser le cou; effectivement j'eus besoin de toutes mes forces pour ne pas tomber; car sa vilaine monture alloit un trot si rude, que souvent je perdois haleine. Nous trotâmes cependant un très-long-tems; & quand nous fûmes arrivées à une grosse ferme, le fermier & la fermière accoururent au-devant de la fée, d'aussi loin qu'ils la virent, & l'aidèrent à descendre de sa licorne; j'ai su depuis qu'ils étoient rois & reines, & que les fées les avoient réduits à cet état, autant pour les punir de leur ignorance & de leur paresse, que pour tâcher de les en corriger. Quand Mirfisiche fut descendue, & que l'on m'eut portée à terre, presque morte de fatigue, elle voulut absolument que je donnasse les soins nécessaires à sa licorne. Pour cet effet, elle m'ordonna de monter au grenier au foin, où l'on n'alloit que par une échelle, & de lui apporter l'une après l'autre quatre-vingt poignées de foin pour la nuit de sa

monture ; je n'ai jamais ressenti une aussi grande lassitude , & je frémis encore quand j'y pense ; cependant j'obéis ; j'apportai devant elle les quatre-vingt poignées de foin , je les reportai ensuite par son ordre , de la même façon dans l'écurie ; ce ne fut pas tout , on me fit travailler au souper , & quand il fut achevé , je crus en être quitte & pouvoir jouir paisiblement d'un petit lit que la fée avoit fait apporter auprès du sien. Point du tout ; je fus non-seulement obligée de le préparer (car il n'étoit pas fait) mais encore celui que l'on avoit apporté pour Mirlifiche ; j'aurois cent fois préféré le sommeil que j'aurois pris sur une chaise , plutôt que dans un lit qui me coûtoit tant de peine ; mais il fallut obéir , fermer les rideaux de la fée , & lui rendre mille services qui ne finissoient point , & auxquels je n'étois point du tout accoutumée ; enfin , n'en pouvant plus , & ne sachant pas encore me déshabiller toute seule , je me jetai sur mon lit dans l'état où j'étois ; la fée qui s'en aperçut , me tira des charmes d'un premier sommeil , pour me faire déshabiller ; mais malgré ses menaces , je ne laissai pas d'en garder une partie ; je fus assez heureuse pour qu'elle ne s'en aperçut pas ; & je vous dirai confidemment que je me suis toujours assez bien trouvée de la désobéissance : *on est , il est vrai , souvent grondée ; mais on gagne tou-*

jours quelque chose du côté de la peine. Dès le point du jour, Mirisiche me réveilla, & m'obligea de me lever pour aller savoir comment se portoit sa licorne, & pour lui rendre compte du foin qui lui restoit à manger; elle réitéra ses ordres, & me contraignit de faire plusieurs voyages, tantôt pour l'instruire du tems qu'il faisoit, tantôt pour l'informer de l'heure; je m'acquittai si mal, & j'exécutai si lentement ses ordres, qu'avant de partir elle appela le roi & la reine qui l'avoient reçue avec le plus profond respect. Princes, leur dit elle, en montant sur sa licorne, continuez à faire bien valoir votre ferme, si vous voulez remonter sur le trône; je suis plus contente de vous cette année; mais je vous laisse cette petite princesse, en me montrant à eux, faites là moi travailler d'importance, & que je la trouve corrigée? Autrement..... Elle n'en dit pas davantage, piqua sa monture, & dans un instant disparut à nos yeux; le roi & la reine se tournant alors de mon côté, me demandèrent ce que je savois faire, *rien du tout*, répondis-je d'un air qui devoit assurément les persuader: malgré cette réponse, ils entrèrent dans le détail & le choix des occupations, pour savoir laquelle seroit plus de mon goût; mais je les assurai toujours que je n'en avois point d'autre que celui de ne rien faire, & je finis par les conjurer

de me laisser dormir. Ils eurent non-seulement la bonté d'y consentir, mais encore celle de m'apporter à manger dans mon lit, dont je ne voulus pas sortir de tout le jour; le lendemain au matin, la bonne reine me vint trouver, & me dit d'un air embarrassé : ma belle enfant, il faut nécessairement vous résoudre à vous lever, je fais bien que c'est une jolie chose que de ne rien faire, telle que vous me voyez, je le fais par moi-même; car enfin, quand nous étions roi & reine, nous ne faisons rien, mon mari & moi, mais je dis, rien du tout, & j'espère bien qu'un jour viendra que nous en ferons tout autant; mais nous n'en sommes pas là, ni vous ni nous; vous avez entendu ce que la fée nous a dit en partant, vous nous feriez gronder, & peut-être vous nous exposeriez à pis encore, si nous ne vous faisons pas travailler : ainsi, levez-vous, mon enfant, car mon mari l'a résolu comme cela; nous n'avons parlé que de vous hier au soir, & même toute la nuit; allons, venez déjeuner, j'ai de la bonne crème qui vous attend; ce ne fut pas encore sans peine que je suivis son conseil, & tout alla bien jusqu'au déjeuner. Quand il fut achevé, l'on agita de nouveau ce que l'on me donneroit à faire; mais je disois toujours, croyez-moi, ne me chargez de rien : enfin, la reine accommoda plus de quatre livres de chanvre autour

d'une grosse quenouille qu'elle accompagna d'un fuseau, en m'envoyant garder les moutons, & en m'assurant que cet ouvrage étoit d'autant plus agréable, que je me reposerois tant que je le voudrois; quelque séduisante que pût être sa promesse, je fis encore de nouvelles représentations, mais elles furent inutiles, & je fus obligé de partir; je ne marchai pas long-tems sans trouver une ombre charmante; l'endroit me parut délicieux; je m'assis sur une herbe tendre; & me faisant un chevet de ma quenouille, je me couchai comme j'aurois fait, s'il n'y avoit point eu de mouton dans le monde; pour eux, ils se conduisirent comme s'il n'y avoit eu personne pour les garder; ils se répandirent à leur volonté dans la campagne, en fourrageant tous les grains; les païsans du canton étoient trop intéressés au dégât pour le passer sous silence: au bruit qu'ils firent, le roi & la reine sortirent de leur ferme, & voyant ce qui se passoit, ils se mirent à courir après leurs moutons, avec d'autant plus de raison, qu'on vouloit leur faire payer le désordre. Pour moi j'étois tranquille, je les regardois courir, & j'y ferois encore (car j'étois fort à mon aise) si le roi & la reine, tout essoufflés de leur course, ne m'eussent apperçue dans cette situation; ils m'obligèrent à me lever, & m'ordonnèrent de les suivre, ce qui ne se passa pas sans

éprouver beaucoup de reproches de leur part ; on me chargea par la suite , comme vous pouvez penser , de toute autre chose que du soin de garder les moutons , mais je m'en acquittai toujours de la même façon ; enfin , je fus si bien mettre au désespoir les gens du monde les plus patiens , que craignant un jour que la reine ne me battît , je sortis de la ferme pour éviter sa colère , & je trouvai devant moi le bateau qui servoit à pêcher dans la petite rivière qui traversoit la ferme ; à peine y fus-je assise , que le courant de l'eau m'emmena tout doucement ; je ne m'y opposai point , & je m'embarrassai fort peu de la reine qui me suivoit , en criant comme une aigle ; Eh ! mon bateau , mon bateau ; venez donc mon mari , la petite fille l'emmène ; elle se lassa à la fin de le suivre & de crier ; & moi je me laissai aller au gré du courant de la rivière ; je trouvai la chose si douce & si jolie , que je passai la nuit dans cette situation ; j'y aurois passé ma vie si , au lever du soleil , mon bateau ne se fût arrêté sur les bords d'une prairie charmante ; le besoin , plus que la curiosité , me contraignit à m'approcher de quelques maisons d'une forme très-singulière ; quand j'eus marché quelques pas ; j'aperçus en l'air un nombre infini de choses brillantes qui n'étoient attachées à rien , & qui cependant demeuroient fixes ; je

marchai de ce côté , & je me trouvai tout auprès
 d'un cordon de soie qui pendoit jusqu'à terre ; je
 le pris parce qu'il se trouva sous ma main , &
 dans un instant toutes les sonnettes d'argent ,
 (car c'étoit ce que j'avois apperçu de brillant)
 formèrent le plus joli & le plus agréable de tous
 les carillons ; je m'assis pour l'écouter , & quand
 il eut cessé , il vint autant d'oiseaux qu'il y avoit
 de sonnettes , se poser sur chacune d'elles ; ils
 chantèrent d'une façon ravissante , & quand ce
 agréable concert fut fini , je vis venir à moi une
 grande & majestueuse femme d'un âge assez
 avancé , & d'un embonpoint considérable ; elle
 étoit suivie de tous les oiseaux de l'univers ; les
 uns grossissoient sa cour , & les autres étoient
 occupés auprès d'elle à toutes les fonctions , dont
 la vanité a fait un service ordinaire. Dès qu'elle
 fut auprès de moi , elle me dit : Qui vous a
 donné la hardiesse , petite fille que vous êtes ,
 de venir ici où je ne souffre pas un habitant à
 plus de cent lieues à la ronde , dans la crainte
 d'effaroucher mes oiseaux ? Encore si vous étiez
 bonne à quelque chose , continua-t-elle , en me
 regardant , je verrois à quoi je pourrois vous
 employer : madame , lui dis-je en me relevant ,
 vous pouvez me laisser ici en toute sûreté , cer-
 tainement je n'irai pas dénicher vos oiseaux ;
 mais par pitié , daignez me faire donner à man-

ger : J'y consens , me répondit-elle , avant que de vous traiter comme vous le méritez ; pour lors , une demi-douzaine de geais que je jugeai être ses pages , volèrent à la grande volière qu'elle habitoit , & revinrent chargés de toutes sortes de biscuits que je trouvai parfaitement bons ; en un mot , je fus servie à merveille , mais avec trop de promptitude & de vivacité , car je n'aime point à me presser ; je trouvai sur toutes choses le fruit charmant & délicieux , car les oiseaux s'y connoissent à merveille : je me sentis une si grande envie de demeurer dans ce pays , que je ne pus m'empêcher de la témoigner encore une fois à la dame qui me traitoit si bien. Vous ! me répondit-elle , avec un air de mépris & d'ironie : Vous ! demeurer ici dans un pays où tout est aussi vif. Vraiment non , vous n'y pensez pas , continuait-elle , & ce n'est pas là non plus ce que je veux faire de vous , j'ai rempli les devoirs de l'hospitalité , & c'est tout ce que vous aurez de moi. Alors elle tira avec beaucoup de vivacité le cordon de foie dont j'ai déjà parlé , & bien loin de produire ces sons enchanteurs qui m'avoient fait un si grand plaisir , elle mit en branle une cloche dont le son terrible m'épouvanta ; un instant après je vis paroître un oiseau noir d'une taille monstrueuse , qui abbatit son vol aux pieds de la fée , & qui lui dit avec une voix proportionnée à sa

taille : Que voulez-vous , ma sœur ? je veux , lui dit-elle , que vous emportiez tout-à-l'heure cette belle Nonchalante à mon cousin le géant du Château vert ; vous lui direz de ma part de la faire travailler jour & nuit aux belles tapisseries qu'il fait faire. A ces mots , malgré mes cris , l'oiseau noir m'enleva , & partit d'un vol rapide. Bon , dit Papillon , vous vous moquez , ma cousine ; dites donc des plus lents , je le connois ce vilain oiseau noir , & jamais lenteur n'égala celle dont il est environné ; il en fera tout ce que vous voudrez , répliqua Nonchalante , je n'aime pas à disputer , ce n'est peut-être pas le même que vous connoissez ; mais enfin , celui-là m'emporta prodigieusement vite , & me posa fort doucement dans ce château dont vous êtes à présent le maître ; nous entrâmes par une des fenêtres qu'il trouva ouverte , & quand il m'eût présenté de la part de la fée des oiseaux , au géant dont vous avez eu la bonté de me défaire , il partit en disant : adieu , cousin , jusqu'au revoir ; à peine avois-je eu le tems de considérer le lieu dans lequel je me trouvois , que le géant me dit ; vous êtes donc une paresseuse , puisque l'on vous envoie ici : nous en avons fait travailler d'autres ? Voyez , ajouta-t-il , comme tout cela est occupé ; je levai les yeux pour lors , & je vis dans une galerie immense , des métiers , des dévidoirs , des laines ,

des desseins , &c. Il y avoit tel métier sur lequel plus de douze personnes étoient occupées ; cet aspect me fit évanouir ; quand j'eus repris mes sens , on me demanda ce que je savois faire : ce fut en vain qu'avec une extrême bonne foi , & la plus grande envie de persuader , je répondis comme j'avois fait dans la forme , *rien*. Le géant me dit à cela que l'on m'instruiroit , & qu'il y avoit de l'ouvrage pour tout le monde. On travailloit dans le château à faire des tentures de tapisseries de tous les contes nouveaux que les fées approuvoient le plus. Le roi Guillemot , Nabottine , Silentieux , & Babillarde Viollette , paroissoient dans tout leur éclat. On voulut me faire travailler ; mais des premières classes où l'on m'avoit mise en arrivant , on me fit toujours descendre jusqu'aux ouvrages les plus simples ; on me donna vainement les pénitences qui réussissoient le plus ordinairement sur les autres , & ce fut aussi vainement que le géant me fit voir sa ménagerie ; elle étoit prodigieusement grande , & composée de tous les enfans qui n'avoient pas voulu travailler ; tout cela ne me fit aucune impression , & je fus enfin réduite à tirer de l'eau pour la teinture des laines ; comme je ne m'en suis pas mieux acquittée que des autres choses , le géant s'est emporté ce matin contre moi , & m'a fait prendre la forme d'une gazelle ; tout de

suite il m'a conduite à sa ménagerie , & la timidité naturelle de cet animal l'a emporté en moi , sur le goût que j'ai pour le repos ; la vue d'un chien m'a fait prendre la fuite , & je suis sorti de la cour du château ; le géant a craint de me perdre , il a lâché son lion vert après moi , avec ordre de me ramener à quelque prix que ce fût ; mais cependant je me ferois peut-être laissé prendre ou dévorer , plutôt que de courir si long-tems , si mon bonheur ne m'eût fait vous rencontrer à la fontaine.

La princesse termina le récit de ses aventures par l'éloge du repos & d'une vie douce & tranquille ; mais Papillon l'assura qu'il n'étoit que trop demeuré en place , & que depuis qu'il ne l'avoit vue , il avoit éprouvé des situations qui ne l'avoient point du tout amusé , & tout de suite il lui conta fort vite l'histoire de la bonne femme , celle de l'oiseau noir , & lui fit le récit de son voyage dans le vaisseau de papier blanc ; ensuite , ils donnèrent l'un & l'autre la liberté à tout ce qui se trouva dans le château & dans la ménagerie , dont les animaux avoient repris leurs premières formes de princes & de princesses , au moment du combat du géant. Ils partirent en leur dormant mille bénédictions ; Nonchalante les conjura de ne plus travailler , & fit brûler tous les métiers ; elle accompagna la liberté qu'elle leur ac-

corda , de présens magnifiques qu'une de ses femmes leur distribua. Cependant Nonchalante & Papillon n'étoient pas d'accord sur l'exécution de leurs projets ; & quoique tout leur fût soumis dans le château vert , on obéissoit lentement à tout ce que Papillon ordonnoit , & l'on alloit très-vîte au-devant de ce que Nonchalante ne défiroit souvent pas ; mais enfin , ils s'accoutumèrent à se confier leurs peines , & condamnèrent sans s'en appercevoir , tout ce qui déplaisoit à l'un & à l'autre ; ensuite , ils en vinrent à s'en consoler , & ils ne furent pas long-tems sans se prêter réciproquement au caractère l'un de l'autre : ils parvinrent aisément à l'applaudissement , & de l'applaudissement au sentiment ; ils n'eurent qu'un pas à faire ; car c'est ainsi que le cœur séduit toujours l'esprit , on croit aimer , & l'on aime en effet ce qui nous étoit naturellement opposé ; les progrès de leur sentiment furent si prompts , que Papillon , demeuré vif pour la seule Nonchalante , étoit indifférent pour tout le reste de la nature , & que Nonchalante ne l'étoit plus pour aucun objet ; Papillon fit construire une feuillée dans un des bosquets du parc , & comme il avoit long-tems parcouru les forêts , il avoit remarqué l'antipathie que tous les oiseaux ont pour le hibou , car les gens vifs retrouvent tôt ou tard les idées dont ils ont été frappés ,

sans y faire aucune attention ; il imagina donc le premier , le plaisir d'une pipée qui , sans donner aucune peine , pouvoit plaire à sa belle cousine , & lui procurer en même-tems la satisfaction de donner la liberté aux malheureux oiseaux qui venoient de la perdre. Nonchalante de son côté , proposa le prix des courses de chevaux dont elle varia infiniment les espèces ; Papillon ne pensant plus qu'aux plaisirs tranquilles , faisoit planter des bosquets , donnoit des fêtes sur l'eau , qu'il faisoit terminer par des pêches magnifiques & galantes , & la princesse imaginoit des chasses , des danses , & tout ce que le mouvement pouvoit inspirer d'agréable , non sans y trouver des plaisirs infinis , & sans partager les peines & les fatigues dont ils sont toujours accompagnés ; l'on peut croire aisément que leurs sentimens , joints à la solitude du château vert & à l'autorité dont ils jouissoient dans un âge aussi peu avancé , auroient peut-être conduit leurs affaires avec une diligence peu convenable , si les fées toujours attentives à leurs démarches & à leurs intérêts particuliers , ne fussent arrivées pour en ralentir les progrès ; elles furent piquées que l'amour eût fait en un instant ce que tout leur art & leurs réflexions n'avoient pu produire ; elles résolurent donc , d'un commun accord , de mettre leurs sentimens à de dures

épreuves, & de tourmenter ces jeunes amans ; c'est ainsi que les fées ne pouvant plus éprouver les douceurs de l'amour, & faisant leur possible pour le détruire, malgré l'expérience du contraire, travaillent toujours à l'animer. Pour réussir dans leur nouveau projet, elles donnèrent à Nonchalante l'apparence de la fièvre la plus ardente, & à Papillon, celle de la langueur la plus excessive ; elles leur persuadèrent aisément la grandeur du danger auquel ils étoient exposés, & leur causèrent la plus vive des inquiétudes. Pour lors Mirisfiche attentive au moment de les trouver séparés leur apparut, & s'adressant d'abord à Nonchalante : Papillon, lui dit-elle, me paroît bien malade ; hélas oui, madame, lui répondit la princesse fondant en larmes, il se meurt, envoyez-moi chez le roi fermier ; faites revivre le géant, & vous verrez comment je saurai leur obéir ; me voilà soumise à tout ; mais guérissez-le, je vous en conjure ; si vous voulez, lui répliqua gravement la fée, sauver la vie à Papillon, il ne tient qu'à vous, partez dans le moment, & ne négligez rien pour trouver la souris qui trotte & le pinçon qui vole ; apportez-les moi, & songez que le tems presse : à peine eut-elle achevé de parler, que Nonchalante étoit déjà sortie du château vert. Peu de tems après, la fée eut une semblable conversation avec le prince,

qui la conjura le plus tendrement du monde ; de lui faire tout souffrir , pourvu qu'elle secourût sa belle cousine ; il l'assura que les oracles noirs , les navires de papier blanc , ne feroient plus des obstacles si , par ce moyen , il obtenoit d'elle la grace qu'il lui demandoit avec tant d'ardeur ; Mirifiche convint de l'état dangereux auquel la princesse étoit réduite ; mais en même tems , elle l'assura que s'il lui pouvoit donner la taupe couleur de rose , elle se flattoit de la guérir : Papillon ne voyant que le danger de Nonchalante , sortit aussi du château , & prit par hasard une route opposée à celle que suivoit sa belle cousine : voilà donc nos amans différemment occupés , la princesse ne cherchant que les bois , toujours courant & toujours écoutant , se donnoit un mouvement continu pour trouver , & qui plus est , pour attraper deux animaux qui lui paroissent bien difficiles à surprendre ; mais elle cherchoit cependant avec empressement & sans relâche : le prince au contraire avoit les yeux continuellement fixés sur les prairies , & toujours attentif au mouvement de toutes les taupes ; il marchoit lentement sur la pointe des pieds , en retenant son haleine ; très-souvent il étoit immobile , au point qu'on l'auroit pris pour une belle statue. Si le desir de réussir n'a pas toujours donné les talens , on peut assurer qu'au moins c'est à

lui que l'on en doit la perfection. Aussi dans un espace de tems fort médiocre , aucune taupe n'échappoit au prince ; mais quelle étoit sa douleur , & combien son inquiétude se trouvoit-elle augmentée , en voyant celles qu'il prenoit avec tant de peines , noites comme elles le sont ordinairement ? Bien loin de s'impatienter , il sembloit à chaque instant prendre de nouvelles forces pour continuer une chasse aussi triste. Mais ces traits de patience & de vivacité qu'ils pouvoient l'un & l'autre à l'excès , sont les miracles ordinaires de l'amour. La recherche qu'ils faisoient d'une façon si fort opposée à leur caractère , ne fut interrompue par aucun événement , ils ne reconnurent pas même le pays où ils étoient parvenus. Quand on est occupé pour ce que l'on aime , & sur-tout , pour se sauver d'un danger que l'on croit imminent , que voit-on ? ou qu'arrive-t-il qui puisse causer la moindre distraction ? Aussi le prince & la princesse n'en éprouvèrent-ils aucune. Ils s'écrièrent tous deux au même instant *« A la fin je vous tiens , tout ce que j'aime , ne sera plus en danger. »* Au son de leurs voix dont ils furent frappés , ils tournèrent la tête , & se reconnurent. Pour lors ne pensant plus qu'au plaisir de se voir , ils abandonnèrent l'idée de ce qu'ils cherchoient avec tant de peines & tant de soins ; ils oublièrent toutes les choses qu'ils avoient

avoient à se dire , & la surprise qu'ils éprouvèrent , les empêcha de prononcer une seule parole ; mais pendant le délicieux silence qu'ils observoient , le bon roi Gris-de-Lin qui se promenoit tristement seul , & comme à son ordinaire (car c'étoit auprès de son parc que nos amans étoient arrivés , sans qu'ils s'en fussent aperçus) le bon roi , dis je , les reconnut , & courant à eux , il suspendit pour quelques momens le charme avec lequel ils se voyoient ; quelque grande que fût leur joie en retrouvant un si bon père (en effet Papillon n'en connoissoit point d'autre) , elle ne les empêcha pas de sentir dans le moment la perte qu'ils venoient de faire ; car au lieu de retrouver auprès d'eux le Pinçon , la Souris & la belle Taupe , ils n'appercurent qu'une belle femme qu'ils ne connoissoient pas , l'Oiseau noir & le géant : à la vue de cette beauté , Gris-de-Lin tomba évanoui dans ses bras ; c'étoit la belle Santorée qui n'avoit été qu'enlevée , & dont l'enlèvement fait peut-être partie de quelqu'autre conte : enfin ne pouvant résister au bonheur qu'elle éprouvoit , après une si longue & si cruelle séparation , elle perdit aussi connoissance. Dans le tems que leurs enfans se donnoient auprès d'eux des soins dignes de la bonté de leur cœur , l'Oiseau noir & le Géant reprirent leur ancienne figure de génies , & ce

342 NONCHALANTE ET PAPILLON.

même instant, marqué par les destinées pour d'aussi grands événemens, vit accourir dans leurs chars Mirliche & Lolotte; elles firent revivre les princes de leur évanouissement; & cette compagnie, contente de retrouver ce qu'ils aimoient (car les génies étoient fort attachés à leur figure naturelle), se rendit au palais, où l'on célébra les noces de Nonchalante & de Papillon. Les fées & les génies n'épargnèrent rien pour les rendre magnifiques & brillantes : ils employèrent, pour y réussir, tous leurs secrets & leur esprit; mais ce qui fut préférable à ce prodigieux éclat, dont le cœur ne peut être que foiblement touché, c'est que l'amour les rendit charmantes par ses plaisirs. Après une aussi belle union, la belle Santorée & Gris-de-Lin ne voulurent plus se mêler d'aucune affaire, & se retirèrent dans un lieu tranquille; suffisamment occupés pendant le cours de leur vie, de tous les sentimens de l'estime la mieux fondée, & de la plus vive tendresse, leurs enfans les imitèrent dans leur façon d'aimer, c'est-à-dire, qu'ils rendirent leurs peuples heureux, & par conséquent le furent eux-mêmes.

LE PALAIS DES IDEES, CONTE.

Il y avoit autrefois, un roi & une reine qui laissèrent un fils & un royaume sous la tutelle de la fée Minartine. Elle étoit bonne & bienfaisante ; le royaume fut donc très-bien gouverné, & le prince nommé, Constant, très-bien élevé.

Quand il eut atteint un certain âge, la fée consentit au désir qu'il eut de voyager. Cette école où tout le monde se dévoile en action, est peut-être la plus utile de toutes ; les princes sont ceux qui en auroient le plus de besoin, & qui en font le moins d'usage.

Quand le jour fut pour le départ du prince fut arrivé, Minartine se sépara de lui avec une douleur infinie ; elle ne lui recommanda nulle autre chose que celle d'éviter les charmes de Rosanie. Constant le promit à sa bonne amie, & parut bien persuadé que rien au monde ne pourroit lui faire manquer de parole. Le nom de Constant,

mais plus encore les agrémens de sa figure , lui firent éprouver les bontés d'un grand nombre de jolies femmes dans les pays qu'il parcourut. Il avoit cru connoître l'amour , mais il n'en connoissoit que l'abus que l'on en fait , & que la vanité dont on est susceptible à un certain âge. Content des conquêtes qu'il avoit faites , enfié de ses succès , il oublia insensiblement la parole qu'il avoit donnée à Minatine ; tout ce qu'il apprenoit de merveilleux & de charmant de Rosanie , le détermina à juger par lui-même de la vérité des récits qu'il en avoit entendu faire , & qu'il croyoit au-dessus de la nature humaine.

Il laissa la nombreuse suite qui l'accompagnoit à quelques journées de la ville capitale où Rosanie faisoit son séjour. Il s'y rendit *incognito* ; il arriva précisément le jour que l'on célébroit la fête des fleurs. L'usage du pays ordonnoit à l'héritière de l'empire , ou bien à la première princesse du sang , de présider à la fête du printems , & de paroître à la tête de toutes les jolies personnes que l'on rassembloit avec soin dans le royaume ; car dans ce pays (la seule famille royale exceptée) l'adresse & la valeur étoient la noblesse des hommes ; les grâces & la beauté des femmes étoient leurs titres & leur dot. Celles qui composoient la suite de la princesse , ne pouvoient avoir ni plus de seize ans , ni moins

de douze. Il y avoit une semaine fixée pour cette fête, & dans cette semaine, on choisissoit le plus beau jour pour la célébrer. On jugeoit au lever de l'aurore de la sérénité de l'air ; les hauts-bois, les musettes avertissoient toute la ville par des chants tendres & gais que la cérémonie se devoit faire. Constant arriva donc au moment que toute la ville sortoit pour voir un spectacle préférable à tous ceux de l'univers, puisque celui-ci avoit tous les printems de la nature pour objet. Le prince suivit la foule, & s'arrêta comme tout le monde, quand il fut arrivé dans une prairie qui s'élevoit par une pente douce ; le plus élevé de ce terrain étoit orné d'une décoration de fleurs, au milieu de laquelle paroissoit un trône de pareille structure, sur lequel Constant apprit que Rosanie étoit assise.

A proportion de leur beauté, les filles étoient assises plus ou moins près de la princesse ; toutes les autres qui composoient cette aimable fête au nombre de plus de deux mille, formoient sur des gradins semés de fleurs, un amphithéâtre, dont le milieu étoit suffisamment espacé. Toutes ces beautés parées de leurs cheveux, vêtues de gazes, & de toutes les choses simples qui pouvoient les rendre agréables, étoient coiffées de fleurs ; en sorte que tout à la fois l'odeur de ces parfums naturels, & la vue de tant d'agréables objets enchan-

soient les regards, & répandoient dans le cœur cette volupté si bien donnee sous le nom de fille du ciel; & que les hommes doivent rechercher avec un si grand soin. Constant parcourut des yeux une assemblée plus brillante que l'Olympe ne put jamais l'être. Il fit du tour l'intérieur de l'enceinte; & quand il fut en face de Rosanie, il en fut ébloui. Elle joignoit à toutes les grâces de sa figure, ce contentement qui donne la certitude de ne pouvoir être effacée par aucune autre beauté, & cette tranquillité de l'âme qui sied si bien au visage; elle s'apprenoit aisément de l'impression qu'elle faisoit sur le jeune étranger. La moins coquette des femmes n'ignore jamais les effets de sa beauté. Les appels d'un héros retirèrent le prince de l'admiration, où la vue de tant de charmes le tenoient comme enseveli. Le héros déclama les exercices de la jeunesse; & cria que la beauté à laquelle on étoit attaché, ou celle qui paroîtroit la plus agréable, seroit le prix de la force ou de l'adresse que l'on auroit montré aux yeux de l'assemblée, en se soumettant cependant aux usages du pays, & à la décision de la princesse, qui seule pouvoit en ordonner. Par un mouvement dont il ne se donna pas le tems de se rendre compte à lui-même, Constant se présenta le premier sur les rangs avec cette vivacité que l'amour & la jeunesse peuvent seuls inspirer. Il gagna tous

les prix ; mais avec une supériorité & une distinction dont tous les spectateurs furent aussi surpris que les vaincus confondus.

Il vint aux genoux de Rosanie recevoir les prix qu'il avoit gagnés d'une façon si distinguée ; pour lors, la voyant de plus près, son admiration ne lui laissa que l'usage de la vue. Quand il fut aux pieds du trône, Rosanie lui dit qu'il pouvoit choisir celle de toutes les beautés qui l'environnoient. Constant lui répondit avec empressement : je ne fais flatter d'être vainqueur, que parce que je vais être couronné de votre main ; & je ne suis sensible à la victoire, qu'autant que l'avantage que je viens d'emporter peut me mettre à portée d'être votre esclave. Vous ignorez les usages de ce pays, lui répondit la charmante Rosanie ; les princesses ne choisissent pas plus dans ce pays que dans les autres : il ne leur convient d'être préférées qu'à leurs semblables, vous oubliez votre rang & le mien ; elle prononça ces dernières paroles avec autant de fierté que de hauteur.

Cette zigueur qui commençoit leur première entrevue, a souvent été le commencement des plus grands attachements. Le prince fongit de l'état de simplicité dans lequel il paroïssoit aux yeux de celle qui l'adoroit déjà. L'amour propre l'engagea presque à se déclarer.

Rosanie, surprise de son tour de la rapidité de

ses triomphes, lui dit (en le couronnant de sa propre couronne de fleurs, parce que le maître des cérémonies n'avoit point trouvé sur ses registres ni l'exemple d'un vainqueur aussi désintéressé, ou plutôt aussi téméraire, ni celui de toutes les victoires remportées par le même homme, & qu'une demi-douzaine de couronnes auroient un peu trop chargé la tête du vainqueur); Rosanie donc en accordant une telle faveur au prince, lui dit : Choisissez de toutes ces beautés, il n'en est point qui ne puisse être à vous dans ce même moment,

Cette offre est insultante, s'écria le prince. Que vous savez mêler d'amertumes aux bonetés que vous avez pour moi ! Je n'aurois pas disputé le prix, si je n'avois cru que ce prix étoit un moyen de vous acquérir ; & sans le secours de cette idée, il est certain que je n'aurois pas triomphé. Disputez entre vous l'honneur de posséder ces beautés, dit-il à l'assemblée, je n'ai combattu que pour l'honneur ; il dit ces mots en se retirant, & les prononça avec cette aigreur de l'amour mécontent & révolté.

Les exercices ayant recommencé par son désistement, il ne put s'empêcher de se mêler dans la foule, ni résister au désir de venir s'enivrer de nouveau du plaisir de regarder Rosanie.

Quand la cérémonie fut finie, & que les ma-

riages eurent été célébrés selon l'usage ordinaire , le prince se retira , & vint chercher une retraite dans le fauxbourg le moins fréquenté de la ville. Il envoya sur-le-champ l'écuyer , qui seul l'avoit suivi , chercher son équipage & ses gens.

Il est aisé de croire que l'on parla du bel étranger dans toute la ville ; son adresse & sa force furent le sujet des conversations. Les beautés qu'il avoit méprisées trouvoient toutes des raisons pour blâmer la froideur de son procédé : on étoit piqué contre lui. C'étoit, il est vrai, le louer plus qu'on n'en avoit la volonté ; l'on disoit à chaque moment que l'on ne vouloit plus en parler , & cependant la conversation tomboit toujours sur son chapitre. On se demandoit sans cesse : mais d'où est-il venu ? quand est-il arrivé ? & vous, ne le connoissez - vous point ? On recommençoit ces questions ou de semblables , quoiqu'à l'instant on se fût répondu. Enfin l'on faisoit toutes les questions possibles ; elles étoient accompagnées de toutes les répétitions imaginables , tantôt ayant l'aigreur , tantôt l'admiration pour motifs. Tous ces propos , comme je l'ai déjà dit , tels qu'ils fussent , étoient un éloge bien réel ; enfin toutes les perquisitions furent inutiles.

Dans les grandes villes , les propos sont vifs , mais ils ne sont pas de durée ; l'on commençoit à ne plus parler du prince , lorsque trois jours

après on le vit paroître à la promenade publique dans un équipage digne de lui-même, la fée qui en avoit ordonné. Son amour lui avoit fait à tous momens ce que la galanterie peut avoir de plus agréable, à tout ce que la fée Minatrice lui avoit donné de superbe & de magnifique. Il fut reconnu dans le char de plus galant pour de vaines querres de ruse, la jeunesse, & pour l'objet des regrets de toutes les belles du pays. Si on ne peut pas dire que la parure ajoute à la plus belle figure, comment parut-il donc àux yeux de toute la cour ? Il vint descendre au palais de Rosanie, se fit nommer en demandant audience au roi, à la reine & à la princesse. Elle lui fut accordée sur-le-champ, & ce fut là que se fit par la modestie avec laquelle il répondit aux éloges que méritoient & sa force & son adresse, soit par les grâces que l'envie de plaire fait se répandre dans la conversation, il charmait toute la cour, & ce fut avec un plaisir général que l'on apprit de lui-même, qu'il espéroit faire quelque séjour dans le pays. Il s'y établit en effet ; mais, s'il toucha quelquefois l'esprit de Rosanie, il ne fit aucun progrès sur son cœur. Constant servit Rosanie avec toute l'habileté possible dans les guerres étrangères qui lui furent déclarées. Il ne lui fut pas d'un moindre secours dans les troubles de son empire ; puisqu'il calma mille fois des émeutes séditieuses, & mal intentionnées.

ner, dont la capitale n'étoit que trop remplie.
 Rosanie lui fit oublier pendant plusieurs années, qu'il avoit un royaume, & fut toutes choses, sa malheureuse passion lui avoit toujours fait craindre de révoir Minatine. Les égaremens de l'amour ont redouté de tous les sens les conseils de l'amitié éclairée. Que n'auroit-il point oublié, puisqu'il s'oublioit lui-même. Un jour que, plus outré de ses malheurs, & qu'il étoit aussi vivement affligé qu'on peut l'être, quand l'ambur est sans espérance, il desira de voir la sœur sa véritable amie; la désirer & la voir, ne furent qu'une même chose, elle parut donc à ses yeux. Vous êtes assez puni de n'avoir pas suivi mes conseils, cher prince, lui dit-elle avec douleur, sans que je vous accable encore de reproches que vous méritez. Si la nature entière & mon art pouvoient vous rendre Rosanie indifférent, il est bien certain que le bouleversement de l'une seroit l'effet de l'autre; mais quand on aime une fois Rosanie, la mort peut seule délivrer de l'attachement que l'on a pour elle. Je vous ai prédit ce que vous souffrez; l'amour seul, vous ne le savez que trop, peut récompenser l'amour, & tous les prodiges ne peuvent donner aucune satisfaction au sentiment; je ne puis donc que vous plaindre; la seule chose qu'il me soit possible de faire pour vous prouver ma sincère

amitié, c'est de vous donner une consolation que votre amour ne défavouera pas. Pour lors elle le toucha de sa baguette, & lui accorda la faculté d'entrer dans le Palais des Idées. Elle y joignit celle de le pouvoir construire dans tous les lieux où il se trouveroit, & dans tous les instans qu'il le pourroit désirer.

Ce palais entretient & nourrit la constance ; mais il est impossible à décrire avec précision. Tantôt il représente tout ce que l'art & le goût peuvent composer de plus parfait ; dans l'instant même, il devient une cabane aussi pauvre que solitaire ; il est également situé ou dans un vallon délicieux, ou sur un rocher escarpé. La mer, les rivières, les forêts & les prairies se trouvent dans son enceinte ; la solitude & l'obscurité des cavernes succèdent en un moment à la cohue & à l'illumination d'un bal ; les objets funèbres prennent en un instant la place des plus agréables. Le prince Constant faisoit un usage continuél de ce palais, puisqu'il y voyoit sans cesse Rosanie, & qu'elle se présentoit accompagnée de tous ses charmes. Mille tableaux, tous animés & tous parfaitement ressemblans, la retraçoient sans cesse sous toutes les formes possibles. Il s'entretenoit avec elle, pour lors il lui disoit ce qu'il avoit toujours oublié de lui dire ; mais quand après l'avoir vu douce, tendre & complaisante,

il sortoit de son palais ; la cruelle réalité devenoit alors le tourment de son cœur.

Rosanie reconnut cependant quelque différence dans la conduite générale du prince. Souvent il est arrivé que l'on ne veut point répondre à la tendresse d'un amant, mais que cependant on n'est point déterminé à le perdre, soit que la princesse fût dans le cas de cette vanité, soit qu'elle fût frappée d'une autre idée ; car il est bien difficile de savoir précisément tout ce que pense une jeune personne. Cette réflexion la piqua de curiosité, cet auteur de tant d'inconvéniens. Elle fit sentir à Constant qu'elle le soupçonnoit d'avoir quelque dissipation, & d'être moins à plaindre qu'il ne se vantoit de l'être. La seule apparence de soupçon, le rapport que l'amour propre fait lui trouver avec un reproche, allarmèrent le malheureux Constant. Jamais il ne fut de secret pour ce que l'on aime véritablement. Il fit l'aveu du présent de la fée, mais il fut décrit à Rosanie avec la vivacité de l'amour satisfait.

Je vous y vois, lui dit-il, sans cesse : quand le malheur me sépare de vous, ma vive imagination vous y peint à tous les momens telle que vous êtes, & mon cœur vous dicte vos réponses : jugé de mon bonheur dans ces heureux instans. Je vous donne des fêtes ; & tout ce qui peut ser-

vir à ma délicatesse, & vous prouver mes sentimens, se trouve soumis à mes ordres. Je donne une tendre interprétation aux paroles les plus indifférentes que votre froideur me fait recevoir en réponse de tout ce que je puis vous dire de tendre & de passionné. Enfin dans cette heureuse retraite ; toute la nature est soumise à mon amour. Vous êtes amoureux, lui dit Rosanie, par conséquent votre palais ne vous représente que l'amour ; mais pour moi qui ne connois point la tendresse, si j'en possédois un semblable, il me semble que j'en ferois un usage charmant par les images agréables & séduisantes qu'il me traceroit sans cesse. Je crois, lui répondit Constant, que ces palais doivent non seulement leurs agrémens, mais encore leur existence à l'amour ; mais quoi qu'il en soit ; vous en désirez un ; & quoique tout m'allarme de votre part, & que je craigne avec raison que vous ne fassiez usage d'un tel présent pour vous passer plus aisément de moi que vous ne le faites encore, tout ce que vous désirez est mon unique loi : je vais donc conjurer la fée de vous satisfaire. A ces mots, Minatrice parut au milieu d'eux ; elle toucha Rosanie d'un coup de sa baguette comme elle avoit touché le prince ; & pour lors elle disparut. Dès la première monture de solitude dont la princesse fut disposée, elle voulut s'empêcher de

nouveaux, don qu'on venoit de lui faire; mais quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, à peine les objets se retraçoient-ils à elle; rien de ce qu'elle vouloit se représenter n'avoit de consistance; & tout s'évanouissoit, tant il est vrai que le cœur seul peut fixer les idées.

C'est à mon sens un préjugé favorable pour l'amour, que celui de voir une personne indifférente tomber dans la rêverie d'un amant; s'il n'en est point jaloux, doit en être charmé.

Les objets qui se peignirent à Rosanie étoient froids; ils étoient dépourvus de cette grâce & de cette chaleur si nécessaire à toute peinture. Après quelque tems d'un usage aussi peu important que celui auquel la princesse employoit son palais, elle apperçut un jour Constant; mais elle ne fut au commencement que l'entrevoir; & ce ne fut même qu'à l'extrémité d'une galerie infiniment longue, & très-éloignée d'elle. Ses attentions, sa fidélité, son parfait dévouement donnèrent insensiblement des couleurs plus vives à son portrait; & par conséquent plus de consistance à son palais. Toutes ces réflexions frappèrent enfin le cœur de Rosanie; il en fut attendri; & se tendre prit près de ordinairement le triomphe de l'amour.

La seule vertu ne peut prévenir ni bannir l'attention d'une poëtière; elle frappe avec une simplicité, qu'il n'est pas possible de se fa-

reprocher, non plus que d'être en garde contre elle : elle s'instruit pour l'ordinaire par des degrés très-peu sensibles, & quand elle a produit une assez forte impression pour que l'indifférence en soit alarmée.

Le détail des sentimens de Rosanie & leur progrès furent donc à peu près tels que je viens de les décrire.

Elle étoit intérieurement convaincue de sa défaite, cependant elle faisoit encore souvent des questions à Constant, sur la manière dont il la voyoit dans son palais. Le rapport qu'elle trouvoit avec son récit, & celui de ses propres sentimens, lui donnoit quelquefois du chagrin, & très-souvent de l'humeur. Quoique seule, elle rougissoit des impressions que l'amour faisoit sur son cœur, & les combats de sa fierté faisoient payer cher à Constant les commencemens de son triomphe. Si l'amour laisse à un amant la liberté de son esprit, il seroit enchanté de reconnoître une humeur qui précède toujours l'aveu des sentimens, & la soumission du cœur d'une jeune personne. Rosanie, souvent après les questions dont je viens de parler, quitta brusquement un prince qui ressentoit trop d'amour pour ne pas éprouver tout l'aveuglement, & même la sottise que cette passion donne à l'homme du monde le plus grand esprit. Il s'affligeoit donc de

te qui le conduisoit au but de tous ses vœux. Aussi-tôt après avoir quitté Constant, Rosanie le trouvoit dans son palais, & le voyoit affligé de son dernier procédé; elle vouloit quelquefois s'en applaudir, mais elle finissoit toujours par se le reprocher, & même par en être alarmée.

Tant de troubles cessèrent à la fin; un jour que sortant chacun de leur palais, ils se rencontrèrent, leur conversation commença par cet heureux silence, où tout parle en nous hors la voix. Cette douce situation où l'ame est alors attentive, fut enfin interrompue; le récit de ce dont ils étoient bécotés, & le transport de leurs cœurs, devinrent une déclaration réciproque.

Rien ne s'étoit jamais opposé au bonheur de Constant que l'indifférence de Rosanie; l'aveu du don de son cœur précéda de quelque temps celui de sa main, & leur mariage fut bientôt couronné de leur grande satisfaction.

Non, amans, quoiqu'époux, voulurent à leur ordinaire mettre leurs palais en usage, mais ils n'existoient plus. Minatine n'étoit pas une sœur du commun; elle étoit sérieusement appliquée à l'étude du cœur humain; elle leur avoit donc tiré ce don qui leur avoit été à l'un & à l'autre d'un aussi grand secours; mais elle n'avoit pas usé de cette précaution à la légère; elle craignoit que les idées ne fussent contraires au bonheur de leur

situation présente ; car enfin les idées conduisent aisément à la jalousie. C'est en vain qu'on lui donnera le beau nom de délicatesse ; la délicatesse d'un mari est presque toujours une jalousie terrible , & certainement elle est toujours au moins une fadeur. Minatime prit donc le sage parti de soustraire les idées à l'un & à l'autre ; & mon avis est qu'elle fit bien.

Ils reçurent en échange de ce qu'ils perdoient, le don du palais de la plus aimable réalité. C'est un palais plein de délices qui s'écroule, il est vrai, quelquefois de lui-même, mais jamais ce malheur ne lui arrive que par la faute de ses fondemens ; & quand le rapport de l'humeur, celui des goûts, & les douceurs de l'amitié, joints à l'amour parfait, ont élevé ce charmant édifice, il surpasse en solidité tout ce que nous connoissons dans le monde ; d'autant plus que les brèches que le tems ou les diverses circonstances peuvent occasionner, sont réparées chaque jour par les plaisirs infinis que produisent & le cœur & l'esprit.

Ce fut sur des principes aussi délicieux que solides que vécurent Constant & Rosanie, plus heureux mille fois par leurs sentimens que par la possession de deux grands royaumes, & par tout ce que les hommes regardent comme la fortune. La véritable est, en tous sens, dans notre cœur.

LA PRINCESSE

LUMINEUSE,

C O N T E.

IL étoit une fois un roi & une reine; la reine se nommoit Marjolaine, & le roi s'appeloit Biribi; ils vécurent toujours dans une fort grande union, quoiqu'ils se fussent mariés par amour.

La passion qui les dominoit l'un & l'autre, étoit celle du jeu : elle les occupoit les jours & les nuits.

Il passe pour constant que le roi Biribi fut l'inventeur d'un jeu qui porte aujourd'hui son nom. Le roi passoit la journée dans son cabinet, à imaginer des tableaux pour son jeu, & à faire peindre des cases plus singulières les unes que les autres. Ces tableaux étoient tous applaudis, non seulement parce qu'ils étoient de la composition du roi, mais encore parce que les habitans de ce grand état aimoient naturellement le jeu.

Le roi Biribi employa très-utilement le goût.

Z ij

que ses sujets avoient pour le jeu; il tailloit lui-même pour donner l'exemple, & il étoit de toutes les banques qu'il établit dans toutes les villes de son royaume. Il eut soin, pour la commodité & l'amusement des différens états, d'en avoir à tout prix.

Il fit un règlement très-raisonnable pour favoriser ses banquiers généraux; c'étoit un édit par lequel il étoit expressément ordonné qu'une personne de chaque famille tireroit ou feroit tirer une boule par jour, & cela sans qu'aucune raison pût dispenser de cette obéissance. Les femmes étoient ordinairement chargées, par la famille, d'exécuter une ordonnance aussi avantageuse pour les banques; car on ne s'en tient pas si aisément à une seule boule.

Le roi Biribi dans le fond, n'étoit pas joueur, jamais banquier ne le fut; il n'aimoit que l'argent, & sentoît tout l'avantage de son jeu. Il soulagea son peuple de tous les impôts & de toutes les entrées, & ne voulut, pour le revenu de sa couronne, que le profit des banques. Jamais droits ne furent payés par les femmes avec plus de bonne volonté & plus d'exactitude, & jamais prince ne se trouva des sommes plus considérables dans ses coffres.

Cette cour, suivant l'usage, étoit gouvernée par deux fées d'un caractère bien différent; l'une

se nommoit Balsamine; elle étoit bonne naturellement, & la justesse de son esprit étoit infinie; elle blâmoit beaucoup le goût déclaré du roi & de la reine pour le jeu, & cette façon de tirer l'argent de ses sujets, & voulut souvent faire honte au roi, non seulement de ce qu'il tenoit la banque, mais encore de ce qu'il étoit de part avec les banquiers; mais ses remontrances furent inutiles.

L'autre fée, qui possédoit bien plus la faveur & la confiance de Biribi, parce que la conformité des goûts les rapprochoit, se nommoit la fée Sansdent. C'étoit une vieille joueuse, qui, dans de certains cas de perte, auroit été capable de jouer jusqu'à sa baguette. Elle étoit hâve & sèche; les veilles & l'altération du jeu lui avoient brûlé le sang, & le sang brûlé lui donnoit une humeur épouvantable, & lui faisoit très-souvent tenir des propos que tout autre qu'un banquier de Biribi n'auroit pas soutenu. Elle joignoit à cette altération le malheur de n'aimer pas trop le plaisir des autres, & d'être un tant soit peu envieuse: voilà son caractère. Quant à la façon de se mettre, jamais elle n'étoit achevée de coiffer, & l'on ne pouvoit être plus mal vêtue; car tout ce qu'elle tiroit de ses appointemens de fée, au lieu d'aller à son entretien, se fondoit dans la banque. L'on ignore peut-être que, malgré le

grand pouvoir des fées, elles sont soumises à un conseil qui leur demande un compte exact de l'emploi qu'elles ont fait de l'argent du trésor. Sans ce règlement, il n'est pas douteux que Sansdent n'eût joué, & par conséquent perdu tout l'argent que les fées pouvoient avoir, quelque considérables que leurs richesses eussent été.

La reine étoit une bonne femme assez simple, qui pontoit toute la journée avec un zèle & une patience sans exemple. Le roi, qui connoissoit parfaitement la force de son jeu, donnoit des sommes immenses à la reine pour ses menus plaisirs & pour son entretien, sachant très-bien ce que deviendrait cet argent. En effet, elle perdoit tout ce qu'on lui donnoit, & n'étoit pas mieux parée que Sansdent. Elles se servoient d'excuses l'une à l'autre. Biribi, toujours attentif à donner de bons exemples, avoit expressément défendu que l'on marquât la reine elle-même, c'étoit tout dire pour les autres. Quant le roi tenoit la banque, la bonne Marjolaine lui servoit de croupier, & qui donnoit les jetons, à la vérité, dans une cuillier d'or garnie de diamans; & le gentilhomme de la chambré, qui étoit d'année, présentoit le sac; car il faut convenir qu'on ne pouvoit tenir Biribi avec plus de dignité que ce grand prince le tenoit. Il ne quittoit le jeu que pour recevoir l'argent de tous ses banquiers gé-

néraux, vérifier leurs comptes, renvoyer de l'argent à ceux qui, par hasard, avoient été débanqués; enfin il étoit occupé à tenir en ordre un aussi grand nombre de banques; il ne négligeoit pas non plus de faire punir les familles qui n'avoient pas tiré de boules suivant l'ordonnance. Il faisoit mettre dans les gazettes tous les pleins qui avoient été gagnés dans la semaine, avec les noms des prédestinés; & sur toutes choses, il faisoit citer avec un peu d'augmentation les pertes que les banques avoient faites.

Voilà quel étoit au juste l'état de la cour de ce roi, lorsque la reine Marjolaine se trouva grosse. Les veilles non plus que le jeu ne l'empêchèrent point de se bien porter pendant le cours de sa grossesse, & d'accoucher fort heureusement d'une princesse qui parut aux yeux de tout le monde belle comme le plus beau jour.

Balsamine se chargea du soin de son éducation, & la nomma Lumineuse. Pour Sansdent qui s'aperçut de tous les charmes qui paroissoient déjà dans cet admirable enfant, elle ressentit une envie qui, comme je l'ai déjà dit, lui étoit naturelle, & qui fut encore redoublée; parce qu'elle prévint qu'une petite princesse dont elle s'étoit chargée depuis deux ans, qu'elle aimoit autant qu'elle pouvoit aimer, & qui se nommoit Pivoine, seroit d'une figure bien différente de celle

de Lumineuse, & que son esprit seroit très-inférieur au sien. Toutes ces raisons l'engagèrent à soumettre Lumineuse à tous les inconvéniens qui ne sont que trop ordinaires dans le monde, de façon même qu'aucun pouvoir des fées ne pourroit les lui faire éviter. Balsamine n'avoit encore eu que le tems d'excepter des malheurs de la vie de Lumineuse que la petite vérole ; mais hélas ! il en est beaucoup d'autres encore, & la princesse, malgré l'amitié de la fée, ne s'y trouva que trop soumise. Balsamine s'aperçut de la méchanceté de sa compagne ; mais comme il n'étoit plus possible d'y remédier, elle prit sur cette affaire le sage parti du silence. La taille & la figure de Lumineuse qui ne pouvoient être plus parfaites, étoient encore surpassées par la vivacité & la justesse d'un esprit également porté à la douceur & à la paresse.

Balsamine ne lui donna pas le moindre conseil sur le jeu dont elle désapprouvoit les excès ; elle savoit très-bien que les enfans n'ont presque jamais de goût pour les choses que leurs parens ont trop aimées ; aussi eut-elle toute sa vie un éloignement infini pour cette passion.

Quand Lumineuse eut atteint l'âge de quinze ans, elle enchantoit par ses regards, & charmoit par son esprit ; elle eût effacé bien d'autres beautés que celle de la princesse Pivoine que

Sansdent avoit auprès d'elle à la cour du roi Biribi. Sa taille étoit courte & grosse, & jamais aucune fille à son âge n'avoit eue une si prodigieuse gorge. Elle n'avoit point d'autre esprit que celui du jeu, & répétoit de mémoire les plaisanteries qu'elle avoit entendu faire sur les cases du tableau. Jamais Sansdent ne l'avoit grondée que parce qu'elle ne filoit pas bien son argent, ou parce qu'elle ne demeurât pas à la fin des parties pour parer la table, & retenir plus long-tems les joueurs. Lumineuse & elle ne s'aimoient pas beaucoup, quoiqu'elles eussent passé leur jeunesse ensemble.

Le roi ni la reine n'aimoient pas beaucoup leur fille ; la raison en étoit bien simple, leurs goûts étoient différens. Marjolaine ayant plusieurs fois fait venir la princesse sa fille à son jeu pour la dissiper & l'amuser, elle avoit toujours fait des baillemens excessifs pour lesquels on l'avoit renvoyée, en la traitant de petite sorte, &c. Ces reprimandes engageoient toujours Pivoine à se rengorger, parce qu'elle les regardoit comme une louange indirecte que l'on donnoit à son caractère.

Balamine étant fort considérée dans tout le corps de la féerie, fut mandée pour traiter d'affaires importantes ; ce fut le tems de cette absence que Sansdent choisit pour proposer au

roi & à la reine de marier Lumineuse. Sansdant leur proposa donc le roi des Brouillards pour être leur gendre. Elle leur fit valoir non seulement la grandeur de son alliance, en leur disant qu'il étoit un peu parent de la Nuit, & fort aimé des médecins; mais encore elle leur représenta que la beauté de Lumineuse leur attireroit infailliblement des guerres pendant lesquelles il leur seroit très-difficile de pouvoir jouer, & dont les dépenses diminueroient considérablement le fonds des banques.

Le roi des Brouillards est un bon homme qui n'a pas à la vérité un grand commerce dans le monde, il n'est pas reçu dans beaucoup de maisons; mais il emmènera votre fille, & vous serez au moins certains de la voir pendant les hivers.

D'aussi bonnes raisons déterminèrent le roi & la reine. La demande de Lumineuse fut faite dès le même jour avec toutes les cérémonies ordinaires; le contrat fut signé sur le champ, & dès le soir même les nœces furent célébrées. Lumineuse étoit douce, Balsamine étoit absente; que peut faire une princesse qui n'a que quinze ans, & qui n'ose s'opposer à la volonté de ses parens? Elle se soumit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire. Les nœces furent obscures, malgré la quantité des bougies qui rem-

plissoient les appartemens. Le roi des Brouillards & sa suite , qu'il avoit fort diminuée par considération , faisoient tort aux lumières. Toute la Cour fut enrhumée , parce que tous ces brouillards répandoient une fort grande humidité. Le trop heureux époux de la belle Lumineuse étoit un grand & gros homme âgé pour le moins de soixante ans ; il avoit la voix rauque ; il parloit peu , mais ce qu'il disoit étoit infiniment diffus. Il parut vêtu comme le sont les petits enfans voués au blanc ; toute sa cour portoit le même uniforme , aussi-bien que celui des cheveux plats qui ne relevoient ni leur figure , ni leur bonne mine. Le lendemain des nûces , le marié parut , comme il arrive ordinairement , fort amoureux , & Lumineuse toute aussi froide qu'elle étoit la veille de son mariage , & ne fut point animée par toutes les mauvaises plaisanteries que l'on fait dans les nûces.

Le roi son mari , après avoir fait ses grosses plaisanteries , voulut conduire la nouvelle reine dans une portion de ses états qu'il avoit établis dans une prairie voisine de la capitale du roi son beau-père , & pour donner une idée de sa magnificence , il invita toute la cour du roi Biribi à un grand soupé. Les exhalaisons formoient son palais , mais le goût de l'architecture étoit un peu gothique , & la porte d'entrée étoit véri-

tablement si basse, qu'il fallut que tout le monde baissât la tête pour entrer dans le palais. Quand toute la compagnie fut assemblée, l'on ferma une espèce de trappe, de façon que l'on ne savoit plus, ni par où l'on étoit entré, ni par où l'on ressortiroit.

Le Roi Provincial par nature & par habitude, en inféra que l'on devoit boire bien long-tems. Le mets qui dominoit le plus dans ce festin, & dont la profusion fut extrême, fut celui des bécasses.

Quoique toute la cour du roi Biribi fût venue à ce repas en redingottes & en capottes, quoique le roi des Brouillards eût eu l'attention de faire donner, comme à l'audience du grand seigneur, des caffetans de toile cirée, l'humidité de son palais incommoda tout le monde; & malgré l'envie qu'il eut de prolonger le repas, & les mauvais propos qu'il tint pour en venir à bout, le soupé fut court; & tout le monde s'étant retiré, Lumineuse fut laissée dans les états du roi son mari, abandonnée à ses pleurs.

Le roi Biribi & la reine Marjolaine ayant fini la seule affaire qui pouvoit les distraire du jeu, retournèrent chez eux avec leur bonne amie Sansdent. Elle avoit toujours eu le projet de couronner les soins qu'elle avoit pris de la princesse Pivoine par un mariage avantageux; pour

cet effet , elle avoit jeté les yeux sur le prince Grenadin , dont les états étoient voisins de ceux du roi Biribi , & dont la figure & le mérite faisoient grand bruit dans le monde. Ce prince étoit un si bon parti , que Balsamine , toute sage & toute éclairée qu'elle étoit , n'en avoit jamais désiré d'autre pour la princesse Lumineuse.

Quand cette bonne fée revint , qu'elle fut sa douleur de ne plus trouver sa chère Lumineuse ? La conversation fut vive entre les fées ; le roi & la reine répondirent aux reproches qu'elle leur fit , qu'ils avoient fait une bonne alliance , qu'ils avoient déferé aux conseils de leur amie Sansdent. Balsamine fut piquée du peu de considération que l'on avoit eue pour elle : elle partit , & fut de ce pas chez la belle Lumineuse qu'elle trouva seule dans son boudoir. Leur entrevue auroit attendri les témoins dont le cœur auroit été le plus dur.

Lumineuse l'embrassa mille fois en lui disant , pourquoi m'avez-vous quittée , ma bonne amie , Vous savez que je n'ai de ressources qu'en vous : ne me quittez donc jamais. Balsamine lui répondit avec tendresse , n'avez point d'inquiétude , tôt ou tard je vous vengerai de Sansdent : hélas ! lui répondit la princesse , je passerai toute ma vie dans une obscurité insupportable , je ne pourrai jamais accoutumer mon tempérament à l'hy-

midité qui règne dans ces sombres lieux. Je consens volontiers à vivre sans aucune société, pourvu que vous ne m'abandonniez pas, ma chère Balsamine : le roi mon mari, pour mon malheur, ressent de l'amour pour moi, & je n'ai pour lui qu'une indifférence bien digne de lui & de ses tristes états. Espérez lui dit Balsamine, une situation plus heureuse, ne vous laissez point aller au désespoir ; comptez que je ne vous abandonnerai point, & qu'au moins je vous tiendrai fidelle compagnie, puisque Sansdent m'a mis hors d'état de vous donner d'autres preuves de mon amitié. Lumineuse ressentit ce soulagement que donnent les secours de l'amitié. Le roi des Brouillards qui s'aperçut de quel secours la compagnie de Balsamine étoit à la reine sa femme, la combla de toutes les amitiés possibles. Quoiqu'il fût naturellement d'un tempéramment froid, il ressentoit vivement l'indifférence que Lumineuse avoit pour lui.

Aussi-tôt que la nœce de Lumineuse eut été terminée, & que la nouvelle reine eut été remise entre les mains du vieux roi son mari, j'ai dit, s'il m'en souvient, que Sansdent, Marjolaine & le roi Biribi retournèrent promptement se mettre à une table de jeu ; les jours suivans la même chose se répéta, & l'on reprit le même train de vie que celui qui avoit précédé les nœces. Sansdent qui ne

perdoit point son projet de vue pour sa grosse favorite Pivoine, s'occupa sérieusement du mariage de Grenadin avec sa protégée.

Ce prince charmant étoit demeuré jeune sous la tutelle de la reine Brillante sa mère ; le roi son père avoit gagné une pleutesie à la chasse du Papillon, dont il mourut fort regretté de ses sujets ; Brillante fut donc déclarée régente ; elle éleva Grenadin avec tous les soins imaginables. Ce prince avoit un éloignement marqué pour le mariage ; mais il avoit une galanterie réelle dans l'esprit ; avec laquelle il faisoit les délices de la cour de la reine sa mère. Telle étoit la disposition de cette cour lorsque Sansdent envoya plusieurs fois le même songe à la reine Brillante ; qui hennirent de l'éloignement que Grenadin avoit pour le mariage, & l'assuroit que cette aversion ne finiroit que dans les états du roi Biribi ; dans lesquels il trouveroit la fée Sansdent, à laquelle il pouvoit s'adresser en toute sûreté ; ce songe fut envoyé si souvent à la reine, & toujours si fort accompagné des mêmes circonstances ; qu'enfin elle se détermina à suivre l'avertissement qu'il lui donnoit.

Le prince partit donc avec un équipage digne de sa naissance & de son goût naturel. Il fut reçu par le roi Biribi avec tous les honneurs dûs à son rang ; & comme l'on croit assez ordinairement à tout le monde le même goût que celui que l'on a,

L'on redoubla les parties de jeu, dans le dessein
 de lui faire plus d'honneur. Sansdent s'aperçut
 avec chagrin du dégoût de Grenadin pour le jeu.
 Elle ne vouloit cependant pas avoir le démenti
 de son projet, elle résolut donc de donner au
 prince, ce que l'on appelle une fête dans toutes
 les formes. Elle construisit avec sa baguette dans
 les jardins du palais, qui n'étoient pas trop bien
 entretenus, une salle d'un goût d'architecture ad-
 mirable, elle résolut d'y donner un bal où toute
 la cour fut invitée. Mais hélas ! personne dans le
 pays ne savoit plus danser. Pivoine se trouva la
 seule qui fut à peu près faite le pas de menuet ;
 encore comment le faisoit-elle ? Mais elle n'avoit
 point du tout d'oreille ; & sans les attentions du
 prince, & son excessive politesse, elle étoit si mal-
 adroite, que plus de dix fois elle seroit tombée à
 la renverse, sa queue se mettant toujours entre
 ses jambes, ou bien s'embarassant dans ses pan-
 toufles. Un bal où il y avoit aussi peu de danseurs,
 se trouva nécessairement très-court. Que faire en
 attendant le souper ? Il fallut donc se mettre au
 jeu. Voilà donc la partie établie, & Grenadin, à
 côté de la grosse Pivoine, obligé par politesse de
 jouer. On fit une fois l'éloge de la noblesse avec
 laquelle il perdoit son argent ; Pivoine lui dit
 mille gentilleses de celles qu'elle avoit entendu
 faire au jeu ; elle lui conseilloit bien sérieuse-
 ment

ment de prendre tantôt l'arlequin , tantôt une autre figure : Il y a quatre jours qu'il n'est venu , lui disoit-elle , je l'ai marqué sur mes tablettes. Elle lui demandoit en grace de prendre les chiffres de 25 , de 7 , ou de 52 , & lui rendoit un compte très-exact de la cabale , à laquelle le prince ne put comprendre un mot , malgré l'explication de la princesse ; & comme il plaisantoit avec graces sur ces propos , dont il ne pouvoit être la dupe avec l'esprit qu'il avoit , Pivoine lui dit , cependant ce sont de ces choses qu'il faut savoir , non-seulement parce qu'elles réussissent au jeu , mais encore parce qu'elles en donnent l'air. Croiriez-vous bien même , ajoutoit-elle , que je leur ai l'obligation de m'avoir fait obtenir la préférence sur une princesse avec laquelle j'ai été élevée dans cette cour , & qui jamais n'a pu en retenir un mot , tant elle avoit l'esprit bouché. Le souper fut servi long-tems avant que l'on se mît à table ; les joueurs étoient piqués ; on l'avoit retardé plusieurs fois , & quand il fut servi , on le laissa long-tems refroidir encore. Pendant le souper , on voulut mettre quelques conversations agréables sur le tapis , mais elles retombèrent toujours sur le jeu. Sur un coup piquant , sur la noblesse du jeu , d'un tel , sur son exactitude à payer ; enfin , ces agréables propos occupèrent tout le tems du souper. A peine le fruit fut-il servi , que l'on courut se

remettre au jeu ; la politesse du prince le fit souffrir beaucoup intérieurement , & l'engagea à s'entretenir avec la grosse Pivoine , allez pour s'en dégoûter pour toujours , & suffisamment pour qu'elle se prît pour lui d'un goût très-vif.

La conversation tomba sur Lumineuse , & Pivoine dit tout ce qu'elle en imagina de plus mal , ce qui fit un effet opposé dans l'esprit du prince. Pivoine voulut tourner en ridicule l'aversion de Lumineuse pour le jeu , & la façon dont elle savoit s'occuper dans son appartement & demeurer seule. Ces détails , contre son intention , firent une impression favorable sur l'esprit de Grenadin , & il fut touché de la façon dont on avoit sacrifié une aussi belle princesse , à un roi tel que celui que Pivoine lui avoit dépeint. Le prince ressentit une espèce de chagrin de ce que Lumineuse avoit épousé un semblable mari ; ce chagrin fut suivi du déplaisir d'imaginer qu'elle fût mariée ; ensuite il forma des regrets de ce qu'il n'avoit pas été plutôt instruit de toutes les perfections de la princesse ; il s'affligea de n'avoir pas voyagé l'année d'auparavant , & se repentit de ne s'être pas proposé lui-même pour l'épouser. Un portrait de Lumineuse que la reine lui montra par hasard , fortifia toutes ses idées , & lui en donna de nouvelles. Occupé de toutes ces choses , sans presque croire y penser , que comme

en est frappé des événemens singuliers , d'abord qu'il appercevoit du brouillard , il sortoit du palais , en se servant du prétexte d'aller à la chasse. Il espéroit qu'à force de chercher , un jour peut-être il la verroit elle-même. Il en vint , pour satisfaire sa curiosité , jusqu'au point de courir les brouillards , comme au printemps l'on cherche les premiers rayons du soleil , ou comme en été l'on recherche la fraîcheur de l'ombre. Il passa quelque tems dans une aussi triste occupation. Enfin , il aperçut un jour dans une prairie fort étendue , un grand brouillard des plus épais , avec le mouvement que l'on remarque quelquefois dans ces sortes d'exhalaisons. Le soleil venoit de se lever , & doroit tout le reste de la campagne. Le prince accourut à ce brouillard. (On ne pourra jamais rendre un compte bien précis de cette espèce d'instinct qui conduit & qui frappe les amans.) En effet , ses espérances ne furent point déçues. Ce brouillard étoit un des petits palais de la reine , & le plus léger de ceux qu'elle habitoit. Le roi des Brouillards le faisoit marcher dans des lieux plus marécageux , dans le dessein de faire des recrues pour un projet qu'il méditoit vers le nord. La reine étoit sur une espèce de terrasse ; on pourroit dire , à l'extrémité du brouillard , pour voir le soleil , & respirer un air plus pur & plus serein. Le prince la reconnut aisément , & ne put

s'empêcher de s'écrier : Enfin donc , belle Lumineuse , j'ai pu vous voir ! La reine frappée de ce compliment , le regarda avec l'attention que sa figure pouvoit mériter , & sans rien répondre qui pût la commettre , elle témoigna par un regard que le compliment lui étoit agréable. Qu'un amant entend aisément ce langage ! Le palais poursuivant son chemin , laissa le prince enchanté de ce qu'il avoit vu , & la reine courut promptement instruire Balsamine de cette petite aventure. La fée consulta son livre d'heures , & lui dit en soupirant : Hélas ! ma chère princesse , vous avez vu le prince Grenadin , celui que j'espérois de vous faire épouser.

La reine , en apprenant que celui qu'elle venoit de voir , étoit un prince , sa figure lui parut encore plus agréable , par le rapport des conditions. Elle fit la comparaison de Grenadin & du roi son mari. L'esprit fait tout ce chemin en un moment , & la vertu la plus austère ne peut empêcher les premières impressions. Enfin , la solitude , l'amitié , & plus encore , la plénitude du cœur , engagèrent la princesse à faire l'aveu de tous ses sentimens à Balsamine. Ce ne fut d'abord que pour avoir le simple plaisir d'en parler. La fée ne pouvant se refuser à une conversation aussi naturelle , s'y livra avec toute la patience qu'il faut qu'un confident apporte , pour essuyer toutes les répétitions

& les redites d'un cœur amoureux. Elle lui devoit d'autant plus cette complaisance , que suivant la loi que Sansdent avoit imposée au moment de la naissance de Lumineuse , Balsamine ne pouvoit lui prédire l'avenir , ce qui , dans le fond , n'étoit point un si grand mal ? car l'espérance de l'amour prédit suffisamment des choses aux amans. Il ne lui étoit donc possible que de lui représenter le passé & le présent. Après avoir fait une conjuration simple , elle lut tout haut dans son petit livre d'heures , parce que tout ce que l'on désiroit savoir du passé & du présent , s'y trouvoit écrit. Elle lut donc tout ce que j'ai rapporté de l'indifférence & de la galanterie de Grenadin , lorsqu'il étoit à la cour de la reine sa mère. Ensuite elle lut le songe que Sansdent avoit envoyé , le départ & l'arrivée du prince à la cour du roi Biribi , son ennui pour le jeu , le détail de la danse & celui des grosses gentilleses de Pivoine. Balsamine entra dans le détail le plus exact de tout ce qui s'étoit passé.

La reine ne cessoit de lire dans les heures de la sée. Elles étoient ornées de miniatures sur velin , & ces charmantes peintures exprimoient au naturel tous les événemens qui pouvoient intéresser ou amuser. Lumineuse y vit avec plaisir le prince retourner chez le roi Biribi après la rencontre qu'elle en avoit faite. Elle s'aperçut du redou-

A a iij

blement de son ennui, & de la recherche exacte qu'il faisoit de tous les brouillards les plus épais ; elle craignit mille fois pour sa poitrine. Elle fut témoin de tous les soins qu'il se donna pour avoir une copie de son portrait. Ce fut avec contentement qu'elle remarqua tout ce que la princesse Pivoine souffroit de son indifférence pour elle. Enfin elle lut que, comme il y avoit des brouillards dans ses états, & qu'il avoit autant d'espérance de la pouvoir trouver dans ce pays, que par-tout ailleurs, il prenoit le parti d'y retourner, après avoir constamment refusé toutes les offres avantageuses que Sansdent lui avoit faites pour le mariage de Pivoine, & après avoir perdu le plus noblement du monde, des sommes très-considérables à la banque du roi, Lumineuse s'aperçut que Sansdent vouloit punir le prince, & venger Pivoine du peu de cas qu'il avoit fait de sa personne. Elle courut à Balsamine, en lui disant : sauvez-le, ma chère amie, elle va peut-être le métamorphoser ; qu'au moins il ne perde pas sa figure. Soyez tranquille, lui répondit la bonne fée, j'en ai eu soin. En effet, il ne lui arriva pas le moindre accident, & la reine le vit partir sans obstacle.

Grenadin s'abandonnoit aveuglément à sa passion ; il déclamoit quelquefois contre la destinée, & sur-tout contre le songe de la reine Brillante.

Pour la reine Lumineuse, elle avoit du moins son petit livre, mais elle n'en étoit pas pour cela plus heureuse. Quand on aime bien, on ne pense que médiocrement aux secours que l'on a, & l'on n'est jamais occupé que du regret de ce dont on est privé.

Le roi des Brouillards, agité & tourmenté de l'indifférence de Lumineuse, & dont l'âge étoit en effet, assez avancé, tomba dans une espèce de langueur. Les médecins conseillèrent au roi de prendre quelquefois un air plus vif que celui qu'il respiroit ordinairement. Il obéit à cette ordonnance, & malheureusement (pour lui, s'entend) il reçut un coup de soleil dont il mourut quelques jours après. La reine lui avoit donné tous les soins imaginables; en un mot, ses procédés furent admirables en cette triste occasion, & tous les brouillards en furent enchantés.

Quand on eut rendu les derniers devoirs au roi, & qu'on l'eut porté dans un grand lac, le tombeau des rois ses prédécesseurs, Lumineuse forma la résolution de quitter cette triste demeure, & de retourner dans les états du roi son père, à qui elle l'écrivit. Le roi Biribi répondit à sa fille qu'elle n'avoit qu'à se démettre hardiment de toute l'autorité qu'elle avoit sur ses peuples, & qu'elle trouveroit toujours un asyle dans ses états. Après cette réponse, Lumineuse

A a iv

fit tous ses paquets avec une diligence incroyable; tous les brouillards ne vouloient point abandonner leur reine; ils ressentoient pour elle un véritable attachement. Toutes les instances qu'ils firent pour engager la reine à ne les point abandonner, furent inutiles. Elle les dégagea du serment de fidélité, & les quitta; & c'est la raison pour laquelle ils errent de différens côtés. Personne depuis ce tems, ne s'étant voulu donner la peine de les réunir, non plus que celle de les gouverner. Tout ce que j'ai su de particulier sur la division de ce grand état, c'est que la plus grande partie se retira en Angleterre.

Lumineuse parut à la cour du roi son père, plus belle encore qu'elle n'en étoit partie. La fraîcheur & la beauté de son teint, étoient encore augmentées : elle n'étoit nullement hâlée en venant d'un semblable pays. Le grand deuil avec lequel elle arriva, lui servit de prétexte pour ne point faire la partie du roi, & pour s'éloigner peu à peu d'un genre de vie qui lui convenoit aussi peu. Ce grand deuil se portoit tout en blanc, suivant l'usage des veuves des Brouillards; & ce qui peut-être eût déparé beaucoup d'autres beautés, ne la rendoit que plus belle encore. Quelque tems après son arrivée, de l'avis de la bonne Balsamine, elle demanda un terrain au roi Biribi, dans lequel, avec le secours

de la fée, elle bâtit un palais magnifique, dont la simplicité extérieure, & dont l'intérieur réunissoient le goût & la magnificence. Ce fut là qu'elle rassembloit une cour de personnes choisies de l'un & de l'autre sexe. Les jardins répondoient à la magnificence du palais; mais le bosquet de la vérité dont Balsamine lui avoit fait un présent particulier, étoit la chose la plus utile à une personne qui ne vouloit être environnée que de gens sincères. Ce bosquet renfermoit les plus admirables statues de marbre blanc; la vérité, toute nue, dominoit sur toutes les autres, & c'étoit aussi sur elle, que, par la disposition du plan, les regards étoient d'abord attachés. La candeur étoit exprimée sur son visage, & l'on y voyoit en même tems les impressions que les vices savent lui faire ressentir. Ce grand bosquet dans lequel la vérité paroissoit toute seule, se divisoit en plusieurs espaces qui renfermoient les différentes vertus que les hommes doivent suivre. Ces espaces formoient des temples de verdure consacrés à chacune de ces divinités. L'amour se voyoit dans l'un, avec la délicatesse & la fidélité. La valeur paroissoit dans un autre, accompagnée de la douceur & du sang froid.

La reconnoissance des bienfaits avoit pour compagnes la mémoire & la sensibilité. L'honneur des femmes étoit placé entre la pudeur & la

modestie. Le temple de la religion étoit orné de la bonne foi & de la persuasion.

Ce superbe bosquet étoit ouvert à tout le monde; un vieillard accompagnoit ceux que la curiosité y conduisoit.

Que de gens se présentèrent à ce bosquet avec la hardiesse & la suffisance qui ne sont que trop communes à la cour! Combien de courtisans virent la vérité, qui, tout d'un coup à leur aspect, paroissant couverte de lambeaux dorés, se dérobait à leurs yeux, sans leur laisser voir que le masque du mensonge, & l'horreur de sa figure! Que d'amans de l'un & de l'autre sexe obligèrent la figure de l'amour à prendre celle de la fausseté; & cette même fidélité, tant de fois attestée, devenir à l'instant l'inconstance au pied léger, ou la coquetterie aux yeux pervers! Combien d'autres, au lieu de voir paroître à leurs yeux l'amour tel qu'ils espéroient de le trouver, ne furent frappés que du faux air! Que de fausses valeurs parurent tantôt avec le visage de la peur, & les gestes de l'épouvante, & tantôt dépourvues du sang froid, ayant besoin de l'action pour se soutenir; d'autres enfin que l'on n'appercevoit point sans la férocité! L'ingratitude à tous les momens paroissoit à la place de la reconnoissance. L'oubli prenoit celle de la mémoire, & la sensibilité s'évanouissoit avec la mémoire. Que de

femmes dont le maintien de prude chassa la modestie pour y substituer la débauche, & dont l'aspect fit évanouir la pudeur ! Que d'hypocrisie & de projets humains ne voyoit-on point dans le temple de la statue de la religion !

Ce bosquet servit beaucoup à Lumineuse, aussi bien que ses lumières naturelles, pour ne rassembler autour d'elle que des gens sincères : sa cour n'étoit pas nombreuse, mais elle étoit charmante.

La princesse n'étoit intérieurement occupée que de Grenadin. Elle avoit vu dans le petit livre de Balsamine que le prince, ennuyé de tout ce qui se présentoit à lui, n'avoit pu faire un plus long séjour à la cour de la reine Brillante ; que toujours occupé du désir de la voir, il étoit parti pour faire la recherche des plus épais brouillards, & que, pour cet effet, il avoit marché tout seul vers les pays les plus affreux du nord. Il ne lui fut plus possible alors de résister au plaisir de le tirer d'inquiétude, de lui faire savoir la mort du roi son mari, l'état de liberté dont elle jouissoit, & le lieu de son séjour ; mais elle ne pouvoit espérer aucun des secours que les fées donnent aux jeunes princesses qu'elles protègent. Ce fut à l'amour à lui faciliter ce qu'elle désiroit. Elle ouvrit une des fenêtres de son palais, & fit venir à elle un brouillard léger qu'elle aperçut

dans ses jardins. Elle le reconnut pour être rempli de vivacité & du désir d'obliger, & pour l'avoir servi avec beaucoup d'attachement ; il étoit naturellement grand voyageur. Elle lui dit le lieu dans lequel il trouveroit le prince Grenadin, & lui donna ses ordres. Dès l'instant que Grenadin eut appris le lieu du séjour de Lumineuse, il évita les brouillards avec autant de soin qu'il les avoit recherchés, il reprit avec empressement le chemin des états du roi Biribi.

L'on peut se souvenir des procédés de Sansdent; ils avoient, par toutes sortes de raisons, déplu à Balsamine. Cette bonne fée sage jusques dans sa colère, ne voulut point éclater qu'elle n'eût établi Lumineuse d'une façon aussi agréable que solide. Quelque tems après, les deux fées eurent une conversation des plus vives. La dispute s'échauffa si fort, qu'elle ne pouvoit plus se terminer que par un combat singulier, & dont la fin eût été peut-être le bouleversement de l'état; mais le conseil des fées en ayant été averti dans le même moment, elles furent mandées l'une & l'autre. Les fées étant arrivées devant ce sage tribunal, racontèrent tout ce qui leur étoit arrivé.

Sansdent fut condamnée sur tous les chefs, & fut envoyée chez les sauvages Iroquois, sous prétexte de les civiliser, mais dans le fond pour

la punir par un honnête exil qui lui fut d'autant plus sensible, qu'il n'y avoit pas dans ce pays la plus foible ressource du côté du jeu. On envoya chercher Pivoine, sans vouloir donner à Sansdent la permission de faire ses adieux au roi Biribi & à la reine Marjolaine. On lui donna en partant celle de marier la princesse Pivoine à quelque roi des Sauvages, & pour lors le conseil les congédia l'une & l'autre, sans qu'il fût attendu par leurs larmes.

Balsamine, à son retour, trouva le roi Biribi & la reine Marjolaine, qui, tout tristes qu'ils étoient de l'absence de Sansdent, & de l'inquiétude de ne la plus revoir, jouoient en attendant la décision des événemens. Ils vinrent au-devant de la fée avec la démarche embarrassée que donnent les torts. Ils furent fort étonnés de voir qu'elle les pria de ne se point déranger, & de continuer leur partie; mais elle vouloit les punir d'une façon qui, sans faire d'éclat, ne leur fût pas pour cela moins sensible. Toutes les banques furent détruites par la fortune des pontes, & cette fortune se trouva si sagement répartie, que tous les joueurs du royaume regagnèrent précisément ce qu'ils avoient perdu, & se trouvèrent au même degré d'opulence où les réglemens du jeu les avoient trouvés. Il étoit tems que cette répartition fût faite, car presque toutes les familles de

ce grand état étoient absolument ruinées. Balsamine voulut consoler le roi des pertes considérables qu'il venoit de faire, en lui faisant envisager quels étoient les inconvéniens & la honte de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors; elle lui conseilla la façon dont on ordonne, de se rapporter, pour le gouvernement de son état, aux conseils de Lumineuse; & son incapacité se joignant aux autres raisons, le déterminèrent à suivre l'ordre ou le conseil de la fée.

Lumineuse indépendamment de l'esprit infini qu'elle avoit, & des connoissances dont elle étoit ornée, aidée des sages conseils de Balsamine, rétablit la police, l'ordre, & fit enfin fleurir le commerce dans un royaume dont les affaires étoient depuis long tems bien dérangées; & ces changemens avantageux se firent en très-peu de tems. Le choix des hommes étant la partie la plus essentielle d'un gouvernement, le bosquet de la vérité lui servit utilement pour connoître le fond des cœurs, le degré des vertus de ceux qu'elle employoit. Balsamine inventa, pour l'amusement du roi Biribi, de la reine Marjolaine, & pour celui de leur petite cour, tous les jeux de commerce, comme l'oie, le trou-madame, & mille autres, dont une partie est passée jusqu'à nous, sans compter le jeu du roman, & ceux qui mettent au fait de l'ortographe & de la géo-

graphie : jeux qui pour lors étoient absolument nécessaires pour l'oubli que l'on avoit fait de ces connoissances.

Balsamine, au nom de Lumineuse, défendit expressement, & sous les peines les plus rigoureuses, tous les jeux de reste, & sur-tout le Biribi. Elle fit brûler dans la grande place tous les tableaux, les sacs & les boules qu'elle avoit fait revenir de tous les coins du royaume ; & je ne comprends pas comment, avec toutes ces précautions, ce jeu a pu passer jusqu'à nous, sur-tout après un aussi long espace de tems.

Grenadin averti, comme nous l'avons rapporté, par le brouillard, partit aussi-tôt qu'il eut appris toutes ces heureuses nouvelles ; mais il étoit si loin, si loin, que Lumineuse & Balsamine avoient eu le tems de faire tout ce qui vient d'être rapporté, avant qu'il eût eu celui d'arriver. Le prince, qui croyoit trouver encore les états du roi Biribi dans la situation dans laquelle il les avoit laissés, craignoit non-seulement de revoir Sansdent, parce qu'il l'avoit laissée furieuse contre lui, & qu'il étoit naturel qu'il en redoutât les menaces ; mais il craignoit encore plus de revoir Pivoine, parce qu'elle l'aimoit, & que rien ne déplait autant à un homme bien amoureux, que l'amour d'un objet désagréable, le prince prit le parti d'arriver déguisé dans la capitale.

Quelle joie pour un amant, de recevoir en réponse de chaque question, un éloge de ce qu'il aime ! Le récit d'une vertu, un exemple de douceur, un trait d'esprit & de sagesse, enfin de voir l'amour de tout un peuple qui ne se lasse point de répondre aux questions réitérées de la curiosité que donne l'amour ! Le prince Grenadin, enchanté de tant de récits flatteurs, ne garda plus l'*incognito* ; & déclarant sa naissance & son nom, il se fit conduire chez la fée qui faisoit les fonctions de premier ministre. Leur entrevue fut courte, parce que la fée le conduisit aussi-tôt chez la princesse qui, par son livre, avoit été témoin de toutes les impressions qu'avoit reçues son amant, & qui jugeoit de tous les instans qui le conduisoient à elle. Si Balsamine ne se fût pas heureusement trouvée en tiers, la conversation n'eût pas été vive du côté des paroles, pour avoir trop de choses à se dire : pour en penser trop, ils ne pouvoient se parler. Et qui ne voudroit se taire à ce prix, & faire l'épreuve d'un pareil silence ! Grenadin demanda la permission d'être son premier courtisan, en l'assurant que puisqu'elle étoit libre, & que sa délicatesse n'avoit plus à souffrir, il s'estimoit trop heureux de la voir & de l'admirer. Cette permission lui fut aisément accordée.

Grenadin avoua à Lumineuse un amour dont elle ne doutoit pas. Elle convint elle-même du goût

gout qu'elle avoit pour lui. Grenadin se jeta à ses genoux, la conjurant de couronner son amour, & de lui permettre d'aspirer à l'honneur de sa main.

Cette princesse adorable se rendit & consentit aux desirs de son amant ; mais afin de n'avoir rien à se reprocher, & de pouvoir pleinement satisfaire sa raison, elle voulut exiger du prince de faite l'épreuve du bosquet de la vérité. Grenadin fut très-offensé de sa proposition. Tout ce que vous m'ordonnerez, lui dit-il, pour vous prouver l'attachement le plus tendre & le plus sincère, il est certain que je le ferai. Mais se peut-il que vous doutiez de moi, de la sincérité de mes sentimens ? Se peut-il que je vous doive à toute autre chose qu'à votre consentement, qu'à mon amour ? Enfin Grenadin prononça ces paroles avec la vivacité de la délicatesse offensée, & d'une façon si touchante, que Lumineuse, frappée de son amour, lui demanda pardon de lui avoir fait une telle proposition, & la désavoua pleinement, en le faisant maître de sa personne & de ses états. C'est à présent que l'épreuve me convient, lui dit le prince, en lui baissant la main avec transport, & c'est à présent que j'y cours sans la redouter. En effet, Grenadin s'éloignant de la princesse avec ardeur, courut au bosquet. Lumineuse le suivit agitée de tous les troubles ;

390. LA PRINCESSE LUMINEUSE

de toutes les inquiétudes, & de toutes les espérances de l'amour. Mais quelle fut la joie de cette tendre amante, quand elle apperçut la vérité qui s'embellissoit à la vue de son amant, l'amour qui accouroit à lui suivi d'un nombre infini d'attributs presque inconnus dans le monde, de voir l'honneur & la valeur, enfin toutes les vertus se mettre à sa suite, & le présenter à l'amour. Quel transport pour Grenadin de voir qu'il avoit été suivi par Lumineuse, à laquelle la pudeur & la modestie étoient accourues, & quelle satisfaction de distinguer l'embarras de l'amour & de son aimable suite, qui ne savoient auquel des deux, de la princesse ou de lui, il étoit plus juste de déferer !

L'amour enfin & la vérité formèrent eux-mêmes dans le bosquet l'union éternelle des deux plus parfaits amans, & ces deux divinités ne les quittèrent jamais pendant le cours d'une vie qui fut aussi longue que fortunée.



BLEUETTE

ET

COQUELICOT,

CONTE.

IL y avoit une fois une fée nommée Bonnebonne, qui se dégouta des grands emplois de la féeerie, auxquels son caractère & ses talens l'avoient élevée; elle choisit pour sa retraite une île placée au milieu d'un très-beau lac dont les côtes étoient formées par le pays le plus riche, le plus riant & le plus fertile. Cette heureuse retraite fut nommée l'île du Bonheur; l'on sait qu'elle a existé, l'on se persuade même qu'elle est toujours dans le pays dont on est voisin; mais les géographes ne l'ont encore placée sur aucune carte, & je n'ai point lu qu'aucun voyageur y soit jamais abordé: il nous suffit que les annales des fées nous en aient donné connoissance.

Bonnebonne dégoutée du monde, & n'aimant

B b ij

point à faire sa cour , demanda à la reine des fées la permission de se retirer : elle se rendit dans l'île du Bonheur ; & ce fut là qu'avec la plus belle bibliothèque , & toutes les connoissances qu'elle avoit acquises dans le monde , elle devint la plus habile de toutes les fées. Elle faisoit le bonheur de tous ses voisins , & la reconnoissance étoit le fondement de son autorité. Indépendamment de ce que son goût la portoit à obliger , & que l'éloignement du grand monde ne diminuoit point le sentiment , c'est une grande satisfaction que celle de voir tout ce qui nous environne heureux.

Pour satisfaire à ce véritable plaisir , & n'être pas en même tems accablée de toutes les ridicules demandes , elle avoit placé à fort peu de distance l'une de l'autre , sur les bords du lac , des colonnes de marbre blanc , auxquelles s'adrescoient ceux qui avoient des demandes ou des plaintes à lui faire. Ces colonnes étoient construites de façon qu'en parlant fort bas , elles reportoient distinctement le son de la voix dans un cabinet du château. Bonnebonne y faisoit demeurer ordinairement une nièce qu'elle élevait pour être fée , & qui lui rendoit compte le soir de tout ce que les colonnes avoient rapporté ; la fée pour lors en décidait. La principale occupation de Bonnebonne étoit d'élever & de rendre heureux des enfans ; elle donnoit à déjeûner , comme à tol-

lacion , tout ce que l'on pouvoit désirer de sucré & de pâtisserie ; mais quand on avoit habité quinze jours cette heureuse demeure , on ne se soucioit plus de dragées , on passoit la journée à se promener sur l'herbe , à cueillir des noisettes dans le bois , ou des fleurs dans les parterres ; on alloit sur le lac dans de jolis bateaux , on les menoit soi-même ; enfin , l'on faisoit tout le jour ce que l'on avoit envie de faire , & le bonheur consiste principalement dans la liberté ; il est vrai qu'il y avoit des mies & des précepteurs , mais ils étoient invisibles ; ils avertissoient Bonnebonne de ce qu'elle avoit fait de mal ; & pour lors elle faisoit une réprimande , mais toujours avec douceur , parce qu'elle étoit la meilleure femme du monde. Quelquefois les mies & les précepteurs cessoient d'être invisibles , & pour lors on les voyoit souper ensemble sur l'herbe , ou bien danser aux chansons , ou s'amuser à faire des jouets & des poupées ; enfin , rien n'avoit l'air de la sévérité dans cette heureuse habitation , aussi tout le monde souhaitoit de l'habiter , & l'on n'en sortoit jamais sans éprouver la plus grande des afflictions ; mais comme tout est soumis à la destinée , & que les fées elles-mêmes lui doivent obéir , quand on étoit parvenu à un certain âge , c'est-à-dire , depuis douze jusqu'à quinze ans , & lorsque les leçons de la fée avoient fait une forte d'impression sur

l'esprit de ses élèves, & qu'elle les trouvoit assez formés pour entrer dans le monde, elle étoit obligée de les renvoyer, ce qu'elle faisoit en les comblant de caresses & de présens, & les assurant d'une amitié dont elle leur donnoit souvent des preuves dans le cours de leur vie.

Dans le nombre des enfans qu'elle avoit obtenu de la confiance de leurs parens, il se trouvoit une petite fille nommée Bleuette, si jolie & si sage, que Bonnebonne la préféroit à toutes les autres, & qu'elle l'aimoit à la folie; elle étoit caressante sans être incommode, & vive sans être importune; sa figure annonçoit la douceur de son caractère; sa beauté s'accrût avec l'âge; Bleuette possédoit encore cet éclat qui produit l'éblouissement, & c'est à sa rare beauté que nous devons cette façon de parler, encore usitée dans le langage familier; ou pour parler de ce qui nous a ébloui, l'on dit, j'ai vu des Bleuettes.

Un jeune enfant, plus âgé qu'elle de deux ans ou environ, habitoit aussi l'île du Bonheur, il se nommoit Coquelicot; sa figure étoit charmante, elle étoit aussi vive que son esprit, & ses gentillessees naturelles plaisoient également à Bonnebonne; ce qui les rendoit bien plus charmans l'un & l'autre, c'est que dès leur enfance ils devinrent inséparables, & que la vivacité de l'un, se soumettant à la douceur & à la tendresse de

l'autre, rendoit leurs caractères plus modérés & plus aimables. Bonnebonne jouissoit sans cesse de l'impression & du progrès que le véritable amour faisoit sur l'innocence & sur l'ingénuité; elle en étoit continuellement occupée, & tous les autres bonheurs qu'elle savoit si parfaitement procurer, ne pouvoient être comparés à celui-ci; en effet, quelle félicité peut être mise en balance avec celle que produit l'union de deux cœurs que l'amour unit par la convenance & le rapport des humeurs? Coquelicot vif comme il étoit, peut être même un peu emporté, n'étoit modéré & n'avoit de douceur, que pour ce qui regardoit Bleuette qui, de son côté, n'étoit animée & n'avoit de vivacité que par rapport à Coquelicot. La naissance & le progrès de leurs sentimens avoient fait leurs délices; la douce situation qu'ils éprouvoient, faisoit les charmes de la vie de Bonnebonne, car elle disoit cent fois: mon Dieu qu'ils sont jolis, ces pauvres enfans, qu'ils s'aiment bien, qu'ils sont heureux, ils ne pensent point à sortir de mon île, jamais plus heureux sujets n'ont habité mon empire.

Un jour que sur le soir d'un des plus beaux jours de l'été, tous les aimables enfans jouoient & s'amusoient dans les différens lieux de ce séjour enchanté, il parut tout-à-coup dans les airs un char traîné par six griffons couleur de feu; le

Bbiv

char étoit de la même couleur , relevée par des ornemens noirs ; il portoit la fée Arganto coiffée en brune , avec un ou deux pieds de rouge , sa parure étoit assortissante à son char. Ses griffons abattirent leur vol au perron du château , où Bonnebonne & sa nièce se trouvèrent pour faire les honneurs à la fée , & lui donner la main pour descendre. Après les premiers complimens , Arganto témoigna à Bonnebonne , que ne pouvant comprendre les plaisirs de la retraite , & dégoûtée par quelques mécontentemens , de la cour , elle avoit voulu juger par elle-même des agrémens & des peines d'une semblable vie , & que pour en être parfaitement éclaircie , elle venoit dans la résolution de passer quelques jours avec elle. Bonnebonne lui répondit avec douceur , qu'elle la satisferoit volontiers , & qu'elle n'auroit rien de caché pour elle. Les beautés de la nature , ajouta t-elle , sont les tableaux dont je suis occupée ; ses fruits sont mes trésors ; ses secrets , l'objet de mes recherches , & ma dissipation n'est attachée qu'au bonheur des autres ; l'enfance est l'état de l'humanité qui peut être rendu le plus heureux ; vous ne me trouverez donc environnée que des plus jolis enfans que la nature ait produits : en disant cela , elles s'avancèrent dans l'île , en trouvant à chaque pas des troupes de petits enfans de tout sexe & de tout âge , dont les traits

naturels inspiroient une véritable gayeté ; les uns dansoient , les autres jouoient à colin maillard ; ceux-là s'amusoient à la madame , enfin, ils passoient subitement d'une fantaisie à une autre ; leurs caractères se développoient , & l'on pouvoit aisément imaginer celui qu'ils devoient avoir dans un âge plus avancé ; Arganto trouva que ce délasement de Bonnebonne étoit assez médiocre , elle en jugea en personne du monde , c'est à dire , avec mépris : elle dit à sa compagne qu'elle ne concevoit ces sortes de plaisirs qu'autant que l'on employoit son esprit à les faire valoir ; ce fut en vain que Bonnebonne en voulut faire l'éloge , elle ne la persuada point ; enfin , en continuant leur promenade , elles apperçurent Bleuette & Coquelicot qui s'entretenoient , qui ne voyoient qu'eux seuls dans la nature , qui n'attendoient leurs plaisirs , leurs desirs , leurs occupations & leur volonté , que d'eux seuls. Bonnebonne les appela , ils accoururent à elle avec certe confiance & cette amitié que les bontés & la reconnoissance savent inspirer. Arganto fut frappée de l'agrément de leur figure , elle le leur témoigna , ils en rougirent & remercièrent la fée l'un pour l'autre ; je conçois , dit-elle à Bonnebonne , que la nature ne peut pas présenter un plus agréable tableau que celui de ces aimables enfans ; mais , continua-t-elle , ont-ils autant d'esprit que leur

physionomie en promet ? Ils en ont assurément, répondit Bonnebonne, il ne vous plaira peut-être pas, car il n'est que naturel ; de plus, ils s'aiment trop pour en montrer, sur-tout à quelqu'un qu'ils ne connoissent point ; les fées leur firent mille caresses, & les laissèrent ensemble.

Bonnebonne convint avec Arganto qu'elle ne se contraindrait point pendant leur séjour, & qu'elle pourroit se livrer à ses études ordinaires ; mais comme cette dernière ne pouvoit se taire de l'impression que Bleuette & Coquelicot avoient fait sur elle, elle voulut qu'ils lui tinssent compagnie.

Arganto étoit née méchante, & la méchanceté ne souffre qu'avec impatience le bonheur des autres, & n'est occupée que du soin de le détruire, sans autre motif que celui de nuire. Sur ces funestes principes, elle employa le tems de son séjour à leur dépeindre la froideur & l'insipidité du lieu qu'ils habitoient ; eux que la nature avoit formés pour les délices & l'ornement des cours les plus brillantes : pour lors elle leur faisoit une description avantageuse du séjour des rois. Vous êtes enchantés, leur disoit-elle sans cesse, de la vie que vous menez ; mais en connoissez-vous quelqu'autre ? Le brillant du monde, les fêtes qui sont données à la seule beauté, les préférences qui lui sont à tous les momens accor-

dées , sont les véritables triomphes d'une jolie personne ; c'est ainsi qu'elle parloit à Bleuette. Et vous , s'adressant à Coquelicot , avec de l'esprit comme vous en avez , que ne ferez-vous point dans une cour ? Vous devez certainement avoir de la valeur ; de quoi votre mérite ne fera-t-il pas capable ? Ces discours pervers firent peu-à-peu l'impression qu'Arganto désiroit sur l'esprit de ces aimables enfans.

Ils se cherchoient à leur ordinaire , mais ils se surprenoient , occupés d'autre chose que d'eux-mêmes ; ils commencèrent par s'en faire quelques reproches , ensuite ils se firent des aveux réciproques , car ils ne pouvoient presque plus se parler d'autre chose que des idées de la fée ; l'amour & l'espérance de ne se point quitter , étoient encore , il est vrai , le fondement de leurs projets ; mais enfin , la curiosité , la nouveauté de tout ce que leur avoit dit Arganto , & plus que toutes ces choses , l'amour-propre , le poison de la vie , séduisit à la fin leur innocence ; ils s'abandonnèrent à la méchante fée qui , pour les faire tomber plus aisément dans le piège qu'elle leur tendoit , n'oublia pas de détruire le respect , l'amitié & la reconnoissance qu'ils avoient pour Bonne-bonne , en leur disant , c'est une fée de province dont les goûts sont peu élevés ; son caractère ne convenant pas à la cour , elle est trop heureuse de

pouvoir vous garder auprès d'elle , elle sacrifie votre fortune à l'agrément & à l'utilité dont vous lui êtes. Ce fut par de semblables discours qu'elle préparoit l'ingratitude de ces enfans ; elle leur promit encore de ne les point abandonner , & les assura qu'étant fée plus puissante que Bonnebonne , ils ne devoient s'inquiéter de rien ; elle fit plus , elle prévint dans leur esprit tous les discours que cette sage fée pourroit leur tenir quand elle seroit instruite de la résolution qu'ils prenoient ; enfin , ils lui promirent de la suivre après qu'elle leur eut encore donné sa parole de ne les point séparer.

Quand Arganto fut bien assurée du parti qu'ils avoient pris , elle dit à Bonnebonne qu'il étoit tems qu'elle cessât de l'incommoder dans sa retraite , elle la pria en même tems de trouver bon qu'elle emmenât avec elle Bleuette & Coquelicot ; la bonne fée qui ne s'étoit nullement apperçue , & qui n'avoit aucun soupçon des desseins d'Arganto , parce qu'elle leur avoit elle-même ordonné de faire leur cour & d'obéir à la fée pendant qu'elle étoit retirée dans son cabinet , & surtout parce que le bon cœur ne prévoit point l'ingratitude ; Bonnebonne , dis-je , consentit à la demande qu'elle lui fit , au cas cependant que la proposition leur conviendrait , bien persuadée qu'ils ne voudroient jamais la quitter ; on les fit

avertir sur le champ. Quel fut l'étonnement de Bonnebonne quand ils acceptèrent la proposition de suivre la fée & de l'abandonner ? Elle leur tint inutilement tous les propos les plus remplis d'amitié & de bon conseil ; ils étoient prévenus : Bonnebonne leur dit alors avec douceur , c'est la persuasion qui fait le bonheur. Vous cesseriez d'être heureux dans ce séjour , puisque vous imaginez une plus grande félicité dans un autre pays ; partez , que rien ne vous retienne ; leur dit-elle , les larmes aux yeux , puissiez-vous être contents ; Bleurette & Coquelicot se trouvèrent émus par ce tendre discours , au point de tomber aux genoux de cette adorable fée , & de la conjurer de vouloir bien oublier qu'ils eussent eu seulement l'idée de se séparer d'elle ; le saisissement qu'ils éprouvèrent en ce moment , les fit l'un & l'autre tomber en foiblesse ; ainsi , les méchancetés d'Aganto devenoient inutiles par ce retour de leur cœur ; elle-même fut touchée d'un spectacle aussi tendre , & se vit presqu'au moment de se repentir du chagrin qu'elle cauçoit à trois personnes , qui n'étoient à plaindre que pour avoir eu trop de confiance en elle ; ne sachant quel parti prendre , elle se préparoit à partir toute seule , quand Bonnebonne lui dit : Je pourrois me plaindre de la façon dont vous avez abusé de l'accueil que je vous ai fait ; mais le plus grand fruit de l'étude

& de la solitude , est celui de pardonner : Je ne suis donc nullement touchée pour moi , je le suis du malheur de ces jeunes enfans. Je les aimois pour eux ; je ne veux plus les emmener , lui répondit Arganto, vous voyez qu'ils m'ont refusée, & vous ne pouvez douter de l'attachement qu'ils ont pour vous ; non , lui répliqua Bonnebonne , je me trouve forcée à vous prier d'emmener ce que j'aimois le mieux dans ma retraite ; vous les avez pervertis , leur cœur n'est plus tel qu'il étoit , ils ne demeureroient plus avec moi que par complaisance. Quand ils auroient assez d'art pour me la déguiser , pourrois-je ignorer leurs pensées ? Emmenez-les donc , je vous conjure , & ménagez-les au moins dans les malheurs auxquels vous avez voulu les livrer. Puisque vous le voulez absolument , reprit Arganto , je vais vous satisfaire ; pour lors on les porta l'un & l'autre dans son char , tout évanouis qu'ils étoient. Les griffons d'Arganto volèrent avec rapidité , & arrivèrent promptement dans le royaume des erreurs.

Le roi qui le gouvernoit alors , se croyoit le plus grand de tous les princes. La flatterie lui avoit persuadé qu'il étoit du sang des dieux. En conséquence de cette idée , il se faisoit adorer par ses sujets. Son trône d'or & de pierreries sur lequel il ne paroissoit qu'une fois par mois , étoit environné de tigres , de lions & d'éléphans

enchaînés avec des chaînes du même métal , &c. couverts des broderies les plus superbes.

Sans entrer dans un plus grand détail de l'étiquette de cette cour , le roi pratiquoit à chaque instant tout ce que l'orgueil du diadème peut inspirer. Arganto étoit sa bonne amie , elle partageoit ses plaisirs , & ce fut dans le superbe palais qu'elle avoit à sa cour , qu'elle conduisit Bleuette & Coquelicot.

Dans l'instant qu'ils revinrent à la vie , ils eurent le plaisir de se revoir. La richesse du lieu dans lequel ils se trouvèrent , les étonna. Leur incertitude ne fut pas longue ; Arganto vint pour les en tirer. Ils lui demandèrent en l'abordant des nouvelles de Bonnebonne. La fée leur apprit qu'elle avoit consenti à leur fortune , & qu'elle l'avoit conjurée elle-même de les emmener. Bleuette & Coquelicot se trouvèrent soulagés par ce récit , car ils avoient craint de lui déplaire. Arganto leur dit ensuite : Pour vous , belle Bleuette , voici l'appartement que je vous destine , votre maison sera faite ce soir : en attendant , voici vos femmes que je vous présente. A ces mots , il en parut une douzaine , toutes bien faites , & chargées des choses frivoles devenues si nécessaires au luxe & à la parure. Elles furent suivies par un pareil nombre de valets de chambre qui portoient des coffres & des cassettes , & qui dressèrent en

un moment la plus superbe toilette. Les habits de la saison parurent ensuite avec une si grande profusion , qu'ils occupoient les chaises , les lits & les canapés de ce grand appartement. Quand tout fut arrangé au gré de la fée , elle dit à Bleuette : Ceci vous appartient , vous n'avez point d'autre étude à faire que celle d'apprendre à vous en servir. Ensuite elle lui montra une corbeille remplie de bijoux , & un quarré tout rempli de pierres , aussi parfaites en elles-mêmes , qu'agréablement montées. Elle lui dit : Belle Bleuette , ce petit écriin vous amusera. Passons à présent dans l'appartement que je destine à Coquelicot. Bleuette suivit la fée , sans être en état de pouvoir répondre ; sa surprise & son étonnement lui paroissoient un beau songe. Ils passèrent tous les trois dans un autre appartement. Il étoit simple , mais propre. Quatre valets de chambre qui se trouvèrent dans la seconde pièce , vinrent lui présenter des habits aussi galans que superbes , afin qu'il choisît celui dont il vouloit être paré ce jour là. L'on ouvrit ensuite la porte d'un fort grand cabinet , dans lequel on vit toutes sortes d'instrumens de musique. Ce même cabinet étoit orné d'une bibliothèque remplie de livres d'histoires , & sur-tout de romans & de contes des fées. Voilà , lui dit Arginto , de quoi vous délasser quand vous aurez envie de donner quelque relâche à vos plaisirs ,

frs, ou de vous reposer de vos exercices. Ensuite elle ordonna à celui qu'elle avoit choisi pour être son écuyer, de paroître. Vous pouvez, dit-elle à Coquelicot, prendre de ses conseils ; c'est un homme sûr & de fort bonne compagnie : faites voir, continua-t-elle, monsieur, les choses dont vous êtes chargé. Il parut alors des gens de livrée qui portoient les armes les plus magnifiques & les plus parfaites pour la guerre & pour la chasse. Ce n'est pas tout encore ; mettons, dit Arganto, la tête à la fenêtre. Ils lui obéirent, & ils apperçurent cinquante chevaux de main, tenus par vingt-cinq palfreniers superbement vêtus & très-bien montés. Voilà, dit-elle, vos chevaux de chasse & de manège. Ensuite elle ordonna aux carrosses de paroître ; berlines, berlingots, vis-à-vis, caleches de toutes les espèces, défilaient sous les fenêtres, attelés des plus jolis chevaux du monde, & les mieux nautés. Coquelicot éprouvant la même satisfaction que Bleuette, observoit aussi le même silence. Apprenez l'un & l'autre à faire usage de ce que je viens de vous donner, leur dit Arganto, vous êtes charmans l'un & l'autre ; mais, croyez-moi, la parure est nécessaire à la beauté. Pour lors, elle les laissa chacun dans leur appartement, questionnant leurs nouveaux domestiques sur l'utilité de tout ce dont ils étoient environnés, car ils n'osoient encore leur

donner des ordres. Ils s'habillèrent enfin, & Coquelicot ayant passé chez Bleuette, ils furent étonnés de l'effet agréable de la parure, en se récriant cent fois sur le bon goût d'Arganto, ils se persuadèrent d'autant plus aisément tout ce qu'elle leur avoit dit de Bonnebonne, dont la simplicité commençoit à les faire rougir.

Toute la cour instruite de l'arrivée de Bleuette & de Coquelicot, soit par curiosité, soit par envie de plaire à la fée, vint chez elle avec empressement. Le roi, lui-même, lui fit cet honneur. Les éloges des hommes pour Bleuette, & ceux des femmes pour Coquelicot, les satisfirent également. Ils trouvèrent que le langage dont on se servoit dans ce pays, avoit un tour agréable qui leur étoit inconnu; ils en furent frappés, & ne songèrent plus qu'à l'imiter. Bleuette, dès le premier jour, s'aperçut que Coquelicot n'étoit pas fait pour ses habits, & qu'il avoit un air emprunté que n'avoient point les autres jeunes gens dont elle étoit environnée; enfin l'un & l'autre se trouvèrent occupés de mille idées nouvelles. Ils se voyoient tous les jours, il est vrai, mais ils se cherchoient moins; & les tendres conversations, où la naïveté, l'ingénuité, la candeur & la vérité avoient autrefois tant de part, n'étoient plus en usage parmi eux; ils cherchoient seulement à placer les mots & les tours de phrase

qui les avoient frappés dans ce nouveau séjour. La parure, la magnificence & l'éclat avec lequel ils éblouirent toute la cour, engagèrent tout le monde à leur donner les titres de prince & de princesse. Ils savoient bien qu'ils ne le méritoient pas, par la bassesse de leur naissance; mais l'erreur des autres satisfaisant leur vanité, ils convinrent entr'eux de tenir le cas secret, & chacun espéra, dans son particulier, que la beauté & le mérite les conduiroient en effet à parvenir à cet état.

Coquelicot étoit parfaitement joli, & sa taille étoit charmante. Il fit ses exercices avec un merveilleux succès; presque toutes les dames se l'arrachèrent. Bleuette n'étoit en aucune façon jalouse de ses conquêtes; & quoique dans ces sortes de situations l'on ne soit pas toujours équitable, elle avoit du moins la justice de ne lui pas faire le moindre reproche, elle en auroit elle-même cependant mérité; car la cour & les grands airs leur avoient également dérangé & le cœur & l'esprit. Bleuette, de son côté, ne cherchant qu'à plaire & qu'à l'emporter sur toutes les autres beautés de la cour, suivit le penchant flatteur de la coquetterie. L'on peut juger si pensant comme je viens de le dire, elle fut long-tems à faire usage de tous les présens de la fée. Bientôt elle inventa des modes, que toutes les autres belles ou laides étoient, malgré elles, obligées de suivre. Pen-

dant quelque temps cette coquetterie satisfaisant sa vanité, ne présentait à ses yeux que des rivaux jaloux, que des hommes enivrés & séduits, flattés ou désespérés, par des regards & des discours trompeurs & pervers; mais Bleuette étoit belle; elle avoit tant d'esprit & de grâces, qu'en faisant leur malheur, elle étoit l'objet de tous les éloges, & celui de tous les empressements des gens les mieux faits de la Cour; elle s'étoit même si bien gouvernée, qu'il étoit impossible de faire le moindre reproche à sa vertu.

Coquelicot, de son côté, *volage adorateur de mille objets divers*, flatta sa vanité, sans jamais satisfaire son cœur.

Telle étoit la véritable & malheureuse situation qu'éprouvoient les deux personnes autrefois les plus tendres & les plus aimables, lorsque cette même vanité, l'écueil de bien des fortunes, fut elle-même vivement offensée.

L'on peut se souvenir qu'éblouis l'un & l'autre de l'éclat dont ils étoient environnés, ils avoient reçu avec plaisir les titres de princes, rien n'est ignoré dans le monde, & cette vanité devoit seule inspirer du dégoût pour le mensonge, si la vertu n'étoit pas suffisante. Un enfant élevé, comme ils l'avoient été, dans l'île du Bonheur, s'en étant écarté comme tant d'autres avoient fait, en parcourant divers pays, fut attiré à la cour

qu'habitoient Blenette & Coquelicot. Il fut étonné de trouver les grands titres de princes ajoutés à leurs véritables noms. Il courut cependant au palais de la fée pour les aller embrasser ; mais loin de le bien recevoir , ils ne daignèrent seulement pas le reconnoître. Il en fit ses plaintes à qui voulut les entendre , & toute la cour fut promptement instruite que les princes Blenette & Coquelicot étoient fils de deux honnêtes gens à la vérité , mais qui étoient de pauvres bergers. La cour est un pays où l'on ne pardonne rien , & où les ridicules sont recherchés avec un soin extrême ; ainsi , l'on profita de ceux-ci. Les chansons & les épigrammes coururent en un moment ; il ne leur fut pas possible même d'en ignorer ; car , selon la louable coutume des auteurs de ces sortes d'ouvrages , la première copie est adressée à la personne intéressée. Coquelicot fut plaisanté par quelques-uns des *agréables* de la cour ; mais il en tira une prompte satisfaction , & le combat dans lequel il tua son adversaire , lui fit honneur dans un pays où la vérité est si rare , mais dans lequel on ne pardonne cependant point au mensonge. L'on rendit justice à sa valeur , mais on ne lui fit plus le même accueil ; car enfin , quoique les richesses fassent tout obtenir , le ridicule d'une basse naissance qui s'est montrée avec vanité , s'oublie rarement à la cour. Pour Blenette , que son

orgueil blessé rendoit plus fière encore ; & qui comptoit réparer par sa beauté & par ses agrémens les bruits désagréables qui se répandoient de sa bergerie passée , Bleuette , dis-je , eût en surplus la douleur de voir sacrifier quelques lettres qu'elle avoit eu l'imprudence d'écrire. Ses attraits humiliés , & sa réputation commise (quoiqu'injustement) lui causèrent un véritable chagrin , & l'engagèrent à faire des réflexions. Se rappelant alors le souvenir de son bonheur passé , les discours de Bonnebonne se présentèrent à son esprit.

Bleuette étant donc agitée de toutes ces idées qui la conduisoient à ses premiers sentimens pour Coquelicot , ne vit plus qu'avec regret tout ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle étoit à la cour. Elle en fut honteuse ; mais il ne lui fut pas possible de se déterminer à lui parler à cœur ouvert. Il prendra , disoit-elle , pour coquetterie ou dépit , le retour le plus sincère , & je ne pourrai m'en plaindre. Il croira que ma naissance connue , & devenue publique dans ce pays , a dérangé mes projets de fortune , & qu'elle me ramène à lui par honte & par nécessité. Non , continua-t-elle , je ne le rendrai pas le témoin de toute la faiblesse de mon cœur , & de toutes les peines que me font éprouver les fausses bontés d'Arganto.

De semblables idées agitoient Coquelicot de

son côté. Il croyoit que tous ceux qui le traitoient en prince, comme ils avoient fait auparavant, le faisoient par dérision, & pour se moquer de lui. Il ne doutoit pas que ceux sur qui le bruit qui s'étoit répandu, avoient changé de conduite à son égard, ne lui donnassent des démentis continuels : cette situation, toute affligeante qu'elle puisse être, n'étoit pas le seul des maux dont il étoit accablé. Le souvenir de Bleuette, tendre, fidelle, simple & naïve, les idées du séjour de Bonnebonne, & celles des grâces & de la douceur de son commerce, répandirent un si grand dégoût sur tout ce qu'on appelle dans le monde des plaisirs, & qu'il avoit pris lui-même pour la félicité, qu'il prit le parti de fuir la cour. Ils n'avoient qu'à se parler l'un & l'autre, ils se seroient persuadés & consolés ; mais jeunes encore, ils se déterminèrent à la chose du monde que l'on doit le plus éviter en amour comme en amitié, c'est le silence. Car enfin, il augmente, il empoisonne le tort que l'on a, aussi-bien que celui que l'on donne aux autres : ainsi donc, n'osant se regarder, (tant la honte de leurs procédés avoit fait d'impression sur leurs cœurs) ils prirent séparément, & sans se rien communiquer, le parti de la retraite. La solitude leur paroissant la situation la plus capable de les consoler, ils partirent le même matin, comme ils auroient pu faire s'ils.

avoient agi de concert. Ils choisirent l'habit le plus simple, non sans regretter celui qu'ils avoient apporté à la cour. Il les auroit rapprochés de leur première innocence, en leur rappelant toutes les idées de leur félicité passée. Ils n'emportèrent que leurs portraits qu'Argante avoit fait peindre en miniature, tels qu'ils étoient au sortir de l'île du Bonheur.

Ils prirent des chemins fort opposés ; mais à mesure qu'ils s'éloignoient de la cour, la nature parloit à leur cœur. Le chant des oiseaux, la sérénité de l'air, la vue de la campagne, cette douce liberté qu'elle inspire, tout leur rappeloit leur bonheur passé, tout les attendrissoit & les ramenoit l'un à l'autre. Mais comment nous retrouverons-nous, se disoient-ils sans cesse à eux-mêmes ! Je l'aurois convaincu, il m'auroit pardonné ; retournons à la cour. Mais comment y pourrois-je reparoitre (car chacun d'eux croyoit que l'autre n'en avoit point abandonné le séjour) dans un état aussi triste que celui qu'ils éprouvoient. Le souvenir de Bonnebonne se présenta à leur esprit : c'est l'amitié que l'on implore dans les adversités. Ils résolurent donc de recourir à ses bontés. Quand ils n'auroient pas connu par eux-mêmes les délices de l'île du Bonheur ; quand ils n'auroient pas été flattés de revoir les lieux témoins de leur bonheur passé, il est si na-

turel de rechercher une semblable habitation , que l'on se met souvent en marche sur la parole des autres ; ils partirent donc. Il leur fut bien aisé d'en retrouver le chemin , eux qui l'avoient si dignement habité. Leur dessein étoit de s'adresser à une des colonnes dont j'ai parlé , & qui portoit les demandes que l'on vouloit faire à la fée. Quelle fut leur surprise , ou plutôt quel fut leur ravissement , de se retrouver , de se voir dans un lieu , dans un habillement qui leur disoit tout ! Après les premiers transports où les yeux suffirent à peine à l'âme pour se satisfaire , la première parole qu'ils prononcèrent , fut : *pardonnez-moi ! je ne puis vivre sans vous.* Une chose qui se trouve à la fois demandée & désirée , est ordinairement bientôt accordée ; il ne leur fut pas nécessaire d'implorer plus longtemps le secours de la fée. L'union de leurs desirs les avoit déjà transportés dans les plus beaux endroits de l'île. Ils voulurent se justifier & demander pardon à Bonnebonne ; mais elle les en empêcha. Je fais tout ce qui vous est arrivé , leur dit-elle , j'ai partagé vos peines , quoiqu'elles fussent méritées ; jouissez du bonheur de mon empire , vous êtes à présent plus en état d'en connoître les délices.

Ils vécurent heureux puisqu'ils ne cessèrent

414 BLEVETTE ET COQUELICOT.

point de s'aimer, & qu'ils moururent au même instant. Bonnebonne donna leurs noms à des fleurs champêtres, dans le dessein de rendre leurs noms immortels.



MIGNONNETTE,

C O N T E.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui régnoient bonnement & simplement sur des sujets aussi bonnes gens qu'eux, de façon qu'ils étoient également heureux; mais comme il n'y a point d'état dans le monde qui n'ait ses peines, le bonheur du roi & de la reine étoit troublé par l'humeur d'une fée qui les protégeoit depuis leur enfance. Madame Grognon, c'est ainsi qu'elle se nommoit, marmotoit toujours quelque chose entre ses dents, & répétoit cent fois la même chose, trouvant à redire à tout ce que l'on faisoit, ou pour mieux dire, à tout ce qui s'étoit jamais fait. Il est vrai qu'elle n'avoit que ce seul petit défaut, & que du reste, elle étoit la meilleure femme du monde; car, à dire les choses comme elles étoient, elle obligeoit souvent. Le roi & la reine la prioient très-souvent de leur accorder des enfans, & madame Grognon leur répondoit toujours: vraiment oui, des enfans; &

pourquoi faire ? pour les entendre crier , pour vous faire enrager & moi aussi ? A quoi cela sert-il , des enfans ? on ne fait qu'en faire. Les filles sont difficiles à garder aussi bien qu'à marier , & les garçons deviennent des libertins. Ce discours , & mille autres semblables , étoient les seules réponses qu'elle faisoit aux instantes prières de leurs majestés. Le ton d'humeur avec lequel elles étoient faites , & la façon de parler du nez , les rendoit insupportables. Cependant , le roi & la reine les écouroient avec une patience admirable. Enfin , soit par un effet du hasard , soit par la permission de la fée , car elle avoit quelquefois de bons momens , la reine devint grosse ; & comme de raison , on fit aussi tôt part à madame Grognon d'un événement aussi heureux pour le roi & pour l'état. Elle arriva donc aussi tôt , non pour en faire son compliment , ni pour prendre part à la joie de toute la cour , mais pour demander à la reine pourquoi elle étoit grosse , & lui reprocher en même tems de ne l'avoir pas été plutôt ; elle dit enfin ce jour là , tant de choses désagréables à la reine , que cette pauvre princesse ne put retenir ses larmes ; elles coulèrent en si grande abondance , que le roi qui l'aimoit beaucoup , & dont la tendresse étoit augmentée par la situation où elle se trouvoit , ne put s'empêcher de se mettre en colère , & de lui répondre des choses un peu

trop fortes, & malheureusement il lui reprocha son humeur. Dieu sait combien madame Grognon tira parti de cette conversation ; & combien voyant que l'on avoit tort avec elle ; car effectivement le roi en avoit un peu trop dit, elle en profita pour rappeler tous les torts qu'elle prétendoit avoir reçus en sa vie. Elle témoigna par une grande abondance de paroles la joie d'avoir raison pour la première fois, & jura par sa baguette & par son clavier, de se venger du peu de déférence que l'on avoit pour elle... Le roi lui répondit encore, tant il étoit aveuglé par sa colère, qu'il ne craignoit rien, & que les rois étoient indépendans. Oui, vous êtes roi, dit madame Grognon ; mais vraiment vous êtes un beau grand roi, bien docile ; & vous avez bien profité de l'éducation que je vous ai donnée : vous êtes roi, continua-t-elle, nous savons bien grâces à qui vous l'êtes devenu ; mais vous allez être père, puisque vous en avez tant d'envie : vous le serez, j'en jure, plus que vous ne le voudrez. Je suis bien aise de voir de quelle façon vous me répondrez, & nous verrons comment vous vous en trouverez. Ensuite elle le quitta brusquement pour aller gronder tous ceux qu'elle rencontra. La reine fut alarmée de cette aventure & des menaces de la fée ; elle fit sentir au roi, quand sa colère fut passé, les suites fâcheuses

qu'elle pouvoit avoir ; mais ne sachant quel remède y apporter , ils demeurèrent l'un & l'autre dans une grande inquiétude. Ceux qui ont des humeurs , ne sont pas toujours dans les mêmes accès , souvent même ils se repentent d'en avoir fait souffrir les autres. Soit que madame Grognon fût dans ce cas , ou qu'elle fût plus à son aise dans cette cour pour y gronder , elle y reparut , sans parler de ce qui s'étoit passé , mais de plus mauvaise humeur que jamais , non seulement parce qu'elle avoit eu tort , mais parce que le roi & la reine furent plus soumis qu'ils ne l'avoient encore été. Cependant la reine étant devenue grosse à l'excès ; mit au monde sept beaux enfans ; & quand elle dit à la fée avec une douleur extrême : madame , voilà bien des enfans. Madame Grognon lui répondit ; dame aussi , vous en avez voulu des enfans , en voilà : à vous entendre , je croyois que vous n'en auriez jamais assez ; c'est votre affaire , accommodez-vous ; mais vous n'y êtes pas encore , je vous en avertis , & vous verrez bien autre chose. Si vous aviez été soumise à ma prudence , & si vous m'aviez laissé faire , vous auriez eu des enfans comme tout le monde ; mais vous en avez voulu , oh ! vous en auez , sur ma parole. Mais , madame , lui répondit la reine , j'en ai déjà , ce me semble , un nombre suffisant. Bon , bon , c'est

une bagatelle que sept, lui dit madame Grognon. En effet la Reine s'étant absolument rétablie, devint grosse en très-peu de tems, & accoucha, comme la première fois, de sept princes ou princesses qu'il fallut recevoir sans se plaindre, dans la crainte d'en avoir encore davantage. Madame Grognon, après l'avoir grondée de ce nombre prodigieux d'enfans, tout autant que si la chose avoit dépendu d'elle, lui promit, touchée par ses larmes & par sa docilité, qu'elle n'en auroit plus. Mais quatorze princes du sang sont très-embarrassans dans un état, & quelque riche que l'on soit, un si grand nombre d'enfans coûtent à nourrir, à élever, & puis après à établir. Madame Grognon oublia, comme tous ceux qui ont de l'humeur, qu'elle s'étoit mise elle-même dans l'embarras d'une si nombreuse famille; & jusqu'à ce que les petits-enfans fussent en âge d'être grands, elle ne fut point fâchée d'avoir à reprendre toutes les mères & les nourrices qu'il fallut avoir en grand nombre pour les élever. C'étoit un train quand elle étoit dans la chambre des enfans, si grand que l'on ne savoit où se fourrer. La simplicité des cours d'autrefois étoit extrême, & les enfans des rois jouoient tous les jours avec ceux des particuliers, ce qui n'étoit pas étonnant, puisqu'ils alloient ensemble à la même école; la politique trouvoit

o 1

alors des raisons pour autoriser cet usage qu'elle ne trouve plus aujourd'hui. Il y avoit tout auprès du palais un bon charbonnier qui vivoit tranquillement dans sa petite maison, du charbon qu'il vendoit ; tous ses voisins le considéroient, parce qu'il étoit le plus honnête homme du monde ; le roi lui-même avoit une grande confiance en sa capacité, & le consultoit sur les affaires de l'état ; on le nommoit le Charbonnier tout court, & l'on ne vouloit point, à plus de deux lieues à la ronde, avoir d'autre charbon que le sien. Il en portoit dans toutes les maisons des grands seigneurs & des fées, & par tout on le recevoit à merveille, si bien même que les petits-enfans n'en avoient aucune peur, & que l'on ne leur disoit point de lui : soyez sages, voilà le Charbonnier qui va vous emporter. Quand il avoit travaillé tout le jour, il revenoit dans sa petite maison goûter le repos & la liberté, car il étoit le maître chez lui. Il étoit veuf depuis long tems, & sa femme, avec laquelle il avoit vécu, ne lui avoit laissé qu'une petite-fille nommée Mignonnette qu'il aimoit à la folie ; la régularité de ses traits perceoit à travers la vapeur du charbon dont la maison de son père étoit remplie ; & malgré les mauvais habits dont elle étoit vêtue, on étoit frappé de toutes les grâces dont la nature l'avoit comblée.

Le

Le petit Pinçon , le dernier des enfans du roi , étoit aussi vif que joli , & par son instinct naturel , il cherchoit toujours Mignonnette , la préférant à tous les autres petits-enfans pour jouer avec elle , si bien même qu'on ne voyoit presque jamais l'un sans l'autre. Le charbonnier cependant sentoît qu'il avançoit en âge , & il étoit inquiet sur le sort de Mignonnette quand il ne seroit plus. La bonté que le roi avoit pour lui , ne lui paroissoit pas une ressource pour elle. Bon , disoit-il tout haut , en rêvant à cette affaire , il est accablé de famille , le roi-là ; il a tant de choses à demander à madame Grognon , pour lui-même , & cette madame Grognon est si difficile à vivre , qu'il n'oseroit jamais lui dire un mot pour ma fille ; & quand il me promettrait de le faire , je ne m'y ferois pas , continuoît-il , & finissoit toujours ses réflexions par trouver le roi plus malheureux que lui. Mais enfin , après y avoir bien pensé , il ne savoit quel parti prendre , & rien ne soulageoit son inquiétude. Il alloit donc dans toutes les maisons du voisinage ; mais il étoit encore mieux reçu dans celle d'une fée bienfaisante , qui se nommoit la bonne Praline , & c'est elle en effet qui a donné son nom aux dragées que nous connoissons , parce qu'elle les avoit inventées. Cette bonne fée aperçut un jour le charbonnier dans la cour de son château , elle

lui fit plusieurs questions, auxquelles il répondit d'une façon qui la contenta; l'inquiétude qu'il lui témoigna sur le sort de Mignonnette, l'attendrit, au point qu'elle résolut d'en prendre soin. Elle lui ordonna donc de la lui amener le dimanche suivant; le bon homme, tout à la fois charmé de l'établissement de sa fille, & fâché de s'en séparer, exécuta l'ordre qu'il avoit reçu: il lui fit mettre du linge blanc & porter ses sabots neufs qu'il lui avoit achetés la veille, avec de beaux dessins dessus. Mignonnette sautoit autour de lui, courroit devant, revenoit lui prendre la main, en disant toujours, nous allons au château: c'étoit en effet tout ce que le charbonnier lui avoit dit de leur voyage. Praline les reçut à merveille; & malgré les beautés du château, & tout le sucre & les dragées qu'on lui donna, Mignonnette ne vouloit point quitter son cher papa; & quand elle ne le vit plus, elle pleura pour la première fois de sa vie. Ce bon sentiment toucha la fée qui ne l'en aima que davantage. Tous ceux qui furent témoins de cette séparation, disoient; ma petite-fille n'en feroit pas autant pour moi; mais enfin petit à petit Mignonnette cessa de pleurer, & la fée qui en faisoit tout ce qu'elle vouloit, sans être à la peine ni de la gronder, ni de lui dire deux fois la même chose, la rendit, en très-peu de tems,

la plus jolie enfant du monde, & qui courroit toujours les bras ouverts pour embrasser son papa, & cela du plus loin qu'elle le voyoit, au risque même de noircir & de gâter les beaux habits que la fée lui donnoit sans cesse. Après avoir fait des carresses à son papa, elle lui demandoit toujours des nouvelles de Pinçon, & lui donnoit ses plus beaux jouets & ses meilleures dragées pour lui porter. Le charbonnier s'acquittoit de sa commission; & le petit prince de son côté, demandoit toujours des nouvelles de Mignonnette, & disoit qu'il voudroit bien la revoir. Mignonnette, toujours plus aimée de la fée, parvint à l'âge de douze ans, & ce fut dans ces tems que Prâline fit un jour monter le charbonnier dans son cabinet; elle étoit si bonne qu'elle ne voulut jamais l'entretenir debout; & ce ne fut pas sans peine qu'elle le fit asseoir: il est vrai qu'il étoit assez singulier de voir le charbonnier dans un fauteuil de satin blanc brodé, qui ne savoit quelle contenance tenir. Quand il fut assis, la fée lui dit: bon homme, j'aime votre fille; madame, c'est votre grâce, lui répondit le charbonnier; mais vous avez bien raison, elle est si gentille; & je veux, reprit la bonne Prâline, vous consulter sur ce que j'en ferai; vous savez, ou vous ne savez pas, continua t-elle, que je serai bientôt obligée d'aller habiter un

autre pays : eh bien ! madame , dit le charbonnier , vous l'emmenerez avec vous , si vous avez tant de bonté ; c'est ce que je ne puis faire , répliqua la fée , mais je la puis bien établir , voyez ce que vous desirez pour elle ; eh bien ! madame , lui répondit le charbonnier , faites-la reine d'un aussi petit royaume qu'il vous plaira. La fée surprise de cette proposition , lui représenta que plus on étoit élevé , plus on avoit de peine : le charbonnier l'assura toujours qu'il avoit entendu dire qu'il y avoit des peines par tout , & que celles de la royauté avoient au moins plus de consolations ; ce n'est pas , ajouta-t-il , que je vous prie de me faire roi ; moi ! non , je veux demeurer charbonnier , c'est un métier que je fais , & je ne fais peut-être pas l'autre ; mais Mignonnette est jeune , il ne lui sera pas difficile d'apprendre celui que je vous propose ; je fais bien à peu près comme il se fait , car je le vois faire tous les jours. Nous verrons lui dit Prâline , en le renvoyant , ce qui me sera possible ; mais je vous avertis d'avance qu'elle aura beaucoup à souffrir. Bon , madame , lui répondit-il , j'ai souffert , pour n'attraper pas grand chose ; ayez seulement la bonté de la faire reine , voilà tout ce que je vous demande , continua-t-il en s'en allant.

Pendant ce tems madame Grognon avoit été

Où presque tous les enfans du roi & de la reine; elle avoit envoyé les uns chercher fortune, & ils avoient trouvé des royaumes; les princesses avoient été bien mariées, sans que l'on ait jamais su précisément le détail de leurs aventures. Le cadet des quatorze, le petit Pinçon, étoit le seul pour lequel elle n'avoit rien fait. Un jour elle arriva à la cour du roi & de la reine dans ses dispositions ordinaires; & trouvant le petit prince que son père & sa mère carressoient, elle leur dit: voilà bien un enfant gâté, c'est vraiment là le moyen d'en faire quelque chose; je parie toutes choses, au monde que cela ne fait rien du tout: voyons, continua-t-elle, en s'adressant au jeune prince, dites-moi vos leçons tout à l'heure, & si vous y manquez d'un mot, je vous donnerai le fouet; Pinçon dit ses leçons à merveille, parce qu'il les savoit toujours sur le bout du doigt: il ajouta même beaucoup de choses très-surprenantes pour son âge. Le roi & la reine n'osoient lui rémoigner leur joie, dans la crainte de redoubler l'humeur de madame Grognon, qui répétoit toujours que les leçons qu'on lui donnoit, ne valoient rien, & qu'elles étoient trop savantes & trop fortes pour un enfant; & se retournant vers le roi & la reine, elle leur dit; mais pourquoi ne m'avez-vous encore rien demandé pour celui-ci? Voilà comme nous êtes

toujours vous autres ; vous m'avez fait placer tous vos benêts d'enfans , qui seront les plus sots rois du monde ; & parce que celui-ci peut valoir quelque chose , vous le voulez gâter tout à votre aise ; car je le vois clairement , c'est là votre bien aimé ; oh bien ! je vous déclare qu'il n'en sera pas ainsi , & que je veux moi , le faire partir tout à l'heure : il est bien fait cet enfant , continua-t-elle , ce seroit un meurtre que de vous le laisser plus long-tems ; & je ne veux pas avoir cela à me reprocher , on ne fait que trop dans le monde que je suis de vos amis , & je ne souffrirai pas que l'on me jette la pierre pour une fantaisie musquée comme la vôtre. Ah ça , point tant de façons , voyons ensemble ce que nous en ferons , car je prens volontiers conseil. Le roi & la reine lui répondirent avec douceur , que c'étoit à elle à en décider , & qu'ils n'avoient point de volonté. Eh bien , dit madame Grognon , il faut le faire voyager ; c'est bien dit , madame , reprirent à la fois le roi & la reine ; mais daignez penser , continua cette dernière , que nos autres enfans ont épuisé tous nos trésors ; & que ne pouvant le faire voyager d'une façon convenable à son rang , voyez quel désagrément ce seroit pour nous , pour suivie-elle , s'il alloit dire tout le long du chemin , étant en mauvais équipage : je suis fils du roi & de la reine. Ah ! vous avez de la

vanité , s'écria madame Grognon , elle est vraiment bien placée ; c'est un beau meuble que la vanité , quand on a quatorze enfans ; mais après tout , il ne vous en a guères coûté que la peine de les faire ; ah ! je suis bien aise de vous entendre parler comme vous faites , & d'apprendre à vous connoître. Vous dites que vos enfans vous ont ruinés , & c'est ainsi que vous êtes méconnoissans de tout ce que j'ai fait pour eux ; je vous l'ai toujours bien dit que vous aviez un mauvais cœur. Madame , lui répondit la reine , nous avons toutes nos dépenses écrites dans un livre de la main de mon mari ; c'est une chose fort convenable que celle-là , interrompit madame Grognon ; jamais a-t-on parlé d'un roi qui ait fait des choses semblables ? J'en ai vu par centaine , des rois ; mais aucun n'a seulement imaginé rien d'aussi misérable : assurément je n'ai pas à me reprocher de ne vous rien dire , & de ne vous pas avertir de tout ce que vous faites de mal ; mais puisque vous ne tirez aucun parti de mes conseils , je vois que je suis trop bonne , & je me corrigerai de vous en donner. Allons , finissons cette affaire , car tout ceci commence à m'échauffer la bile ; ce petit garçon est vif comme un papillon , vous l'avez toujours applaudi , & certainement il ira dire tout le long du chemin : je suis fils du roi & de la reine ; & lui adressant

la parole, elle lui dit : pourquoi direz-vous dire une chose comme celle-là ? Madame, lui répondit Pinçon, je ne dirai que ce que vous m'ordonnerez. Ce n'est pas cela dont il s'agit, répliqua madame Grognon, répondez à ce que je vous demande ; pourquoi direz-vous une chose que vous savez qui n'est pas bien ? car vous n'y manquerez pas, puisque votre père & votre mère qui vous connoissent bien, & qui vous excusent encore davantage, m'en ont fait leurs plaintes ? Madame, lui répondit le petit Pinçon, ils vous ont dit qu'ils le craignoient ; mais je vous promets de n'en rien faire. Ah ah ! comme cela raisonne déjà ; mais je n'en suis pas surprise, il a de qui tenir pour répondre & pour être indocile ; on se ressemble de plus loin, & bon chien chasse de race ; mais je vous jure que vous ne le direz pas le long du chemin, j'y mettrai bon ordre. Dans ce moment elle le toucha de sa baguette, & il devint le petit Oiseau, qui porte encore aujourd'hui son nom. Le roi & la reine qui voulurent l'embrasser, ne touchèrent plus qu'un Pinçon, car le changement se fit en un clin-d'œil : ils le prirent l'un après l'autre sur leur doigt ; mais à peine eurent-ils le tems de le baiser, car il prit son vol en obéissant aux ordres de la fée, qui prononça ces terribles paroles : *Pas où tu peux, fais ce que tu dois* ; les

farmes du roi & de la reine attendrirent un peu madame Grognon ; cependant elle les quitta , en leur disant : aussi c'est votre faute , voilà comme vous êtes , & vous voyez ce que vous me faites faire ; en rognonant dans sa vinaigrette , tirée par six pies , & par autant de geais , qui faisoient un bruit épouvantable en traînant la voiture. Madame Grognon fort échauffée de tout ce qui venoit de lui arriver , se rendit au conseil des fées qui se tenoit ce jour là ; elle se trouva par hasard aux côtés de la bonne Prâline ; & comme il est naturel de parler de ce dont on est occupé , elle l'entretint de toutes les affaires du roi & de la reine , & des peines qu'elle avoit eues pour établir quatorze enfans ; mais toujours en accusant le roi & la reine qu'elle grondoit , & auxquels elle parloient comme s'ils avoient été présens : elle finit par demander à Prâline si elle n'auroit point à sa disposition quelque royaume ou quelque princesse qui pût convenir au petit Pinçon. Prâline qui étoit la meilleure femme du monde , & qui condamnoit en elle même l'humeur de madame Grognon , l'assura qu'elle s'en chargeroit volontiers , pourvu qu'elle ne s'en mêlât plus , & qu'elle lui permît d'éprouver son caractère & ses sentimens. Faites-en tout ce qu'il vous plaira , lui répondit-elle , en parlant du nez plus que jamais , faites-en tout ce

qu'il vous plaira , pourvu que je n'en entende plus parler , & pour lors elle céda avec joie à madame Prâline tous ses droits de féerie sur le petit Pinçon : elles en passèrent même un acte des plus authentiques.

Prâline frappée des rapports que la nature avoit mis entre Mignonnette & Pinçon , résolut de les examiner avec plus d'attention , dans le dessein de faire la fortune & le bonheur de cette petite fille ; mais elle étoit pressée par le tems ; car le jour de son départ approchoit ; il falloit cependant trouver le moyen de les laisser sans inconvénient sur leur bonne-foi , travailler eux-mêmes à leur établissement. Son premier soin fut de courir après Pinçon , qui , charmé de voler , & naturellement vif , paroissoit difficile à prendre ; mais un jeune oiseau peut-il résister au pouvoir d'une fée ? Prâline le prit aisément dans un trébuchet : elle le mit aussi-tôt dans une belle cage , & le porta dans son château ; d'abord que le prince aperçut Mignonnette , il reprit sa première gaieté ; il battit des ailes , il se mit aux barreaux de sa cage , faisant tous ses efforts pour les rompre & pour s'approcher d'elle , quel plaisir pour lui de s'entendre dire par Mignonnette : bonjour mon fils , bonjour mon petit ami ; mon dieu , qu'il est joli , & quel chagrin de ne pouvoir lui répondre que par son ramage ;

mais il l'adoucissoit ; il le rendoit charmant , & lui donnoit toutes les marques de tendresse que peut donner un oiseau. Mignonnette en fut touchée ; sans avoir aucune idée de la vérité , & dit si naturellement à Prâline qu'elle avoit toujours aimé les Pinçons , en demandant celui ci avec empressement , que la fée le lui donna en souriant. Touchée des impressions de la nature , elle lui recommanda seulement d'en avoir un grand soin ; Mignonnette le promit sans peine , & l'exécuta avec plaisir. Le jour du départ de la fée étant arrivé , elle dit adieu à Mignonnette : ayez soin du Pinçon , lui dit-elle , & sur-tout qu'il ne sorte point de sa cage ; car s'il venoit à s'envoler , je me brouillerois avec vous , & vous seriez bien malheureuse. Pour lors Prâline monta dans son char de papier gris ; son château , ses domestiques , ses chevaux & ses jardins prirent avec elle le chemin des airs , & Mignonnette se trouva seule & bien triste dans une petite maison de porcelaine , charmante à la vérité , mais quand on a du chagrin ; à quoi sert une belle habitation. Le jardin présentoit à tous les momens des cerises , des groseilles & des oranges , enfin tous les fruits imaginables , toujours murs & délicieux à manger. Le four , des petits gâteaux , des biscuits & des macarons , & l'office étoit garni de toutes les

confitures que nous connoissons ; tant de bonnes choses étoient capables de consoler & d'amuser ; mais elle s'aperçut que le Pinçon qui lui étoit si cher , étoit toujours endormi dans sa cage. Elle alloit le voir à tous momens , sans qu'il donnât la moindre marque de réveil. Elle faisoit en elle-même de secrets reproches à la fée , de la priver d'une aussi douce consolation. Enfin après avoir tenté tous les moyens de le réveiller , elle prit son parti ; & voulut regarder l'oiseau de plus près , pour voir si elle ne pourroit découvrir le mystère que devoit renfermer la conduite de la fée. Ce ne fut pas sans peine qu'elle forma cette résolution , & sans éprouver les remors & les craintes que l'on a toujours quand on fait quelque chose qui nous est expressément défendu. Elle ouvrit plus d'une fois la cage ; mais elle la refermoit aussi-tôt : ensuite elle se reprocha sa timidité , & devenant plus hardie , elle prit l'oiseau dans sa jolie petite main ; mais à peine fut-il sorti de sa cage qu'il s'envola , & se posa sur le bord d'une fenêtre que , pour comble de maux , elle avoit laissée ouverte , tant elle étoit éloignée de prévoir cet accident. Saisie de trouble & de douleur , elle courut pour le reprendre ; mais le Pinçon volant à quelques pas dans le jardin , elle le suivit en sautant par la fenêtre , qui n'étoit à la vérité qu'au rez-de-chaussée ; mais elle étoit si

troublée, qu'elle en auroit fait autant d'un quatrième étage. Les discours qu'elle lui tenoit pour le reprendre, étoient aussi tendres que naïfs. Cependant le pinçon voloit toujours, d'abord qu'elle se croyoit au moment de l'attraper. Non seulement il sortit de l'enceinte de la maison; mais après avoir parcouru la campagne, il arriva sur le bord d'une grande forêt que Mignonnette n'aperçut qu'avec une douleur extrême, persuadée qu'il étoit impossible de retrouver un Pinçon dans une forêt. Cette inquiétude ne l'agita pas long-tems, car l'oiseau sur lequel elle avoit toujours les yeux, devint en un moment le prince qu'elle avoit vu dans son enfance; quoi! c'est vous, s'écria-t-elle, & vous me fuyez? Oui, c'est moi, charmante Mignonnette, lui répondit-il; mais un pouvoir surnaturel m'obligeoit à vous éviter; je veux m'approcher de vous, & je sens qu'il m'en empêche; en effet ils reconnurent qu'ils étoient obligés d'être au moins éloignés de quatre pas, Mignonnette charmée, oubliâ promptement qu'elle avoit désobéi à la fée, & ses craintes se calmèrent à mesure que l'amour s'empara de son cœur.

N'osant l'un & l'autre retourner à la maison dont ils venoient de partir, & de plus, n'en sachant pas trop le chemin, ils entrèrent dans la forêt; où cueillant des noisettes, & se faisant

mille questions sur ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, sur la joie de se revoir & sur l'espérance de ne se point quitter, l'innocence de leur cœur auroit pu rendre leur entrevue dangereuse ; sans la distance qui leur étoit imposée. Ils apperçurent une maison de payfan, & marchèrent de ce côté pour y demander retraite pendant la nuit, en attendant le parti qu'ils prendroient pour le lendemain. Ils ne furent pas long tems sans y arriver ; mais le prince, qui ne vouloit pas exposer Mignonnette, lui dit : attendez-moi sous ce grand arbre, je vais examiner la maison, & voir qui sont les gens qui l'habitent. Il quitta donc Mignonnette pour approcher d'une bonne femme qui balayoit le devant de sa porte ; il lui demanda si elle voudroit le recevoir pendant la nuit, lui & Mignonnette ; la vieille lui répondit : vous m'avez bien l'air d'être l'un & l'autre des enfans désobéissans qui fuyez vos parens, & qui ne méritez pas que l'on ait aucune pitié de vous. Pinçon rougit d'abord, mais il lui dit ensuite les choses du monde les plus séduisantes ; il lui offrit de travailler pour la soulager, il parla enfin comme un homme touché pour ce qu'il aime, & qui craignoit que Mignonnette ne passât la nuit dans le bois, exposée aux loups & aux ogres dont il avoit souvent entendu parler. Pendant qu'il faisoit son possible pour fléchir la

vieille, le géant Chicottin, qui chassoit l'ours dans la forêt, passa tout auprès de Mignonnette; il étoit le roi, ou plutôt le tyran du pays. Mignonnette lui parut charmante; mais il fut surpris de ne la pas trouver charmée de le voir; & sans lui dire autre chose, il donna ordre à ceux qui le suivoient, de prendre cette petite fille, & de la lui donner sous son bras; il fut obéi, & piquant des deux, il gagna promptement le chemin de sa capitale; les cris de Mignonnette ne le purent attendre, & ce fut alors qu'elle se repentit d'avoir été désobéissante; mais il n'étoit plus temps; ces mêmes cris interrompirent la conversation de Pinçon & de la vieille; il la quitta brusquement; & courant au lieu où il avoit laissé Mignonnette, quelle fut sa douleur quand il la vit sous le bras du géant? Il est très-sûr que s'il avoit été avec elle au moment de cette violence, qu'il auroit péri mille fois plutôt que de souffrir, mais il perdit promptement de vue Chicottin & sa suite; & sans regarder autre chose que la trace des chevaux, il marcha sur leurs pas. Le jour qui finit, ne lui permit pas d'aller plus loin, & l'obscurité de la nuit le plongea dans un état de douleur qu'il ne se peut comprendre, il est à croire même qu'il n'auroit pas eu la force d'y résister; mais s'étant assis, il aperçut à ses côtés une petite lumière qu'il prit d'abord pour un ver luisant auquel il ne fit pas

d'attention. Cette lumière augmenta si considérablement dans la suite, qu'elle devint assez grande pour renfermer une femme vêtue de brun, qui lui dit : consolez - vous, Pinçon, ne vous abandonnez point au désespoir ; prenez cette gourde & cette pannetière, vous les trouverez toujours remplies de ce que vous aurez envie de boire & de manger ; gardez encore cette petite baguette de noisetier, & mettez-la sous votre pied gauche ; nommez - moi toutes les fois que vous aurez besoin de moi, & je viendrai à votre secours ; ce chien qui m'accompagne a ordre de ne vous point quitter, vous pourrez en avoir besoin ; adieu, Pinçon, continua-t-elle, je suis la bonne Prâline. Tant de bontés & de présens n'avoient que foiblement touché le prince ; mais à ce nom dont Mignonnette l'avoit entretenu, il embrassa les genoux de la fée, en lui disant : ah ! madame, on enlève Mignonnette ; se peut-il que vous soyez occupée d'autre chose que du secours que vous lui devez : je fais ce qui vient de lui arriver, poursuivit la fée ; mais elle m'a désobéi, je n'en veux plus entendre parler, vous seul la pouvez secourir. A ces mots la lumière s'éteignit, & Pinçon ne vit plus rien. Au milieu de sa douleur, il se trouva flatté d'être le seul qui pût être à Mignonnette ; cependant mille idées de jalousie & d'inquiétude le tourmentèrent, & les

les caresses de son nouveau chien ne furent pas capables de dissiper un seul moment sa douleur. Le jour qu'il attendoit avec tant d'impatience arriva ; il continua son chemin avec une si grande ardeur, qu'il arriva le soir même à la capitale du géant, où tout le monde ne parloit que de la beauté de Mignonnette, & de l'amour que Chicottin avoit pour elle. On disoit que le roi l'épouserait incessamment ; on ajoutoit que l'on faisoit déjà la maison de la nouvelle reine ; car le peuple entasse les faits, & les augmente avec autant de facilité qu'un amant inquiet se les persuade. Ces nouvelles perçoient le cœur de Pinçon ; & ceux avec lesquels il s'étoit entretenu, le voyant avec la pannetière, disoient tous : voilà un joli berger ; que ne va-t-il garder les moutons du roi, aussi bien en a-t-il besoin d'un, & certainement on lui donneroit cette charge si l'on savoit seulement qu'il fût à louer ; ces discours joints à l'envie qu'il avoit de s'approcher de Mignonnette, l'engagèrent à s'aller présenter au roi pour garder ses moutons ; en effet, Chicottin l'ayant examiné, l'en trouva très-capable ; & comme il ne fit aucune difficulté sur ce qu'on lui donneroit pour ses peines, il fut reçu berger du roi ; mais cette charge ne l'apptochant pas beaucoup des appartemens, il n'en fut pas beaucoup plus avancé ; il entendoit seulement dire dans la maison que

Chicottin étoit fort triste, parce que Mignonnette ne l'aimoit point. Ces nouvelles le consoloient un peu ; mais quelques jours après, en conduisant son troupeau, il vit sortir du palais un char à toute bride, dans lequel il reconnut Mignonnette, environnée de douze nègres à cheval qui tous avoient de grands sabres à la main ; où courez-vous, leur cria Pinçon, le plus inutilement du monde, en leur présentant le fer de sa houlette ? Mignonnette, appercevant Pinçon dans un si grand péril, perdit connoissance, & Pinçon demeura sans aucun sentiment. Quand il eut repris ses sens, il eut recours à sa baguette, & Praline arriva tout aussi-tôt. Ah ! madame, lui dit-il, Mignonnette est perdue, peut-être elle ne vit plus. Non, lui répondit la fée ; Chicottin, mécontent de la façon dont elle lui répondoit, & de la fidélité qu'elle vous garde, la fait conduire dans la tour sombre, c'est à vous à trouver les moyens d'y entrer ; imaginez, & je vous seconderai ; songez seulement qu'ayant été déjà orfèvre, je ne puis vous donner cette forme ; au reste, je vous avertis que Mignonnette aura beaucoup à souffrir, car cette tour est une terrible prison ; mais elle est traitée comme elle le mérite ; pourquoi m'a-t-elle désobéi, dit-elle ; & elle disparut. Le prince, ou plutôt son chien, conduisit tristement les moutons du roi sur le

chemin qu'avoit pris le chat de Mignonnette ; il ne fut pas long tems sans appercevoir cette funeste tour ; elle étoit au milieu d'une plaine , & n'avoit ni porte ni fenêtrre ; on n'y pouvoit entrer que par un chemin pratiqué sous terre , dont l'ouverture étoit cachée dans la montagne voisine , & dont il falloit savoir le secret. Pinçon fut bien heureux d'avoir un chien aussi habile que celui que la fée lui avoit donné , car il faisoit toute la besogne , & pour lui ses yeux étoient continuellement attachés sur la tour sombre. Plus il l'examinait , & plus il étoit convaincu de l'impossibilité de s'y pouvoir introduire ; mais l'amour , qui vient à bout de tout , lui en fournit enfin les moyens. Après avoir mille fois regretté son ancien état de Pinçon , dont il n'avoit jamais fait d'autre usage que celui de voler indifféremment , il conjura la bonne fée Praline de le changer en cet volant ; elle y consentit , & donna le pouvoir à son chien de l'exécuter. Après avoir aboyé trois fois , il prit la baguette de Noisetier dans sa gueule ; & touchant le prince , il devenoit cet volant , ou cessoit de l'être , suivant l'occasion ; ensuite , par le secours de ce même chien , dont l'adresse & la fidélité étoient extrêmes , il se fit enlever , & parvint aisément sur la tour. Quelle joie pour lui que celle de se voir auprès de Mignonnette , d'entendre les as-

surances de son amour ; & quel plaisir il ressentoit (car il avoit conservé l'usage de la parole) à lui témoigner sa reconnaissance des sentimens qu'elle avoit pour lui , & de la couronne qu'elle avoit refusée pour l'amour de lui. Il auroit aisément oublié qu'il ne pouvoit pas toujours demeurer sur la tour , & qu'il étoit obligé de mener son troupeau , si le chien plus attentif à son devoir qu'il ne l'étoit lui-même , n'avoit eu le soin de retirer la corde quand il en étoit tems. Pour lors Pinçon étant arrivé à terre , reprenoit sa jolie figure , & conduisoit ses moutons au palais du roi , n'étant occupé que de l'instant heureux qui l'amenoit auprès de Mignonnette ; aussi les jours qu'il n'y avoit point de vent pour l'enlever , sa douleur étoit-elle extrême , mais il avoit du moins la consolation de penser que Mignonnette partageoit son chagrin. Ils se virent , & se parlèrent quelques tems de cette sorte ; mais enfin , comme il y a toujours des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas , d'autres qui veulent être instruits , & qu'il s'en trouve encore en plus grand nombre de ceux qui veulent faire leur cour , le cerf-volant fut remarqué ; on le vit s'arrêter sur la tour sombre , & l'on en rendit compte à Chicottin , qui vint au plutôt dans la plaine , résolu de punir les téméraires qui osoient par cette voie , faire tenir des lettres à Mignon-

nette ; car il n'imaginoit pas que le cerf-volant pût être utile à aucune autre chose. Mignonnette & Pinçon s'entretenoient alors le plus tendrement du monde, & cette conversation si douce fut interrompue par la vivacité avec laquelle le chien fidelle enleva promptement le prince ; il en agissoit ainsi, parce que Chicottin connoit à lui après avoir crié plusieurs fois : où est le berger ? où est le berger ? Il faut que je le tue, puisqu'il ne m'a pas averti de tout ce qui se passe ici ; & le chien craignant avec raison que le géant en lui prenant la corde qu'il tenoit dans sa gueule, ne disposât à son gré du prince auquel il étoit fort attaché, prit le parti de la lâcher, & d'abandonner le cerf-volant à l'effort du vent, qui ce jour là, se trouvoit d'une grande force. Le cerf-volant alla tomber à plus d'une lieue sur la montagne, & le chien eut encore le tems de se charger de la gourde, de la pannetière, & de la baguette de son maître, avant que Chicottin l'eût approché : il lui fut aisé d'éviter sa poursuite ; & remarquant le lieu où le prince étoit tombé, il le joignit en un instant, & il lui fit aussi-tôt reprendre sa première forme. Ils se cachèrent l'un & l'autre sans peine dans la montagne, à la faveur de la nuit qui survint, tandis que Chicottin, écumant de colère, fut obligé de ramener lui-même ses moutons à son palais ; & pour en-

pêcher que personne n'approchât de Mignonnette, il fit venir toutes ses armées dans la plaine, en leur ordonnant de faire sentinelle jour & nuit, & d'empêcher qu'on ne pût être d'approcher de la tour sombre. Pinçon voyoit tout cela de la montagne où il étoit demeuré; & ne pensant qu'aux moyens de le délivrer de Mignonnette, il invoqua de nouveau le secours de Praline; mais quand le prince lui eut demandé des armées pour combattre celles du roi Chicottin, elle disparut sans lui rien dire, en lui laissant seulement une poignée de verges & un grand sac de dragées. Il est bien difficile d'entendre raillerie quand on se croit plaisanté sur la chose qui touche le plus; cependant le prince ne témoigna aucune humeur du ridicule de ce présent; mais avec cette confiance que l'on doit avoir pour les fées, & rempli de celle que l'amour fait donner, il prit le sac sous son bras gauche, mit à sa main droite sa poignée de verges, & suivi de son chien, il marcha fièrement aux ennemis. A mesure qu'il en approchoit, il voyoit que leur taille diminueoit, & que leurs rangs s'ébranloient; surpris de cet événement, quand il fut à portée de se faire entendre, & qu'il reconnut clairement que tous ces grands soldats & tous ces grenadiers à moustaches étoient devenus des enfans de quatre ans, il leur cria en faisant la grosse voix : ren-

dez-vous tout-à-l'heure, ou le fouet; pour lors presque toute l'armée plia devant lui, & s'enfuit en pleurant. Le chien qui courut après, acheva de les mettre en désordre, & de les épouvanter. Il donna des dragées à tous ceux qu'il pût joindre; &, par ce moyen, ils devinrent soumis à ses ordres, & déterminés à le suivre par-tout. L'exemple de ceux-ci en ramena plusieurs de ceux qui avoient pris la fuite; de façon que non seulement Chicottin n'eût plus d'armée pour se défendre, mais que Pinçon en commandoit une formidable, car tous ceux qui s'étoient donnés à lui de bonne foi, reprenoient leur taille & leur force. Chicottin arriva sur la fin de l'affaire, pour être témoin de la perte de son armée; & malgré sa force & sa grande taille, à la vue de Pinçon, il devint non seulement tout aussi enfant que les autres, mais encore un très petit nain, avec les jambes croches; le prince lui fit faire un bonnet à la dragonne, & un habit de livrée avec des manches pendantes, pour le mettre en état de porter la queue de Mignonnette dans les appartemens. Le premier soin de Pinçon, après cette grande victoire, fut celui de courir promptement à l'entrée de la tour sombre, & de délivrer Mignonnette. Alors l'éloignement auquel ils étoient condamnés, ne subsistoit plus; les inquiétudes qu'elle avoit eues en dernier lieu pour

le cerf-volant, l'avoient si prodigieusement abattue, qu'elle n'étoit pas reconnoissable; mais le plaisir de retrouver la liberté, & celui de la devoir à un amant aimé, la rendirent en un moment plus jolie qu'elle ne l'avoit jamais été. Mignonnette & Pinçon commençoient à s'entretenir, quand ils furent arrivés dans la ville avec cette joie que l'on éprouve après les heureux événemens, lorsque Prâline & madame Grognon arrivèrent de différens côtés, & chacune dans leur voiture. Ces heureux amans marquèrent aux sœurs leur reconnoissance, & les prièrent de décider de leur sort. Madame Grognon leur répondit : pour moi, je vous déclare que je ne me suis point mêlé de vous; il faudroit être folle pour se charger de pareille marchandise, aussi je n'en prendrai pas le moindre soin; est-ce que je n'en ai pas assez de toute votre famille, ajouta-t-elle? Qui jamais a eu tant de parens que vous en avez, en prenant Pinçon à parti? Encore quels parens? Ma sœur, lui dit Prâline avec douceur, vous savez nos conventions, ayez seulement la bonté d'envoyer chercher le roi & la reine, & mandez leur d'amener le charbonnier, je me charge de tout le reste; c'est-à-dire, lui répondit madame Grognon, que je suis ici le fiacre de la nôce. Eh non, ma sœur, lui repliqua Prâline; mais si vous ne voulez pas vous charger de ce soin, ayez seule-

ment la bonté de le dire, & j'irai s'il le faut. Madame Grognon en disant toujours, voilà une belle commission, voilà une belle chiënné de commission, ordonna à sa Vinaigrette (qui s'élargissoit suivant le besoin) d'aller chercher le roi, la reine & le charbonnier; & pendant que Prâline embrassoit & carressoit ces aimables enfans, elle rencontra Chicottin, devenu petit laquais; car pour gronder, tout lui étoit bon, & dieu fait tout ce qu'elle lui dit, combien elle lui reprocha d'avoir eu de l'humeur & de la vanité; vous en voilà puni, lui dit-elle, & c'est bien fait, car personne ne vous plaint, & tous vos sujets se moquent à présent de vous; ils s'en sont bien toujours moqués, mais c'étoit tout bas; à présent vous n'avez qu'à les écouter. Elle profita de cette dissipation que le hasard lui avoit donnée jusqu'à l'arrivée du roi & de la reine, auxquels elle dit en débarquant : ce n'est pas moi toujours qui vous fait venir ici, & je suis bien fâchée de vous y voir, car vous allez devenir plus difficiles à vivre que vous ne l'avez jamais été : on ne pourra plus vous parler; oh bien, ce ne sera pas moi qui vous donnerai des conseils; ils seroient joliment écoutés, vous en donnera qui voudra; mais peu m'importe, voilà ce que j'y trouve de meilleur. Allons, passez là-dedans, vous en mourez d'envie, & je vois clairement que je vous suis insup-

portable ; mais tout cela se retrouvera sur ma parole. Et regardant le charbonnier : ne voilà-t-il pas, dit-elle, un bel objet, pour être à la nôce d'un prince ? Il n'étoit pas homme à demeurer sans réplique, non plus qu'à se contraindre sur la vérité ; mais heureusement la bonne Praline interrompit la conversation, en priant la compagnie d'entrer dans le palais. Elle ne put jamais obtenir de madame Grognon de demeurer dans un lieu où la joie éclattoit de toutes parts ; en effet, en nazillant, en marmotant à voix basse plusieurs choses à la fois, elle remonta dans sa voiture, & quitta la compagnie. Mignonnette embrassa mille fois son cher papa, à qui rien n'avoit manqué ; car Praline lui avoit donné la maison de porcelaine, dans laquelle il avoit souvent reçu & régaté le roi & la reine. Ils embrassèrent leur cher petit Pinçon, & consentirent au mariage de Mignonnette que Praline leur proposa. Après avoir dispensé les sujets de Chicottin du serment qu'ils lui avoient prêté, elle fit reconnoître Pinçon, qui se trouva par ce moyen, roi d'un beau & grand royaume, & mari de la jolie Mignonnette dont il eut de beaux enfans bien sages qui furent aussi rois & reines ; tant il est vrai qu'une fille bien sage & bien jolie fait sa fortune & celle de ses parens.

L'ENCHANTEMENT

IMPOSSIBLE,

CONTE

IL étoit une fois un roi fort aimé de ses sujets, & qui de son côté les aimoit beaucoup. Ce prince avoit une répugnance infinie pour le mariage, & ce qui est encore de plus étonnant, l'amour n'avoit jamais fait la plus foible impression sur son cœur. Ses sujets lui représentèrent avec tant d'instance la nécessité de se donner un successeur, que le bon roi consentit à leur demande. Mais comme toutes les femmes qu'il avoit vues jusqu'alors ne lui avoient pas inspiré le plus foible désir, il résolut d'aller chercher dans les pays étrangers ce que le sien n'avoit pu lui présenter; & malgré les plaisanteries aigres & piquantes des belles & des laides femmes de son pays, il entreprit ses voyages, après avoir donné une forme aussi tranquille que solide au gouvernement de ses états. Il ne voulut être accompagné que d'un

seul écuyer , homme de très-bon sens , mais qui n'avoit pas beaucoup de brillant dans l'esprit. Ces sortes de compagnies ne sont pas les plus mauvaises en voyage.

Le roi parcourut inutilement plusieurs royaumes , en faisant tous ses efforts pour devenir amoureux ; mais son heure n'étant pas encore venue , il reprenoit le chemin de ses états , après deux ans d'absence & de fatigues , & revenoit avec la même indifférence qu'il avoit emportée de son pays. Quoi qu'il en soit , en traversant une forêt , il entendit un miaulement de chats épouvantable. Le bon écuyer ne savoit que penser du commencement d'une telle aventure. Toutes les histoires de sorciers qu'il avoit entendu raconter lui revinrent alors dans l'esprit. Pour le roi , il fut assez ferme : le courage & la curiosité l'engagèrent à attendre quelle seroit la fin d'un bruit aussi étrange que désagréable. Enfin , le bruit s'approchant toujours du lieu où ils étoient , ils virent passer cent chats d'Espagne qui traversèrent la forêt sous leurs yeux. On les auroit couverts d'un manteau , tant ils étoient bien ameutés , & tant ils étoient bien sur la voie. Ils étoient appuyés par deux des plus grands singes que l'on ait jamais vus. Ils portoient des surtouts de couleur amarante ; leurs bottes étoient les plus jolies du monde , & les mieux faites. Ils étoient montés sur deux su-

perbes dogues d'Angleterre , & piquoient à toute bride en soufflant dans de petites trompettes de la foire. Le roi surpris d'un tel spectacle , les regardoit avec attention , quand il vit paroître une vingtaine de petits nains , les uns montés sur des loups cerviers , & menant des relais ; d'autres à pied , qui conduisoient différens couples de chats. Ils étoient vêtus d'amarante comme les piqueurs ; cette couleur étoit la livrée de l'équipage. Un moment après il apperçut une jeune personne charmante par sa beauté , & l'air fier avec lequel elle montoit un grand tigre , dont les alures étoient admirables. Elle passa devant le roi , courant à toute bride , sans s'arrêter & sans même le saluer ; mais quoiqu'elle eût à peine jeté les yeux sur lui , il fut enchanté d'elle , & sa liberté disparut comme un éclair.

Dans le trouble qui le saisit alors , il apperçut un nain écarté de l'équipage , & demeuré derrière les autres ; ce fut à lui qu'il s'adressa , avec cette prévenance que donne la curiosité de l'amour pour s'instruire de ce qui le touche. Le nain lui apprit que la personne qu'il venoit de voir , étoit la princesse Mutine , fille du roi Prudent , dans les états duquel il se trouvoit. Il lui apprit encore que cette princesse aimoit beaucoup la chasse , & qu'il venoit de voir passer son équipage du lapin. Le roi ne s'informa plus que du chemin qu'il do-

voit prendre pour se rendre à la cour. Le nain le lui montra, & piqua des deux pour rejoindre la chasse; & le roi, par une impatience qui accompagne toujours un amour naissant, piqua de son côté, & se trouva en moins de deux heures dans la capitale des états du roi Prudent. Il se fit présenter au roi & à la reine, qui le reçurent à bras ouverts, d'autant mieux qu'il déclara son nom & celui de ses états. La belle Mutine revint de la chasse quelque tems après cette présentation. Ayant appris que ce jour-là elle avoit forcé deux lapins, il voulut la complimenter sur une chasse aussi heureuse; mais la princesse ne lui répondit pas un mot. Il fut un peu surpris de ce silence; cependant, il le fut encore plus, quand il vit que pendant le souper elle n'en dit pas davantage. Il s'aperçut seulement qu'il y avoit des momens où il sembloit qu'elle vouloit dire quelque chose; mais il remarqua que le roi Prudent ou la reine sa femme (ne buvant jamais en même tems) prenoient aussi-tôt la parole. Ce silence n'empêcha pas son amour d'augmenter pour Mutine. Le roi se retira dans le bel appartement qu'on lui avoit destiné, & ce fut là que le bon écuyer ne fut point emporté par la joie de voir son maître amoureux. Il se cacha point au roi qu'il en étoit fâché. Et pourquoi ce chagrin, lui répondit le roi? la princesse est si belle, c'est assurément tout ce que

je pouvois désirer. Elle est belle, dit le bon écuyer; mais pour être heureux, il faut autre chose en amour que de la beauté. Tenez, sire, ajouta-t-il, elle a quelque chose de dur dans la physionomie. C'est de la fierté, s'écria le roi, & rien ne sied mieux à une belle personne. Fierté, durceté, continua l'écuyer, tout comme vous le voudrez; mais le choix qu'elle a fait pour ses plaisirs, de tant d'animaux malfaisans, est à mon sens, une preuve convaincante de sa féroacité naturelle. De plus, l'attention avec laquelle on l'empêche de parler, m'est fort suspecte: le roi son père n'est pas nommé Prudent pour rien: je me défie même de ce nom de Mutine; il ne peut être qu'un adoucissement ou qu'un diminutif des impressions qu'elle a données: car vous le savez mieux que moi, il n'est que trop d'usage de flatter les défauts des personnes de son rang.

Les réflexions du bon écuyer étoient sensées; mais comme les difficultés ne font qu'augmenter l'amour dans le cœur de tous les hommes, & sur-tout dans celui des rois, qui n'attendent point à être contredits; celui-ci, dès le lendemain, demanda la princesse en mariage. Comme l'on avoit été instruit de l'indifférence du roi, le triomphe étoit complet pour les charmes de Mutine. La princesse lui fut accordée, mais à deux conditions: la première, que le mariage se feroit dès

le lendemain : la seconde, qu'il ne parleroît point à la princesse qu'elle ne fût sa femme. L'on donna pour cette fois à ce silence, le prétexte du premier vœu qui vint en pensée, & ce vœu fut trouvé par le roi, la preuve d'un cœur véritablement religieux. Ces grandes précautions furent encore l'occasion de fort grands discours que tint l'écuyer, mais ils ne firent pas une plus grande impression que ceux qui les avoient précédés. Le roi finit, après les avoir écoutés, en lui disant : J'ai eu tant de peine à devenir amoureux, je le suis, que diable veux-tu ? Je m'y tiendrai. Le reste du jour se passa comme le lendemain, en bals & en festins. La princesse assista à tout, sans proférer une seule parole, & le premier mot qu'il lui entendit prononcer, ce fut ce oui fatal qui l'attachoit à lui pour toute sa vie. Dès qu'elle fut mariée, elle ne se contraignit plus, & la première journée ne se passa pas sans qu'elle eût fait une distribution d'injures & de sottises très-étouffées à ses dames d'honneur. Enfin, les paroles les plus douces dont elle accompagnoit le service du monde le plus difficile, n'avoient point d'autre caractère que celui de l'humeur & de la brusquerie. Le roi son mari ne fut pas plus exempt que les autres de ces façons de parler ; mais comme il étoit amoureux, & que d'ailleurs il étoit bon homme, il souffrit tout patiemment.

Peu

Peu de jours après leur mariage, les nouveaux mariés prirent le chemin de leur royaume, & Mutine ne fut regrettée de personne dans les états du roi son père. L'accueil que Prudent avoit toujours fait aux étrangers, n'avoit eu pour motif que l'espérance d'un amour pareil à celui que sa fille venoit d'inspirer; & celle d'une passion qui fût assez forte pour faire passer par-dessus la connoissance de l'esprit & du caractère.

Le bon écuyer n'avoit eu que trop de raison dans ses remontrances, & le roi s'en aperçut trop tard. Tout le tems que la nouvelle reine fut en chemin, elle fit éprouver à toute sa suite le désespoir, la douleur & l'impatience; mais quand une fois elle fut arrivée dans son royaume, son humeur & sa méchanceté redoublèrent encore.

Au bout d'un mois de séjour dans ses états; sa réputation fut parfaite; il n'y eut plus qu'une voix pour la regarder comme la plus méchante reine du monde.

Un jour qu'elle monta à cheval, & qu'elle se promenoit dans un bois voisin de son palais, elle aperçut une vieille femme qui marchoit à pied, & qui suivoit le grand chemin; elle étoit simplement vêtue. Cette bonne femme, après lui avoir fait la révérence de son mieux, continua sa route; mais la reine qui ne cherchoit qu'une

occasion pour exhaler son humeur , envoya l'un de ses pages courir après elle , & se la fit amener. Quand elle fut en sa présence , elle lui dit : je te trouve bien impertinente , de ne m'avoir pas fait une révérence plus profonde ? Sais-tu que je suis la reine ? Peux-tu en faut que je ne te fasse donner cent coups d'étrivières. Madame , lui dit la vieille : je n'ai jamais trop su qu'elle étoit la mesure des révérences ; il est assez apparent que je n'ai pas voulu vous manquer. Comment , reprit la reine , elle ose répondre ; qu'on l'attache tout à l'heure à la queue de mon cheval , je vais la mener bon train chez le meilleur maître à danser de la ville , pour lui montrer à me faire la révérence. On exécuta l'ordre de la reine. La vieille crioit miséricorde pendant qu'on l'attachoit ; ce fut en vain qu'elle se vanta de la protection des fées , la reine ne tint pas plus de compte de ce dernier propos que des autres ; j'en fais autant de cas que de toi , lui dit-elle , & quand toi-même tu serois une fée , j'en agirois comme je fais. La vieille se laissa patiemment attacher à la queue du cheval , & quand la reine voulut donner un coup d'éperon , il devint immobile : ce fut inutilement qu'elle redoubla les coups de talon , il étoit devenu cheval de bronze. Les cordes qui attachoient la vieille , se changèrent

en un moment en guirlandes de fleurs , & la vieille elle-même parut tout d'un coup haute de huit pieds. Pour lors regardant Mutine avec des yeux fiers & dédaigneux , elle lui dit : méchante femme , indigne du nom de reine que tu portes , j'ai voulu juger par moi-même si tu méritois la mauvaise réputation que l'on t'a donnée dans le monde. J'en suis convaincue ; tu vas juger si les fées sont aussi peu redoutables que tu viens de le dire. Aussi-tôt la fée Paisible (car c'étoit elle-même) siffla dans les deux doigt de sa main , & l'on vit arriver un charriot tiré par six autruches les plus belles du monde , & dans ce charriot l'on reconnut la fée Grave , plus grave encore que son nom. Elle étoit alors la doyenne des fées , & présidoit aux affaires qui regardoient le corps de la féerie. Son escorte étoit composée d'une douzaine d'autres fées montées sur des dragons à courte queue. Malgré l'étonnement que lui causa l'arrivée des fées , la reine Mutine ne perdit rien de l'air orgueilleux & méchant qui lui étoit si naturel. Quand cette brillante compagnie eut mis pied à terre , la fée paisible leur raconta toute son aventure. La fée Grave qui faisoit sa charge avec beaucoup de sévérité , approuva la conduite de Paisible ; ensuite elle opina pour que la reine fût transformée dans le même métal que son

Ffij

cheval ; mais la fée Paisible ne fut point de cet avis , par une bonté sans exemple. Elle adoucit toutes les voies rigoureuses qui tendoient à la punition de la reine. Enfin grâce à cette bonne fée , elle fut seulement condamnée à devenir son esclave jusqu'à ce qu'elle fût accouchée , car j'avois oublié de dire qu'elle étoit au commencement d'une grossesse. Ce même arrêt qui fut rendu en plein champ , ordonnoit que l'enfant qu'elle mettroit au monde , demeureroit esclave de la fée , en sa place , & qu'après ses couches la reine auroit la liberté de retourner auprès du roi son mari. On eut la politesse de faire signifier au roi l'arrêt qui venoit d'être rendu. Il fut obligé d'y consentir ; mais quand il s'y feroit opposé , qu'eût pu faire le bon prince ?

Après cette justice , les fées retournèrent chacune à leurs affaires , & Paisible attendit un instant son équipage qu'elle avoit envoyé chercher. C'étoit un petit char de Jais de plusieurs couleurs , tiré par six biches blanches comme la neige , parées de houffes de satin vert brodé d'or. D'un coup de sa baguette les habits de la reine furent changés en vêtemens d'esclave. Dans cet équipage on la fit monter sur une mule quinteuse , & ce fut au grand trot qu'elle suivit le char de la fée. Au bout d'une heure de trot , la reine arriva dans la maison de Paisible. Elle étoit , comme

on le peut croire , dans une grande affliction , mais son orgueil l'empêcha de verser une seule larme. La fée l'envoya à la cuisine pour y travailler , après lui avoir donné le nom de Furieuse , celui de Mutine étant trop délicat pour les méchancetés auxquelles elle étoit portée. Furieuse , lui dit la fée Paisible , je vous ai sauvé la vie , & peut-être ma conscience en sera-t-elle chargée ; je ne veux pas vous accabler de travail , à cause de l'enfant dont vous êtes grosse , & qui , comme vous le savez , doit être mon esclave ; je vous retire de la cuisine , & je vous charge du soin de balayer mon appartement , & de celui de ne pas laisser une puce à ma petite chienne Christine. Furieuse comprit aisément qu'il n'y avoit point à appeler d'une telle ordonnance ; elle prit donc le sage parti de s'acquitter exactement de ce dont on l'avoit chargée pendant le tems de sa grossesse. Quand ce tems fut fini , elle accoucha fort heureusement d'une princesse belle comme le jour ; & lorsque sa santé fut rétablie , la fée lui fit un grand sermon sur sa vie passée , lui fit promettre d'être plus sage à l'avenir , & la renvoya au roi son mari.

L'on peut juger par les bontés que la fée Paisible avoit eues pour une si méchante reine , de toutes les attentions qu'elle eut pour la jeune princesse qui lui étoit demeurée entre les mains. Elle

F f iij

en vint jusqu'à l'aimer à la folie, c'est ce qui l'engagea à la faire douer par deux autres fées. Elle fut long-tems en balance sur le choix des deux marraines auxquelles elle prendroit confiance, car elle craignoit que le ressentiment qu'elles avoient toutes contre la mère, ne s'étendit jusques sur la fille. Enfin, elle pensa que les fées Divertissante & Eveillée n'avoient pas naturellement autant d'humeur que les autres. D'abord qu'elle les eut fait avertir, elles arrivèrent dans une berline de fleurs d'Italie, tirée par six bidets gris, dont les crins étoient du plus beau couleur de feu. L'Eveillée étoit habillée de plumes de perroquet, & coiffée en chien fou. Pour la fée Divertissante, elle avoit une robe de peau de caméléon qui la faisoit paroître de toutes les couleurs imaginables. Paisible les reçut l'une & l'autre à merveille, & pour les engager à faire ce qu'elle attendoit d'elles, l'on m'a fort assuré qu'elle les mit (dans le bon soupé qu'elle leur donna) un peu en pointe de vin. Après de si sages précautions, elle leur fit apporter ce bel enfant. Il étoit dans un berceau de cristal de roche; ses langes étoient d'écarlate brodés d'or; mais sa beauté brilloit cent fois plus que son ajustement. La petite princesse sourit devant les fées, & leur fit de petites caresses qui la rendirent si agréable, qu'elles résolurent de la mettre à l'abri, autant qu'elles le pourroient, de la colère de leurs

anciennes. Elles commencèrent par lui donner le nom de Galantine. La fée Paisible leur dit ensuite : vous savez que les châtimens que nous employons le plus ordinairement parmi nous & qui sont le plus en usage , consistent à changer la beauté en laideur, l'esprit en imbécillité , & le plus souvent , d'avoir recours à la métamorphose ; comme il ne nous est pas possible à chacune de douer de plus d'un don , celle que nous voulons obliger , mon avis est qu'une de nous donne à ce bel enfant la beauté , que l'autre lui donne l'esprit , & quant à moi , que je la doue de ne pouvoir jamais changer de forme. Cet avis fut trouvé bon , & s'exécuta sur le champ. Lorsque Galantine eut été douée , les deux fées s'en retournèrent , & Paisible employa tous ses soins à l'éducation de la petite princesse. Jamais soins ne furent employés plus heureusement ; car à quatre ans , sa grace & sa beauté faisoient déjà grand bruit dans le monde. Elle n'en fit que trop ; car cette affaire ayant été rapportée au conseil des fées , Paisible vit un jour arriver dans la cour de son palais la fée Grave montée sur un lion. Elle portoit une robe longue fort ample , & par conséquent fort plissée , dont la couleur étoit bleue céleste. Elle étoit coiffée d'un bonnet quarré de brocard d'or. Paisible la reconnut avec autant d'inquiétude que de chagrin , car son habillement &

sa monture lui prouvoient qu'elle vouloit rendre quelque arrêt ; mais quand elle aperçut que la fée Réveuse la suivoit montée sur une licorne , & qu'elle étoit habillée de maroquin noir doublé de taffetas changeant , & pareillement coiffée d'un bonnet quarré , elle ne douta plus que cette visite n'eût quelque motif bien sérieux. En effet , la fée Grave prenant la parole , lui dit : Je suis fort surprise de la conduite que vous avez tenue à l'égard de Murine ; c'est au nom de tout le corps des fées qu'elle a offensé que je viens vous en faire des reproches. Vous pouvez pardonner vos offenses particulières , mais vous n'avez pas le même droit sur celles qui regardent tout le corps ; cependant , vous l'avez traitée avec douceur & avec bonté pendant tout le tems qu'elle a été chez vous ; ainsi , je viens pour exécuter un ordre équitable , & punir une fille innocente des torts d'une mère coupable. Vous avez voulu qu'elle fût belle & spirituelle , & d'un autre côté vous avez mis obstacle aux métamorphoses , je saurai bien l'empêcher de jouir pendant toute sa vie de ces avantages dont vous l'avez ornée , & que je ne puis lui ôter. Elle ne pourra sortir d'une prison enchantée que je vais lui construire , *qu'elle ne se soit rendue aux desirs d'un amant aimé*. C'est mon affaire d'empêcher que la chose ne puisse arriver. L'enchantement consistoit dans une tour fort

haute & fort large , bâtie de coquillages de toutes les couleurs , au milieu de la mer. Au rez-de-chauffée il y avoit une grande salle pour les bains , où l'on faisoit entrer l'eau quand on le vouloit. Cette salle étoit entourée de gradins & de tablettes sur lesquels on pouvoit se promener à pied sec. Le premier étage composoit l'appartement de la princesse , & c'étoit véritablement une chose magnifique. Le second se distribuoit en plusieurs pièces. Dans l'une , on voyoit une belle bibliothèque ; dans une autre , une garde-robe pleine de linge superbe & d'habits pour tous les âges , plus magnifiques les uns que les autres ; une autre pièce étoit destinée à la musique ; une autre n'étoit remplie que de liqueurs & des vins les plus agréables ; une autre enfin (& c'étoit la plus grande de toutes) ne présentoit à la vue que toutes sortes de confitures seches & liquides , que des dragées , & toutes les pâtisseries imaginables qui , par la force de l'enchantement , devoient toujours demeurer chaudes comme à la sortie du four. L'extrémité de la tour étoit terminée par une plate-forme sur laquelle il y avoit un parterre où les fleurs les plus agréables se renouveloient & se succédoient sans cesse. L'on trouvoit dans ce même jardin un arbre fruitier de chaque espèce , où toutes les fois que l'on cueilloit un fruit , un autre venoit aussi-tôt prendre

la place. Ce beau lieu étoit orné de cabinets de verdure, que l'ombre & les arbustes odoriférans rendoient délicieux, & ces agrémens étoient encore redoublés par le chant de mille oiseaux enchantés. Quand les fées eurent conduit dans la tour, Galantine avec une gouvernante nommée Bonnette, elles remontèrent sur leur baleine; & s'éloignant à une certaine distance de ce grand édifice, la fée Grave, d'un coup de sa baguette fit venir deux mille requins des plus méchans de la mer, & leur ordonna de faire une garde des plus exactes; enfin, de ne laisser approcher aucun homme de la tour, & de mettre en pièces tous ceux qui seroient assez hardis pour en approcher; mais comme les bâtimens ne craignent pas beaucoup les requins, elle fit venir aussi quantité de Rémora, auxquels elle ordonna de se tenir à l'avancée, & d'arrêter indifféremment tous les bâtimens que le hasard ou leur volonté conduiroient vers la tour. La fée Grave se trouva si fatiguée d'avoir fait autant de choses en aussi peu de tems, qu'elle pria Rêveuse de voler au haut de la tour, & de l'enchanter du côté de l'air avec tant d'exactitude, qu'un oiseau même ne pût en approcher. La fée obéit; mais comme elle étoit infiniment distraite, elle se brouilla dans ses cérémonies, & ne laissa pas de faire quelques fautes. Si l'enchantement de l'eau n'avoit pas été plus

régulier que celui-ci, l'honneur de Galantine, dont on étoit si fort occupé, eût été mal assuré par mer.

La bonne gouvernante ne fût occupée que du soin de bien élever Galantine ; & quoiqu'elle regardât tous les talens qu'auroit la princesse comme devant toujours être ignorés, elle ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation, & pour l'otner de tous les talens imaginables. Quand la princesse eut atteint sa douzième année, il parut à sa gouvernante qu'elle étoit un prodige. Toutes les belles qualités qu'elle découvroit dans la princesse, l'affligeoient par les réflexions qu'elle faisoit sur la triste destinée d'une personne aussi aimable. Galantine qui ne savoit pas un mot de ce qui la regardoit, la voyant un jour plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la raison avec tant d'empressement, que Bonnetre lui raconta toute son histoire, & celle de la reine sa mère.

Galantine fut frappée de ce récit comme d'un coup de foudre. Je n'avois point encore, dit-elle, fait de réflexions sur mon état, & je croyois que lorsque je serois grande, je n'habiterois plus la solitude où je me trouve ; mais puisque je suis condamnée à passer toute ma vie dans ce désert, ne vaudroit-il pas autant que je fusse morte. La princesse garda quelques momens le silence après ces tristes plaintes, puis elle ajouta : Vous dites,

ma chère Bonnette , que l'enchantement auquel je suis soumise ne peut finir que lorsque j'aimerai , & que j'en aurai des preuves ; ces deux choses sont-elles donc si difficiles ? Je ne fais ce que c'est , mais je ne vois rien à quoi je ne puisse me résoudre pour sortir d'ici. Bonnette ne pût s'empêcher de rire de la simplicité de Galantine ; ensuite elle lui répondit : Pour aimer , pour en donner des preuves , il faudroit que quelque jeune prince pût entrer ici , qu'il vous aimât , & que vous l'aimassiez , dans le dessein d'en faire votre mari , autrement , ces choses dont vous me parlez , ne doivent point vous arriver ; de plus , vous voyez bien vous-même qu'aucun homme ne peut entrer ici ; ne vous ai-je pas raconté toutes les précautions que l'on a prises , soit du côté de la mer , soit de celui de l'air ? Il faut donc , ma chère Galantine , vous résoudre à passer ici toute votre vie.

Cette conversation fit un grand changement sur l'esprit de la princesse ; tout ce qui l'amusoit auparavant , n'eût plus de charmes pour elle ; son ennui devint excessif , elle passoit ses jours à pleurer & à penser aux moyens de sortir de la tour.

Un jour que la princesse étoit sur son balcon , elle vit sortir de l'eau une figure extraordinaire ; elle appela promptement Bonnette pour la lui faire remarquer ; c'étoit une espèce d'homme

dont le visage étoit bleuâtre, & dont les cheveux mal frisés étoient vert de mer ; il avança du côté de la tour, & les requins ne mettoient aucun obstacle à son dessein. Je crois, dit la gouvernante, que c'est un homme marin ; un homme, dites-vous, s'écria Galantine ; descendons à la porte de la tour, nous le verrons de plus près ; d'abord qu'elles y furent arrivées, cet homme s'arrêta pour regarder la princesse, & fit en la voyant plusieurs signes d'admiration. Il dit plusieurs choses d'une voix fort enrouée ; mais comme il vit que l'on n'entendoit point son langage, il eût recours aux signes. Il tenoit dans sa main un petit panier de jonc rempli de coquillages les plus rares, qu'il présenta à la princesse ; elle le prit, en lui faisant de son côté des signes de remerciement ; mais comme la nuit approchoit, elle se retira, & l'homme marin se plongea dans la mer.

D'abord que Galantine fut arrivée dans son appartement, elle dit à sa gouvernante avec chagrin : Je trouve cet homme effroyable ; pourquoy ces vilains requins qui nous gardent, laissent-ils s'approcher de préférence un homme aussi laid ; car apparemment ils ne ressembleront pas tous à celui-là ? Il s'en faut bien qu'ils lui ressemblent, lui répondit Bonnette. A l'égard de la façon dont les requins ont laissé approcher celui-ci, comme

ils sont habitans du même élément, ils ne se font apparemment point de mal les uns aux autres ; il se peut faire même qu'ils soient ou pères, ou amis.

Quelques jours après cette première aventure, Bonnette & Galantine furent attirées à une des fenêtres de la tour, par une espèce d'harmonie qui leur parut extraordinaire, & qui l'étoit en effet ; c'étoit le même homme marin qu'elles avoient déjà vu, qui toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la tête couverte de roseaux, souffloit de toutes ses forces dans une espèce de conque marine, dont le son approchoit beaucoup de celui de nos anciens cornets à bouquin. La princesse vint encore à la porte de la tour, & reçut avec politesse le corail & les autres curiosités marines qu'il lui présenta. Depuis cette seconde visite, il venoit tous les jours, sous les fenêtres de la princesse, faire des plongeons, des grimaces, ou bien jouer de ce bel instrument dont j'ai déjà parlé. Galantine se contentoit de lui faire quelques révérences de son balcon ; mais elle ne descendoit plus, malgré les prières que l'homme marin lui faisoit par ses signes. Quelques jours après, la princesse le vit arriver avec une autre personne de son espèce, mais d'un sexe différent ; elle étoit coiffée avec beaucoup de goût, & faisoit entendre une voix charmante. Cette augmen-

ration de compagnie engagea Galantine & Bon-
 nesté à descendre à la porte de la tour. Elles furent
 bien surprises de voir que la dame qu'elles voyoient
 pour la première fois, après avoir essayé plusieurs
 langages, leur parlât celui qui leur étoit naturel,
 & qu'elle fît un compliment à Galantine sur sa
 beauté. Elle apperçut que le rez de-chaussée, ou
 la salle des bains, dont j'ai parlé, étoit ouverte,
 & qu'elle étoit remplie d'eau. Voilà, lui dit-elle,
 un lieu fait exprès pour nous recevoir, car il ne
 nous est pas possible de vivre absolument hors
 de notre élément. Elle se plaça comme on se
 place dans une baignoire, & son frère se mit à
 côté d'elle dans la même attitude, car elle étoit
 sœur de l'homme dont nous avons déjà parlé.
 La princesse & sa gouvernante se reposèrent sur
 les marches qui faisoient le tour de la salle. Je
 crois, madame, dit la Sirene, que vous avez
 abandonné le séjour de la terre, parce que vous
 ériez obsédée par une trop grande foule d'amans.
 Si c'est là le sujet de votre retraite, vos inten-
 tions ne seront pas remplies, car mon frère meurt
 déjà d'amour pour vous; & quand les habitans
 de notre grande ville vous auront apperçue, il
 est bien sûr qu'il les aura tous pour rivaux. Le
 frère, dans ce moment, se douta que l'on par-
 loit de lui, il approuva donc de la main & du
 geste; on ne parloit plus de lui, qu'il approu-

voit encore. La sirène lui détailla le chagrin que son frère avoit de ne pouvoir se faire entendre ; se lui fers d'interprète par le moyen des langues que j'ai apprises d'une fée. Vous avez donc aussi des fées parmi vous , dit Galantine ? Elle accompagna cette question d'un grand soupir ; oui madame , nous en avons , lui répondit la sirène. Mais , si je ne me trompe , vous avez reçu quelques chagrins de celles qui habitent la terre ? Du moins , ce soupir qui vient de vous échapper , me donne lieu de le croire. La princesse à laquelle on n'avoit recommandé aucun secret sur ses avantages , ne perdit en ce cas que le plaisir de l'indiscrétion. Elle raconta donc tout ce que Bonnette lui avoit conté à elle-même. Vous êtes à plaindre , lui dit la sirène , quand elle eût achevé de l'instruire ; cependant vos maux ne sont peut-être pas sans remède , mais il est tems de finir une première visite. La princesse charmée de l'espérance dont elle la flattoit , lui fit mille amitiés , & elles se séparèrent en se promettant de se voir très-souvent.

La princesse parut charmée de cette aventure , indépendamment de l'espérance que la Sirène lui avoit donnée. C'étoit beaucoup que d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il lui fût possible de s'entretenir. Nous allons , disoit-elle à sa gouvernante , faire connoissance avec plusieurs de ces marins ,
ils

Ils ne feront peut-être pas tous aussi vilains que le premier que nous avons vu. Enfin, nous ne serons pas éternellement dans la plus profonde solitude. Mon dieu, lui répondait Bonnette, que les jeunes personnes se flattent aisément ! Je vous dis, moi, que j'ai peur de ces gens-là. Mais que dites-vous, ajouta-t-elle, du bel amant dont vous avez fait la conquête ? Que je ne l'aimerais jamais, répondit la princesse, & qu'il me déplait infiniment ; mais enfin, poursuivre-elle, je veux voir si, par le moyen de sa parente la fée Marine, il ne pourra pas me rendre quelque service. Je vous le répète encore, disoit toujours Bonnette ; ces visages dont les couleurs sont bizarres, & ces grandes queues doivent vous faire peur ; mais Galantine plus jeune, étoit par conséquent plus hardie, & moins sage. La Sirène vint la revoir plusieurs fois, & lui parla toujours de l'attaché de son frère ; & la princesse toujours occupée de sa prison, en parloit toujours aussi à la Sirène, qui lui promit à la fin de lui amener au premier jour, la fée Marine, & l'assura qu'elle l'instruira de ce qu'elle auroit à faire. Cette fée vint dès le lendemain avec la Sirène : la princesse la reçut comme sa libératrice. Quelques momens après son arrivée, elle proposa à Galantine de lui faire voir les dedans de la tour, & d'aller faire ensemble un tour dans le pàrtier ; car (avec la

secours de deux béquilles) elle pouvoit se promener & marcher; il lui étoit aisé, attendu son état de fée, de demeurer hors de l'eau tant qu'elle en avoit envie; cependant elle étoit obligée de se mouiller le front de tems en tems. Pour satisfaire à cette nécessité, elle portoit toujours une petite fontaine d'argent pendue à sa ceinture. Galantine accepta la proposition de la fée, & Bonnette demeura dans la salle pour entretenir le reste de la compagnie. Quand elles furent arrivées dans le jardin, ne perdons point de tems, dit-elle à la princesse, voyons un peu si je puis faire quelque chose pour votre service. Galantine lui conta très-exactement toute son histoire; & la fée pour lors prenant la parole, lui dit: je ne puis rien pour vous, ma chère princesse, du côté de la terre, & mon pouvoir ne va point au-delà de mon élément; mais vous avez une ressource pour laquelle je puis vous offrir tous les secours qui dépendent de moi. Si vous voulez faire l'honneur à Gluantin de l'épouser, honneur qu'il désire avec une ardeur infinie, vous pourrez habiter avec nous. Je vous apprendrai en un moment à plonger & à nager tout aussi bien que nous le pouvons faire; j'endurcirai votre peau sans en altérer la blancheur, & je la préparerai de façon que la fraîcheur de l'eau, bien loin de vous incommoder, vous fera même un grand plaisir; mon cousin, ajouta-t-elle, est naturelle-

ment un des bons partis qu'il y ait dans la mer ; & je lui ferai de si grands avantages en faveur de votre alliance, que rien n'égallera votre bonheur. La fée parla avec tant de force, que la princesse fut en balance, & qu'elle demanda quelques jours pour faire ses réflexions. Comme elles se préparoient à retourner joindre la compagnie, elles apperçurent un vaisseau. La princesse n'en avoit jamais vu aussi distinctement que celui-ci, parce qu'aucun n'avoit jamais osé approcher si près de la tour. L'on distinguoit aisément sur le tillac de ce navire, un jeune homme couché sous un pavillon magnifique, qui paroïssoit fort attentif à regarder avec ses lunettes du côté de la tour ; mais l'éloignement empêchoit que l'on ne pût en distinguer davantage. Le vaisseau commençant à s'éloigner, Galantine & la fée retournèrent joindre la compagnie, celle-ci fort contente de sa négociation ; elle assura la princesse en la quittant, qu'elle reviendrait bientôt savoir sa volonté.

Aussi-tôt que la fée fut partie, Galantine conta tout ce qui s'étoit passé à sa gouvernante ; elle fut très-affligée de voir le parti que sa pupille étoit à la veille de prendre ; elle craignoit infiniment d'être obligée de devenir elle-même sur ses vieux jours une vieille Sirène. Pour remédier à tous les inconvéniens qu'elle prévoyoit, voici ce dont elle s'avisa. Comme elle peignoit par-

faitement bien en miniature, elle fit dès le lendemain matin, un portrait qui représentoit un jeune homme dont les cheveux étoient blonds & frisés par grosses boucles; il avoit le plus beau teint du monde, les yeux bleus, & le nez un peu retroussé; enfin elle rassembla tous les traits d'une figure charmante, & l'on verra par la suite qu'il falloit qu'un pouvoir surnaturel l'eût aidée dans un ouvrage qu'elle n'avoit entrepris que pour faire voir à Galantine la différence qu'il y avoit d'un homme à son amant marin, & dans le dessein de la détourner d'un mariage qui n'étoit nullement de son goût. Quand elle présenta son ouvrage, la princesse en fut frappée d'admiration, & lui demanda s'il étoit bien possible qu'il y eût un homme au monde qui ressemblât à ce portrait? Bonnette l'assura que rien n'étoit plus ordinaire, & qu'il y en avoit même encore de plus beaux. J'ai peine à le croire, lui répondit Galantine; mais, hélas! celui-ci ni ses pareils ne peuvent jamais être pour moi, ils ne me verront point, & je ne les verrai de ma vie. Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle; cependant Galantine passa la journée à considérer cette peinture; elle eut l'effet que Bonnette en avoit attendu, elle ruina les affaires de Gluantin qui étoient en assez bon train; mais la gouvernante se repentit d'avoir fait un trop beau portrait, car la princesse perdoit

pour le voir plus long tems , le boire & le manger. Si jamais l'amour qu'un portrait a pu inspirer, a été accompagné de quelque vraisemblance, c'est assurément dans le cas & dans les circonstances de cette histoire.

La fée marine revint peu de jours après la visite dont on a fait le détail, pour savoir quelles étoient les intentions de Galantine; mais cette jeune personne, toute occupée de sa nouvelle passion (car c'étoit du véritable amour qu'elle avoit conçu), ne put se ménager avec prudence. Elle rompit donc brusquement avec la fée; mais ce qui ne fut pas trop bien, c'est qu'elle laissa voir tant de mépris & tant d'aversion pour Gluantin, que la fée Marine, outrée de se refus, quitta la princesse, bien résolue de s'en venger. Cependant la princesse avoit fait une conquête qu'elle ignoroit. Le vaisseau qu'elle avoit vu si proche de son habitation, portoit le plus beau prince du monde; il avoit entendu parler de l'enchantement de la tour, il voulut en avoir approché plus près que personne; il avoit sur son bâtiment des lunettes d'approche excellentes, & si bonnes, qu'en examinant la tour enchantée dans le seul dessein de satisfaire sa curiosité, il aperçut la princesse; & la preuve qu'il la vit bien distinctement, & de la bonté de ses lunettes; c'est qu'il en devint éperdûment amoureux. Il

Gg iij

voulut comme un jeune homme , & comme un nouvel amant, deux choses qui font toujours tout risquer , aller mouiller auprès de la tour , faire mettre sa chaloupe à la mer , & se présenter à tous les dangers que l'Enchantement pouvoit faire courir ; mais tout son équipage l'en empêcha , en se prosternant à ses pieds. Son écuyer, que la peur avoit le plus faisi , ou que les connoissances rendoient plus éclairé , fut aussi le plus éloquent. Vous nous conduisez tous à une mort inévitable , lui dit-il , seigneur , daignez venir mouiller à terre , je vous promets d'aller trouver la fée Commode , elle est ma parente , & m'a toujours fort aimé ; je réponds de son zèle & de son talent ; je suis bien certain qu'elle vous rendra service. Le prince se rendit , quoiqu'avec peine , à tant de bonnes raisons. Il débarqua donc à la côte la plus voisine , & fit partir son écuyer pour aller trouver sa parente , implorer sa protection , & lui demander des secours. Pour lui , il fit dresser une tente sur le bord de la mer ; & toujours la lunette à la main , il regardoit ou la princesse , ou sa prison ; & son imagination qui s'échauffoit , lui retraçoit souvent des choses qui n'avoient de réalité que dans sa tête. Au bout de quelques jours , l'écuyer revint avec la fée Commode ; le prince lui fit des caresses extraordinaires ; l'écuyer l'avoit instruite en chemin de ce dont il s'agissoit. Je vais , dit-elle au

prince, pour ne point perdre de temps, envoyer un pigeon blanc, dans lequel j'ai une confiance infinie pour fonder l'Enchantement; s'il trouve quelque endroit foible, il entrera dans le parterre & dans le jardin qui contournent la tour: je lui ordonne de nous en rapporter quelques fleurs pour preuve qu'il aura pu y parvenir. S'il a pu arriver, je trouverai bien le moyen de vous y introduire. Mais, dit le prince, ne pourrois-je pas, par le moyen de votre pigeon, écrire un mot à la princesse, pour l'instruire de la passion qu'elle m'a inspirée? Vous le pouvez, lui dit Commode; & même je vous en donne le conseil; aussi-tôt le prince écrivit cette lettre.

L E T T R E

DU PRINCE BLONDIN.

A GALANTINE.

Je vous adore, & je suis instruit de votre destinée; si vous voulez, belle princesse, recevoir l'hommage de mon cœur, il n'y a rien que je n'entreprenne pour me rendre le plus heureux de tous les hommes en finissant vos malheurs.

BLONDIN.

Quand ce billet fut écrit, on l'attacha au cou du pigeon, qui n'attendoit que ses dépêches, car il avoit déjà reçu ses ordres. Il prit son vol de

Gg iv

bonne grâce, & partit à titre d'aîles ; mais quand il approcha de la tour, il en sortit un vent impétueux qui le repoussoit avec violence ; il ne fut point rebuté d'un tel obstacle, il fit enfin tant de tours, qu'il trouva l'endroit que la fée Rêveuse avoit mal enchanté ; aussi-tôt il se glissa, & vola dans le parterre pour attendre la princesse, & pour se reposer. La princesse se promenoit ordinairement seule par goût, parce qu'elle avoit une passion dans le cœur ; par nécessité, parce que la gouvernante ne pouvoit plus monter qu'avec beaucoup de peine. D'abord que le pigeon la vit paroître, il fut au-devant d'elle de la façon du monde la plus flatteuse. Galantine le caressa ; & lui voyant un ruban couleur de rose au cou, elle voulut voir de quelle utilité il pouvoit être ; quelle fut sa surprise en voyant le billet ! Elle le lut ; voici quelle fut la réponse dont elle chargea le beau pigeon.

L E T T R E

DE LA PRINCESSE GALANTINE

AU PRINCE BLONDIN.

Vous m'avez vu, & vous m'aimez, dites-vous ; je ne puis vous aimer, ni vous promettre de vous aimer sans vous avoir vu, Envoyez-moi votre portrait par le même courier ; si je vous le renvoie

n'ayez aucune espérance; mais si je le garde, en travaillant pour moi, vous travaillerez pour vous!

GALANTINE.

Elle attachâ cette lettre de la même façon que celle qu'elle venoit de recevoir, & congédia le pigeon, qui n'oublia pas qu'il lui étoit ordonné d'emporter une fleur du parterre; mais comme il n'ignoroit pas les idées vives que les amans attachent souvent aux bagatelles, il en déroba une, qu'il apperçut sur le sein de la princesse, & s'envola. Le retour de cet oiseau causa une si grande joie au prince, que, sans l'inquiétude qu'il avoit encore, il en seroit peut-être devenu fou. Il vouloit faire repartir le pigeon sur-le-champ, & le charger d'un portrait de lui, que, par le plus grand hasard du monde, il avoit dans son équipage; mais la fée lui demanda une heure de repos pour son courrier, que le prince employa à faire ces vers, dont il accompagna son portrait.

Que vous avez touché mon cœur!

Que vous l'ayez rendu sensible!

Hélas! Que ne m'est-il possible

De vous exprimer son ardeur!

Oui, mon bonheur seroit extrême!

Si le charmant objet que j'aime

A la fin ressentoit un peu

Quelqu'étincelle de ce feu!

Je ne perdrois pas l'espérance,
De finir l'enchantement,
Armé d'amour & de constance,
Rien ne rebute un tendre amant.

Le pigeon se mit donc en campagne, chargé de ces vers & du portrait; la princesse n'étoit pas certaine qu'il dût arriver; l'attendoit cependant; elle étoit dans le jardin, & n'avoit rien conté à sa gouvernante de cette dernière aventure; car elle commençoit à ressentir le mystère, & cette réserve que les premiers sentimens inspirent à une jeune personne. Elle prit avec empressement le portrait dont le pigeon étoit chargé, & sa surprise fut infinie, quand en ouvrant la boîte, elle trouva que le portrait du prince Blondin ressembloit parfaitement à celui que Bonnette avoit peint. Par un de ces hasards heureux dont on ne peut rendre compte, la joie de Galantine fut extrême en faisant cette agréable découverte; & pour exprimer d'une manière galante tout ce qu'elle ressentoit elle-même, elle ôta le portrait du prince de la boîte qui le renfermoit, mit à sa place celui qu'elle aimoit le plus de tous ceux que Bonnette avoit peints, & renvoya sur-le-champ le pigeon qui commençoit un peu à se fatiguer, & qui n'auroit pu résister à servir bien long tems des amans dont le commerce étoit aussi vif. Le prince Blondin avoit toujours les yeux

turnés vers la tour dans l'attonnement de son courier. Il vit enfin arriver le bienheureux pigeon ; mais que devint-il quand il reconnut à son cou la même boîte dont il l'avait chargé ? Il en pensa mourir de douleur. La fée, qui ne le quittoit point, le consola de son mieux ; elle prit elle-même cette boîte qu'il ne daignoit seulement pas regarder ; elle l'ouvrit, & lui fit voir combien il avoit tort de s'affliger. Dans un moment il passa dans une extrémité de joie qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de son chagrin. Ne perdons point de tems, lui dit alors Commode ; je ne puis vous rendre heureux qu'en vous changeant en oiseau ; je vous rendrai votre première forme quand il en fera tems. Le prince sans balancer se soumit au déguisement, & à tout ce qui pourroit l'approcher de ce qu'il adoroit. Pour lors la bonne Commode le toucha de sa baguette, & il devint en un instant le plus joli Colibri du monde, qui joignoit aux agrémens que la nature a départis à ce charmant oiseau, celui de parler le plus agréablement du monde. Le pigeon fut encore chargé de le conduire. Galantine fut étonnée de voir un oiseau qu'elle ne connoissoit pas ; mais le voyant arriver avec le pigeon, son cœur fut ému ; & le Colibri en volant à elle, lui dit : bon jour, belle princesse ; elle n'avait jamais entendu parler d'oiseaux ; cette nouveauté redoubla le

480 L'ENCHANTEMENT

plaisir avec lequel elle reçut celui-ci; elle le prit sur son doigt, & tout aussi-tôt il lui dit : baissez, baissez Colibri; elle y consentit avec joie, & lui fit mille carresses. Je laisse à penser si le prince étoit content, & s'il n'étoit pas en même-tems fâché de n'être qu'un Colibri; car les amans sont les seuls dans le monde qui éprouvent les contraires en même tems. Quand la princesse, enchantée de son nouvel oiseau, se fut long-tems promenée avec lui, elle vint se reposer dans un des cabinets de verdure du jardin, & se coucha sur un lit de roses sans épine; elle étoit alors dans le plus aimable négligé; tout ce qui lui étoit arrivé, tout ce que son cœur avoit éprouvé dans le jour, ne lui avoit pas donné le tems de songer seulement qu'il y eût une toilette dans le monde. La chaleur l'avoit engagé à ne point renfermer des beautés que seule elle pouvoit montrer. Elle plaça Colibri dans son sein, & commençoit à se livrer aux charmes d'un doux sommeil, lorsque Commode trouva bien le moyen de la réveiller en rendant au prince sa première forme; ce qui s'exécuta si promptement, qu'en ouvrant les yeux, elle se trouva dans les bras d'un amant qu'elle aimoit.

L'étonnement, l'agitation du cœur, l'ignorance même dans laquelle elle avoit vécu, & le premier embarras de cette espèce, n'étoient

guères capables de la défendre contre l'amant le plus tendre : aussi l'enchantement fut-il détruit. Dans ce moment la tour fut agitée, elle trembla, & commençoit même à s'entr'ouvrir ; Bonnette allarmée, & qui étoit dans l'appartement d'en bas, monta sur la terrasse, pour périr du moins auprès de la princesse. Les secousses violentes dont la tour étoit agitée, redoubloient à chaque moment ; mais quand elle arriva sur le haut de la tour, & qu'elle la vit penchée & prête à s'écrouler dans la mer, elle s'évanouit au moment que les deux fées Paisible & Commode arrivèrent dans un char de glace de Venise, tiré par six des plus gros aigles. Sauvez - vous promptement, dirent - elles aux deux amans, cette tour va tomber, & vous périrez avec elle. Ils montèrent dans le char des fées, sans avoir le tems de leur faire le moindre compliment. Le prince eut cependant celui de jeter la gouvernante, toute évanouie qu'elle étoit, dans le fond de la voiture. A peine commencèrent-ils à s'élever dans l'air, que la tour s'abîma avec un bruit effroyable ; car la fée Marine, Gluantin & ses amis étoient ceux qui, pour se venger de la princesse, avoient fappé les fondemens de la tour. La fée Marine, voyant que le secours des fées s'opposoit à ses desseins, voulut voir si, par une guerre ouverte, elle ne pourroit pas s'emparer de Galantine. Elle

forma tout d'un coup une grande voiture d'exhalaisons, dans laquelle elle se plaça avec toute sa famille, & la remplit d'huîtres à l'écaille, de rochers, de pierres, & d'autres bagatelles de cette espèce. Avec cette voiture & ces munitions, elle se fit conduire par un grand vent du côté de la terre, & coupa le chemin à la voiture de glace. La fée Marine fit plus, elle ordonna à tout ce qui se trouva à dix lieues à la ronde, de canards sauvages, de macreuses, & autres oiseaux dépendans de la mer, de venir obscurcir l'air, & s'opposer au débarquement des fées : ce qui fut exécuté avec un mazillement insupportable. Nos deux amans se crurent perdus. Comme ils étoient dans le goût de détruire des enchantemens, ils auroient encore bien volontiers pris des mesures contre celui-ci ; mais les fées ne le jugèrent pas à propos. Commode tira du coffre de la voiture une grande quantité de pétards & de fusées qu'elle avoit apportés, dans le dessein de faire apparemment un petit feu d'artifice. Quoi qu'il en soit, elle s'en servit utilement ; car elle en jeta un si grand nombre contre cette importune volatile, qu'elle fut obligée de s'écarter. Alors le chariot ennemi mit sa dernière ressource en œuvre. Tous les marins ne doutèrent point qu'avec les pierres & les huîtres, ils n'eussent bientôt abîmé & mis en pièces le char de glaces. Le projet n'étoit point

mauvais, il est même, à présumer, qu'il auroit eu tout l'effet qu'il en attendoit; mais la fée Païssible tira de sa poche un miroir ardent qu'elle portoit toujours avec elle. Il faut être de bonne foi, je n'ai jamais trop su pour quel dessein elle s'étoit chargée de cet ustensile. Elle plaça son miroir de manière qu'elle chauffa ses ennemis d'une façon qui leur étoit aussi importune qu'incommode. Ils jetèrent des cris épouvantables; & les exhalaisons s'étant fondées dans le moment, toute la famille Marine, & la fée elle-même, furent précipités pêle-mêle dans la mer. Nos fées victorieuses continuèrent leur chemin dans le dessein d'arriver dans les états de la reine Mutine. Ils trouvèrent qu'elle ne vivoit plus; elle avoit voulu mourir par la crainte d'une nouvelle punition, mourir par raison contraindre la dureté de son caractère; elle avoit pour cet effet tant avalé de méchancetés & de noirceurs; elle s'étoit si prodigieusement contrainte, qu'après avoir eu plusieurs grandes maladies, elle avoit à la fin succombé; il y avoit même déjà quelques années. Le bon roi qui l'avoit épousée, goûta bien aisément les douceurs du veuvage; & quoiqu'il n'eût point eu d'autres enfans que la fille qu'il n'espéroit pas de revoir, rien dans le monde n'auroit pu l'engager à se remarier une seconde fois. Il gouvernoit ses états fort paisiblement; & le bon roi Prudent, le

484 L'ENCHANTEMENT IMPOSSIBLE

grand père de Galantine, venoit d'arriver chez lui, malgré son grand âge, dans le dessein de passer les vacances avec lui. Quelle joie ces bons princes éprouvèrent-ils ! Elle se communiqua à toute leur cour, en voyant arriver les fées qui ramenoient une princesse charmante, la fille de leur roi. L'on ordonna que les noces des deux amans seroient célébrées dès le lendemain. On dépêcha dans le moment même des courriers de tous les côtés pour prier les fées de vouloir bien les honorer de leur présence. On n'oublia pas, comme l'on peut croire, de prier la fée Grave. Elles arrivèrent, en effet, de toutes parts. Les fêtes, les bals, les tournois, les grands festins continuèrent très-long tems. On fit la guerre, en même tems que beaucoup de remerciemens, à la fée Rêveuse, des fautes qu'elle avoit commises dans son enchantement. Elle en fut quitte pour dire que les amans étoient toujours plus adroits, que les enchantemens n'étoient pas exacts, & qu'il n'étoit pas possible qu'il s'en trouvât pour eux.

J'oubliois de dire que la gouvernante revint de son évanouissement, lorsqu'elle fut arrivée au palais. Enfin tout le monde fut content ; & les fées ayant pris part pendant plusieurs jours à la joie publique, retournèrent à leurs affaires, ou bien à d'autres plaisirs. Nos amans s'aimèrent toujours, & furent les plus heureux princes de la terre.

LA

LA PRINCESSE
MINUTIE
ET LE ROI
FLORIDOR.
C O N T E.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui moururent assez jeunes, & qui laissèrent un fort beau royaume à la princesse leur fille unique, qui n'avoit alors tout au plus que treize ans. Elle s'imagina qu'elle savoit régner, & tous ses bons sujets se le persuaderent aussi, sans trop savoir pourquoi; cependant c'est une profession qui ne laisse pas d'avoir sa difficulté.

Le roi & la reine eurent du moins en mourant la consolation de laisser la princesse leur fille sous la protection d'une fée de leurs amies. Elle s'appeloit Mirdandenne : c'étoit une très-bonne

Tome XXIV.

Hh

femme; mais elle joignoit au défaut de se laisser prévenir, celui de n'en jamais revenir. Quant à la petite reine, elle étoit si petite, qu'on l'avoit appelée Minutie.

Voilà donc ce beau Royaume gouverné par la prévention & par la minutie. Jamais la princesse n'avoit été corrigée du goût qu'elle témoignoit pour les bagatelles; ce fut pour elle qu'elle inventa ces petites étrennes, tous ces colifichets, qui depuis nous ont accablés.

Cette princesse signala la grandeur de ses idées, par un trait que je choisis entre mille. Elle ne voulut pas garder pour général de ses armées, & même elle exila de sa cour un vieillard recommandable par les services qu'il avoit rendus à l'état. Et pourquoi? Parce qu'il étoit venu chez elle avec un chapeau bordé d'argent, dans le même tems qu'il portoit un habit galonné d'or. Elle trouva qu'un homme capable d'une telle négligence à la cour, seroit aussi très-capable, par la même raison, de se laisser surprendre par l'ennemi. Le discernement qu'elle se flatta d'avoir montré dans cette occasion, & la solidité que la fée trouvoit dans ses plus petites idées, auroient dérangé une tête bien plus forte.

Assez près de ce grand pays il y avoit un petit royaume, mais si petit, que je ne fais à quoi le comparer. Une reine mère l'avoit long-tems

gouverné au nom du prince Floridor ; mais cette bonne reine mourut. Floridor, le fils le plus tendre que l'on ait connu, ressentit vivement cette perte, & conserva toujours la reconnoissance des obligations qu'il lui avoit. Une des plus grandes étoit une éducation parfaite, la plus dure du côté du corps, ce qui l'avoit rendu aussi robuste que dispos ; & la plus douce du côté de l'esprit, ce qui lui en avoit donné les agrémens & la solidité. Ce jeune prince étoit beau & bien fait. Il gouvernoit sagement, sans abuser d'une autorité despotique. Ses desirs étoient réglés ; en un mot, il eût été un particulier aimable. Ses sujets l'adoroient, & les étrangers qui passaient à sa cour, convenoient qu'il eût fait le bonheur du plus grand des empires : mais ce que l'on ignore, c'est qu'il devoit à une Fourmi charmante un aussi grand nombre d'avantages. Elle s'étoit attachée à lui dès son enfance. A la mort de la reine, la bonne Fourmi fut la seule consolation à laquelle il pût avoir recours. Il ne faisoit aucune démarche sans aller auparavant consulter la Fourmi dans un bois des jardins du palais qu'elle avoit choisi pour sa résidence. Souvent il abandonnoit sa cour & les plaisirs pour aller chercher sa conversation. Aucune saison ne l'empêchoit de paroître à ses yeux, & quelque rigoureux que pût être l'hiver, elle sortoit toujours de la fourmil-

lière la mieux réglée qui fût à cent lieues à la ronde. Elle lui donnoit des conseils aussi remplis de prudence que de sagesse. L'on conçoit aisément que la jolie Fourmi dont nous parlons, étoit une fée; son histoire arrivée il y a plus de sept mille ans, se trouve rapportée l'an vingt-deux mille du monde, à la page quatre cents foixante du volume de cette année. Il eût donc été aisé à la Fourmi de donner au roi qu'elle aimoit, quelques royaumes; les fées en disposent à leur fantaisie: mais la Fourmi étoit prudente; & la prudence conduit toujours à la justice. Ce n'est pas qu'elle ne souhaitât avec ardeur l'avancement de Floridor; mais elle vouloit qu'il n'employât pour l'obtenir que des moyens qui pussent flatter la véritable gloire qu'elle avoit imprimée dans son cœur. La Fourmi est naturellement patiente; elle attendit donc les occasions de mettre dans tout leur jour, les vertus de son élève. La conduite de Minutie, & la prévention de Mirandenne, lui en fournirent bientôt les moyens. L'on apprit que le feu de la révolte s'étoit allumé dans le grand royaume de Minutie. Quand cette nouvelle eut été confirmée par toutes les gazettes, la bonne fée Fourmi voulut que le roi Floridor partît avec un simple écuyer pour aller secourir la reine sa voisine. Elle le rassura sur le gouvernement de ses états pendant son absence, en lui

promettant de ne les point abandonner. Elle ne lui donna en partant qu'un franc coquilleau, un petit coiteau, que l'on appelle communément une Jambette, & une coquille de noix. Les présents que je vous fais, lui dit-elle, vous paroissent médiocres; mais soyez tranquille avec eux, ils vous serviront au besoin, & j'espère que vous vous en moquez bien. Il lui promit sans peine une confiance qu'elle avoit bien méritée dans son esprit; & quand il lui eut fait de tendres adieux, il se mit en chemin, regretté de tout son petit peuple, comme s'il eût été de frère, le fils, ou l'amour de chacun de ses sujets. Il arriva dans la capitale des états de Miranie; il la trouva toute en trémeur, parce que l'on venoit d'apprendre qu'un roi voisin s'avançoit à grandes journées, suivi d'une des plus terribles armées. Il venoit à dessein de s'emparer du royaume. Floridor apprit que la reine s'étoit retirée dans une maison délicate qu'elle avoit auprès de la capitale, où tous les colifichers brilloient de l'éclat. Cette retraite avoit cependant un motif; elle vouloit méditer bien sérieusement, & décider sans être interrompue, si les troupes que la fée avoit ordonné qu'on levât pour s'opposer à l'usurpateur, porteroient ou des cocardes bleues ou des cocardes rouges. Cependant la reine avoit alors vingt ans. Le roi Floridor s'étant

H h i j

informé du chemin qui conduisoit à cette maison de campagne, y courut avec empressement. Sa belle figure prévint Mirdandenne en sa faveur. Le compliment qu'il fit à la reine & à elle, ne fit qu'augmenter la bonne opinion que son abord avoit inspirée, & les offres de ses services furent d'autant mieux reçues, que l'état étoit dans une situation fort embarrassante. Minutie parut charmer à Floridor. Dès ce moment le roi en devint éperdument amoureux; pour lors le zèle & cette vivacité toujours inséparables de l'amour, éclata dans ses discours & dans ses actions, comme il brilla dans ses yeux, & ce fut avec un soin extrême qu'il se mit au fait de la situation présente des affaires. Il voulut avoir recours au pouvoir de la féerie; mais l'aveugle prévention de Mirdandenne l'avoit engagée depuis long-tems à donner sa baguette à Minutie, dans le dessein de la divertir, & cette princesse en avoit fait un usage si prodigieux, qu'elle étoit usée, & qu'elle n'avoit plus de force ni de vertu, sur-tout pour les choses sérieuses. Floridor alla dans la capitale; mais il ne trouva ni fortifications, ni munitions.

Cependant l'usurpateur approchoit de plus en plus; Floridor ne vit qu'un rival dans la personne du roi ennemi; & ne trouvant aucune ressource, il fut obligé de proposer à la reine le parti de la fuite, en lui offrant fièrement un asile dans ses

états. La prudence lui conseilloit alors un parti que son courage démentoit, mais il s'agissoit de sauver une princesse malheureuse ; cependant il ne fit cette proposition qu'aux conditions de revenir lui-même s'exposer à tous les dangers, & faire tous ses efforts pour rendre à la reine un trône qui lui appartenoit aussi légitimement, tout aussi-tôt qu'il auroit mis sa personne en sûreté dans son petit royaume. Mirdandenne convaincue par tout ce que le roi lui représenta, accepta la proposition du prince, & la reine ne consentit au départ, que lorsqu'on lui eût promis que le cheval dont elle devoit se servir pendant le voyage, auroit un harnois couleur de rose, & que Floridor ne lui eût fait présent du moineau que la fée lui avoit donné en partant. L'oiseau fut bientôt donné ; mais quoique le départ pressât, il fallut attendre que l'on eût fait venir de la ville un harnois de cheval, tel que la reine le désiroit ; il vint enfin, & Floridor & Minutie sans autre suite que Mirdandenne, prirent la route des états du roi. Floridor étoit enchanté de conduire Minutie chez lui, & d'imaginer qu'il étoit utile à ce qu'il adoroit ; être amoureux & voyageur, ce sont des choses qui souvent en font beaucoup dire ; Floridor en annonçant la petitesse de ses états, dont il rougissoit quelquefois, ne put se taire des obligations qu'il avoit à la bonne Four-

Hhiv

mi; cependant en venant au détail de son départ, la noix, le petit couteau & le moineau, parurent à la reine des présens fort singuliers. Elle eut envie de voir la noix, le roi la lui donna sans peine; d'abord qu'elle fut entre ses mains, elle s'écria : bons dieux, qu'est-ce que j'entends; elle prêta l'oreille avec plus d'attention, & pour lors elle dit avec une surprise mêlée de curiosité : j'entends (mais distinctement) des petites voix d'hommes, des hennissemens de chevaux, des trompettes, enfin un murmure fort singulier; voilà la plus jolie chose du monde, continuait-elle; dans le tems que le prince étoit occupé lui-même de ce qui faisoit l'amusement de ce qu'il aimoit, il aperçut les coureurs de l'armée des révoltés, prêts à les joindre, & par conséquent prêts à les arrêter; pour lors dans ce péril, par un mouvement machinal, il cassa la noix, & il en vit sortir trente mille hommes effectifs, tant cavalerie, infanterie, que dragons, avec l'artillerie & les munitions nécessaires. Il se mit à leur tête; & faisant face à l'ennemi, il fit (sans jamais se laisser entamer) la plus belle retraite du monde; il s'empara par ce moyen des montagnes qui se trouvoient sur son passage, & sauva la reine des mains de ses sujets révoltés. Après cette belle manœuvre de guerre, qui ne laissa pas d'être fatigante, & l'alarme du danger que la reine

avoit coutu , ils se reposèrent quelques jours sur la montagne ; mais comme tout le pays étoit en armes , en avançant pour continuer leur route , ils apperçurent une autre armée bien plus nombreuse que celle qu'ils avoient évitée , & qu'ils ne pouvoient attaquer sans témérité. Dans cette cruelle situation , la reine lui demanda le petit couteau que la fourmi lui avoit donné , pour s'en servir à quelque bagatelle dont elle s'amusoit ; mais trouvant qu'il ne coupoit pas à sa fantaisie , elle le jeta , en disant : voilà un plaisant couteau ; aussitôt qu'il eut touché la terre , il fit un trou très-considérable ; le roi fut frappé du talent de sa Jambette , & sur le champ traça tout au tour de la montagne des retranchemens profonds qui la rendoient imprenable ; quand cette opération fut faite , & qui ne l'occupa que le tems nécessaire pour en faire le tour , le moineau dont il avoit fait présent à Minutie , prenant son vol , saisit le sommet de la montagne ; & battant des ailes , s'écria d'une voix terrible : laissez-moi faire , vous allez voir beau jeu ; sortez tous de dessus la montagne , marchez à l'ennemi , & ne vous embarrassez de rien. Il fut obéi sur le champ , & le moineau enleva la montagne tout aussi facilement qu'il auroit fait un brin de paille , & parcourant les airs , il la laissa tomber sur l'armée ennemie , dont il écrasa , sans doute , une grande partie ; le

reste prit la fuite, & laissa le passage libre. Le prince qui n'étoit occupé que du désir de voir la reine en sûreté, souhaita de pouvoir se livrer à la vitesse de ses chevaux; mais comme une marche d'armée conduit nécessairement à la lenteur, il eût bien voulu qu'elle se trouvât rentrée dans sa coquille; à peine en eût-il formé le souhait, qu'en effet elle s'y trouva renfermée; il la remit dans sa poche, ils arrivèrent dans le petit royaume, où la bonne Fourmi les reçut avec toutes les marques de la pure amitié.

Quand Floridor eut donné tous ses soins pour que Minutie fût à son aise, & qu'elle ne manquât de rien dans son palais, il ne songea plus qu'à son départ, d'autant plus aisément, que l'amitié de la bonne Fourmi le rassuroit sur tout ce qui pouvoit regarder la reine. Pendant le voyage qu'il venoit de faire, & le peu de tems qu'il avoit passé dans ses états, il eut la liberté de faire à Minutie l'aveu d'un amour qu'elle eut la douceur de se laisser persuader; enfin il fallut se séparer, leur adieu fut tendre, & Floridor partit sans aucun secours que celui d'une lettre de Minutie, adressée à tous ses bons & fidèles sujets, par laquelle elle leur demandoit d'obéir au roi Floridor en tout ce qu'il leur ordonneroit.

La bonne Fourmi ne lui donna ni la noix, ni le petit couteau qui lui avoient été remis à son

retour ; la reine voulut seulement qu'il reçût de ses mains le moineau qu'il lui avoit donné , en le priant de le porter toujours sur lui , aussi bien qu'une écharpe de nœmpareille qu'elle avoit fait elle-même. Le roi suivit exactement la même route qu'il avoit tenue pour conduire la reine , non seulement parce que les amans sont touchés de revoir les lieux embellis par ce qu'ils aiment , mais encore parce que c'étoit le chemin le plus court. Lorsqu'il fut auprès de la montagne transplantée , le moineau s'élevant dans les airs , partit pour la prendre avec la même facilité que celle qu'il avoit employée quelques jours auparavant , & la reporta dans le même endroit qu'elle habitoit auparavant. Le moineau faisant usage de la terrible voix dont il savoit se servir quand il le vouloit , dit à tous ceux qui s'étoient trouvés enfermés sous la montagne : *soyez fidèles à Minutie , faites ce que le roi Floridor vous commandera de sa part , & pour lors ce singulier moineau disparut ; la montagne étoit creusée ; ainsi tous ceux qui se trouvèrent pris , étoient comme sous une cloche ; il ne leur manqua rien pendant le tems qu'ils y furent renfermés ; tous les soldats & les officiers qui revoyoient le jour avec un si grand plaisir , frappés de ce qu'ils venoient d'entendre , coururent en foule au-devant de Floridor , dont la belle figure étoit intéressante ; & le regardant*

comme un dieu, ils le voulurent adorer. Le roi touché de leur obéissance & du nouveau serment de fidélité qu'ils jurèrent entre ses mains, pour leur légitime reine, reçut leurs respects, & leur adoration, après leur avoir montré la lettre dont il étoit chargé. Il fit la revue de cette armée, il en choisit cinquante mille des plus beaux, & de ceux dont la bonne volonté fait toujours réussir les projets des généraux. Il établit dans sa nouvelle armée une discipline très-exacte dont il étoit l'auteur & l'exemple, & ce fut avec ces troupes qu'il rendit invincibles, qu'il défit les troupes innombrables d'un usurpateur qu'il tua lui-même dans un des derniers combats. Sa mort rendit à Minutie un royaume qu'elle avoit absolument perdu.

Floridor parcourut toutes les provinces de ce grand état, & rétablit l'autorité de Minutie qu'il vint retrouver.

Mais quel changement ne trouve-t-il point dans le caractère & dans l'esprit de cette jolie reine ? Les conseils de la bonne Fourmi, & plus que tout, l'amour & l'envie de plaire, & d'être digne de Floridor, l'avoient corrigée. Elle fut honteuse d'avoir toujours fait de petites choses avec de grands secours, pendant que son amant en avoit fait de si grandes avec de si petits. Ils se marièrent & vécurent heureux.

LA BELLE
HERMINE
ET
LE PRINCE
COLIBRI,
CONTE (1).

IL étoit une fois un roi que l'on avoit fort mal élevé, ce qui surprenoit tout le monde, car la mauvaise éducation n'étoit pas autrefois si commune ; jamais on n'avoit osé le contredire ; en un mot, on avoit si bien fait, que je ne crois pas qu'il fût lire : aussi, tous ses sujets se moquoient de lui, comme on fera toujours de tous ceux qui ne voudront rien apprendre. Un roi si fort igno-

(1) Ce conte n'est qu'un fragment, on ne sait pourquoi l'auteur ne l'a pas achevé.

rant n'auroit certainement pas gardé long-tems son royaume, si les fées ne l'avoient protégé ; il est vrai cependant qu'il faisoit le bonheur de ses sujets autant qu'il le pouvoit ; & comme il aimoit beaucoup les plaisirs, il leur donnoit continuellement des fêtes qui les consoloient de la perte des provinces qu'il cédoit à ses voisins, plutôt que d'avoir la moindre guerre. Il avoit été marié fort jeune avec une fort belle princesse qui mourut très-peu de tems après, & qui le laissa père d'une fille belle comme le plus beau jour, & que l'on connoît dans l'histoire sous le nom de belle Hermine.

A peine avoit-elle sept ans, qu'on admiroit sa taille, ses graces & sa beauté ; elle ne passoit point dans les salles du palais, que tout le monde ne s'écriât, malgré le respect qu'on lui devoit : Qu'elle est belle, qu'elle a de graces ; mais la princesse, loin d'en devenir plus fière, n'en étoit que plus douce & plus honnête. La vénérable Anémone, qui étoit une fée du premier ordre, ayant entendu parler d'une semblable merveille, voulut en juger par elle-même ; elle prit la figure d'une bonne petite vieille qui marchoit avec beaucoup de peine, appuyée sur un gros bâton d'Épine, & vint au grand puits du palais attendre la princesse, qui devoit passer auprès en venant de la laiterie ; elle portoit un petit pot rempli de la

meilleure crème du monde , qu'elle avoit été chercher pour son déjeûné. Elle apperçut cette bonne vieille qui sembloit désirer de l'eau , mais qui n'osoit s'exposer à remuer seulement la chaîne & le seau pour en tirer. La princesse démêla l'embarras de cette pauvre femme ; & s'approchant d'elle , elle lui dit : Je voudrois pouvoir vous aider , ma bonne mère ; nous ne serions pas assez fortes toutes deux pour tirer de l'eau , n'est-ce pas ? Hélas ! non , mademoiselle , répondit la vieille ; attendez un moment , reprit la princesse , & je vais vous envoyer quelqu'un pour vous aider ; mais il est bien matin , je ne trouverai personne ; je crois qu'il n'est encore que midi , & les valets ne se leveront pas avant deux heures. Hélas ! mademoiselle , continua la vieille , je me meurs de soif ; tenez , lui dit la belle Hermine , buvez ceci ; pour lors elle lui donna son petit pot , je crois que cela vous fera plus de bien , c'est le dessus de toutes les terrines de la laiterie du roi ; la vieille l'accepta , en disant : *Qui ne peut voir souffrir , mérite d'être heureux* ; & pour lors , reprenant sa première figure , elle parut aux yeux de la princesse. Anenome dans tout son naturel , ne fit point de peur à la princesse en changeant de figure. Je veux , dit Anemone , avoir soin de vous ; mais comme vous êtes environnée de fées qui ne m'aiment point , priez le roi de

mettre auprès de vous la première petite paysanne qui vous paroîtra jolie ; ne vous embarrassez pas d'autre chose , reprenez votre crème , & ne parlez de ceci à personne. Anemone disparut aussi-tôt , & laissa la princesse fort étonnée. Le palais du roi étoit magnifique ; & toutes les recherches dont il étoit rempli , étoient en plus grand nombre que celles qu'inspire la volupté. Celle-ci est fondée sur les besoins , au lieu que la mollesse les prévient sans cesse. On ne pouvoit sentir un repos qui n'avoit jamais eu besoin de désirer ; on en étoit venu au point de regarder la vivacité de la conversation , comme une des fatigues du corps. On y murmuroit continuellement contre les saisons , & mille esclaves réparoient sans cesse , avec une peine extrême , l'inconvénient que l'on reprochoit au tems. Les mêmes délicatesses régnoient dans les repas ; la faim étoit toujours prévenue ; en un mot , une éternelle société régnoit sur tout. Parmi les fêtes qui se donnoient continuellement , celle des *foibles* étoit la plus considérable ; on n'avoit rien négligé pour la rendre solennelle , & le peuple s'étoit aisément persuadé qu'il étoit bien plus doux de les adorer que de s'en garantir. Les prêtres même y trouvoient leur avantage ; c'étoit le jour qu'on la célébroit qu'Anemone avoit fait connoissance avec la belle Hermine. Le soir (car

ou

on ne connoissoit point le matin) on se faisoit porter couché sur un lit; beaucoup de gens étoient même entre deux draps, & l'on venoit faire ses prières dans le temple dédié à tous les dieux, ou plutôt à tous les goûts, car les foiblesses sont générales; mais dans la crainte d'offenser celle de quelqu'un, on ne faisoit aucun sacrifice, & l'on ne brûloit aucun parfum pour ménager avec grand soin les vapeurs, maladie très-commune dans ce pays. La belle Hermine, en suivant sur son petit lit le grand lit du monarque son père, aperçut une petite paysanne qui regardoit passer la cour avec la curiosité que peut donner une nouveauté magnifique & singulière. Elle fit signe que l'on l'arrêtât: car en ce lieu, on ne donnoit aucun ordre que par signe. Le lit de la princesse s'arrêta donc, elle considéra cette petite fille avec attention, & quelques regards modestes & spirituels lui persuadèrent aisément qu'elle étoit l'objet de sa recherche. Elle lui demanda son nom, & fut qu'elle s'appeloit Birette. Elle voulut la faire mettre sur son lit; mais la petite fille l'assura que pour recevoir ses ordres, elle feroit un chemin plus considérable; en effet, la distance n'étoit pas grande, & l'on portoit très-lentement, dans la crainte de fatiguer ceux qui étoient dans les lits. Birette suivit donc la princesse; & paroissant à la cérémonie dans le lieu le plus éminent, elle fut

remarquée de tout le monde. Le roi lui même envoya pour s'en informer, & la princesse lui fit dire que cette petite fille qu'elle avoit trouvée en chemin lui avoit plu, & qu'elle le prioit de la lui donner auprès d'elle. Ce prince y consentit, & dit : Puisque la princesse l'aime, qu'on la rende heureuse, & qu'on la mette bien à son aise ; on détacha sur le champ quelques porteurs du relais du roi, pour aller chercher un lit dans la sacristie, qu'ils apportèrent aussi-tôt à Birette ; mais elle le refusa, ce qui fut blâmé de tout le monde, & l'on se disoit : Voyez ce que c'est que les gens de la campagne, ils ne veulent pas se coucher dans le temple ; d'autres cherchoient à l'excuser. Comment voulez-vous, disoient-ils, qu'elle sache sa religion, & qu'elle connoisse ses commodités, la pauvre fille ne s'est peut-être jamais couchée que la nuit, & mille autres propos de cette espèce. Le service commença, il consistoit en une musique tendre & voluptueuse : les paroles célébroient le repos ; on y chantoit encore que la mort étoit un repos qui leur seroit plus ou moins assuré, selon qu'ils l'auroient obtenu dans ce monde ; & pour ne point se fatiguer l'esprit par des idées désagréables, on ne faisoit aucune mention de la peine & du travail. Après la cérémonie, tout le monde pénétré de la mélodie de cette hymne, se fit porter chez soi ; le peuple que l'on plaignoit de

ne pouvoir jouir d'une pareille commodité, trouver des lits dans le temple sur lesquels il assistoit aux prières, l'attitude la plus commode étant en ce pays la plus dévote. Le roi fit venir Birette à son retour ; il en fut très-content, quoiqu'elle lui dit plusieurs choses qui lui donnèrent la peine d'écrire, qu'il supporta avec bonté ; cet aimable enfant employa le tour simple & naïf pour conduire la belle Hermine à des réflexions, pour lui faire sentir au milieu des objets les plus séduisants, les erreurs de ce royaume, & les préventions dans lesquelles il étoit plongé. Elle faisoit remarquer à la princesse tous les ridicules de sa cour & du gouvernement ; & feignant de trouver tout nouveau, elle avoit un prétexte suffisant pour faire passer sur le compte de son ignorance, les critiques de tout ce qu'on lui faisoit remarquer. Elle supposa même que son père avoit beaucoup voyagé ; & racontant ce qu'elle lui avoit entendu dire, elle ne citoit que la vertu, la valeur & la générosité. De semblables discours paroissoient ridicules & barbares à tous les courtisans. Un de ceux qui avoit le plus d'esprit dit au roi, un jour que Birette avoit prononcé le mot de guerre, & qu'il se l'étoit fait expliquer : jamais il n'y a rien eu, poursuivit-il, de plus opposé à la raison & à l'humanité. La valeur n'est qu'une brutalité contraire à l'envie de se conserver. On veut en

vain lui donner le nom de vertu , car les mêmes hommes qui l'admettent & qui la révèrent , sont obligés de dire qu'elle doit être accompagnée de la générosité qui veut , par exemple , que l'on pardonne à son ennemi , & que , par exemple , on ne le tue point à terre ; n'est-il pas plus simple de n'avoir point d'ennemi , & de n'avoir aucune envie de détruire son semblable ? Pourquoi ne pas commencer par être généreux , sans faire usage de la valeur ? C'est ce que nous faisons dans les états de notre grand monarque. Les canons , par exemple , & l'usage pervers de la poudre , inventés pour la destruction des hommes , ne nous servent à nous , que pour notre amusement & notre satisfaction ; nous en faisons des fusées , les feux d'artifices embellissent nos fêtes & nos nuits , & nos canons ne sont jamais chargés que d'une composition d'ambre & de canelle , que l'on tire tous les jours plusieurs fois , dans le dessein de parfumer l'air que nous respirons. On disoit tous les jours devant ce prince mille autres choses inutiles à rapporter , mais toujours dans le même goût , qui faisoit la critique de Birette. Elle auroit aisément trouvé de quoi répondre à des propos si misérables , mais elle n'étoit occupée que de la belle Hermine ; & contente des lumières de son esprit , elle y semoit les principes de toutes les vertus héroïques. Quand elle

la trouva suffisamment persuadée de beaucoup d'idées justes , elle jugea qu'il étoit tems de lui faire voir des pays dans lesquels elle pourroit voir , pratiquer , & faire cas des choses qu'elle lui avoit vantées , & sur-tout , l'éloigner des objets qu'elle avoit devant les yeux ; elle espéroit en même tems prévenir les dangers de l'amour par un choix si bon , qu'il pût être éternel. Elle désiroit qu'il pût tomber sur un petit prince dont elle avoit protégé toute la famille , & qui se nommoit Colibri. Ses bonnes qualités le rendoient digne d'une aussi belle princesse ; mais il falloit que l'amour s'en mêlât , car tout le pouvoir des fées ne peut ni le faire naître , ni le faire cesser. Birette fit consentir la belle Hermine à quitter la cour du roi son père ; & la faisant monter sur son char , elle la conduisit chez les Pallantins , peuples semblables à ceux que l'injustice de ces derniers tems a fait nommer sauvages , quoique la pureté des mœurs , l'innocence & la valeur brillassent à l'envi parmi eux. La propriété étoit ignorée dans le pays , ou du moins elle cessoit d'être connue à la seule idée du besoin d'un autre homme. La princesse fut bien étonnée , quand à son arrivée elle aperçut un nombre prodigieux d'hommes presque nus armés d'arcs , de flèches , qui , faisant consister leur principal mérite dans les forces du corps , n'étoient occupés que du moyen de les en-

retenir, & d'augmenter leur adresse. Anémone les protégeoit depuis long-tems ; & comme elle préféroit & respectoit les sentimens de la belle nature, elle avoit confié l'éducation du prince Colibri à ces peuples, heureux par la douceur & la situation de leur climat ; & plus encore par celle de leur caractère, sans en rien dire à la princesse ; elle lui avoit donné le don d'entendre le langage de ces peuples, & celui d'en être entendue. Elle sentit donc avec étonnement la différence d'une conversation aussi simple qu'énergique ; & de laquelle on avoit retranché tous les mots pleins d'affectation si fort en usage à la cour du roi son père. Doué de cette facilité, le jeune prince qui se croyoit un jeune Pallanin, qui avoit d'autres moyens que l'adresse & la vertu pour s'élever au dessus des autres, fut nommé par ces peuples pour faire un compliment à la belle amie d'Anémone ; & voici ce qu'il lui dit : Tes yeux sont plus beaux que les astres qui dominent dans le ciel ; sans doute que tes vertus répondent à tes beautés ; demeure dans nos pays pour nous en donner de nouveaux exemples, & nous charmer par la candeur de ton ame, comme tu nous éblouis par la douceur de ton visage. La princesse ne laissa pas d'être flattée d'un éloge aussi simple, & lui répondit avec douceur, qu'elle venoit elle-même pour s'instruire dans un pays aussi sage que

celui des Pallantins. Anemone avoit une maison absolument semblable à celle que chaque particulier devoit avoir ; elles étoient basses & propres , & toutes avoient un jardin bordé d'un ruisseau , & le luxe ne pouvoit s'introduire dans un pays dont on avoit banni la propriété , & les tristes idées du tien & du mien. Quoique la chasse fût la plus grande richesse des Pallantins , elle se faisoit en commun , aussi bien que la culture des terres ; & le travail , toujours si triste dans les autres pays , n'étoit en celui-ci qu'un amusement , il se faisoit en chantant. Les femmes étoient occupées aux travaux domestiques , & ces occupations ne les empêchoient pas de se voir & d'attendre ensemble leurs maris , dont le retour satisfaisoit tous les soirs leur impatience. Les enfans étoient élevés en commun ; les femmes qui n'avoient point d'esprit , étoient désignées pour être nourrices , & leur état étoit fort adouci ; mais celles qui avoient le plus mérité dans cet état étoient , à 50 ans , chargées de l'éducation des filles jusqu'au remède du mariage général , où les choix particuliers étoient toujours préférés. Les exercices du corps se faisoient en public , & servoient de spectacle. L'étude des Pallantins ne consistoit que dans la connoissance & l'examen de la nature. Anemone leur en avoit pour ainsi dire , ouvert les livres ; ils apprenoient non-seulement ce qu'elle leur avoit enseigné ;

mais elle savoit beaucoup de gré à ceux qui faisoient la plus petite découverte ; leur religion étoit simple , & n'étoit point défigurée par la superstition. La belle Hermine paroissoit trop simple & trop naturelle dans la cour du roi son père ; cependant elle parut chez les Pallantins si composée , qu'elle en fut frappée elle même , & qu'elle en rougit plusieurs fois ; ce fut alors qu'elle sentit la vérité des conseils d'Anemone , & la justesse des critiques qu'elle avoit faites de la cour du roi son père. Cependant, frappée de tant d'exemples , elle se livra sans réserve à l'étude ordonnée dans ce pays , & sur-tout , à la pratique d'une religion dont la société est le temple , & chaque particulier le sacrificateur.

Colibri ne perdoit pas une occasion de la voir & de l'admirer ; il cherchoit à se distinguer au milieu de tant d'hommes vertueux. Heureux pays , où l'on faisoit de semblables déclarations ! C'étoit l'usage de ne faire connoître son amour que par une conduite agréable , jusqu'au mariage , que l'on célébroit le premier jour du printems. Quand une personne en avoit touché plusieurs , le choix appartenoit à celle qui étoit aimée , & la loi étoit en ce point égale pour les hommes & pour les femmes. Il est cependant vrai que bien loin de tirer vanité de la pluralité des hommages , comme on fait par-tout ailleurs , on étoit

persuadé que l'on avoit employé la coquetterie pour les engager , ainsi l'on étoit plus blâmé qu'applaudi. Les rivaux ne cherchoient jamais à mériter la préférence que par leur vertu , & ne témoignoient point le ressentiment inséparable de l'amour mécontent , qu'en se rendant plus aimables dans la société , & faisant voir l'injustice qu'on leur avoit faite en ne les choisissant pas. Ils pouvoient devenir plus heureux par la suite , car les mariages étoient rompus aussi-tôt que l'humeur ou l'aigreur survenoit dans leurs alliances ; cependant les divorces étoient fort rares. On peut juger quelle étoit la conduite de ces peuples sur les autres sentimens , puisque l'équité régloit ainsi la plus vive des passions. Colibri après avoir attendu la fête des mariages , parut un des premiers sur le grand amphithéâtre de gazon où l'on faisoit cette cérémonie. Les filles occupoient un côté du carré vis-à-vis les jeunes gens ; & les vieillards de l'un & l'autre sexe qui décidoient des différends , au cas qu'il en survînt , étoient en face des gens mariés. Les filles auparavant que de prendre leurs places , paroissoient chargées de différens ouvrages qu'elles avoient faits. Elles portoient avec grace ceux même qui sembloient les plus vils , & qui n'étoient pas les moins considérés dans cet état. Mais pour en rendre le coup d'œil plus agréable ,

ils étoient parés de plumes & de fleurs, dont les différentes couleurs formoient une piquante variété. Les jeunes gens paroissoient ensuite ; leurs armes étoient ornées de fleurs & de plumes ; après quoi , pour faire voir leur adresse , ils couroient & luttoient les uns contre les autres. On ne donnoit aucun prix au vainqueur ; il n'en attendoit ce jour-là que de l'objet aimé. Les filles s'avançoient ensuite ; & pour marquer le choix qu'elles faisoient , elles présentoient aux jeunes gens l'ouvrage qui les avoit fait briller aux yeux de l'assemblée , & recevoient leurs armes , ce qui produisoit un changement de scène très-agréable. Celles qui par hasard n'étoient point acceptées , & les hommes que l'on n'avoit point choisis , retournoient à leurs places pour attendre la décision des anciens , qui les exhortoient ordinairement à chercher à plaire & à corriger les défauts qui les avoient empêchés de réussir. Cette exhortation ne se faisoit qu'après un ballet général , dansé avec beaucoup de graces par les heureux amans. Les chants en étoient simples , les pas qui tendoient tous à l'objet aimé , ou qui ne s'en éloignoient que pour exprimer le plaisir de s'en rapprocher , inspiroient les desirs & la volupté. Colibri vit avec étonnement que la belle Hermine n'étoit point à la tête des autres filles ; elle étoit assise avec Anemone dans la place

distinguée qu'elle occupoit au milieu des vieillards. Un mariage pareil à celui que l'on célébroit , ne lui convenoit point , & le divorce qui régnoit dans ce pays , convenoit encore moins à la fierté de son cœur. Colibri de son côté qui ne connoissoit que les usages des Pallantins , regarda son procédé comme une impiété , & jugea facilement que les projets qu'il avoit faits pour témoigner sa force & son adresse , devenoient inutiles , & que toutes les espérances d'un bonheur aussi prochain que celui dont il s'étoit flatté , étoient renversées. La vue de l'amphithéâtre & de la félicité de tant d'amans , lui devint impossible à soutenir. Il feignit donc de se trouver mal pour en sortir ; il erra par la ville. La solitude que l'on y trouvoit convenoit à la triste situation de son cœur ; mais tout lui rappeloit aussi la belle Hermine , qu'il avoit si souvent cherchée dans ces mêmes endroits ; & bientôt ne conservant plus d'espérance , il s'éloigna de ces lieux , dont le séjour avoit fait ses délices. Il suivit des chemins détournés ; & se jetant dans les montagnes , il arriva sur les bords de la rivière Froide. Ce nom lui fit espérer qu'il pourroit trouver sur ses bords une liberté qu'il regrettoit sans cesse. Le pays arrosé par cette triste rivière , est prodigieusement peuplé , & le gouvernement est républicain. L'avarice y domine ; aussi les habitans ont le visage

pâle, le cœur agité & l'esprit contraint. On y marie les enfans dès le berceau, afin que l'amour ne les détourne pas un seul instant des occupations lucratives. La délicatesse & tous les plaisirs du cœur étoient inconnus chez ces peuples barbares. De pareils objets étoient bien éloignés de guérir Colibri; il regrettoit encore plus la belle Hermine, & ressentait plus vivement le malheur de n'avoir pu lui plaire; mais plus il souffroit dans un lieu si contraire à ses sentimens, plus il vouloit y fixer son séjour; car il est des situations déplaisantes que l'on aime à prolonger. Anemone d'un autre côté attentive à tout ce que le prince pensoit, & qui n'ignoroit aucune de ses actions, en étoit fort inquiète; & persistant toujours dans son projet, elle proposa à la belle Hermine de quitter les Pallantins. Après avoir exhorté les heureux Pallantins à ne point abandonner leurs usages & leurs loix, & les avoir assurés de son amitié, elle partit dans son même char avec la princesse. Elles traversèrent les airs avec une extrême rapidité, & franchirent en fort peu de tems les montagnes qui séparent les Pallantins de leurs voisins, & se trouvèrent sur les bords de la rivière Froide; mais avant que d'entrer dans la ville capitale, elle prit la figure d'un marchand, & donna à la princesse celle d'un jeune homme qui passoit pour son fils. Colibri

entroit pour beaucoup dans son projet, car elle étoit assurée de le rencontrer, comme cela arriva. Dans la triste situation où il étoit, il ne fut pas insensible au plaisir d'être accueilli par un homme qui lui parloit sa langue naturelle ; mais la fée étoit convenue avec la princesse de ne se point faire connoître. La belle Hermine fut charmée de retrouver un homme qu'elle estimoit, dans un pays qu'elle connoissoit peu, & où tout ce qu'elle voyoit commençoit à lui déplaire. La fée n'ignoroit pas que les impressions qui rapprochent les esprits, ne peuvent jamais nuire à l'amour ; elles augmentèrent encore par la tristesse prodigieuse de Colibri. La belle Hermine en voulut savoir la cause, & sa curiosité fut aisément satisfaite, car le prince n'avoit que ses malheurs à confier. L'amour qu'il dépeignoit avec tant de force, son départ, la vivacité de ses sentimens, l'exil auquel il s'étoit condamné, tout cela, dis-je, fut raconté avec cette naïveté que donne la vérité, & cette éloquence qu'inspire le sentiment. L'esprit de la belle Hermine en fut frappé ; ce qu'elle entendoit ne pouvoit lui être suspect. Anemone employa son esprit pour faire naître une pitié & un attendrissement dont l'amour est presque toujours précédé. Un pays semblable à celui de la rivière Froide, a bientôt inspiré le dégoût ; ainsi lorsqu'Anemone eut éprouvé sous

314 LA BELLE HERMINE, &c.

la figure d'un marchand quelques tromperies , & reçu des preuves éclatantes du vice & des effets que l'amour des richesses produisent dans le cœur humain , elle ne jugea pas un séjour plus long nécessaire dans ce pays. La fée se fit donc connoître à Colibri , & le fit monter dans son char. Allons , leur dit-elle , passer quelque tems dans un lieu où nous verrons des objets plus dignes de nous. Colibri dans un étonnement difficile à concevoir , ne sentit plus ses malheurs. Il voyoit la princesse , & l'aveu qu'il lui avoit fait sans pouvoir lui déplaire , étoit un grand soulagement ; mais leur embarras étoit extrême. La princesse en reprenant sa figure , parut à ses yeux avec autant d'éclat que le soleil , lorsqu'en un instant il abat en automne un brouillard épais qu'il surmonte. La belle Hermine. . . .

Fin du vingt-quatrième volume.

T A B L E

DES CONTES,

TOME VINGT-QUATRIÈME.

MADAME L'ÉVÊQUE.

<i>Le Prince des Aigues-Marines ,</i>	pages 1.
<i>Le Prince invisible ,</i>	57.

FÉERIES NOUVELLES.

<i>Le Prince Courtebotte & la princesse Zibeline ,</i>	105.
<i>Rosanie ,</i>	179.
<i>Le Prince Muguet & la Princesse Zaza ,</i>	193.
<i>Tourlou & Rirette ,</i>	229.
<i>La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin ,</i>	247.
<i>Les Dons ,</i>	291.
<i>Nonchalante & Papillon ,</i>	301.
<i>Le Palais des Idées ,</i>	343.
<i>Lumineuse ,</i>	359.
<i>Bleuette & Coquelicot ,</i>	391.

<i>Mignonnette ,</i>	415.
<i>L'enchantement impossible</i>	447.
<i>Minutie ,</i>	485.
<i>Hermine , fragment ,</i>	497.

Fin de la Table.





